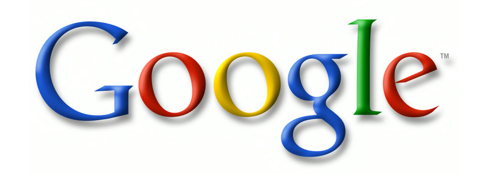
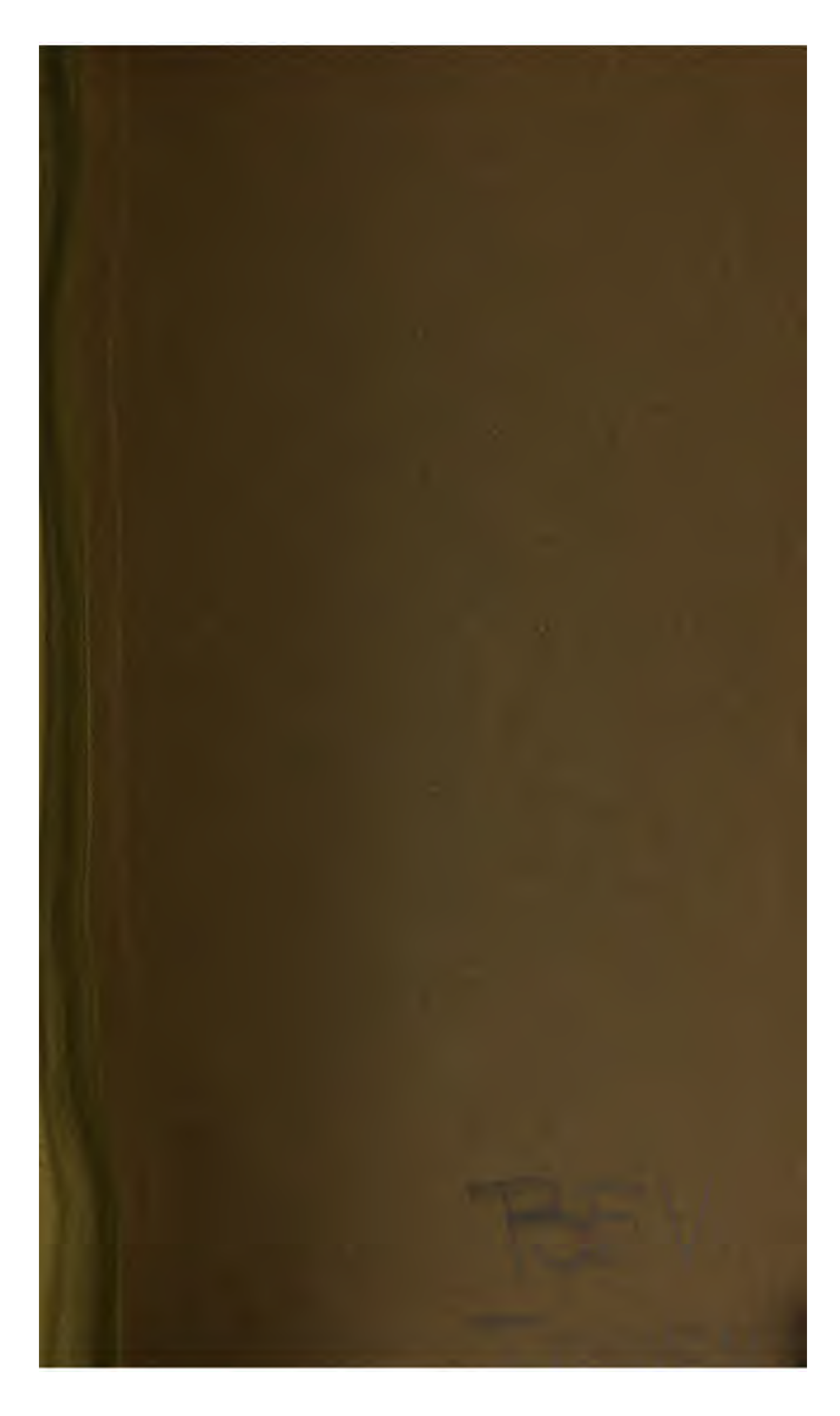
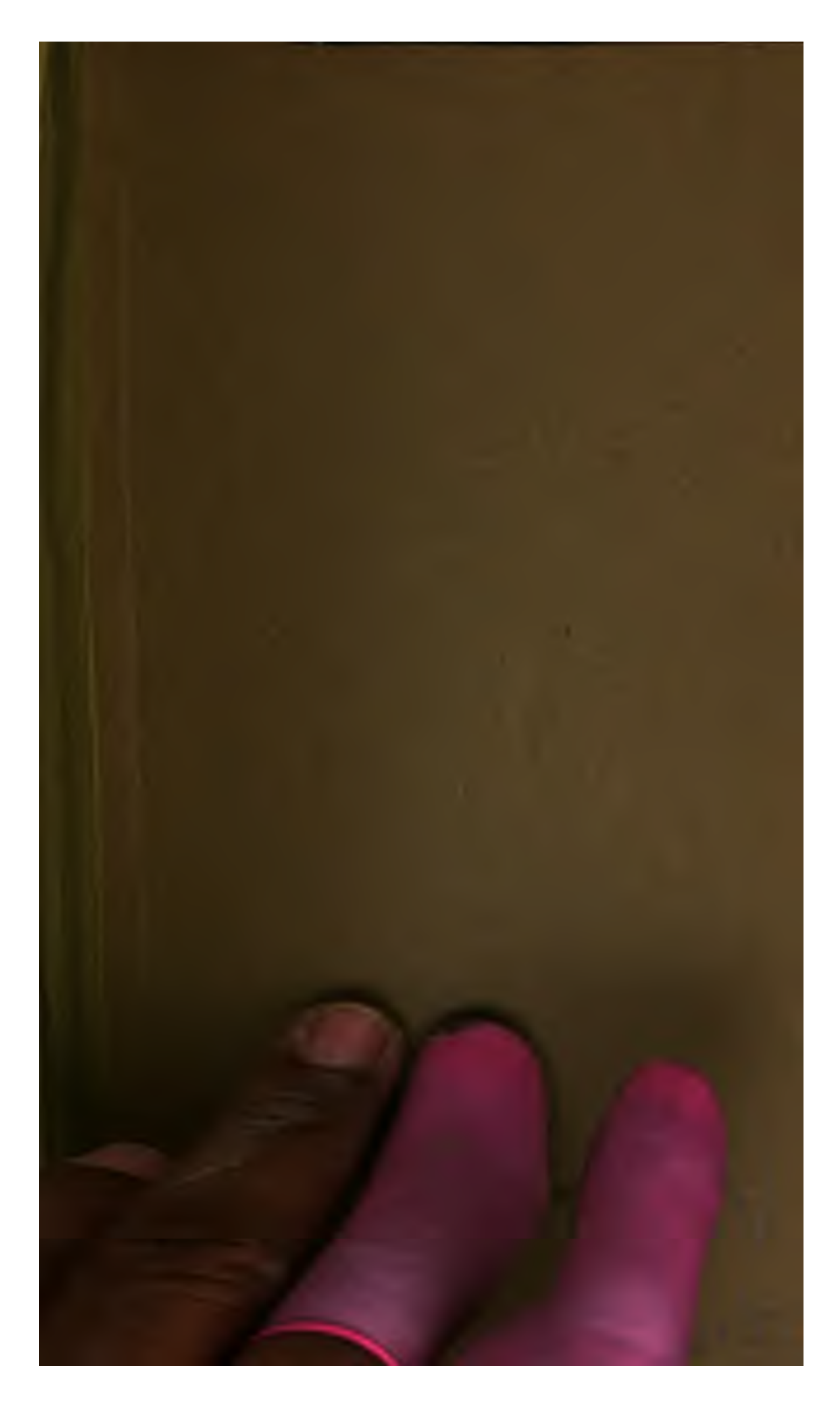












(Thunder)
BEV

VOYAGE

EN AFRIQUE ET EN ASIE,

PRINCIPALEMENT

AU JAPON,

PENDANT LES ANNÉES 1770—1779.

Servant de suite au Voyage de D. SPARMANN;

Par Charles-Pierre THUNBERG, *Chevalier de l'Ordre de Wasa, Professeur de botanique à l'Université d'Upsal, et Membre de plusieurs Sociétés savantes.*

TRADUIT DU SUÉDOIS,

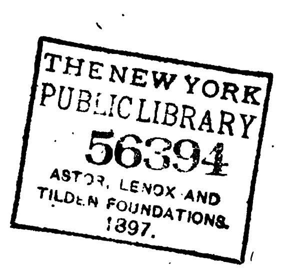
Avec des Notes du Traducteur. par L.

A PARIS,

Chez FUCHS, Libraire, Quai des Augustins, nº. 28.

L'an troisième de la République.

(1794.)



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

La réputation bien méritée dont jouit M. Thunberg parmi les savans, avoit fait desirer depuis long-temps la publication de son voyage en Afrique et en Asie.

J'ai entrepris la traduction de ce voyage avec d'autant plus de plaisir, qu'il peut être regardé, quant à la partie qui traite du Cap de Bonne-Espérance, comme une suite du voyage de D. Sparmann, que le public a accueilli avec beaucoup d'empressement, il y a quelques années. On sait que M. Sparmann s'est particulièrement occupé à décrire les animaux propres au Cap, dont il nous a fait connaître plusieurs espèces nouvelles, tandis que son savant compatriote s'est appliqué de préférence aux productions végétales du même pays.

J'avais d'abord commencé ma traduction sur l'original suédois, qui a paru à Stockholm en trois gros vo-

lumes in-8°, sans me permettre le moindre changement; mais à mesure que j'avançais, j'aperçus que le style prolixe de l'auteur, et la manière minutieuse avec laquelle il s'apesantit sur les objets les plus insignifians, devenaient absolument insoutenables dans la traduction.

Pendant que je méditais de quelle manière je pourrais donner à la traduction française de ce voyage une forme moins volumineuse, et une marche un peu plus rapide, je reçus d'Allemagne la traduction ou plutôt l'abrégé que M. Forster en a publié en allemand. Je vis avec plaisir, que ce savant avait pensé comme moi sur l'ouvrage de M. Thunberg: en rendant les éloges dûs aux talens de l'auteur, comme un des premiers botanistes de l'Europe, et qui a rendu des services importans à plusieurs branches de l'histoire naturelle, il n'approuve point la méthode qu'il a suivie, en rédigeant le journal de son voyage. L'opinion de M. Forster sur l'ouvrage de notre auteur, mérite d'autant plus de confiance, qu'il a lui-même visité la

plus grande partie des pays dont parle M. Thunberg, indépendamment de ses autres connaissances qui depuis long-temps lui ont assigné une place parmi les savans les plus distingués. La marche qu'a suivie M. Forster en rédigeant ainsi le journal de M. Thunberg est à peu près la même que j'avais adoptée en entreprenant ce travail; aussi je n'ai point hésité à la suivre; j'ai cependant conservé dans ma traduction plusieurs passages de l'original que M. Forster avait jugé à propos de supprimer, et sur lesquels je ne pensais pas comme lui. De cette manière j'ai réduit les trois gros volumes de l'original en un seul; peut-être aurais-je dû encore élaguer plusieurs choses qui n'intéressent pas également, mais alors je me serois vu plus d'une fois dans la nécessité de prêter à l'auteur une diction qu'il auroit eu droit de désavouer. J'ai ajouté à la fin du voyage de M. Thunberg une relation succincte sur le Japon, qui m'a paru valoir la peine d'être rendue publique; sur un pays aussi peu connu que celui-là, et dont

l'accès est si difficile, les notions les plus petites méritent d'être recueillies, sur-tout quand elles portent un caractère éminent de véracité, comme celle-ci, que j'ai traduite du voyage en Sibérie de M. Georgi, et que cet auteur avait reçue d'un Japonais, domicilié à Irkutz en Sibérie. La manière dont les Japonais font leur papier est tirée de Kæmpfer et du *Flora Japonica* de M. Thunberg, elle m'a paru trop intéressante dans le moment actuel pour ne pas la faire connaître. La Table météorologique, ainsi que le Vocabulaire japonais, feront sans doute plaisir aux personnes qui s'occupent de ces sciences.

TABLE

DES CHAPITRES.

VOYAGE
EN AFRIQUE ET EN ASIE,
PRINCIPALEMENT
AU JAPON,
PENDANT LES ANNÉES 1770—1779.

CHAPITRE PREMIER.

L'AUTEUR quitte la Suède, et s'embarque pour la Hollande. Court séjour en Hollande. Son départ pour la France. Retourne en Hollande, après être resté six mois à Paris. Il quitte Amsterdam. Son arrivée au Cap de Bonne-Espérance.

J'AVAIS demeuré neuf ans à l'université d'Upsal, où l'étude de la médecine et des différentes branches de l'histoire naturelle m'avaient principalement occupé. Après y avoir été reçu docteur en médecine, les

1770. Août.

1770. Août. directeurs de l'université me proposèrent de profiter d'une fondation que feu M. Kæhring avait léguée à l'université, en faveur des étudians peu fortunés, et qui desireraient perfectionner leurs études par des voyages dans les pays étrangers. J'acceptai cette proposition qui convenait à tous égards à mes goûts, et je résolus de joindre à la somme de 3300 écus de cuivre, intérêt de cette fondation pour trois ans, le peu de fortune qui me restoit, pour entreprendre un voyage à Paris. C'est dans cette capitale que j'espérai faire plus de progrès dans mes études, sur-tout pour la médecine, la chirurgie et l'histoire naturelle.

Je partis d'Upsal le 13 août 1770, et me rendis par Stockholm, Jœn-koping, Helmstad, à Helsingborg, où je traversai le Sund, pour aller à Helsingeur, port appartenant au roi de Danemarck. A mon arrivée dans cette ville, ne trouvant point de bâtiment prêt à faire voile ni pour la Hollande ni pour la France, je fis dans l'intervalle un voyage à Copenhague, où plusieurs de mes anciennes connaissances me firent l'accueil le plus amical. Le peu de temps que je pus m'arrêter dans cette capitale, me

suffit pour observer ce qu'il y avait de plus intéressant pour moi, mes amis ayant eu soin de m'indiquer ce qui pouvait mériter d'être vu, de manière que je passai quelques jours très-agréablement. 1770. Août.

De retour à Helsingeur, j'appris qu'on attendait sous peu de jours un bâtiment destiné pour Amsterdam. Ce bâtiment arriva effectivement au temps indiqué ; il venait de Pilau en Prusse, et se trouvait chargé de blé pour Amsterdam. Je m'embarquai le 18 septembre, et nous quittâmes le port d'Helsingeur le même jour. Pendant les deux premiers jours, notre navigation fut fort heureuse ; mais le 21, un coup de vent nous força de relâcher dans une petite baie de la Norwège, à six lieues au-dessous de Frederickham ; nous y fûmes retenus jusqu'au 24. Le même jour, un vent favorable nous permit de continuer notre route, qui cependant fut assez pénible, car nous ne découvrîmes l'île de Texel que le 1er. octobre. Le lendemain notre bâtiment se trouva à la vue de Berge, petite ville du Texel, située près de la mer. Dès que l'on sut que notre bâtiment venoit de Pilau, on refusa de nous laisser Sept. Octobre

1770. Octobre mettre pied à terre, à cause de la peste qui s'était manifestée dans plusieurs cantons de la Pologne qui sont en relation avec ce port prussien. La même prévoyance fut observée à l'égard de nos effets; il ne fut point permis de les transporter à terre, ni de les laisser sur le bâtiment; on les fit passer à bord d'un autre vaisseau destiné pour garder les effets pendant la quarantaine; mais notre bâtiment obtint la permission de continuer sa route pour Amsterdam, avec tout l'équipage. J'arrivai dans cette ville le 5 octobre. Pendant le court séjour que j'y fis, je formai des liaisons avec les deux MM. Burrmann, savans estimables, et avantageusement connus dans la république des lettres. Je visitai ensuite Leyde et la Haye, et quittai la Hollande le 1er. novembre, pour me rendre à bord d'un bâtiment qui partait pour la France. Nous débarquâmes le 29 au Havre, d'où je passai par Rouen pour me rendre à Paris, où j'arrivai le 1er. décembre.

Nov.

Déc.

1771. Je passe sous silence tout le détail de mes observations sur la capitale de la France; mais la reconnaissance me fait un devoir de rendre public l'accueil favorable

que j'y reçus d'un grand nombre de savans du premier mérite, pour lesquels j'avais des lettres. 1771.

Pendant mon séjour à Paris, MM. Burrmann, d'Amsterdam, avaient fait quelques démarches en ma faveur auprès des directeurs de la Compagnie des Indes, pour les engager à me faire entreprendre aux frais de la compagnie, un voyage dans l'intérieur de ses possessions en Afrique et en Asie. Les sollicitations de ces deux naturalistes ne furent point infructueuses; je fus rappelé à Amsterdam pour faire les préparatifs nécessaires à un si grand voyage. Je quittai Paris, après un séjour de six mois, pour me rendre à Amsterdam, où je pris d'abord un engagement sur la grande flotte (1), comme chirurgien extraordinaire, avec la condition de quitter cette place quand il,

(1) Les bâtimens que la Compagnie hollandaise expédie tous les ans pour les Indes orientales, partent à trois époques différentes. La première ou la grande flotte, part au mois de septembre; c'est toujours la plus nombreuse. Le départ de la seconde a lieu vers Noël; et la troisième part au mois de mars, ou vers Pâques.

1771. Déc. me plairait. Par cet engagement, j'obtins l'avantage de pouvoir m'arrêter pendant trois ans au Cap de Bonne-Espérance, sans être tenu de suivre la flotte jusqu'à l'endroit de sa destination. Je quittai Amsterdam à la fin de décembre pour me rendre à bord du vaisseau le *Schoonzigkt*, qui alors se trouvait à la rade du Texel. Nous levâmes l'ancre le 30 décembre; comme le vent nous était très-favorable, nous perdîmes bientôt de vue la Hollande; nous passâmes le canal le jour suivant, et

1772. Janvier. deux jours après, nous nous trouvâmes dans la mer d'Espagne. Sans un accident très-fâcheux qui manqua coûter la vie à une vingtaine de personnes, occasionné par la négligence du cuisinier qui avait servi à notre équipage une omelette faite avec de la farine mêlée de blanc d'Espagne, il ne nous arriva rien qui puisse piquer la curiosité de nos lecteurs. Nous passâmes

Février. l'équateur le 22 février. Depuis cette époque jusqu'au 16 avril que nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Table, notre voyage avait été aussi heureux que nous pouvions le desirer; nous l'avions fait en trois mois et dix-huit jours.

1772. Février.

Les équipages à bord des vaisseaux hollandais destinés pour les Indes orientales, sont généralement assez bien nourris quant à la quantité et à la qualité des alimens; mais dans la distribution plusieurs abus se sont glissés, qui mériteraient d'être réformés. Chaque matelot reçoit par semaine une demi-livre de beurre et quatre livres et demie de pain ; ce dernier est fait avec de la farine de seigle; le goût en est aigrelet et fort, et ne peut convenir qu'à des gens dont la digestion est dans le meilleur état. Le fromage, l'huile, le vinaigre, les tamarins, et autres choses, ne leur sont distribués que tous les mois, ou toutes les cinq semaines. Dans de pareilles distributions les officiers retiennent toujours une certaine quantité de ces denrées, au désavantage des matelots, et les vendent à d'autres, lorsque l'occasion s'en présente. La propreté que l'on observe sur les vaisseaux hollandais, est très-grande, et souvent incommode ; toute la journée ils sont à laver et à peindre les boiseries. Il serait à desirer que l'on s'intéressât un peu plus à la santé des individus que l'on prend à bord dans des expéditions aussi longues et pénibles ;

1772. Février.

car plusieurs des bâtimens qui composaient notre flotte, avaient déjà perdu beaucoup de monde pendant quelques semaines qu'ils avaient été à la rade du Texel, et un grand nombre, sur-tout des soldats, destinés pour le Cap ou pour Batavia, périrent avant notre arrivée dans la baie de la Table.

CHAPITRE II.

Observations sur la ville du Cap et ses habitans; état de la garnison; l'Auteur fait plusieurs voyages dans les environs du Cap; fête des Javanais établis au Cap.

A MON arrivée au Cap, mon premier soin fut de présenter mes hommages au vice-gouverneur, baron de Plettemberg, et aux membres du gouvernement auxquels j'avois été recommandé par des lettres d'Amsterdam. L'ancien gouverneur, M. de Tulbagh, universellement regretté dans cette colonie, étant décédé le 11 août de l'année précédente, je remis la lettre que j'avais pour ce respectable vieillard, à son successeur qui me combla d'honnêtetés, et qui me promit également de favoriser le voyage que je me proposais de faire dans l'intérieur du pays. 1772. Février.

La saison dans laquelle nous nous trouvions alors au Cap, et qui, dans ma patrie, est la plus agréable de toute l'année, est précisément la plus mauvaise dans cette

1772. Février.

partie australe de l'équateur, et la moins propre pour un voyage dans l'intérieur du pays; il fallait donc remettre jusqu'à une saison plus convenable, l'expédition que je projetais. Je profitai de cet intervalle, pour étudier plus particulièrement le gouvernement, l'état politique de cette colonie, et les productions naturelles que la ville du Cap et les environs m'offraient. De tems en tems je fis de petites excursions à quelques lieues de la ville, en attendant le retour de la belle saison qui seule pouvait me dédommager des fatigues de mon voyage.

La ville du Cap est entourée de murs assez solides pour pouvoir résister contre l'attaque que les naturels du pays pourraient entreprendre. Les maisons y sont toutes bâties en briques, blanchies en dehors, ordinairement d'un ou de deux étages, rarement plus hautes. Les toits en sont plats, avec un chaperon peu élevé, couverts d'une espèce de graminée ou de roseau (*restio tectorum*), particulière à ce pays, et très-propre à l'usage auquel on la destine. Les ouragans qui sont très-fréquens dans cette pointe de l'Afrique, et qui y causent souvent des dégâts considérables, ne permettent pas l'emploi des

tuiles pour en couvrir les toits, ni de donner aux maisons une élévation plus considérable. La maison du gouverneur, et celle qui sert de magasin à la compagnie, sont peut-être les deux seules à trois étages. 1772. Février.

La ville a trois places publiques. Sur l'une se trouve l'église réformée ; c'est la seule dans toute la ville, elle est grande et belle ; deux pasteurs calvinistes la desservent. Les Luthériens, quoique en assez grand nombre au Cap, n'ont point encore obtenu la permission d'en faire construire une de leur rite (1). La maison de ville est bâtie sur la seconde de ces places, aussi grande que la première. La troisième place établie depuis peu, sert de marché pour les gens de la campagne qui y vendent leurs denrées ; sur la même place, on a construit un corps-de-garde principalement destiné pour surveiller les incendies.

Pour mieux défendre la ville du côté de la mer, on vient d'établir plusieurs nou-

(1) Depuis que l'auteur a quitté la ville du Cap, les Luthériens ont obtenu la permission d'y construire une église ; les sermons s'y font en allemand par un pasteur salarié par les habitans luthériens.

1772. Février.

velles batteries sur le bord même de la mer. La citadelle qui devrait remplir ce but, fut construite à une époque où il fallait principalement chercher à défendre la ville du côté de la terre, contre les aggressions que les Hottentots auraient pu tenter. Mais comme par la suite on s'est apperçu que les canons de la citadelle ne battaient pas suffisamment la rade, on a eu recours aux nouvelles batteries. Depuis la guerre d'Amérique, où l'on craignit au Cap l'arrivée d'une escadre française, ces batteries au nombre de quatre, sont dans un très-bon état de défense, et peuvent en imposer à une flotte formidable.

Plusieurs rues de la ville sont pourvues de canaux, dont l'eau, quoique peu abondante, est d'un grand service pour les habitans; on a su l'amener des montagnes voisines. Le grand bassin près de la citadelle, est un ouvrage d'une grande utilité pour la ville; l'eau qu'il contient, vient des montagnes dans des tuyaux. Ce bassin sert principalement pour faciliter le transport des marchandises que les vaisseaux déchargent ici, et les bâtimens qui ont besoin d'eau peuvent en même tems y remplir

leurs tonneaux ; l'eau en est excellente et d'une grande pureté. 1772. Février.

L'hôpital que la compagnie entretient, était alors très-délabré ; mais on espérait incessamment qu'on s'occuperait d'un nouvel établissement de ce genre mieux construit, et dans une situation plus salubre. Les malades y sont généralement assez mal soignés. Cela tient en partie au peu de connaissances des médecins et chirurgiens qui sont à la tête de cette maison, et en partie à la rapacité des administrateurs. On m'a assuré que la compagnie n'épargnait rien pour procurer aux malades tous les soulagemens nécessaires, mais que les chefs employaient la plus grande partie des fonds destinés à l'entretien de l'hôpital, à leur profit particulier, et que souvent les malades manquaient des choses les plus essentielles.

On ne voit point de domestiques européens au Cap ; tous les habitans se font servir par des esclaves noirs ou bruns, qui viennent de l'île de Madagascar, ou de quelques autres parties des Indes orientales. Leur langage est une espèce de portugais corrompu, ou le malay ; on en trouve très-rarement qui parlent hollandais. Ces escla-

1772.
Février.

esclaves apprennent ici toutes sortes de métiers, et deviennent selon leur intelligence plus ou moins utiles à leurs maîtres, surtout quand ils ont appris le métier de tailleur, de menuisier, de maçon, ou de cuisinier. Le maître d'un pareil esclave le loue alors à d'autres, à la journée, à la semaine ou au mois, et l'esclave est tenu de rapporter tous les jours à son propriétaire une certaine somme. Les esclaves mâles portent leurs cheveux entortillés d'un mouchoir en guise de turban. Les femmes et les filles roulent également leurs cheveux en forme de houpe; elles les tiennent assujettis au haut de la tête, à l'aide d'une longue épingle. L'habillement des esclaves diffère peu de celui de nos matelots; il consiste en une espèce de camisole courte, et un long pantalon; ils vont pieds nus et sans chapeau, ce qui annonce qu'ils ont perdu leur liberté, et qu'ils se trouvent dans l'état de servitude.

Lorsqu'on est invité au Cap à quelque repas, une esclave présente d'abord aux convives un bassin rempli d'eau, et un essuî-main, pour se laver les mains; la même cérémonie a lieu après le repas. Chez les gens riches, chaque convive a un esclave

derrière sa chaise qui le sert : quelquefois ces esclaves tiennent à la main un grand éventail fait avec la feuille de palmier, avec lequel il chasse les mouches qui dans ce pays sont aussi incommodes qu'en Europe.

1772. Février.

On voit aux environs de la ville un grand nombre de vergers et de beaux jardins potagers, dont la végétation se trouve dans le meilleur état possible ; l'eau que l'on emploie pour arroser ceux qui se trouvent hors de la ville, est conduite dans de petites rigoles qui descendent des montagnes voisines. Parmi ces jardins, celui qui appartient à la compagnie hollandaise se distingue particulierement. Ce jardin qui sert de promenade publique, est ouvert à tout le monde ; il a 995 pas de long, sur 261 de large ; il est divisé en 44 carrés ; chaque carré est entouré d'une haie faite avec des chênes et des lauriers de plusieurs aunes de haut. La ménagerie de la compagnie est située au bout de ce jardin ; elle est toujours riche en animaux curieux.

Les potagers du Cap fournissent aux vaisseaux qui y relâchent, après des voyages souvent longs et pénibles, les végétaux dont ils ont besoin pour se rafraîchir. Les

1772. Février.

vaisseaux hollandais qui arrivent d'Europe dans l'intention de partir pour Batavia ou la Chine, sont toujours les premiers à recevoir ces espèces de provisions végétales ; s'il y en a en abondance, on en cède également aux bâtimens des autres nations. Un grand nombre de plantes potagères que l'on cultive au Cap, dégénèrent avec le tems; pour les avoir toujours dans la plus grande perfection possible, les habitans ont soin de renouveler souvent leurs graines qu'ils font ordinairement venir d'Hollande. Les choux-fleurs sont exempts de cette dégénération ; ils surpassent en qualité et en grosseur ceux de l'Europe, et les Hollandais tirent du Cap la plus belle graine qu'ils vendent assez chère aux jardiniers d'Europe. Les pommes, poires, et autres fruits, paraissent acquérir au Cap plus de grosseur qu'en Europe ; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils y soient d'un aussi bon goût et d'un parfum aussi exquis que dans leur pays natal ; ils ont d'ailleurs le défaut de ne point être de garde. Il en est de même des pêches qui au Cap n'acquièrent jamais le même degré de perfection que dans les contrées méridionales de l'Europe ; on est ici dans l'usage de les sécher, soit avec ou sans le noyau, de

de là même manière que l'on fait en Europe avec les prunes et les poires. 1772. Février.

Plusieurs espèces d'arbres apportés d'Europe au Cap, comme chênes, peupliers noirs, etc. se dépouillent de leur feuillage comme dans leur pays natal; tandis que les arbres indigènes conservent leur verdure toute l'année. Ceci m'a paru assez remarquable, car la température de l'hiver au Cap est à-peu-près celle de nos automnes en Suède, et le changement que ces arbres subissent chez nous à l'approche de l'hiver, a lieu à la même époque au Cap. Les Hollandais ont essayé plusieurs fois à naturaliser le tilleul au Cap, mais cela n'a jamais réussi; il paraît que les ouragans qui y sont si fréquens, s'opposent à l'accroissement de cet arbre. Les noisettiers, groseilliers, cerisiers, et autres arbres analogues n'y prospèrent pas non plus; ils dégénèrent en peu d'années, et ne produisent des fruits que très-rarement.

Le mirthe que l'on a introduit ici, y atteint la hauteur d'un arbre, mais il ne pousse pas de rameaux, et son tronc n'est jamais bien droit et d'une épaisseur un peu considérable; on l'emploie cependant

1772. Février. pour la formation des haies et clôtures entremêlées d'autres arbres ; il convient assez bien à cet usage, son bois étant flexible, et cédant facilement aux vents sans casser.

Plusieurs couches inférieures des montagnes et des collines qui environnent la ville du Cap, sont composées d'une argile picotée de rouge ; cette couleur est due aux infiltrations des eaux qui suintent à travers les fentes des montagnes, et qui y déposent des parties ochreacées. La partie supérieure de ces collines présente un assemblage confus de pierres de différentes grosseurs, que les eaux paraissent avoir charriées des montagnes les plus élevées, situées derrière ces collines.

Je fis la connaissance d'un jardinier nommé Auge, qui a fait un grand nombre de voyages dans l'intérieur du pays, et plusieurs à des distances très-considérables du Cap ; c'est lui qui a fait la collection des plantes et insectes que feu M. Tulbagh envoya dans le tems au chevalier de Linné et aux professeurs Burrmann et Van Royen. Les collections de plantes, d'insectes et d'oiseaux que ce jardinier rapporte presque tous les ans de ses voyages, et qu'il cède

ensuite aux étrangers, sont souvent très-considérables. Les plantes du Cap, décrites par le célèbre Bergius, faisaient partie d'une de ces collections ; il les avait vendues au directeur Grube, qui les céda ensuite à M. Bergius. Malheureusement les connaissances botaniques de cet homme ne s'étendent pas au-delà des objets qui frappent l'œil, et qui en imposent par leur beauté ; cependant c'est à lui qu'on est redevable de tout ce qui a été écrit sur les plantes du Cap, depuis le tems de Herrmann, de Oldenland, et de Hartog. 1772. Février.

La citadelle qui défend la ville du Cap, est située à l'est de la ville près de la mer. Elle est entourée de hauts murs et de fossés assez profonds, et pourvue de logemens spacieux et commodes tant pour les soldats qui composent la garnison, que pour le gouverneur; ce dernier n'y réside cependant jamais. A l'approche de la nuit, la grande porte de la citadelle se ferme, et chaque soldat, à moins qu'il n'en ait la permission expresse, est tenu de rejoindre sa compagnie aussi-tôt que le tambour bat le rappel. La petite porte reste ouverte jusqu'à dix heures, c'est le temps où tous les soldats qui n'ont point de congé de nuit, doivent se

1772. Février. trouver au quartier. Pendant la nuit, les portes ne s'ouvrent jamais, excepté lorsqu'un cas pressant exige la présence d'un médecin; pour les cas ordinaires, le chirurgien qui couche dans la citadelle, est consulté.

L'état militaire du Cap est sur un assez mauvais pied, et décèle cet esprit d'économie et de lésinerie qui distingue les établissemens hollandais, dont les chefs sont des négocians. C'est aux soldats à se procurer l'uniforme. La compagnie hollandaise leur en fournit bien, mais alors le prix leur est mis en décompte; d'ailleurs elle n'en fait faire qu'une certaine quantité tous les trois ans; si la quantité d'habits qu'elle a dans ses magasins ne suffit pas pour habiller tous les soldats qu'on envoie d'Europe, ceux-ci s'habillent comme ils peuvent, et souvent ils montent la garde avec l'habit que l'engageur d'Amsterdam leur a donné en partant. Les soldats qui ont été transportés au Cap aux frais de la compagnie, ou qui ont reçu à Amsterdam ce qu'on appelle un billet de transport, ne reçoivent point de gage au Cap, avant qu'ils aient gagné les frais de transport; de cette manière un soldat est obligé de servir au moins

1772. Février.

dix-huit mois sans toucher un sol de paye. Il ne lui reste alors pour toute ressource, que d'exercer quelque métier, s'il en a appris, ou de monter la garde pour ses camarades. Un soldat qui possède quelque talent utile, y gagne aisément 3 liv. par jour : s'il fait monter sa garde, il la paye quatre schellings d'Hollande.

Tous les trois jours, les soldats sont de garde ; ils ont par conséquent deux jours libres. Chaque garde dure 24 heures. Dans les postes de peu d'importance, les corps-de-garde sont composés d'un sergent et de trois hommes ; dans d'autres, on emploie douze hommes commandés par un sergent ou bas-officier. L'engagement ordinaire d'un soldat est de cinq ans, sans compter le voyage. Pendant tout ce temps, le soldat est obligé de rester au Cap, sans obtenir la permission de s'en éloigner, ou de retourner dans son pays. Quoique cet engagement soit de rigueur, les officiers le modifient quelquefois, et le soldat s'en retourne chez lui, ou s'engage comme matelot. Lorsque les cinq années du premier engagement sont expirés, le soldat peut de nouveau s'engager pour trois ans : on lui augmente alors sa solde de deux flo-

1772. Février. rins par mois ; après ce tems, il peut, pour la troisième fois, contracter un engagement pour trois ans, il reçoit alors une nouvelle augmentation de solde, également de deux florins. Si, après ces trois engagemens, un soldat avait envie de continuer à servir, sa paye ne lui est plus augmentée, à moins qu'il ne soit monté en grade. Un soldat intelligent et de bonne conduite, peut parvenir à tous les grades supérieurs : c'est ainsi que l'ancien gouverneur Tulbagh, s'est élevé par sa bonne conduite aux grades supérieurs, et devint gouverneur de cette colonie.

Le soldat au Cap, peut par différens moyens parvenir à se libérer du service militaire. Le moyen le plus ordinaire, c'est de se procurer de leur capitaine un passe-port par lequel il obtient la permission de s'absenter de la compagnie, et d'exercer en ville une profession quelconque. Il paye pour ce passe-port quatre rixdales par mois, et un childry à l'adjudant de la compagnie, mais il conserve sa solde entière. Il y avait alors au Cap 150 soldats à passe-ports. L'argent que rapportent ces passe-ports est partagé entre les soldats et les bas-officiers qui continuent le service. Chaque soldat en

1772. Février.

reçoit 8-9 shellings par mois ; le caporal douze, et le sergent 16 shellings ; le surplus revient aux officiers. L'argent pour les passe-ports doit être payé régulièrement toutes les semaines à l'aumônier du régiment qui en est le caissier. Les passe-ports ne sont accordés que pendant la paix ; en tems de guerre chaque soldat est obligé de servir. Le gouverneur a le droit d'employer pour son service particulier autant de soldats à passe-ports qu'il juge à propos ; le major en prend pour lui 24 ; le fiscal, deux, et le teneur des livres un. Ces MM. font travailler le soldat pour leur propre compte, ou se font payer du soldat le passe-port. On voit que ceci devient une charge pour le reste de la compagnie, dont le service augmente en raison du nombre des passe-ports, accordés d'une manière ou de l'autre.

Tous les quatre mois le soldat reçoit ses gages du lieutenant de la compagnie ; le mois de la paye, se nomme ici le bon-mois.

Lorsqu'un artisan, ou tel autre bourgeois, veut prendre à son service un soldat, il peut toujours en trouver parmi ceux à passe-ports ; mais si un tel soldat a été

1772. Février. transporté aux frais de la compagnie, le bourgeois est obligé de s'arranger avec le gouvernement ; il devient alors responsable d'une somme d'environ 80 rixdales, ce qui fait à-peu-près le montant de ces frais. Le bourgeois obtient alors le droit de faire une retenue sur les gages du soldat ; mais si le soldat meurt avant que la compagnie ait été indemnisée, c'est au bourgeois à remplir le déficit.

La compagnie ne permet point aux soldats du Cap de se marier ; de ce côté ils ne peuvent donc guère faire fortune dans cette colonie. Si de tels mariages se contractent sans le consentement du gouvernement, le soldat cherche alors à se loger en ville, car dans la citadelle, il n'est point permis d'amener les femmes ; ces mariages clandestins font ordinairement contracter au soldat des dettes qu'il ne peut acquitter que difficilement, et son sort devient alors très-malheureux ; car un soldat accusé pour dettes, est inexorablement transporté à Batavia, où il revient rarement. A mon avis, cette politique n'est pas bien entendue ; il serait sans doute plus avantageux pour la compagnie, d'accorder la permission de se marier tant aux soldats

qu'aux bas-officiers, sur-tout à ceux qui se conduisent bien, ou qui ont appris un métier; car sans la considération généralement avouée, qu'un soldat marié est toujours un meilleur défenseur qu'un célibataire, la population de la colonie y gagnerait également. On remédierait par le même moyen à un autre inconvénient dont on se plaignait beaucoup au Cap; c'est la vie crapuleuse que mènent les soldats de la garnison avec les nègresses et autres femmes esclaves. 1772. Février.

Outre les soldats enrégimentés, il y en a encore d'autres au Cap qui ne servent que pendant la guerre; en tems de paix, ceux-ci sont entièrement libres. Lorsque la Hollande est en guerre, et que la colonie du Cap de Bonne-Espérance est menacée d'une attaque, les bourgeois de la ville, ainsi que les colons plus avant dans le pays, sont obligés de prendre les armes, et de se rassembler à des endroits désignés. Par des coups de canons tirés de la citadelle et des différens postes que la compagnie entretient dans plusieurs endroits sur la côte, on peut en très peu de tems rassembler des forces assez considérables.

On oblige les soldats de la garnison à se

1772. Février.

trouver matin et soir à la prière qui se fait dans la chapelle de la citadelle ; mais les bourgeois de la ville n'aiment pas trop à les voir le dimanche assister au sermon qui se fait dans l'église.

Les soldats malades sont traités à l'hôpital de la compagnie ; ils y sont nourris et pourvus de médicamens nécessaires, mais on leur retient alors une partie de leurs gages. Ceux qui sont attaqués de maladies vénériennes, ne reçoivent point de gage pendant le traitement. Les soldats qui ont des moyens, obtiennent encore la permission de se faire traîter ailleurs, mais alors les frais du traitement sont entiérement à leur charge.

La température douce dont on jouit au Cap presque toute l'année, dispense les habitans de faire usage de poëles ou de cheminées. J'ai cependant vu des appartemens à cheminées ; mais elles paraissent y servir plutôt d'ornement que pour chauffer la pièce. Quand il fait très-froid, les femmes se servent d'un petit réchaud rempli de braise ou de cendres chaudes qu'elles placent sous leurs pieds.

L'hiver du Cap finit par les deux mois août et septembre. Le froid y est alors assez

sensible, sur-tout matin et soir; il tombe ordinairement beaucoup de pluie, ou bien il souffle un vent qui est d'autant plus pénétrant, qu'on y est moins chaudement habillé qu'en Europe. Je crois qu'en général le froid de l'hiver du Cap peut être comparé à la température de nos automnes, en Suède. 1772. Février.

On voit peu de femmes au Cap qui fassent nourrir leurs enfans par des nourrices; c'est peut-être une des causes qui procure à ces femmes un accouchement peu difficile. Quelques familles sont originaires de race noire du côté de la mère, mais cette couleur ne paraît presque plus dans les enfans de la troisième génération. Les enfans d'un Européen avec une esclave, se distinguent assez par le teint foncé qui cependant s'approche déjà des blancs : à la troisième génération, ces enfans sont parfaitement blancs, mais rarement beaux.

Il arrive souvent que des esclaves de sexes différens, appartenant à deux maîtres, entretiennent des liaisons intimes. Les maîtres de ces esclaves ne s'opposent point à ce commerce : car les enfans qu'une esclave met au monde, sont une propriété du maître de l'esclave. Les enfans nés d'un esclave libre avec une esclave encore en ser-

1772. Février.

vitude, deviennent également esclaves, de même que les enfans d'un blanc avec une esclave. Les liens du mariage entre ces esclaves, sont en général très-peu solides, et bientôt dissous. Le maître d'un esclave a le droit de le punir, quand il commet quelques fautes, par des coups de fouet; mais il ne saurait disposer de la vie de l'esclave : le gouvernement seul à ce droit. Un esclave trop durement traité par son maître, peut porter des plaintes au fiscal de la compagnie; le maître est alors ordinairement condamné à une forte amende. Toutes les fois qu'un esclave a frappé son maître, ou tel autre Européen, il est puni de mort. En justice, le témoignage d'un esclave n'est jamais admis. Il est défendu aux esclaves de porter des armes, et d'en posséder de quelque espèce qu'elles soient. En cas de révolte, les habitans du Cap ont par conséquent une supériorité marquée sur les esclaves qui, malgré leur grand nombre, seraient facilement vaincus. Lorsqu'un maître accorde la liberté à son esclave, ce dernier commence d'abord à mettre des bas et des souliers, et se coëffe d'un chapeau; par cet acoûtrement, il annonce qu'il a obtenu la liberté.

Les esclaves que la compagnie hollandaise entretient pour son propre compte, sont logés dans une maison bâtie au milieu du jardin de la compagnie. Outre les travaux du jardin, ces esclaves sont encore employés dans les différentes constructions que la compagnie fait faire ; ils servent également à décharger les vaisseaux, et à toutes sortes de gros ouvrages. Les malades sont traités par le chirurgien de la maison. La compagnie tire ses esclaves en grande partie de l'île de Madagascar ; quelquefois elle en achète de ceux que les officiers des nations étrangères amènent de grandes Indes.

1772. Février.

Les officiers des bâtimens étrangers qui viennent d'Europe relâcher au Cap, font ordinairement un commerce très-lucratif avec différentes marchandises. Le vin, la bierre, le tabac, toutes sortes de clincailleries, des habits, des souliers, du verre, et différens meubles, sont les articles qu'ils y vendent avec le plus de profit. Plusieurs espèces de comestibles, comme jambons, viandes salées, saucissons, langues fumées, harengs, morue, saumon, etc. sont encore d'un bon débit. Le séjour que les vaisseaux étrangers font au Cap, est ordinairement

1772. Février.

de peu de durée; la plupart ne s'y arrêtent que pour renouveler leurs provisions. Ceux qui y arrivent d'Europe dans les mois d'avril, de mai et de juin, vendent souvent leurs marchandises à l'encan; alors ils sont obligés de payer au fiscal de la compagnie cinq rixdales de droit pour chaque caisse. Ce droit surpasse celui que l'on paye pour les mêmes marchandises à Amsterdam, où l'on ne paye que cinq florins chaque caisse; mais il faut considérer que toutes les marchandises apportées d'Europe au Cap, s'y vendent avec un bénéfice de 30 jusqu'à 100 pour cent.

Les bâtimens hollandais arrivant d'Europe au Cap, y font un séjour plus long, sur-tout lorsqu'ils ont beaucoup de malades à bord. Ces derniers sont traîtés à l'hôpital de la compagnie; c'est ce qui cause souvent un retard très-considérable. J'ai pourtant vu des occasions où les matelots à peine convalescens, étaient obligés de se rendre à bord, et de continuer le voyage pour Batavia. Cela arrive sur-tout lorsqu'ils manquent d'hommes; car les bâtimens hollandais, construits d'après l'ancien usage, c'est-à-dire, fort lourds, avec des agrets et des cordages difficiles à gouverner, exi-

gent un plus grand nombre d'hommes que les bâtimens des autres nations. 1772. Février.

Le proverbe dit que les Poëtes *naissent Poëtes;* on peut dire des Hollandais qu'ils naissent négocians. Dans la ville du Cap, tout le monde est commerçant. Chaque père de famille exerce, outre son métier ou son emploi, une branche de commerce. Souvent la mère, les fils ou les filles, font chacun séparément un petit trafic. Il résulte de cet esprit mercantile universellement répandu, un inconvénient pour le commerce en grand, ce qui fait que l'on voit si peu de véritables négocians au Cap. Ceux qui portent ce nom, sont obligés de céder aux circonstances; ils vendent pendant une certaine époque telle ou telle marchandise, après laquelle ils en reprennent une autre; on conçoit facilement qu'ils ne perdent jamais de vue leur intérêt, et qu'ils cherchent à gagner sur tous les objets qui leur passent entre les mains autant qu'ils peuvent.

L'emploi économique de plusieurs productions naturelles qui se trouvent au Cap, avait depuis mon arrivée, fixé mon attention. Le rotang, espèce de roseau semblable au bambou, est employé pour en

1762. Février. faire des jalousies devant les fenêtres; pour cet usage, on le fend en morceaux fort minces, que l'on réunit ensuite avec du fil : le même roseau sert encore à faire des corbeilles, chaises et autres ustenciles. Le gros bambou, quoique creux, et en apparence peu solide, résiste cependant à un point étonnant, on l'emploie pour branches d'échelles, pour brancards, et autres choses semblables; les morceaux les plus minces servent pour en faire des clôtures autour des jardins, usage qu'ils remplissent parfaitement bien. Le bois à brûler est généralement rare au Cap; on le remplace par des bruyères et autres broussailles; j'y ai souvent vu employer à cet usage les sommités en forme de cônes de l'arbre d'argent, (*protea argentea*), arbre fort estimé en Europe, qui n'y a fleuri jusqu'ici qu'en peu d'endroits. Le *restio dichotomus* est employé pour les balais. Dans plusieurs appartemens j'ai trouvé le *gethylis afra* de Linné, dont l'odeur agréable des capsules est fort estimée des femmes; cette capsule, longue de trois à quatre pouces, a une odeur de fraise très-suave, qui parfume les appartemens.

On ne trouve point de pierre à chaux dans

dans toute l'étendue de la colonie du Cap; pour se procurer de la chaux, on est obligé de se servir des coquillages que l'on trouve sur le bord de la mer; pour les calciner, on en forme des monceaux entremêlés de morceaux de bois et de broussailles auxquels on met alors le feu. Sur les collines argilleuses près de la citadelle, j'ai vu creuser de grands trous d'où l'on tirait une terre entremêlée d'un grand nombre de coquillages. On lavait cette terre dans des corbeilles, et les coquillages qui se précipitaient au fond, étaient également employés pour en faire de la chaux, après avoir été suffisamment séchés. Les malfaiteurs bannis du Cap, et relégués dans une petite île, connue sous le nom de Robbencyland, ou île des Phoques, peu distante du Cap, sont principalement occupés à ramasser des coquilles que la proximité de la mer leur fournit en grande quantité, et de les convertir ensuite en chaux, d'après le procédé que je viens d'indiquer.

1772. Février.

Les habitans du Cap redoutent beaucoup la petite vérole et la rougeole, et pour s'en préserver, ils emploient les mêmes précautions que nous mettons en usage en Europe pour nous garantir de la peste.

1772.
Février.

Aussi-tôt qu'un vaissseau arrive à la rade du Cap, on envoie un chirurgien à bord, pour prendre des informations sur la santé de l'équipage. Si quelqu'individu se trouve attaqué d'une de ces maladies, on ne permet à qui que ce soit de mettre pied à terre, et on assigne au bâtiment un endroit particulier pour y rester à l'ancre, après l'avoir approvisionné des denrées nécessaires. Lorsque la petite vérole se montre au Cap, tout le monde se sauve dans l'intérieur des terres. Pendant mon séjour, les habitans redoutaient beaucoup deux ennemis, dont l'apparition aurait pu les faire déguerpir ; l'un était l'escadre française, l'autre la petite vérole. On n'y a jamais encore essayé l'inoculation, preuve évidente de la grande ignorance des médecins. Ce fut en 1713 que cette terrible maladie se déclara pour la première fois avec la plus grande fureur : un bâtiment danois l'avait alors apportée ; la ville du Cap en fut presqu'entièrement dépeuplée ; il n'y eut que trois maisons d'exemptes. Les ravages que la petite vérole fit dans les campagnes, et sur-tout parmi les Hottentots, furent encore plus effrayans ; tous les environs de la ville étaient jonchés de

cadavres qui pendant très-long tems y restèrent sans être enterrés. La seconde fois que la petite vérole a régné au Cap, fut dans l'année 1755 ; la troisième fois, en 1767 : ce fut encore un bâtiment danois qui y apporta cette dernière épidémie. Depuis cette époque, la petite vérole n'a plus reparu. La rougeole s'est montrée également funeste, lorsqu'elle y parut la dernière fois. Elle avait tous les caractères d'une véritable épidémie ; mais il paraît très-probable que l'impéritie des médecins et des chirurgiens que le gouvernement envoya alors dans les campagnes, pour traiter les habitans qui en étaient attaqués, a particulièrement contribué à rendre cette maladie plus dangereuse qu'elle n'est ordinairement. Tous les médecins avaient méconnu cette maladie, et leur traitement était absolument contraire à celui que l'on suit en Europe en pareille circonstance. Il est fâcheux pour les habitans du Cap que tout ce qui concerne la médecine et la chirurgie y soit dans un état aussi déplorable, et qu'un grand nombre d'habitans soit continuellement victime de l'ignorance et de l'impéritie.

1772. Février.

1772. Février. Au commencement de juin, je fis un voyage au *Praalberg*, accompagné du docteur Lesueur, médecin au Cap, et qui avait été appelé pour y visiter un malade. Le chemin qui nous conduisit à cet endroit, était coupé par plusieurs torrens très-considérables, au point que l'eau entrait à chaque instant dans notre voiture. J'y trouvai le sol en général assez maigre, consistant en un sable léger qui paraissait poser sur une masse d'argile endurcie, et sur des débris de Schiste; la maigreur du sol n'empêche cependant pas que plusieurs espèces de végétaux du genre des *phyllica*, des *erica* et *protea*, y croissent en grande abondance.

Le froid que nous sentîmes au *Praal* était beaucoup plus vif que celui du Cap; et la gelée blanche y fait souvent du mal aux jardins et aux vignes. Le vent d'est y souffle avec plus de violence qu'au Cap, et devient très-nuisible aux moissons, sur-tout quand le froment est près de monter en épis. La plupart des jardins du *Praal* sont situés au pied de la montagne; on a été obligé de se conformer au local, pour mieux profiter des eaux que les

torrens conduisent du haut de la montagne; car en plusieurs endroits de ce canton, la disette d'eau a forcé les habitans à laisser une grande partie de leurs terres incultes, quoique leur bonté les rende très-propres à toute espèce de culture Le sol de l'Afrique peut être regardé en général comme très-sec et très-maigre, et sa grande fertilité, que plusieurs écrivains ont exagérée, dépend sans doute de la bonté du climat: il suffit de trouver de l'eau en quantité nécessaire, et un peu de terre végétale, pour voir prospérer la culture; mais ces deux choses y sont indispensables, et les habitans choisissent, comme de raison, les endroits où elles se trouvent réunies. Ces endroits se distinguent alors par une végétation très-riche et par la bonté des fruits et des vins qu'ils produisent. Les habitans de la campagne dans les environs de *Praal*, sont très-peu embarrassés sur la construction de leurs maisons; chacun en construit selon ses goûts et ses facultés. Les uns en font avec de la brique, d'autres avec un mélange de sable et de chaux; les plus pauvres n'emploient que la simple terre-glaise. Les colons de Praal sont tous fort riches en

1772. Février.

1772. Février.

bestiaux, comme chevaux, bœufs, vaches, brebis, chèvres, oies, et canards. Pendant le jour, tous ces troupeaux sont gardés par un Hottentot qui les reconduit, le soir, à la maison. La nuit, on renferme chaque espèce de bétail séparément dans une espèce de petite cour, entourée d'une clôture faite avec de la terre-glaise, où ils passent la nuit à découvert. On prétend que cette manière de tenir les animaux exposés à l'air pendant la nuit, fait du tort à la laine des brebis de ce pays; mais cette assertion paraît peu fondée, car les moutons du Cap en général, si connus à cause de leurs grosses queues, portent tous une laine fort grosse et longue, peu crépue, et plus semblable au poil de chèvre qu'à de la laine. Cette laine paraît peu propre à la fabrication des étoffes, et n'est jamais exportée. Un des habitans du Cap, M. Hemmeng, en a cependant fait un essai: il en a fait fabriquer une pièce de drap; j'ignore si d'autres l'ont imité depuis. J'ai vu ici les os de brebis employés d'une manière assez singulière; on en avait entouré les troncs des arbres, en plaçant les condyles de ces os en haut; dans plusieurs jardins, j'ai vu

les plattes-bandés des parterres bordées de ce singulier entourage. 1772. Février.

La manière dont on cherche à prendre les loups dans ce pays, m'a paru assez singulière. On construit une espèce de petite maison en brique, ou simplement en terre-glaise, couverte de branches d'arbres; l'entrée en est fort basse, et peut se fermer par le moyen d'une trappe suspendue en dedans. Une charogne qui sert d'appât, est placée dans l'intérieur; elle tient à une corde adroitement attachée à une pièce très-mobile qui soutient la trappe, et qui se déplace aussi-tôt que le loup cherche à s'emparer de l'appât; la trappe, en tombant, ferme l'entrée de la maison, et le loup se trouve pris.

La méthode qu'emploient les cultivateurs de Praal pour profiter des eaux, m'a paru très-ingénieuse, et décèle la même industrie qu'on admire avec raison en Hollande. Après avoir amené souvent de fort loin, les eaux dont ils ont besoin pour l'irrigation de leurs jardins, ils conduisent le superflu dans des bassins ou étangs qui, dans les tems de grande sécheresse, leur sont d'un grand secours. Il emploient pour le même usage les eaux qui se rassemblent naturelle-

1772. Février.

ment au pied de la montagne, où elles forment souvent de petites rivières que l'on est obligé de passer en bateau, ou à l'aide d'un pont volant. Par des rigoles adroitement distribuées, ils conduisent une partie de cette eau dans leurs vignes, qui ne manquent jamais de récompenser amplement le propriétaire de ses soins. La culture de la vigne est dans un état très-florissant au Praal. Selon le rapport des propriétaires, le premier essai que l'on a fait dans ce canton, pour planter des vignes, n'est que depuis cinquante ans. On m'a dit qu'un sarment nouvellement planté, portait des raisins l'année d'après, mais qu'on n'en faisait usage que la troisième année. On tient ici la vigne fort basse, sans la soutenir par des échalas, parce que l'on prétend que cette méthode y est plus productive, et les raisins de meilleure qualité.

On vient de construire depuis peu au Praal une église réformée, desservie par un ministre du même culte. Les habitans de ce canton, comme dans tout le reste de la colonie, sont cultivateurs et soldats en même tems, toujours prêts à marcher contre l'ennemi qui pourrait attaquer le Cap : ils sont divisés en compagnies, et les officiers

qui les commandent, sont choisis parmi eux. A l'approche d'un ennemi, ou quand une flotte considérable se présente à l'improviste à la rade du Cap, on donne des signaux par quelques coups de canon, ou par des drapeaux plantés dans les endroits les plus élevés. Les canons d'alarme sont placés dans différens endroits de la colonie. Celui qui se trouve sur la montagne du Lion, donne le premier signal par sept coups qui se succèdent par intervalles ; ensuite celui de *Font-Rivier* se fait entendre, et ainsi les autres de proche en proche; avant de tirer le canon, on fait flotter un drapeau qui ordinairement est placé sur la même batterie, à côté du canon.

1772. Février.

Le grand nombre de serpens qui se trouvent dans ce canton, et dans plusieurs endroits de l'intérieur du pays, est un véritable fléau pour les gens de la campagne ; j'aurai, dans la suite de cet ouvrage, plus d'une fois occasion de parler de leurs morsures dangereuses qui souvent deviennent mortelles. Au Praal, on regarde le sang desséché d'une espèce de tortue terrestre, comme spécifique contre la morsure des serpens ; les personnes qui sont

1772. Février. obligées de faire des voyages un peu loin de leurs habitations, ne manquent jamais d'en porter une certaine quantité avec elles. Le sang séché des tortues se réduit en petites écailles ; il suffit d'en répandre quelques pincées sur la plaie, pour en opérer la guérison. Je rapporte l'emploi de ce remède tel qu'il m'a été raconté, sans garantir son efficacité.

L'emploi que les médecins et chirurgiens de la colonie font des plantes de ce pays, est sujet à des quiproquos assez singuliers. Un grand nombre des végétaux que prescrit notre matière médicale, ne se trouvant point en Afrique, les médecins les remplacent par d'autres qui ont à-peu-près la même conformation, et auxquels ils donnent alors les noms européens. J'étais bien-aise de m'instruire sur les propriétés de plusieurs plantes que je trouvais dans mes promenades ; en voici quelques-unes.

Le *Calla Æthiopica* (1), qui croît dans les environs, et en plus grande abondance près de l'aqueduc de la compagnie, est,

(1) Calle d'Ethiopie. Encycl. méthod. p. 1, p. 561.

dit-on, la nourriture principale du porc-épic, (Yser-varken). L'*Arctopus echinatus* L, plante assez commune dans les environs de la ville, est recherchée à cause des propriétés adoucissantes de sa racine ; la décoction en est employée avec avantage dans la gonorrhée ; la résine que fournit cette racine est blanche et transparente. La *Bryone d'Afrique* (1), (Bryonia Africana L), est employée comme émétique, sur-tout, lorsqu'après en avoir avalé une certaine portion, on mange un morceau de pain. Le *Geranium cucullatum* L, plante assez commune dans les jardins des curieux en Europe, sert aux chirurgiens du Cap pour les cataplasmes émolliens. Les branches de l'olivier d'Europe, *Olea europea*, servent de nourriture aux agneaux. Le *Montinia acris*, quoique d'une saveur âcre et brûlante, est broutée par les brebis. Les feuilles du *Borbonia cordata* (2), sont employées par les habitans 1772. Février.

(1) Bryone d'Afrique. Encycl. méthod. p. I, p. 497.

(2) Borbone à feuilles en cœur. Encyclopédie méthodique : Botanique, partie I, page 436.

1772. Février.

en guise de thé. Les fruits du *Brabejum stellatum* (1), que l'on nomme aussi chataigne sauvage, sont recherchés par les Hottentots; quelques habitans font griller la noix de ce fruit, et l'emploient comme le café. Pour lui enlever son amertume ils en ôtent la pellicule, et la trempent dans de l'eau bouillante. L'arbuste qui produit ce fruit, se plaît sur-tout dans les endroits humides où il acquiert une hauteur considérable.

Les habitans de ce canton sont fort sujets aux rhumatismes et à la goutte; on prétend que l'usage excessif du vin, et le changement subit des vents auxquels ils sont exposés, contribue particulièrement à ces maladies.

Le sol de l'Afrique n'est point couvert de ce beau gazon touffu et velouté qui le tapisse en Europe, et qui y charme l'œil, par le nombre et la diversité des fleurs dont il est émaillé. Les graminées ne croissent dans ce pays que par petites touffes isolées et peu fournies, à travers lesquelles le sable blanc

(1) Brabei à feuilles en étoiles. Encycl. méth art. I, pag. 459.

perce de tous côtés. Cette verdure à moitié desséchée n'invite pas même le voyageur fatigué à s'y reposer. L'orge que l'on cultive dans presque toutes les campagnes de la colonie, croît très-vigoureusement aux environs du Praal; il n'y est employé que pour nourrir les chevaux en verd; il y est escourgé plusieurs fois, même peu de semaines avant de monter en épis. On n'en fait point d'usage pour les brasseries, comme en Europe; les gens de la campagne se contentent de l'eau, à laquelle les plus riches ajoutent le vin, le café et le thé. Dans la ville du Cap, il y avoit autrefois une brasserie; mais la bière qu'elle fournissoit n'étoit pas fort estimée, et sujette à aigrir promptement. Les bourgeois du Cap, qui sont amateurs de cette boisson, préfèrent la bière que les Anglais, les Hollandais et les Danois y apportent; j'en ai vu faire usage assez sobrement dans les repas où je me suis trouvé.

A mon retour à la ville, vers la fin de juin, j'y vis amener 59 Hottentots, tant hommes que femmes et enfans, qui avaient été pris à 150 lieues dans l'intérieur de la Colonie, où ils avaient commis plusieurs dévastations. Ils s'étaient retirés et barricadés dans une gorge

1772. Février.

de montagues, où ils s'étaient défendus assez long-temps contre une troupe de soldats et de colons, que l'on avait envoyés du Cap pour les enlever ; ils roulaient de grosses masses de pierres sur cette troupe, qui y perdit plusieurs des siens. On les accusait d'avoir saccagé plusieurs habitations dont ils avaient tué les propriétaires, enlevé les bestiaux, et où ils s'étaient pourvus d'armes à feu. Il ne désavouèrent point les faits, mais ils alléguèrent pour excuse qu'ils avaient été forcés d'en agir ainsi : les Européens s'emparant de jour en jour de leurs propriétés, les repoussaient toujours plus avant dans le pays, où à leur tour ils se voyaient égorgés par d'autres Hottentots sauvages, qui ne voulaient point les souffrir parmi eux. Les Hottentots dont il est question ici, étaient de ceux que l'on désigne au Cap sous le nom de *Boshman*, ce qui veut dire Hommes des bois ou des forêts; ce sont des Hottentots sauvages, qui ont préféré la liberté à la servitude, et qui aiment mieux mener une vie misérable dans des bois touffus et des montagnes inaccessibles, que de se laisser subjuguer par des étrangers qui ne sauraient excuser les brigandages

dont ils se sont rendus coupables envers une nation pacifique et innocente, que par la loi du plus fort. Je trouvai ces Hottentots presque tout nuds; ils ne portaient qu'une espèce de ceinture pour couvrir leur nudité, et une peau de mouton sur les épaules, attachée légèrement par devant. Les femmes portaient leurs enfans sur leur dos : plusieurs d'entr'elles, qui à peine paraissaient avoir onze ou douze ans, étaient déja mères; elles étaient toutes décorées de boucles d'oreilles et de brasselets faits avec de gros anneaux de cuivre. La bouche et la pomette très proéminente de ces Hottentots, leur donne en effet quelque ressemblance avec les singes: leur couleur brune avoit perdu beaucoup de son intensité, après qu'ils eurent été quelques mois en prison; en plusieurs endroits de leur corps, la peau commençoit à prendre une teinte plus claire et presque blanche.

1772. Février.

Le 28 juin, les Javanais établis au Cap, célébraient leur nouvelle année. La salle qui leur servait de temple étoit décorée de tapisseries, le plafond, les murs et le plancher en étaient couverts. L'autel dressé contre le mur, étoit surmonté d'une colonne qui atteignait jusqu'au plafond; elle était

Juin.

alternativement ceinte d'étoffes de soie et
1772. de petites bandes de papier doré, à tra-
Juin. vers lesquelles on distinguait de petits ornemens semblables à des dentelles. Autour du piédestal de la colonne, on avait placé un grand nombre de vases remplis de fleurs. Devant l'autel se trouvait un carreau, sur lequel posait un grand livre. Les femmes qui assistaient à cette fête, étaient toutes très parées, les unes étaient assises, d'autres debout. Les hommes étaient habillés d'une espèce de robe de chambre d'indienne ou de soie; plusieurs tenaient à la main un éventail avec lequel ils cherchaient à se procurer un peu d'air, qui paroissait d'autant plus nécessaire que la salle était remplie de monde. Les fumigations dont les Orientaux sont tous amateurs, ne furent point oubliées dans cette cérémonie, et un grand nombre de bougies de cire jaune, servaient à éclairer la salle. Les hommes étaient coiffés d'une espèce de turban, fait avec un mouchoir, entortillé de différentes manières. Il n'y avait que deux prêtres qui fussent distingués par une espèce de bonnet fait en forme de pain de sucre. A huit heures du soir la cérémonie commençait par une hymne dont le son haus-

saît

sait et baissait alternativement; par intervalles les prêtres chantaient seuls, ou accompagnés du peuple. Après l'hymne, un des prêtres lut à haute voix dans le grand livre qui se trouvait devant l'autel dont plusieurs passages furent répétés par le peuple. Le prêtre lisait de droite à gauche, à la manière des Orientaux; le grand livre paraissait être le Koran, la plupart des Javanois étant Mahométans. Pendant le chant et la lecture, l'Assemblée prenait du café. Une seule personne qui paraissait la plus distinguée de l'auditoire, accompagnait le chant du prêtre d'une espèce de violon. J'ai su depuis que c'était un prince Javanais qui dans sa patrie avait été contraire aux intérêts de la compagnie Hollandaise, et qui, pour cette raison, se fut relégué au Cap, où il était entretenu aux frais de la compagnie.

1772. Juin.

Le 30 juin, je visitai *Paradis* et plucieurs autres fermes de la compagnie, situées au pied de la montagne de la Table. *Rondeboshe*, maison de campagne du gouverneur, se trouve au même endroit, c'est-à-dire, au Sud-Est du Cap. Cette exposition paraît plus favorable à la végétation, que d'autres plus près du Cap, car le vent

1772. Juin.

de Sud-Est y souffle avec moins de violence; j'y remarquai plusieurs bois et bosquets charmans, et des pins, dont la cime, élevée en forme de parassol, était de la plus grande beauté. La vigne sauvage (*vitis vitigena L.*), portait alors des grappes rouges, semblables aux cerises, que les habitans mangeaient.

Au commencement de juillet, je fis une excursion à Constance (1), et dans les environs

(1) Constance est fameuse par le vin que l'on vend sous ce nom en Europe. Le vin de Constance, connu plus particulièrement sous le nom de vin du Cap, vient sur-tout dans deux habitations de ce canton, qui portent le nom de *grande* et *petite* Constance. On en fait du rouge et du blanc. La quantité de ces vins que l'on récolte annuellement varie selon les années; on compte pour l'ordinaire sur 60 tonneaux de vin rouge et sur 90 de blanc. Le tonneau de ce pays (Legger) contient 150 mesures (Kanne) ou à peu près 500 Bouteilles. La vente de ce vin est un droit que la compagnie s'est reservé exclusivement; le gouverneur du Cap qui l'achète au nom de la compagnie, gagne par tonneau 10 rixdalers. La compagnie paie chaque tonneau sur le pied de 40 rixdallers; de cette somme le propriétaire du vin ne reçoit que 27 rixdalers; le gouverneur en défalque 10 pour lui, et 3 à titre de dîme extraordinaire. Depuis plusieurs années

où je m'arrêtai plusieurs jours ; les chemins qui conduisent de la ville du Cap à Constance, étaient alors très-incommodes et difficiles à passer. Les petits torrens qui descendent des montagnes, et qui se creusent des lits dans les vallées, contribuaient principalement à la dégradation des routes. Les bestiaux, qui, dans presque toutes les campagnes des environs, restent jour et nuit à découvert, étaient ici enfermés pendant la nuit sous des espèces de hangards couverts, mais ouverts sur le devant. Les montagnes dans les environs de Constance paraissent contenir beaucoup de fer, je ramassai plusieurs échantillons d'une mine ferrugineuse, qui se trouvaient dans les ravins. A mon retour au Cap, j'eus occasion

1772. Juillet.

on récolte dans d'autres habitations, tant à Constance que dans les environs, du vin qui ne le cède en rien au véritable vin de Constance ; mais il est défendu d'exporter ce vin sous le nom de vin de Constance ; on le désigne ordinairement au Cap sous le nom de vin stomachique, et c'est sous ce nom que les bâtimens étrangers l'achètent à un prix beaucoup au dessous de celui du prétendu vin de Constance, que la compagnie fait exporter et vendre en Hollande pour son compte.

1772. Juillet. d'assister à un enterrement chinois; le cimetière de cette nation se trouve hors de la ville; les sépulchres sont couverts d'une espèce de treillage en voûte faite avec des rotangs, attachés par des fils de coton.

Le 21 juillet, je fis un petit voyage à Paarl et à Stellenbosch. Lorsqu'on est au Cap, l'intérieur des terres paraît borné par une chaîne de montagnes très-élevées, qui, de ce côté, paraissent s'étendre fort loin. Pour arriver au pied des premières montagnes, on met une bonne journée; le plat pays entre la ville et ces montagnes ressemble à un désert sabloneux. Un voyageur, qui, pendant l'été, traverse ce pays, et qui a négligé de se pourvoir d'eau, se trouve cruellement embarrassé lorsqu'il a soif; il ne lui reste alors que de s'adresser à quelques Hottentots qui gardent les troupeaux, pour qu'ils lui en cèdent, ou qu'ils lui indiquent l'endroit le plus proche où il peut en trouver. Pendant l'hiver, ou après de grandes pluies, ce pays est presque entièrement inondé. Je vis ici pour la première fois un oiseau qui, dans le pays, porte le nom de *Kapoc*, il fait un nid très-beau et très-curieux, qui ressemble à un bas de laine, la matière qu'il emploie pour le

construire, est un duvet soyeux, dont les sommités d'une espèce de romarin sauvage se trouvent couvertes. 1772. Juillet.

On commence à Stellenbosch, dès le mois d'avril et de mai, à labourer les terres destinées à porter du blé la même année. Les terres en friche, et qui souvent restent 10 à 16 ans sans être ensemencées, sont labourées en juin et juillet. On conçoit aisément, que dans un espace de temps aussi considérable, elles doivent se trouver couvertes d'un grand nombre de broussailles et de plantes, qui ont eu tout le temps d'y croître à leur aise, et qu'un pareil terrain doit coûter au laboureur autant de peine qu'une terre neuve, et qui n'a jamais été défrichée. On commence d'abord par couper les broussailles les plus fortes, les plus petites sont enlevées par la charrue; on les entasse en monceaux, auxquels on met alors le feu. Les cendres qui en résultent, sont répandues sur la terre, et servent d'engrais. Les endroits ainsi fertilisés par les cendres se distinguent parfaitement bien de ceux qui n'ont pas reçu cet amendement, le blé et les graminées qui y croissent, s'annoncent par une

1772. Juillet.

végétation plus vigoureuse, et dont on a de la peine à se faire une idée.

Le froment que l'on récolte dans ce canton, rapporte, à ce que disent les habitans, depuis dix, jusqu'à vingt-cinq fois la mise; il y a même plusieurs exemples d'une plus grande fertilité.

Le *Fourmillier*, (*Mirmecophaga*) qui, selon Buffon, ne se trouve qu'en Amérique, est un animal assez commun dans les environs de Stellenbosch et de la ville du Cap (1). Il vit pendant le jour dans des troux ou tanières qu'il se creuse dans la terre, et dont on en voyait un grand nombre de tous côtés. On m'a assuré que cet animal était très-fort, et qu'il fallait souvent employer plus d'un bœuf, pour le tirer de son gîte. Il est regardé au Cap, comme un excellent gibier, on fait sur-tout beaucoup de cas de ses jambons, que l'on prépare

(1) Depuis long-temps M. Pallas avait fait connaître aux Naturalistes l'existence de cet animal dans l'ancien monde; ce que dit notre auteur à ce sujet, confirme donc l'assertion de ce savant, et détruit l'opinion de M. de Buffon. L'espèce dont il est question ici, est le *Mirmecophaga capensis*, de la nouvelle édition du Systema nat. de Linné.

comme ceux du cochon. Sa nourriture principale consiste en fourmis, il recherche celles de la grosse espèce connue sous les noms de fourmi rousse (*Formica rufa* L.) qui construisent leurs nids en forme de tuyau avec de la terre glaise, et qui se trouvent en grande quantité dans cette partie de l'Afrique. 1772. Juillet.

En visitant plusieurs Colons dans les environs de Stellenbosch, j'eus occasion de m'instruire sur leur manière de vivre. Ils sont tous grands mangeurs, et quatre repas par jour se font régulièrement chez eux; ils déjeûnent à sept heures du matin, à onze heures on sert le dîné; à quatre heures on apporte le goûté, et à huit heures du soir, on se met à table pour souper. L'hospitalité des Colons a été rapportée par plus d'un voyageur; un étranger qui y arrive est toujours assuré d'être le bien-venu, il peut rester assez long-temps parmi eux sans dépenser la moindre chose, et il est comblé d'honnêteté et d'invitations à son départ. Si quelqu'un vit à peu de frais dans les campagnes aux environs du Cap, il n'en est par ainsi dans la ville; l'étranger qui y reste à l'auberge, dépense pour le moins quatre à six francs par jour.

CHAPITRE III.

L'auteur fait des préparatifs pour son premier grand voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Description de son équipage. Ses compagnons de voyage.

1772. Août. A la fin d'août, l'hiver touchoit à sa fin et les campagnes commençaient par-tout à se couvrir de fleurs. Je songeais par conséquent à mettre en état mon équipage, et tout ce que je pouvais avoir besoin pour le grand voyage que je me proposais de faire dans l'intérieur de l'Afrique. J'achetai les habits nécessaires; je me procurai un bon nombre de caisses et de sacs, pour y mettre les graines et les oignons de fleurs; des boëtes pour y mettre les insectes, et une grande quantité d'épingles pour les y attacher ne furent point oubliées. Un baril d'eau-de-vie pour y conserver des serpens et autres amphibies, tout ce qui était nécessaire pour empailler des oiseaux et autres animaux, du papier pour dessécher des plantes, faisait également partie des objets dont j'avais soin de faire une ample

provision. J'eus soin de me procurer du thé et du biscuit pour mon usage. J'achetai plusieurs fusils, de la poudre, des balles, beaucoup de petit plomb pour tuer des oiseaux; je n'oubliai rien de ce qui étoit nécessaire pour la chasse. La quantité de paires de souliers que je fis faire, n'était pas la plus petite dépense que mon voyage nécessitait. Le cuir en Afrique est en général mauvais et de peu de durée; je fus obligé de remplacer par la quantité, ce qui pouvait manquer en qualité à cette partie de ma chaussure; d'ailleurs, les chemins brûlans et pierreux que j'avais à parcourir, et les rochers, qui sont très-fréquens dans la route, usent les souliers plus vîte qu'on ne pense.

1772. Août.

Mon équipage consistait en un cheval de selle, aussi bon que j'avais pu me le procurer, et un charriot solide, couvert d'une forte toile de voile, et d'un attelage de trois paires de bœufs, destinés pour le traîner. Mes compagnons étaient le jardinier Auge dont j'ai parlé précédemment, il nous servait de guide, ayant fait ce voyage dix-huit fois; un nommé Immelman, fils d'un officier du Cap, et le sergent Leonhardi, les deux derniers étaient principalement amateurs de la chasse, ils espéraient tuer quel-

1772. Août. ques éléphans, rhinocéros ou hippopotame. Ces trois étaient tous bien montés; j'avais loué deux Hottentots, l'un comme conducteur du charriot, et l'autre pour avoir soin des bœufs qui servaient de relais.

Les chevaux du Cap sont généralement très-foibles, et peu propres pour voyager dans un pays aussi difficile à parcourir, et où l'on manque continuellement ou d'eau ou de pâturages. Dans les environs de la ville du Cap, on emploie très-peu les chevaux pour le transport des denrées et marchandises. Ce sont ordinairement les esclaves qui portent sur le dos ou avec des brancards, les objets pour lesquels on emploierait en Europe un attelage de chevaux ou de bœufs. Très-peu de gens riches entretiennent des chevaux pour les charrois ou le labour; les chevaux de selles y sont cependant assez en usage. Lorsque les Colons, habitans des campagnes, sur-tout ceux qui demeurent à des distances considérables du Cap, font un voyage à la ville, ils ont toujours soin d'emmener cinq à six bœufs de relais avec eux, pour pouvoir changer leur attelage en chemin.

SECTION PREMIÈRE.

Voyage du Cap à Rodésand. L'auteur visite la baye de Saldanha : accident arrivé à un chasseur de Phoques.

Je quittai la ville du Cap avec mes compagnons de voyage, dans la matinée du 7 septembre; à onze heures nous arrivâmes à *Jaan Besis Kraal*, c'est un petit établissement situé à peu de distance de la mer, et dont les habitans s'occupent principalement d'élever beaucoup de bestiaux pour le compte de la compagnie. J'y observai dans les endroits sablonenx, entre autres plantes intéressantes, le *Protea hypophylla*, plante rampante à feuilles verticales. A l'endroit nommé *Elands fonteyn* (fontaine d'Elans), je trouvai une variété de la même plante, formant buisson, à tiges droites, et à feuilles plus larges, mais pour le reste très-semblable à la précédente.

1772. Sept.

A midi, nous nous arrêtâmes à *Riet-Valley*, ferme appartenant également à la compagnie; nous passâmes, dans l'après-diné, *Mostartshof*, *Brackfonteyn*, pour nous rendre à *Grænekloof*, établisement assez considérable appartenant à la compagnie,

1772. Sept.

et destiné comme plusieurs autres à nourrir de nombreux troupeaux de bestiaux. Notre séjour dans cet endroit, qui n'est qu'à huit lieues du Cap, fut plus long que nous ne l'avions projeté en y arrivant. La quantité d'objets, que les environs offrent aux naturalistes et une inflammation qui m'étoit survenue aux yeux, causée par le reflet très-incommode du sable blanc, nous obligea d'y rester pendant plusieurs jours. Tout le pays, dans les environs de *Græn-Kloof*, est très-bien cultivé par des Colons européens, et rapporte beaucoup aux propriétaires. En fixant l'éloignement de cet endroit à huit lieues du Cap, je ne fais que suivre l'usage des habitans, qui me l'ont indiqué de cette manière. Ce qui rend la description d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique assez pénible, c'est que l'éloignement des différens endroits de la ville du Cap, n'est pas encore suffisamment déterminé, et que la plupart des établissemens formés par des Colons européens, n'ont point encore reçu des noms invariables, pour pouvoir suivre exactement la route qu'on se propose. Pour être plus intelligible à mes lecteurs, j'adopterai dans la description de mon voyage, les noms Hollandais

que les habitans ont donné à ces différens établissemens, et qui pour la plupart sont nommés d'après leur propriétaire. Quant à leur distance de la ville, elle est pour l'ordinaire fixée d'après le temps que l'on met pour arriver d'un endroit à l'autre, avec un charriot traîné par des bœufs; cette manière de compter est sans doute très-imparfaite et sujette à des erreurs.

Les campagnes basses et sablonneuses que nous avions parcourues depuis le Cap jusqu'ici, nous offroient une ample moisson en plantes bulbeuses, et plusieurs autres fort intéressantes, dont la végétation alors très-vigoureuse avoit sans doute été accélérée par les pluies abondantes de l'hiver précédent. Les habitans de ce canton mangeaient les bulbes de *l'iris édulis*, apprêtés comme les pommes de terre, dont ils ont également le goût. Les capsules d'une espèce d'Euphorbe, réduites en poudre, servent ici pour tuer les loups. Elles agissent à peu près comme la noix vomique. Je vis dans ce canton préparer l'huile de Ricin en grand; on fait bouillir la graine dans de l'eau, l'huile qui surnage est alors enlevée et conservée pour l'usage; une tasse à caffé pleine, est la dose ordinaire

1772. Sept. pour se purger. Les feuilles seules de cette plante, sont regardées comme calmant les maux de tête, en les appliquant au front en forme de fomentation.

Le 14 septembre, nous passâmes à côté *d'Orange Jonteyn* et *d'Uyle-Kraal*, nous couchâmes à *Thé fonteyn*, à six lieues de *Groene-Kloof*. Le lendemain, nous fûmes à *Elands Jontèyn*, et de là jusqu'à la baye de Saldanha. De ce côté du Cap, on ne voit que très-peu de champs en blé, et point de vignes; mais en échange beaucoup de pâturages qui servent à nourrir de nombreux troupeaux.

Nous laissâmes notre charriot et nos chevaux chez un Colon, pour nous rendre à un poste que la compagnie entretenoit dans une île de la baye, qui sert de retraite à un grand nombre de phoques ou chiens marins, dont la compagnie fait tuer tous les ans une quantité considérable, à cause de l'huile que l'on tire de la graisse de ces animaux. Les plus gros pèsent depuis 14 à 1500 livres; la peau des petits phoques est employée pour en faire des gibecières et des bourses à tabac. La chasse de ces animaux que l'on cherche à surprendre sur le bord de la mer, n'est pas toujours

sans danger pour les chasseurs; peu de temps avant que nous fûmes arrivés au poste que la compagnie y entretient, un des soldats, principalement chargé de cette chasse, avoit un jour tiré un de ces phoques, qui paraissait mort aussitôt qu'il eut reçu la balle. Le soldat s'approchant de l'animal qu'il croyait mort pour lui ouvrir les veines, opération sans laquelle l'huile ou la graisse n'acquiert pas toute la perfection que l'on desire, l'animal se retourna aussitôt contre le chasseur; quoique celui-ci fût assez adroit pour retirer promptement son bras, il ne perdit pas moins le pouce, que l'animal expirant lui arracha avec les tendons. Les îles de la baye des Saldanha, offrent des pâturages très-riches, dont on ne profite guère; car dans toutes celles que nous visitâmes, nous ne vîmes aucun troupeau qui cependant y auroit trouvé une nourriture abondante. La sèche à huit pattes (*Sepia octopoda*), se trouve en quantité dans les différentes anses de cette baye: les habitans emploient le suc noir que ce ver recèle dans plusieurs petits réservoirs de son corps, en guise d'encre; mêlé avec une petite quantité de vinaigre, il se conserve long-temps, et remplit parfaitement bien l'usage qu'on en fait.

1772. Sept.

1772. Sept. Parmi les végétaux les plus remarquables de ce canton, on peut compter entre autres l'*Albuca major*, très-belle plante liliacée, à tige droite élevée. Les Hottentots aiment à mâcher la tige qui est très-succulente et un peu mucilagineuse, pour se désaltérer dans les grandes chaleurs. Les vaisseaux d'une certaine grandeur ne peuvent naviger qu'avec beaucoup de précaution, dans la baie de Saldanha, à cause d'un grand nombre de bancs de sable et de bas fonds qui s'y trouvent, et que nous apercevions très-bien lorsque la mer étoit basse.

Après avoir quitté la baie de Saldanha, nous reprîmes le chemin de *Thefonteyn*, pour y joindre notre équipage. Le *rumex spinosus* (Dubbeltjes en Hollandais), plante très-commune dans les environs de cette habitation, devient souvent très-incommode pour les esclaves et les Hottentots qui marchent pieds nuds; c'est surtout lorsque la graîne commence à mûrir, et que la capsule épineuse se détache et tombe à terre, que les pauvres Hottentots qui marcheut dessus en sont cruellement blessés à la plante des pieds. Le *Pharnaceum mollugo*, appelé par les Hollandais Mugge Kruyd, qui croît en grande quantité

tité dans les environs de *Thefonteyn*, est une des plantes les plus nourrissantes pour les bestiaux ; mais ce n'est qu'après les fortes pluies qu'elle pousse avec vigueur. Le secrétaire ou le messager du Cap de Buffon (Falco serpentarius L.) espèce de faucon, se montrait ici assez souvent, c'est un fort bel oiseau à jambes très-longues, et qui fait des sauts étonnans; il se nourrit principalement de serpens; avant de les avaler, il les tue à force de les trepigner. Sa ponte est de deux ou trois œufs; il fait son nid avec des petites branches, dans des buissons et sur les arbres. Il vit toujours seul, et se trouve rarement en nombre. On nous a dit qu'il était très-difficile à apprivoiser ; j'en ai cependant vu des vieux et des jeunes chez plusieurs Colons qui avoient eu l'adresse de les élever (1).

1772. Sept.

(1) C'est avec raison que M. Forster, dans les notes à la traduction allemande de cet ouvrage, a assigné à cet oiseau sa place parmi les vautours; il en porte les caractères, et a les habitudes des oiseaux de ce genre; on en voit quelquefois dans la mnéagerie du Stathouder à la Haye, et à Amsterdam au Blauwejaan.

1772. Sept. Nous quittâmes *Thesonteyn* le 25, et passâmes le même jour le *Bergrivier* (Rivière de montagne), à l'aide d'un bacq. Les habitans de ce canton nous offrirent une racine qu'ils nommaient *Annis Wortel* (Racine d'Anis); ils l'apprêtent de différentes manières, avec du lait, de la viande ou simplement cuite sur la braise, nous la trouvâmes d'un goût fort agréable. Ils envoient leurs esclaves à la recherche de cette racine, qu'ils vendent ensuite aux habitans du Cap qui en sont très-friands. Une autre, que l'on nous présente sous le nom de *Guatta gay Wortel*, est également recherchée par plusieurs personnes qui la mangent cuite sur la braise, nous la trouvâmes d'un goût détestable. Parmi les insectes de ce canton, je remarquai, entre autres, le *Trichius laticollis*, espèce de scarabé qui vit principalement dans le fumier et dans les excrémens des animaux; il cache ses œufs dans une petite boule faite avec du fumier; pour lui donner de la consistance et la forme qui paraît lui convenir, il la roule constamment avec ses pattes de derrière, toujours en reculant; lorsqu'elle a acquis la grosseur convenable, il cache cette boule, qui souvent contient

plusieurs œufs, dans un trou qu'il creuse avec beaucoup d'adresse dans le sable, à l'aide de son large écusson, et de ses deux pattes de devant, dont la conformation répond parfaitement à l'usage qu'il en fait. Une espèce de grillon (*Pneumora*), qui paraît propre à ce canton, et qui fait un bruit semblable à celui que font les cigales chez nous, fixa également mon attention. Les habitans le nomment *Opblafers* (gonflé), à cause de son ventre creux et tendu, qui ressemble effectivement à une petite vessie transparante qu'on a remplie d'air. Le bruit que cause cet insecte, et qui se fait particulièrement entendre après le coucher du soleil, a lieu lorsqu'il frotte ses jambes dentelées contre l'abdomen qui est absolument creux. Il vole à la lumière, et nous en prîmes un très-grand nombre en allumant nos feux. Cet insecte est très-difficile à conserver, et ne peut point se piquer sur l'épingle, comme d'autres insectes, son corps n'étant qu'une simple pellicule qui s'applatit en séchant, et qui perd alors sa véritable figure. 1772. Sept.

Les habitans de ce canton se plaignaient beaucoup de l'avoine d'Europe, que les Hollandais avait introduit au Cap, comme

1772. Sept.

une production céréale utile, et qu'on regarde maintenant comme la plus mauvaise herbe possible. La graîne étant fort légère, il arrive souvent que les vents violents auxquels ce pays est sujet, la transportent à des distances très-considérables, et la ressèment ainsi sur des terres cultivées, où elle étouffe presque toujours des productions auxquelles on attache plus de valeur: de cette manière, il arrive quelquefois, que celui qui a semé de l'avoine, n'en récolte que le chaume.

Plusieurs maladies épizootiques causent souvent beaucoup de mal à ce canton; l'une, appelée *Blood-Zikte* (maladie de sang), attaque sur-tout les bœufs; elle consiste dans un engorgement très-considérable, et presque subit des artères et veines, dont l'animal ne guérit qu'après avoir été saigné, et mis dans un mouvement violent. La viande d'un animal mort de cette maladie n'est d'aucun usage, il entre promptement dans un état de corruption complette, et l'usage n'en pourrait être que très-dangereux. La maladie, connue sous le nom de *Sponzickte* (maladie spongieuse), se déclare d'abord par le gonflement prodigieux d'une des jambes, qui bientôt se communique à tout le reste du corps; cette ma-

ladie tue l'animal ordinairement au bout de trois jours, quelquefois même peu d'heures après qu'on s'en est aperçu; en coupant promptement la jambe affectée, on sauve quelquefois l'animal malade. Il est vraisemblable que cette maladie a pour cause la morsure de quelque serpent venimeux, dont ce canton abonde. La maladie qui porte ici le nom de *Lamzickte*, ressemble beaucoup à la fourbure; l'animal malade est absolument hors d'état de se servir de ses jambes, elle n'augmente que par degrés et assez lentement. Après la mort, les cavités des os se trouvent dépourvues de moelle et remplies d'une liqueur aqueuse. *Piszikte* est une maladie qui attaque les bœufs et les chevaux; elle consiste dans une rétention d'urine, qui se déclare aussitôt que ces animaux ont mangé d'une espèce d'Euphorbe qui ressemble au genet (Euphorbia genistoides L.), appelée par les Hollandais *Pisgoed*. Cette plante contient, comme toutes celles du même genre, un suc laiteux très-âcre, qui ne paraît point attaquer l'estomac, mais qui agit avec beaucoup de violence sur la vessie et les uretères, dans lesquelles il paraît former des obstructions. Quelquefois la matière âcre est évacuée

1772. Sept.

1772. Sept. avec les urines ; et alors, pour accélérer cette évacuation, les paysans introduisent dans le canal, un chalumeau de paille. On m'a dit que cette maladie ne devenait pas dangereuse, toutes les fois que les animaux pouvaient s'abreuver d'une eau claire et pure ; en ce cas, l'eau paraît dissoudre cette matière ; dans le cas contraire, lorsque les animaux n'ont que de l'eau croupie pour boisson, cette maladie devient presque toujours mortelle.

Nous continuâmes notre route le long du *Bergrivier*, nous aperçûmes à droite *Ribecks-castel*, montagne très-élevée et séparée des autres ; à gauche, la montagne appelée dans le pays *Piketberg*. Nous passâmes le même jour au pied de la montagne, dite *Hönigberg*, ou montagne de miel ; le soir nous arrivâmes à l'habitation d'un Colon nommé Griel.

Le 26 septembre, nous traversâmes le *Vier-en-Twintig* (Rivière de vingt-quatre), d'où notre route nous conduisit à l'habitation d'Arnheim : nous passâmes le même jour le *Kleine-Bergrivier* (la petite rivière de montagne); nous poursuivîmes alors notre chemin à travers le *Rode-Sand-Kloof* (la vallée de sable rouge),

et nous arrivâmes enfin, après une journée assez fatigante, à *Wafersland,* ou *Rode-Sand.* La gorge de montagne que nous avions passée, après avoir traversé depuis le Cap un pays plat, sablonneux et aride, et qui ne commence qu'à s'élever très-insensiblement vers les montagnes, est un de ces chemins que l'on peut suivre assez commodément avec un chariot comme le nôtre; mais, en plusieurs endroits, cette gorge est si étroite, que deux chariots auroient beaucoup de peine à se faire place, l'un à côté de l'autre. L'usage des conducteurs de ce pays, de faire claquer leur fouet aussi fort qu'ils peuvent, dès qu'ils se trouvent dans un défilé semblable, est donc très-bien imaginé pour avertir ceux qui du côté opposé pourraient venir par le même chemin; on entend ces fouets de très-loin, sur-tout quand ils sont mis en mouvement par un bras vigoureux. Aussitôt que nous eûmes franchi les montagnes, et que nous nous trouvâmes à *Rode-Sand,* le pays nous paraissait bien plus élevé que celui que nous venions de quitter. D'un côté, il est entouré de hautes montagnes que l'on appelle ici le *Winterhoeck,* ce qui veut dire coin d'hiver, parce que les

1772. Sept.

1772. Sept.

sommités de ces montagnes sont presque toute l'année couvertes de neige. De l'autre côté, on n'aperçoit point de montagnes, mais bien une espèce de promontoire qui s'étend en largeur vers le Sud. Nous prîmes notre logement chez un fermier, dont les ancêtres étaient originaires de France, et du nombre des premiers Colons qui étoient venus d'Europe s'établir ici; c'est eux qui avaient fait les premières tentatives pour y introduire la culture de la vigne et des arbres fruitiers d'Europe. Afin de procurer à notre attelage le repos nécessaire, nous séjournâmes dans cette habitation quinze jours; pendant ce temps, je m'occupai à mettre en ordre les différens objets d'histoire naturelle que j'avais ramassé pendant le voyage depuis le Cap; je fis en même temps plusieurs excursions sur les collines et montagnes voisines. Nous visitâmes une cataracte qui se trouve sur la hauteur d'une des montagnes, et plusieurs habitations dans les environs, occupées par des Colons européens. Dans une de ces habitations nous laissâmes nos chevaux pour gravir le *Witsenberg*, montagne assez élevée au-dessus laquelle nous découvrîmes très-distinctement la montagne de la table. Le froid et l'été

tardif de ce canton, sont cause que toutes les productions du règne végétal poussent ici un mois plus tard qu'au Cap; il tombe quelquefois jusqu'à trois pieds de neige pendant l'hiver; dans les parties enfermées elle se conserve souvent plusieurs jours, mais, sur le haut de la montagne, elle reste bien plus long-temps. En descendant la montagne, nous entrâmes dans une autre gorge plus étroite que celle qui nous avait conduit à *Rode-Sand*, et qui se trouve bornée par d'autres montagnes, derrière lesquelles une nouvelle chaîne se présenta à nos yeux. Du côté opposé de cette chaîne commence le *Rokke-Veld*, dont j'aurais lieu de parler dans la suite. Dans la vallée au pied de *Witsen-berg*, on a commencé par former des établissemens pour y élever des bestiaux, mais on n'y cultive point de blé, le transport étant trop difficile à travers les montagnes.

1772. Sept.

A mon retour à *Rodesand*, j'eus occasion de voir une de ces pierres connues sous le nom de pierre de serpens, (Slangensten), et dont le prix excessif est au-dessus des moyens d'un grand nombre des habitans de ces campagnes. Cette pierre vient des grandes Indes, sur-tout de la côte de

1772. Sept.

Malabar, où elle se paie souvent jusqu'à douze rixdallers (plus de 50 livres). Celle que je vis ici était noire, avec une tache claire ou grisâtre dans le milieu, elle était applatie d'un côté, un peu en cabochon de l'autre, et d'une texture fistuleuse. Pour s'assurer de sa bonté, on commence par la plonger dans de l'eau, elle doit alors pousser un grand nombre de petites bulles d'air qui éclatent à la surface; une autre preuve de sa bonté, c'est de happer à la langue. En l'appliquant sur la morsure d'un serpent elle doit s'y accoler fortement, et attirer ainsi le poison; elle s'en détache et tombe d'elle-même, dès qu'elle a fait son effet. Après que cette pierre a servi, on la place dans du lait, où elle doit, dit-on, se purger du poison dont elle est imbibée; le lait prend alors une teinte bleuâtre (1). Les Hottentots emploient un remède plus simple pour se guérir de la morsure des serpens. Aussitôt qu'ils ont été mor-

(1) Cette pierre que nous avons eu occasion de voir plusieurs fois, nous a paru de nature argilleuse; elle n'agit peut-être que méchaniquement, et à cet égard toute autre pierre de la même nature, pourrait la remplacer.

dus, ils appliquent sur la plaie une grenouille vivante, avec laquelle ils frottent fortement l'endroit endommagé; ils connaissent également la méthode de succer avec la bouche une pareille plaie, après l'avoir scarifiée avec un rasoir. On trouve dans ce canton une espèce de serpent nommé dans le pays *Boom-Slange*, (serpent d'arbre), parce qu'il se tient presque toujours sur les arbres; j'en vis un qui avait huit pieds de long, couvert d'écailles sillonnées, d'un brun obscur sur le dos, et jaune sous le ventre. Les habitans prétendent que la racine d'nne plante (Tulbagia alliacen), qui a une forte odeur d'ail, et qui, pour cette raison, est appelée ail sauvage, *Wilder-Knoffeel*, ensorcèle les serpens (1). Les Hottentots emploient le poison des serpens, mêlé avec le suc de l'arbre à poison (Sideroxylon toxiferum), pour

1772. Sept.

(1) Cette plante n'est pas la seule contraire aux serpens; d'après Patterson, les Indiens se servent de l'ail pour le même usage. Plusieurs espèces d'Aristoloches produisaient un effet semblable, et ceux qui prennent en Egypte les vipères, ne craignent plus la morsure de ce reptile dangereux, dès qu'ils ont mangé une certaine quantité de la racine de cette plante.

1772. Sept. empoisonner les flèches avec lesquelles ils tuent des bufles et des gazelles, et qu'ils emploient également contre leurs ennemis. Plusieurs plantes intéressantes fleurissaient alors aux environs de l'habitation où nous étions logés. *L'Aponogéton-distachyon* (Water-Untjes, ou concombre d'eau), y croissait en grande quantité, il se plaît particulièrement dans les mares et étangs. Ses belles fleurs blanches, qui nageaient sur la surface de l'eau, répandaient une odeur très-agréable, les racines de cette plante, cuites sur la braise, sont un excellent manger.

Avec le suc ou la décoction de la morelle ou solanum noir, et du laitron (*Sonchus oléraceus*), amalgamé avec du saindoux et de la cire, les habitans préparaient un onguent, dont ils me recommandaient l'usage dans toutes espèces de plaies et d'ulcères.

J'avais souvent eu occasion d'observer, combien les habitans de différents cantons où j'avais passé, étaient portés pour le merveilleux. Ici, on m'assurait à l'unanimité, que sur les montagnes voisines croissaient plusieurs plantes qui fournissaient une espèce de peau dont on faisait des bon-

nets, des gants et même des bas. L'assurance avec laquelle ces bonnes gens soutenaient leur dire, piquait, comme de raison, ma curiosité, et je résolus de ne pas quitter l'endroit, avant d'avoir recueilli, sur cet objet merveilleux, des notions plus précises. Plusieurs jours après, on m'apporta de la montagne des feuilles qui paraissaient couvertes d'une matière douce au toucher, et soyeuse comme du velours, la couleur en était blanche. Quelques filles de notre habitation, exercées dans l'art d'employer cette substance singulière, enlevèrent avec beaucoup d'adresse la pellicule veloutée de ces feuilles sans l'endommager; la partie intérieure présentait alors le tissu veineux commun à toutes les feuilles. Ayant vu préparer sous mes yeux cette matière vraiment curieuse, je ne pus méconnoître son utilité, elle était en effet très-propre à être employée pour des objets auxquels on la destine, sur-tout si, avec les ciseaux, on cherche à lui donner la forme que l'on desire. Le récit ambigu qu'on m'avait fait de cette plante, perdit beaucoup de son merveilleux, dès que j'eus vu la manière dont on l'employait, il ne me restait alors qu'à découvrir la plante en-

1772. Sept. tière dans son état de floraison, pour en connoître le genre et l'espèce. Ce ne fut pas sans peine que j'escaladai les montagnes voisines, pour me procurer une de ces plantes en fleur; après bien des recherches j'en découvris une, et je vis alors qu'elle appartenait au genre des *Buplevrum* de Linné, et comme elle est la plus grande des espèces connues, j'ai cru pouvoir lui donner le nom du *Buplevrum gigantum.* Les parties laineuses ou duveteuses de cette plante bien séchées, peuvent servir d'amadou.

Rode-Sand a une belle église, desservie par un ministre calviniste; c'est la paroisse pour tous les Colons, habitant la partie intérieure de la Colonie hollandaise; mais le grand éloignement dans lequel beaucoup de ces gens se trouvent de leur paroisse, est cause que la plupart ne la visitent qu'une fois par an; c'est à la même époque qu'ils apportent leurs enfans de l'année pour les faire baptiser.

SECTION II.

Voyage de Rode-Sand à Swellendam.

Après avoir fait une nombreuse collection de plantes et d'oiseaux, et ramassé beaucoup de graînes, nous quittâmes, le 5 octobre cet endroit charmant, pour pénétrer plus avant dans le pays. Nous traversâmes le *Hartebeest-Rivier*, et couchâmes, la première nuit, à l'habitation d'un nommé Michel de Plois. Le lendemain nous passâmes deux autres rivières, celle nommée *Flenerivier* et *Breedrivier ;* notre chemin nous conduisit de là, par *Mattjes-Valley, Brand-Valley, Matjes-Kloof*, à l'habitation de Pierre de Witte, près des bains chauds, où nous nous proposâmes de séjourner quelques jours, tant à cause des bains dont nous voulions profiter, que pour parcourir les montagnes voisines, où nous espérions faire quelques nouvelles découvertes en histoire naturelle. 1772.

Ponr arriver aux bains chauds, nous avions passé à côté d'une montagne, connue dans le pays sous le nom de *Slangen-Kop* (tête de serpent). Elle isolée et entièrement séparée du reste de la chaîne

1772. Octob. des montagnes, et se présente sous la forme d'un rocher escarpé, mais peu élevé. On nous disait que cette montagne servait de retraite aux serpens des environs qui s'y cachent pendant l'hiver, dans une grande fente qui se trouve au milieu de ce rocher. Aussitôt que le temps commence à se radoucir, et que la chaleur de la belle saison, un peu tardive dans ce canton, se fait sentir, on voit une quantité immense de serpens de toutes espèces et grandeurs, souvent empelottonnés, descendre de ce rocher, pour se transporter alors dans les endroits qui conviennent à chaque espèce en particulier.

Les bains chauds, auprès desquels nous étions alors établis, prennent leur source au pied de la chaîne des montagnes, du côté de l'Est, dans un sol sablonneux. J'observai sept sources principales, dont une, située plus basse que les autres, fournit la plus grande quantité d'eau.

L'eau qui sort de ces sources est bouillante, et forme des vapeurs très-considérables, qui s'élèvent encore à une assez grande distance des sources, dans les conduits qu'on y a construits. Les parois et les

fonds

fonds de ces conduits ne se trouvaient point incrustés de cette matière terreuse que l'on observe pour l'ordinaire dans les conduits des eaux thermales ; je n'y trouvai qu'une petite conferve qui y croissait en abondance, et très-peu d'une croûte pierreuse, à l'endroit où l'eau sort de la terre. Les essais que j'ai faits pour reconnaître les parties constituantes de cette eau, m'ont prouvé qu'elle était d'une grande pureté. Un peloton de laine bleue, ni le papier bleu que j'y trempai ne furent point décolorés ; le sel de Saturne ne la rendait qu'un peu laiteuse, et la poudre du quinquina ne lui communiquait qu'une couleur brune un peu foncée. La toile lavée dans cette eau, conserve toute sa blancheur, et la viande qu'on y fait cuire, ne perd rien de son goût, preuve incontestable de sa pureté. Toute l'eau qui découle de ces sources, se rassemble à quelque distance de là dans plusieurs trous qui sont assez commodes pour s'y baigner. Sur quelques-uns de ces trous on a construit de petites huttes en faveur des malades qui viennent y prendre les bains, on a su en même temps amener dans des rigoles de l'eau fraîche qui descend des montagnes pour attiédir l'eau des

1772. Octob.

1772. Octob.

sources, trop chaude pour beaucoup de personnes. Ces bains sont assez fréquentés par les habitans des cantons voisins, on en voit même qui viennent de fort loin pour se guérir de plusieurs incommodités, contre lesquelles ils paroissent assez salutaires.

Dans les endroits les plus sablonneux, aux environs de ces bains, nous trouvâmes, entre autres plantes grasses, celle que Linné a nommé *Mesembryanthemum edule*, et que l'on désigne dans le pays sous le nom de figue des Hottentots. Le fruit que produit cette plante est d'un assez bon goût, et recherché par les Hottentots. La plante portait sur le même pied des fleurs rouges, jaunes et blanches.

Le 9 octobre nous passâmes une montagne nommée dans le pays *Moriz hoogt* (hauteur de Maurice), et arrivâmes à *Koré;* sur les sommets de cette montagne qui m'a paru composée d'un schiste noir lamelleux, nous découvrîmes la plaine vaste et stérile, nommée *Karo-Veld.* Cette plaine qui s'étend assez loin, ne produit que peu de petits buissons, mais assez de plantes grasses de différentes espèces On élève daus le *Karo-Veld* un grand nombre de moutons, le seul bétail qui puisse subsister

dans ce canton arride ; on n'y fait point cas de la laine de ces moutons, car j'ai vu qu'on abandonnait la peau avec la laine aux esclaves. 1771, Octob.

La crue subite des eaux nous empêcha de poursuivre notre chemin aussi vite que nous l'aurions désiré, et ce ne fut que le 14 que nous nous mîmes en marche. Le même jour nous trouvâmes en deux endroits différens le *Korigier*, ensuite le *Sandrivier*, pour atteindre *Rietfonteyn*; nous couchâmes la nuit à l'habitation du colon le Roux, après avoir traversé *Klaasvoigtsrivier*. Dans notre route nous avions trouvé plusieurs végétaux intéressans, qui contribuèrent à nous consoler de la stérilité ennuyeuse du sol. Un petit buisson très-épineux (*arduinia spinosa*), qui alors était chargé de bayes, que mes Hottentots mangèrent, couvrait par-tout les champs; sur les hauteurs nous vîmes le *Zygophyllum Morgsana*, joli buisson sarmenteux, dont les fleurs relèvent la beauté; on l'emploie pour garnir les treillages et les berceaux devant les maisons. Le *mimosa nilotica*, grand arbre très-épineux, croissait en beaucoup d'endroits sur le bord des rivières; son feuillage est recherché par plusieurs espèces de gazelles

1872. Octob. Le *viscum capense*, plante parasite, se trouvait ici sur plusieurs arbres; elle se plaisait de préférence sur toutes les espèces de *rhus*, dont ce canton est amplement pourvu.

Le 15, notre route nous conduisit à côté d'une habitation dont le propriétaire était le colon Gert; nous traversâmes dans l'après dînée une rivière très-profonde, et arrivâmes à l'entrée de la nuit chez *Philippe Bota*. Les montagnes voisines paraissent mériter les recherches d'un mineralogiste; on nous montrait ici du mica argenté, implanté dans un grouppe de spath calcaire cristallisé; le poix mineral, espèce de pétrole endurci, se trouve dans les fentes de ces montagnes; les habitans donnent à ce pétrole le nom de *Dassen Pis* (urine de Cavia), parce que cet animal, que plusieurs naturalistes ont décrit sous le nom de la marmotte du Cap, habite en nombre les mêmes montagnes (1). L'arbre à cire (myrica cerifera), était très-commun dans les environs de cette ferme; on tire le plus grand parti pour

(1) Gmelin, dans la nouvelle édition du Syst. Nat. en a fait un nouveau genre sous le nom de Hyrax: l'espèce en question est le Hyrax capensis.

faire des bougies avec la matière grasse qui enveloppe les graines. Pour la détacher de ces dernières, on les fait bouillir dans de l'eau, et on enlève la graisse qui surnage avec une écumoire. Cette graisse est de couleur grise, et ressemble assez à la cire impure, elle est un peu plus dure que le suif, mais moins tenace que la cire; les Hottentots mangent cette graisse seule comme du pain, ou avec de la viande. 1771. Octob.

Le 17, nous traversâmes *Bruntjes-Rivier*, *Zeekoe-Rivier* et *Keureboms-Rivier*. Le *Sophora-Capensis*, qui croît en quantité sur le bord de cette dernière rivière, paraît lui avoir donné ce nom; on nous dit que le fruit de cet arbre guérissait la colique; on emploie pour le même usage la racine de l'*Asclepias-Undulata*, qui y croît également.

Le 18, nous continuâmes notre route par *Pus-Pas-Valley*, et traversâmes une rivière qui porte le même nom, pour nous rendre à *Zwellendam*, siège d'un Intendant du pays (Land-Drost), qui gouverne, au nom de la campagnie, toutes les possessions hollandaises qui s'étendent d'ici jusque sur les frontières du pays des Caffres. M. Menz, qui alors occupait cette place,

1772. Octob. nous reçut avec beaucoup d'hospitalité, et nous retint à dîner.

SECTION III.

Voyage de Zwellendam jusqu'à la Vallée d'Arthaqua.

DANS l'après-dînée du 13, nous quittâmes Zwellendam, pour nous rendre encore le même jour à *Riet-Valley*, où nous arrivâmes dans la soirée, après avoir traversé la rivière nommée *Buffel-Jagt-Rivier. Riet-Valley* est un poste important, que la compagnie entretient ici; nous y séjournâmes plusieurs jours. Le chariot qui jusque-là avait servi à transporter nos hardes, avait beaucoup souffert dans la route, à travers les montagnes et les chemins pierreux; il fallut par conséquent songer à le remettre en état de résister de nouveau aux cahottemens auxquels nous devions nous attendre dans le reste de notre route. Je profitai de l'intervalle qu'exigeait la réparation de ce chariot, pour arranger ma collection qui, depuis les bains chauds, s'était considérablement accrue. Le canton où nous nous trouvâmes alors, commençait à se couvrir insensiblement d'herbes et de graminées, et présentait l'aspect de

pâturages et de prés; un pareil aspect charmait d'autant plus mes yeux, que depuis longtemps je n'en avais vu de pareil. La richesse et l'abondance des pâturages de *Riet-Valley* influe sensiblement sur le nombre de troupeaux que les habitans entretiennent; mais ils négligent presque en entier la culture des blés; les vignobles y sont également inconnus. 1772. Octob.

Les montagnes dont nous avions toujours conservé la vue depuis notre départ de *Rode-Sand*, se présentoient d'ici en forme d'amphithéâtre, avec des saillies plus ou moins considérables, et se perdoient enfin insensiblement dans la vallée.

Riet-Valley fournit à la compagnie hollandaise une grande quantité de bois de construction. C'est d'une forêt considérable, qui commence près de ce poste, et qui s'étend fort loin sur une chaîne de montagnes, que l'on tire ce bois. Cette forêt, connue sous le nom de *Groot-Vader-Bosh* (forêt du grand-père), renferme effectivement toutes les espèces de grands arbres propres à cette partie d'Afrique; circonstance qui seule suffisait pour nous engager à y faire une excursion. Pour nous rendre dans cette forêt, nous étions obligés de traverser le

1772. Octob.

Duywen-Hœcks-Rivier, et une gorge fort étroite et profonde, qui porte le nom de *Helle* ou d'Enfer. Je trouvai effectivement cette forêt, telle qu'on me l'avait décrite, c'est-à-dire, très-touffue et fournie d'une nombreuse quantité d'arbres de haute futaie. Malheureusement ces arbres ne portaient ni fleurs, ni fruits, c'est ce qui m'empêcha de les décrire et de les classer méthodiquement; je fus donc obligé de me contenter des renseignemens que je pus me procurer là-dessus des Colons qui demeuraient dans les environs. Le *bois de Camassie* provient d'un arbuste de moyenne grandeur; ce bois est d'un grain très-serré et fin; mais, comme on ne peut pas s'en procurer de gros morceaux, il ne sert que pour de petits meubles, ou pour des ouvrages en marquetterie. Le *bois puant* vient d'un arbre qui ressemble à notre noyer, il est également employé pour meubles; l'odeur forte et désagréable de ce bois se perd en vieillissant. Le *bois jaune* (Ilex crocea L.), est un excellent bois de menuiserie; il est d'un jaune pâle et très-pesant, l'arbre est de la plus haute taille. Le *Piper-Capense* de Linné, que les habitans nomment Staart-Perper (poivre à queue),

croît également dans cette forêt, les habitans l'emploient pour épicer leurs viandes. 1772. Octob.

Malgré les réparations que nous tentions de faire à notre chariot, il nous paraissait toujours trop foible pour le voyage que nous avions encore à faire, nous l'echangeâmes donc contre un autre plus solide que nous fîmes couvrir d'une grosse toile, qui en cas de besoin, pouvait nous servir de tente. Nous nous procurâmes également dix bœufs vigoureux, avec lesquels nous espérions faire la route jusqu'aux frontières du pays des Cafres.

Nous quittâmes *Riet-Valley* le 23, et traversâmes le lendemain *Krakous-Rivier*; à midi nous arrivâmes à *Vittrivier*, après avoir passé *Krakoos-Hogte*. Nous passâmes la nuit chez un Colon nommé *Martin-Langrans*, qui élevoit une très-grande quantité de poules, dont il envoyait les œufs au Cap. Entre *Krakous-Hoogte* et l'habitation où nous passâmes la nuit, nous trouvâmes l'aloès perfoliée (aloès perfoliata) en très-grande quantité; la résine suintait partout à travers les feuilles. Nous vîmes que les moutons que nous rencontrâmes dans notre route, broutaient par-tout les plantes

1772. Octob. réputées vénéneuses; telles que le *Rhus-lucidum*, le *Lycium-Afrum*, et plusieurs autres.

Le 26, nous passâmes *Zoetmelks-Rivier*, nous campâmes ensuite *à Swarte valley* (vallée noire), les montagnes que nous laissâmes à notre droite, paraissaient contenir beaucoup de fer.

Le 27, notre route nous conduisit à côté de *Graote-Valley*; nous traversâmes dans l'après-dîné le *Gouds-Rivier*; le soir nous arrivâmes à l'habitation de *Daniel Pinard*, où nous couchâmes. Chez ce Colon, qui élevait une quantité prodigieuse de volaille, je vis une méthode particulière pour nettoyer les poulaillers de la vermine qui les infectait. On mettait dans ces poulaillers, qui étaient construits de terre glaise en forme de four à pain, quelques bottes des pailles que l'on allumait; ce moyen simple suffisait pour détruire tous les insectes qui aiment à se nicher dans le voisinage de la volaille, et qui leur deviennent souvent très nuisibles.

Le 28, nous passâmes à côté d'un rocher assez élevé, désigné dans le pays sous le nom de *Honnig-Klip* (roche de miel): le grand nombre d'abeilles qui y a construit des ruches, parait avoir donné lieu à cette

dénomination. Nous couchâmes la nuit à une habitation près *Artaquas-Kloof* *L'olivier du Cap* (olea capensis) qui croît dans les environs, fournit aux habitans un bois très-solide et blanc, dont ils font des meubles, sur-tout des chaises. *L'atragène Vésicatoria*, plante curieuse et propre à ce canton, y est employée comme vesicatoire dans les affections rhumatismales auxquelles les habitans sont fort sujets. Il suffit de broyer la plante, et de l'appliquer à l'endroit malade ; elle tire promptement de grosses ampoulles, qui restent long-temps en suppuration ; la racine de cette plante produit le même effet, une seule tranche appliquée sur la peau pendant la nuit, y cause une inflamation et un ulcère, qui se maintient ouvert pendant plusieurs semaines. Cette plante croît de préférence sur la pente des montagnes voisines. Les habitans ayant apris que j'étais médecin, me racontèrent un accident assez singulier arrivé il y plusieurs années à un Hottentot. Cet homme fut attaqué par un bufle sauvage qui d'un coup de corne lui emporta toute la machoire inférieure; il fut depuis ce temps, comme on peut l'imaginer, privé de la parole et de la faculté de mâcher sa nourriture; il re-

1772. Octsb.

1772. Octob. média à ce dernier inconvénient en broyant ses alimens entre deux pierres, et en les enfonçant ensuite à l'aide de ses doigts dans le gosier. Il fumoit également du tabac ; mais alors il était obligé de boucher la trop grande ouverture que l'enlèvement de la mâchoire causait, en y appliquant une de ses mains. Ce Hottentot mourut peu d'années avant notre arrivée, après avoir eu la satisfaction de tuer le même bufle qui l'avait si cruellement traité. On cultive peu de blé dans ce canton, quoique le sol y soit très-fertile; on me fit observer plusieurs touffes de froment, où d'une seule racine étaient sortis plus de quarante épis: plusieurs personnes dignes de foi m'assurèrent que ces exemples n'étaient point rares, et qu'ils en avaient vu quatre-vingt et plus d'épis sortis de la même tige.

Les Hottentots que nous avions rencontrés jusqu'ici avaient en grande partie perdu le caractère original de leur race, la plupart étant été nés ou élevés dans la proximité des habitations, ou parmi les Colons, leurs mœurs s'étaient insensiblement changées, et s'éloignaient de beaucoup de celles de leurs compatriotes sauvages, qui avaient su se soustraire au joug Hollandais. Il y a cent ans

qu'un voyageur aurait pu sans peine étudier le caractère et les mœurs de cette nation singulière, à peu de distance du Cap; mais depuis que les Hollandais se sont étendus plus avant dans le pays, ce n'est qu'à une très-grande distance de la ville qu'on rencontre quelques tribes sauvages et indépendantes, qui ont conservé leurs habitudes originaires dans toute leur intégrité. La dissemblance frappante que nous observâmes entre les Hottentots sauvages, et ceux que nous avions vus au Cap, ou dans les habitations que nous avions visitées, prouvait suffisamment ce que je viens d'avancer. 1772. Octob.

Depuis *Rode-Sand* nous avions parcouru un pays vers le Sud-Est, qui de deux côtés se trouve borné par une chaîne de montagnes. Celle qui était à notre droite, décroissait insensiblement vers la mer; tandis que la chaîne qui nous restait à la gauche, s'étendait beaucoup plus loin dans le pays. Pour parvenir à l'endroit où nous nous proposions d'aller, il fallait franchir ces montagnes; le seul endroit, où ce passage pouvait se faire sans danger, fut dans *l'Artaquas-Kloof*; nous employâmes cependant une journée entière pour atteindre notre but.

SECTION IV.

1772, Octob.

Voyage de la Vallée d'Arthaqud, par le pays de Houtniquas.

Le 29 nous convînmes de faire avancer notre chariot accompagné de M. Immelman, tandis que moi et mes deux compagnons de voyage voulions faire un détour à cheval par le pays de Houtniquas, riche en bois et pâturages, qui s'étend jusqu'au bord de la mer. Notre intention était de chercher alors plus avant un passage à travers les montagnes, et de rejoindre M. Immelman dans la *Lange-Kloof* (la vallée longue). Nous continuâmes le même jour la grande et la petite *Brackrivier* juqu'à *Zoutfonteyn*, habitation d'un colon nommé Vivier : nous passâmes la nuit à *Klerenfonteyn* près *Wittels-rivier*. Le lendemain nous passâmes à côté de plusieurs habitations, sans nous y arrêter; nous atteignîmes le soir *Sand-Vliet*, habitation de George Bota, où nous restâmes plusieurs jours. On peut dire, que dans toute cette partie de l'Afrique il n'existe point de chemin pour la commodité des voyageurs; il n'y a que quelques routes qui conduisent à la ville du Cap, et que les Colons suivent lorsqu'ils ont des affaires à

la ville, qui soient tant soit peu battuse. Mais plus on pénétre dans le pays, plus on rencontre de difficultés pour avancer. Rien de plus commun que de s'égarer, et de perdre en entier la direction, sur-tout dans les plaines couvertes d'arbustes touffus. Il ne reste alors au voyageur qui a perdu son chemin, que de chercher à découvrir les traces que les troupeaux de brebis ont laissées derrière eux, par le crotin qu'ils répandent. Quand une fois on est à la piste d'un troupeau, on peut espérer de trouver dans le voisinage une ferme ou quelque habitation; il n'est pas moins consolant pour un voyageur, de trouver en pareilles occasions quelques terres labourées; car ces dernières sont rarement fort éloignées des fermiers. 1772. Octob.

Le canton où nous nous trouvâmes alors est assez élevé et sillonné de petites collines, separées les unes des autres par des plaines, couvertes de pâturages et de bois: l'eau s'y trouve par-tout en grande abondance. En plusieurs endroits on avoit mis le feu aux graminées et autres plantes qui y couvraient le sol; cet aspect brûlé et mort contrastait singulièrement avec la verdure des parties voisines. Je me rappelai

1772. Octob. un pareil usage que l'on suit assez communément dans plusieurs provinces de la Suéde, où l'on met le feu aux broussailles qui couvrent les champs, et dont les cendres sont ensuite répandues sur les terres qui en deviennent très-fertiles; un endroit ainsi fertilisé par la combustion des plantes, porte en Suéde le nom de *Swedje-Land*. Ce n'est pas dans la même vue que les habitans de cette partie de l'Afrique mettent le feu aux végétaux; j'appris que la plupart des endroits brûlés ne produisaient que des graminées dures que les bestiaux ne touchaient jamais, et qui ne servaient que de repaires à une immense quantité de serpens et d'autres animaux nuisibles, dont on cherchait à se défaire par ce moyen, en procurant en même temps aux graminées tendres plus d'art et plus de facilité de croître, sans être étouffées par le grand nombre de plantes inutiles. Sur plusieurs places où nous étions obligés de passer, le feu n'avait consumé que les graminées; les broussailles et les arbustes n'avaient perdu que leurs feuillages, et se trouvaient couverts de suie qui noircissait nos mains et nos habits. Je vis ici de quelle manière les Hottentots parviennent à grimper sur les arbres les plus

élevés,

pour enlever le miel que les abeilles déposent dans les creux qui s'y trouvent. Ils attachent autour du tronc de l'arbre sur lequel ils veulent monter plusieurs cordes faites avec l'écorce d'une espèce d'anthyllis; à l'endroit où ils forment le nœud, se trouve une gance à nœud coulant, dans laquelle ils mettent le pied: à mesure qu'ils avancent, ils attachent une autre corde de la même manière, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'endroit désiré. La plupart des arbres qui composaient les forêts où nous passâmes, quoique de la plus haute taille, se trouvaient peu droits, pleins de nœuds et couverts de mousse, comme les arbres dans nos forêts les plus septentrionales de la Suéde.

1772. Octob.

La saison dans laquelle nous nous trouvions est au Cap ordinairement assez constante, et l'air presque toujours serein et clair; il n'en était pas ainsi dans ce canton, les averses subites que nous éprouvâmes, qui souvent étaient accompagnées d'orages, devinrent pour nous d'autant plus incommodes, que nous ne pûmes nous procurer aucun abri, et que le soleil qui de temps en temps se montrait, ne suffisait pas pour sécher nos habits et nos hardes humides:

1772. Octob. le sol montueux sur lequel nous marchâmes était d'ailleurs si glissant, que nos chevaux qui, selon l'usage du pays, n'étaient point ferrés, glissaient à tout moment, et nous exposaient à faire quelques chûtes dangereuses.

Nov. Le 2 novembre, nous éprouvâmes encore quelques fortes averses qui nous accompagnèrent jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à *Quaimanns-Drift*, rivière assez profonde, et dont les eaux, à l'instar de plusieurs autres de ce pays, haussent et baissent avec la marée ; nous avions encore plusieurs forêts et rivières à traverser, pour arriver à une habitation appelée *Magermanns-Kraal*, propriété du Colon Frédéric Seele. Cette habitation où nous voulions passer la nuit, était bien le gîte le plus misérable que nous eussions rencontré jusqu'ici; comme elle n'était destinée que pour servir d'abri aux Hottentots qui, sous la surveillance d'une vieille esclave noire, soignaient les troupeaux nombreux du maître, la construction n'en était pas trop soignée. Un assemblage de grosses poutres, dont les jointures étaient recouvertes de terre glaise, en faisait tout le composé. C'est dans cette baraque et

dans la société d'un grand nombre d'Hottentots, que nous fûmes obligés de passer la nuit, très-contens d'avoir rencontré cet abri qui au moins nous garantissait de la pluie, et où nous pouvions sécher nos habits. La collection d'objets d'Histoire Naturelle que nous avions ramassés, depuis que nous avions quitté notre chariot, était devenue très-considérable; jusque-là nous l'avions portée en croupe derrière nous; mais, comme cela nous gênait beaucoup, nous louâmes à notre départ deux bœufs pour la transporter, et deux Hottentots pour les conduire. 1772. Nov.

Nous quittâmes notre mauvais gîte, le 2 novembre, à la pointe du jour, et nous traversâmes le même jour un grand nombre de rivières, dont les plus remarquables étaient la *Krakakou*, l'*Ao* et la *Néisena*. Le passage à travers la forêt dans laquelle il fallait chercher une route, étoit on ne peut pas plus incommode; des buissons épineux qui s'entrelaçaient garnissaient partout les avenues, il ne nous restait qu'à suivre les sentiers des Hottentots, pour la plupart si serrés, que nous étions obligés de mettre pied à terre, et de nous ouvrir un chemin avec les mains, en traînant nos

1772. Nov.

chevaux après nous par la bride. A peine avions-nous traversé la *Koukouma*, pour nous rendre à une habitation, que nous découvrîmes de loin sur une hauteur que la forêt commençait à devenir encore plus épaisse qu'auparavant; il fallait cependant tenir bon, et continuer à nous servir de nos mains pour écarter les broussailles. Le premier objet qui se présenta au jardinier qui marchait à la tête, et nous servait de guide, fut un Buffle sauvage, qui s'était retiré dans un endroit où la forêt commençait à devenir un peu moins épaisse. Le jardinier n'aperçut cet animal redoutable qu'au moment où il s'élançait sur lui, avec un beuglement effroyable : la prestesse avec laquelle cet homme détourna son cheval sur le côté, derrière un gros arbre, lui sauva cette fois la vie. Le sergent qui suivait le jardinier n'en fut pas quitte à si bon marché, son cheval fut aussitôt terrassé d'un coup de corne qui lui ouvrit le ventre, au point que les boyaux tombèrent par terre, et que l'animal resta sur le dos, les quatre pieds en l'air; nonobstant il survécut encore une demi-heure à sa blessure. Durant cette action, le jardinier et le sergent s'étaient réfugiés sur un arbre, sur lequel ils

espéraient se soustraire à la fureur du bufle. L'animal cherchait alors à se frayer un passage à travers les broussailles, en suivant le sentier par lequel j'allais rejoindre mes compagnons de voyage. Le fracas continuel que faisaient nos chevaux, en cassant les branches des buissons à travers lesquels il fallait passer, le bruit que causaient les selles et les étriers, toutes les fois qu'ils se trouvaient engagés, m'avait empêché d'entendre la moindre chose de ce qui se passait à peu de pas devant moi, de façon que j'aurais sans doute éprouvé un sort encore plus malheureux que mes compagnons, si je ne fusse resté quelques minutes en arrière, chose qui m'arrivait assez souvent; car, pour prendre les plantes les plus intéressantes, je m'arrêtais quelquefois; et, pour ne pas gêner mes compagnons, j'avais pris le parti de rester en arriére. Avant que le bufle pût parvenir à l'endroit où je me trouvais, il rencontra le second cheval que le sergent avait emmené, il l'attaqua comme le premier, et lui donna un coup de corne qui traversa la selle et la poitrine du cheval d'outre en outre, l'animal mourut sur le coup. Il est probable que le bufle, après l'avoir terrassé, l'avait encore trepigné;

1772. Nov.

1772. Nov. car, en l'examinant quelques minutes après, je lui trouvai toutes les côtes brisées. Dans le moment que le bufle venait d'achever le second cheval du jardinier, j'arrivai à l'endroit où cette scene meurtrière venait de se passer. L'impossibilité de détourner mon cheval dans un fourré aussi épais, m'obligea de me dérober à la fureur de cet animal féroce, en me cachant à mon tour sur un grand arbre, et d'abandoner mon cheval à son sort. Il semblait que les deux chevaux, échappés à la fureur du bufle, sentaient le danger dans lequel ils se trouvaient; car ils étaient restés immobiles à l'endroit où nous les avions laissés. De l'arbre sur lequel je m'étais caché, j'observai à mon aise toutes les démarches du bufle; sans continuer de suivre le chemin par lequel nous étions venus, il s'en retourna promptement vers le côté opposé, où il prit la même route que nous nous proposions de suivre. Aussitôt que je le vis s'éloigner, je descendis de l'arbre pour chercher mes compagnons que je crus perdus, parce que je n'en aperçus pas la moindre trace sur le champ de bataille. Après les avoir appelés plusieurs fois par leur nom, ils répondirent à la fin; je les aperçus tous deux tapis contre

une grosse branche d'arbre, comme deux chats, dans une attitude vraiment pittoresque, tenant leurs fusils sur le dos, qui malheureusement ne se trouvoient alors chargés que de petit plomb. Le sergent pleuroit amèrement la perte de ses deux coursiers; quant au jardinier, il était tellement saisi de peur, qu'il lui fallut plusieurs jours pour se remettre. Je les consolai de mon mieux, en leur faisant sentir la nécessité de nous éloigner promptement de cet endroit où nous pourrions être attaqués une seconde fois. Nous retrouvâmes et nous reprîmes la même route par laquelle nous étions venus; et en chemin, nous joignîmes nos deux Hottentots, avec les bœufs qui portaient nos effets.

1772. Nov.

Pour arriver à l'endroit où nous nous proposions d'aller, il fallait alors choisir une autre route, ce qui devenait d'autant plus embarassant, que nous avions plusieurs montagnes à franchir, et plus d'une rivière à traverser. Le sergent qui avait perdu ses deux chevaux fut obligé de se mettre en croupe derrière moi, pour passer les rivières, mais il fut obligé de faire le reste de la route à pied.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à l'ha-

1772. Nov. bitation où nous voulions passer la nuit, nous eûmes soin d'envoyer plusieurs Hottentots dans la fôret, pour chercher les deux selles dont nous pouvions encore avoir besoin dans la suite de notre voyage. Les Hottentots qui partirent pour cette expédition, n'emportèrent d'autres armes que leurs hassagayes, il nous contèrent que depuis longtemps le bois où nous avions été attaqués par le bufle, servait de retraite à un vieux bufle très-méchant, que ses semblables avaient chassé et forcé de vivre seul.

L'habitation que nous avions choisie pour asile, n'était pas aussi riante qu'elle nous l'avait paru de loin. Elle n'était occupée que par quelques Hottentots, et tellement infectée de vermine, que nous préférâmes de passer la nuit à la belle étoile; un paillasson nous servit de matelas, et nos selles d'oreillers; le froid que nous éprouvâmes pendant la nuit, nous obligea d'allumer un grand feu, et de l'entretenir jusqu'au matin.

Le 4 nous passâmes à côté de *Melckhout-Kraal*, de là à l'habitation de Pierre Plan, près *Dieprivier*. Le sergent avait été obligé de se servir pendant deux jours d'un de

nos bœufs de trait pour monture; car dans les habitations que nous avions visitées dans notre route, il ne put trouver un cheval à louer; cette espèce de monture ne laissait pas que de devenir très-incommode pour le cavalier, à cause de la largeur du bœuf et de l'impossibilité d'y adapter des étriers. 1772. Nov.

Le 5 novembre nous traversâmes *Pisang rivier;* notre coucher fut à l'habitation de Jacob Botta. Ici mes compagnons de voyage qui n'étaient point encore rassurés de la peur que la rencontre du bufle leur avait causée, et découragés par les fatigues du voyage, résolurent de mettre fin à leur expédition et à la tentative de faire des découvertes; ils voulaient s'en retourner tranquillement au Cap, où plus de commodités, et la jouissance du bon vin dont ils étaient grands amateurs, les attendait. Je leur fis sentir combien leur lâcheté les rendrait ridicules, sur-tout dans le moment actuel où un de nos compagnons, qui avait bien voulu se charger de notre chariot, nous attendait au *Lange-Kloof.* Je leur rappelai que le but de leur voyage n'était que très-imparfaitement rempli, et que je continuerais mon chemin tout seul, en cas qu'il persistassent dans leur projet: mes remon-

1772. Nov. trances, et le repos de quelques jours, les ramenèrent à la fin, et ils résolurent de continuer la route.

L'habitation de Botta où nous passâmes plusieurs jours, n'est à proprement dire qu'une espèce de ferme, destinée à élever un grand nombre de bestiaux pour le compte du propriétaire; l'établissement était alors sous la conduite d'un vieux et fidèle Hottentot, que nous trouvâmes extrêmement serviable pendant notre séjour. Cette ferme qui porte également le nom de *Pisangrivier*, est située à peu de distance de la mer. Pendant que mes compagnons se reposaient ici, je fis des excursions fréquentes vers le bord de la mer, et dans les montagnes voisines. Ces dernières étaient couvertes de broussailles; l'*Arduinia bispinosa* y croissait sur-tout en abondance; les piquans de cet arbuste me déchiraient les mains et les jambes toutes les fois que je cherchais à m'ouvrir un chemin; les Hottentots qui m'accompagnaient furent encore plus mal traités, étant pieds nuds; leur état faisait peur à voir. Parmi les plantes intéressantes que je vis alors en fleur, se distinguait particulièrement la *Strelitzia* à fleurs dorées et à

nectaires bleus (strelitzia regina); c'est une des plus belles plantes du Cap, et dont j'ai envoyé les oignons en Europe. Une des montagnes que j'avais parcourues, s'étend très-avant dans la mer; elle forme une sorte de presqu'île, où plusieurs espèces de Phoques ont établi leur demeure; pour cette raison on la nomme dans le pays *Robbenberg* (montagne de Phoques). Quant à sa structure, je l'ai trouvée différente de toutes celles que j'avais vues jusqu'alors en Afrique. La couche inférieure de cette montagne était de grès, d'une texture fine et serrée, celle du milieu était une véritable brèche, composée d'un amas de cailloux tant roulés qu'anguleux, renfermés dans une pâte calcaire; la couche supérieure que je n'ai pu examiner que de loin, m'a paru d'une roche uniforme semblable au Trapp. Sur les côtés, je remarquai en plusieurs endroits du sable endurci, entremêlé d'argile. Au pied de cette montagne, à l'endroit où elle se trouve baignée par la mer, j'observai plusieurs de ces cavités sphériques, que le peuple en Suéde appelle ordinairement *pots de Géans* (Gattigrytor), parce qu'on les regarde comme un ouvrage des Géans qui y cuisoient leurs alimens;

1772.
Nov.

1772. Nov. un peu de bon sens suffit pour voir que ce ne sont que des troux que les eaux y ont creusées. Plusieurs fentes que je rençontrai dans l'intérieur de cette montagne étaient tapissées de stalactites, ou grises ou recouvertes d'une efflorescence verdâtre.

Pendant notre séjour à *Pisangrivier*, j'eus occasion de m'instruire sur plusieurs particularités touchant l'usage de vivre des Hottentots, et sur la manière de traiter ceux qui sont attachés à quelques fermes. Je ne repéterai pas ce que d'autres voyageurs ont si souvent dit sur la grande malpropreté de cette nation. C'est moins par caprice que par nécessité que les Hottentots sauvages changent si souvent leurs huttes où Kraals; l'immense quantité de puces et de poux dont ceux-ci sont infectés, les force souvent à les abandonner, et à en établir de nouveaux. On sait en outre que les Hottentots ne sont pas trop recherchés sur les objets dont ils se nourrissent; ceux qui possédent des troupeaux trouvent facilement de quoi se nourrir, soit en tuant un mouton ou une vache, soit en employant le lait de ces animaux, qu'ils conservent pendant très-longtemps dans des outres faîtes de la peau de gazelles. Si, parmi le

troupeau d'un Hottentot se trouve une vache stérile, ils la tuent, et la viande est mangée par les personnes mariées; les célibataires n'oseraient en toucher. Les Hottentots qui servent dans les habitations sont toujours nourris à peu de frais, et sans que cela coûte une seule peau de bétail au propriétaire: c'était au moins le cas dans la ferme où nous logeâmes alors. Leur nourriture principale était la chair de bufles sauvages. Un des Hottentots était le pourvoyeur de la ferme et un tireur fort adroit; le fermier lui délivrait un certain nombre de balles et la poudre nécessaire; en échange l'Hottentot livrait un nombre égal de bufles. Le fermier ne se réservait que la peau de ces bufles dont il faisait des souliers. L'art de préparer la peau des bufles est une occupation des Hottentots; ils n'y mettent pas beaucoup de soin; ils se contentent de l'étendre sur la terre, à l'aide de quelques fiches qu'ils enfoncent dans le sol; ils la recouvrent de cendres chaudes qui absorbent la graisse, et finissent ce corroyage en raclant le poil, à l'aide d'un couteau.

1772. Nov.

Le 10 novembre, nous quittames *Pisangrivier*, après avoir loué un cheval pour le sergent qui, sans cette monture, n'aurait

1772. Nov. pu continuer la route. Pour rejoindre notre chariot, il fallait traverser plusieurs montagnes et rivières. Nous arrivâmes dans l'après dîné chez un Colon qui portait également le nom de Botta; avant d'arriver à *Malakass-Kraal*, nous avions traversé deux petites rivières; notre route nous mena delà à *Schakals-Kraal*, après avoir passé *Keurebooms-Rivier*. Cette rivière fixe les limites du pays de Houtniquas, un des plus riches cantons que possède la Compagnie, en pâturages, bois et buffles.

SECTION V.

Voyage depuis le pays de Houtniquas, jusqu'aux frontières du pays des Cafres.

Le 11 novembre, nous gravîmes plusieurs montagnes très-élevées, pour arriver à l'habitation de *Martin Sondag*, dans le *Lange-Kloof*. Les sommités de ces montagnes étaient alors enveloppées de nuages épais, dont l'humidité qui s'attachait à nos habits, devint pour nous très-incommode. Le chemin que nous avions choisi pour descendre, était en plusieurs endroits si escarpé et si étroit, que plus d'une fois nous nous vîmes en danger de nous casser bras et jambes. Je vis dans cette habitation préparer du savon en

grand, avec la lessive que l'on tirait des cendres d'un arbuste nommé *Canna*, qui est le *Salsola-Aphylla* de Linnée, et de la graisse de mouton. L'arbuste croît dans les environs en très-grande quantité. 1772. Nov.

Le 13, nous arrivâmes à l'habitation d'un Colon nommé *Pierre Frère*, connu dans le pays pour un grand chasseur d'éléphans. Il avait fait plusieurs voyages très-avant dans le pays, et avait même pénétré jusque dans celui des Cafres. Le même Colon possède une seconde habitation sur le *Apje-Rivier* (rivière des Singes), où nous arrivâmes à midi sans nous y arrêter; dans l'après dîné, nous atteignîmes *Klipdrift*, et passâmes *Kraakel-Rivier*; notre coucher fut chez le Colon Math. Sondag. J'observai dans les environs de cette habitation, un grand nombre de petits monceaux de pierres que je prenais d'abord pour des sépulcres. Les Européens que je questionnai sur ce sujet, ne purent me donner des renseignemens satisfaisans; mais j'appris du récit d'un vieux Hottentot, que ce canton, jadis très-peuplé, avoit été entièrement dévasté par la petite-vérole; ces monceaux marquoient, selon toute apparen-

1772. Nov.

ce, les endroits où les morts avaient été enterrés.

Le 17 novembre, nous passâmes près l'habitation *Onverwagt*: elle appartenait au Colon Nuckert; nous traversâmes ensuite *Wageboomsrivier*, et couchâmes chez Henri Kruger. Le *Melæ Cichorei* avec toutes ses nombreuses variétés, se trouvait là sur toutes les plantes; il paraissait s'attacher principalement aux plantes potagères qui en souffraient beaucoup.

Le 18, nous passâmes la nuit chez *Thomas Frère*, près *Kraot-rivier*, et le lendemain nous arrivâmes à Essebosh bien mouillés, car nous avions eu de la pluie pendant toute la route; pour nous mettre tant soit peu à l'abri de la pluie qui continuait encore, nous fûmes obligés de nous faire une tente avec la toile qui couvrait notre chariot, nos Hottentots se tapirent de leur mieux dessous le chariot, car l'averse était trop forte pour allumer du feu.

La plaine où nous nous trouvâmes, est recouverte en grande partie de bois, elle s'abbaisse insensiblement vers la mer; la *Lange-Kloof* ou la vallée longue que nous avions alors sur notre droite, se trouve dans une

une position plus élevée que ce canton. 1772. Nov.

Le 20 novembre, le temps s'éclaircit peu à peu, de manière que nous pûmes continuer notre route; nous traversâmes ce jour trois rivières, *Deep-rivier*, *Leuwen-bosh-rivier* et *Zee Koe-rivier*.

La chaîne de montagnes que nous avions à notre gauche lorsque nous étions à *Rode-sand*, et à notre droite dans le *Langekloof* se perd ici peu avant d'arriver à la mer; mais celle qui se trouvait sur la gauche continuait toujours, et formait pour ainsi dire une barrière entre nous et le *Carroveld* situé de l'autre côté. Sur les montagnes voisines se trouvaient autrefois beaucoup de lions, mais depuis plusieurs années ils sont devenus assez rares. Au pied des montagnes croissait une espèce de palmier, qui dans le pays porte le nom de *Broodboom* ou arbre à pain (Zamia cafra) (1). Cet arbre est de la hauteur et de l'épaisseur d'un homme, il étend ses feuilles très-loin, une seule racine pousse souvent plusieurs troncs, on le voit cependant presque toujours seul: il aime de préférence les lieux arides et

(1) Murray lui a donné le nom de *Zamia-Cycadis*.

1772. Nov.

se trouve assez volontiers entre les pierres: il croît, à ce qu'on m'a dit, très-lentement. Les Hottentots préparent avec la moëlle de cet arbre une espèce de pâte, qu'ils mangent comme le pain; après avoir enlevé cette moëlle du tronc, ils l'enfouissent en terre, où elle reste pendant plusieurs mois et jusqu'à ce qu'elle soit entrée en putréfaction. Quand elle a acquis la qualité qu'ils désirent, ils la pétrissent, et en font des gâteaux qu'ils font cuire sous la braise, de la même manière malpropre que leurs alimens en général. Les baies d'une espèce *d'Euclée* (euclea undulata), qu'un petit arbuste, propre à ce canton, produit en assez grand nombre, sont très-recherchées par les Hottentots; je les trouvai d'un goût assez doux; elles donnent par la fermentation un vinaigre, semblable pour la couleur à celui que donne le vin rouge.

Le 22 novembre, nous arrivâmes à l'habitation de Jacob Kock, située sur le *Zeekoerivier*, (rivière d'hipopotame), à l'endroit où elle se jette dans la mer; nous restâmes plusieurs jours dans cette habitation, tant pour visiter les alentours que pour procurer à nos bœufs le repos nécessaire; dans l'intervalle je fis une course au-

delà de *Kabeljun* et *Kamtours-rivier*, où le pays des Cafres commence. 1772. Nov.

Zeekoe-rivier sert de retraite à un grand nombre d'hippopotames; nous blessâmes plusieurs de ces animaux, sans en prendre un seul. Nous passâmes une nuit entière près d'un endroit où ils avaient coutume d'aller à terre, mais nous en fûmes quittes pour la peine, sans avoir eu occasion de brûler une amorce.

A l'habitation de Jacob Kock, j'eus occasion d'apprendre l'emploi de plusieurs substances, dont jusque-là j'avais ignoré les propriétés médecinales: je rapporte ce que j'ai appris là-dessus, sans entrer dans des discussions concernant leur efficacité. La pellicule intérieure de l'estomac des moutons séchée, est employée comme émétique; on lui attribuait également des vertus fébrifuges. Le sang des lièvres passe pour spécifique dans les érésipèles; des chiffons trempés dans ce sang et séchés s'appliquent immédiatement sur la peau. Le sang des tortues séché, me fut recommandé pour guérir les plaies des flèches empoisonnées; les habitans le prennent intérieurement en poudre ou répandu sur la plaie même.

Les suites dangereuses et promptes

qu'occasionnent les morsures des serpens
1772. Nov. venimeux dont ce canton fourmille, me furent de nouveau confirmées par un cas singulier arrivé plusieurs années auparavant. Un des Colons des environs avait été mordu à la jambe par un serpent que l'on me désignait sous le nom de *Ringhals* (col à anneau) ; il se trouvait alors à deux lieues de son habitation. Il dépêcha aussitôt un esclave, pour se faire amener un cheval ; en attendant, il se fit une ligature au-dessus de l'endroit malade, pour empêcher le venin de remonter. Étant arrivé à son habitation, il se sentit tellement accablé de sommeil, que sa femme eut la plus grande peine de le tenir éveillé ; il fut dans le même temps frappé de cécité, et ce ne fut qu'après quinze jours qu'il recouvra la vue. L'enflure de la jambe était devenue prodigieuse, au point qu'on eut la plus grande peine à détacher la ligature. On scarifia la plaie en plusieurs endroits, et toute la jambe fut lavée avec de l'eau salée. Intérieurement on donna au malade une grande quantité de lait tiède, qu'il rejetait presque aussitôt qu'il l'avait avalé ; à la fin on appliqua sur la plaie la pierre de serpent ; par ce moyen, le malade se rétablit insen-

siblement. De temps en temps, la plaie se renouvelait; et, à l'approche d'un changement de temps, elle causait au malade des sensations douloureuses, même plusieurs années après l'accident. 1772. Nov.

Près *Kamtours-Rivier*, nous trouvâmes les Kraals des Hottentots et des Cafres, à peu de distance les uns des autres, ils paraissaient chacun occuper la lisière de leur pays respectif; car, à quelques lieues plus avant, le pays de Cafre commence.

Les Cafres que nous eûmes occasion de voir ici de près, se distinguent suffisamment des Hottentots; ils sont en général d'une stature plus haute, mieux conformées, d'un noir plus foncé et plus robustes; ils paraissaient en outre plus courageux et plus entreprenans. Les hommes portaient autour des bras plusieurs anneaux d'un demi-pouce de large, de fer ou d'ivoire. Les femmes que nous vîmes portaient dans une des oreilles le piquant d'un hérisson. Elles nous montraient également une espèce de pendans d'oreilles dont elles ont coutume de se parer, faits d'un mélange de cuivre et d'argent; nous apprîmes que les Cafres tenaient ce métal d'une nation qui demeurait plus avant dans le pays. Les danses des

1772. Nov.

Cafres fixèrent pour quelque moment notre attention. Les hommes se plaçaient dos à dos, ou l'un à côté de l'autre, se tenant en équilibre sur les doigts des pieds; en frappant du talon contre terre, ils mettaient en même temps tous leurs membres et presque tous leurs muscles en mouvement; ce mouvement était sur-tout très-visible au visage et au cou : les yeux, le front et le menton suivaient exactement ce mouvement très-cadencé. La musique qui accompagnait cette danse consistait en une espèce de chant ronflant, à travers lequel on distinguait de temps en temps un siflement qu'ils produisaient, en tirant de côté les levres et en montrant les dents. Pendant que les hommes dansaient, les femmes sautaient et chantaient sans ordre autour des hommes, mais toujours dans la même mesure, en agitant continuellement la tête et tous les membres. A notre départ de *Kamtours-Rivier*, un grand nombre de ces Cafres nous accompagnait, en nous faisant voir plusieurs de leurs exercices, et pour attraper quelque peu de notre tabac, dont ils paraissaient très-friands.

Sans posséder des armes à feu, les Cafres se servent avec beaucoup d'adresse de leurs

hassagayes, pour tuer des bufles et autres animaux sauvages. L'orsqu'un Cafre découvre un endroit où quelques bufles se sont retirés, il en avertit ses compagnons en sifflant sur un os de mouton, dont le son s'entend de fort loin. Ce signal suffit pour rassembler en peu de momens plusieurs personnes, qui cherchent alors à cerner les bufles; de huit ou dix de ces animaux qu'ils entourent de cette manière, il en échappe rarement un seul; cependant cette chasse coûte quelquefois la vie à quelques-uns de ces chasseurs, sur-tout lorsque les bufles fuyent en troupe; mais une telle perte n'empêche pas que la chasse ne se continue sans relâche. Après la chasse, chacun prend le morceau qui lui convient, et on abandonne le reste aux animaux carnaciers. 1772. Nov.

Outre le gibier que les Cafres savent se procurer, ils possèdent encore de nombreux troupeaux de bétail, sur-tout en vaches et bœufs pour lesquels leur pays leur offre les plus riches pâturages, situés le long de la mer. Les bœufs des Cafres se reconnaissent d'abord par les entailles qu'on leur fait aux oreilles et le long du cou; la peau y forme avec le temps des lambeaux pendans, d'une

1772. Nov. conformation assez bizarre. Autrefois la compagnie Hollandaise achetait des Cafres et des Hottentots sauvages, beaucoup de bœufs; elle payait en tabac, eau-de-vie, verotterie et fer; mais depuis quelque temps ce commerce n'a plus lieu, et il est même défendu aux Colons d'entretenir des relations commerciales avec ces deux nations.

Une horde de Hottentots que nous rencontrâmes près le Kamtours-rivier, était alors occupée à dépecer un Hippopotame dont l'odeur infecte nous força d'abandonner cet endroit; nous trouvâmes chez eux des pots de terre cuite qu'ils avaient faits eux-mêmes, et dont ils se servaient pour cuire et pour fondre la graisse. Nous vîmes ici qu'ils mangeaient les fèves du Guajac africain (Guajacum afrum), buisson réputé vénéneux.

CHAPITRE IV.

Retour au Cap.

LA rivière de Kamtours fut pour cette fois le terme de notre voyage. Après que nous eûmes visité le pays et pénétré plus avant qu'aucun des voyageurs connus : nous songeâmes à notre retour à la ville. Nous nous mîmes en chemin dans les premiers jours de décembre, pour rejoindre notre chariot à l'habitation de Jacob Kock sur le *Zekoe-Rivier*, où nos bœufs avaient eu tout le temps nécessaire pour se reposer. 1772. Déc.

Le 6 décembre, nous arrivâmes à l'habitation de Math. Sondag, où nous nous étions arrêtés le 11 du mois précédent ; le 7, nous passâmes la nuit à *Wolve-Kraal*. Le 8, nous traversâmes *Keureboow* et *Diep-Rivier*. Le 10, nous couchâmes à *Ganse-Kraal*. Le lendemain, nous arrivâmes sur *Dorn-Rivier* : nous continuâmes ce jour cette rivière, laissant sur la gauche l'*Artaquas-Kloof*. Le 13, notre route nous conduisit à travers le *Caroveld*, où nous prîmes notre coucher chez Gerd-Van Nimwegen. Le

1772. Déc. 14, nous nous arrêtâmes à l'habitation de Gert Klute, près *Slangen-Rivier* (rivière de serpens); cette habitation est tellement entourée de montagnes, que peu de voyageurs y soupçonneront un établissement de cette nature. Tout ce canton est d'une stérilité frappante; le sol y est sec et maigre, n'offrant que quelques brins d'herbe pour les moutons que les Colons y entretiennent, et qui est le seul bétail qui peut subsister sur un sol aussi ingrat; il paraît composé d'un mélange de terre glaise et de sel. La présence de ce dernier se manifeste assez distinctement sur les bords des torrens, et en plusieurs endroits aux pieds des montagnes qui se trouvaient couvertes d'une croûte saline, dont la formation paraît avoir été accélérée par la chaleur du soleil.

Il nous restait encore à traverser une plaine immense et aride, où le manque absolu d'eau rend l'établissement d'une habitation quelconque tout à fait impossible. Cette circonstance nous privait en même temps de toute espèce de secours que nous aurions pu attendre dans une habitation, et du repos dont nous aurions pu jouir pendant la nuit. Nous fûmes par conséquent forcés, pour nous soustraire à la

grande chaleur, de nous reposer une partie de la journée, et de ne marcher que dans l'après dîné, lorsque la chaleur était devenue moins forte. Après avoir parcouru ce pays de désolation, traversé plusieurs endroits boisés, et passé à sec les lits de torrens entièrement desséchés, nous arrivâmes sur la gauche des montagnes à une habitation délaissée, dont les clôtures seules, faites avec l'agave d'Amérique, s'étaient encore conservées; les montagnes, aux pieds desquelles nous poursuivîmes notre chemin, servaient de repaire à un grand nombre de panthères qui de temps en temps firent leurs apparitions. 1772. Déc.

Les observations d'histoire naturelle que j'ai pu faire en traversant ce pays stérile, s'étendent sur très-peu d'objets. Le *Lycoperdon carcinomale* se trouvait sur les monticules que différentes espèces de fourmis élèvent; ce champignon contient une poussière brunâtre, que l'on emploie dans le pays contre le cancer. Les feuilles les plus tendres du *mimosa nilotica*, se donnent ici aux brebis qui s'en accommodent très-bien. Une espèce de mesembryanthenum à fleurs blanches, propre à ces lieux arides, sert de rafraîchissement aux Hottentots; pour

1772. Déc. que cette plante remplisse sa destination, ils l'enfouissent dans la terre où elle pourrit après quelque temps; dans cet état ils la sucent.

Le 15 et le 16, nous continuâmes notre route à côté des habitations nommées *Welgewonden*, *Waatervall* et *Muysen-Kraal*: cette dernière appartient à un Colon nommé Schmid, qui nous logea cette nuit. De cette habitation, notre chemin nous conduisit à travers plusieurs montagnes, ensuite par le *Plattekloof* (Vallée platte); nous passâmes ensuite à plusieurs habitations, et arrivâmes enfin au poste de la Compagnie à *Riet-Vallée*, où nous restâmes quelques jours pour nous reposer des fatigues des journées précédentes. Comme nous nous trouvâmes alors dans le voisinage du *Groot-Vader-Bosh* (forêt du grand-père), dont j'ai fait mention dans le Chapitre précédent, nous y fîmes une excursion, dans l'espérance de rencontrer en fleurs les arbres qui, lors de notre première visite, n'en étaient point encore parés, le temps de la floraison n'était point encore arrivé; car il n'y avait qu'un seul arbre en fleur, que j'ai décrit sous le nom de *Calodendron capense*. Les fleurs de ce bel arbre étaient alors cou-

vertes de papillons, dont je ne pus me procurer aucun, la plupart des fleurs se trouvant à une hauteur trop considérable ; j'abattis cependant quelques branches fleuries, à l'aide de mon fusil chargé de petit plomb. 1772. Déc.

En quittant Riet-Valley, nous traversâmes *Breede-rivier* (rivière large) : nous passâmes le même jour la *Zonderende* (rivière sans fin), à l'aide d'un pont volant, cette rivière étant trop profonde pour la traverser à gué, comme nous avions fait à l'égard d'un grand nombre de torrens que nous avions rencontrés dans notre route. Après avoir passé la *Zonderende*, nous côtoyâmes cette rivière, en laissant sur la droite *Tigerhoeck*, poste de la compagnie, pour atteindre plus loin *Zoete Melk - Valley* (vallée de lait doux), qui est également occupée par des personnes au service de la Compagnie. Le bain chaud, connu dans le pays sous le nom de *Olifants-Bad* (bain d'éléphant) se trouve presque en face de *Platte-Kloof* ; je n'eus point dans ce voyage le loisir de le visiter.

La *Psoralea pinnata* (Pinnewortel), plante très-connue dans ce canton, est très-nuisible aux champs cultivés ; elle résiste au sarclage, à cause de sa racine pivotante qui

1772 Déc. va très-avant dans la terre. Le fruit du *Brabejum stellatum*, dont j'ai eu lieu de parler précédemment sous le nom de chataigne sauvage, ne se propage dans ces environs que très-peu : ce fruit étant très-recherché par les sangliers, n'a pas le temps de germer, à moins qu'il n'en tombe un entre les pierres, d'où ces animaux ne peuvent l'enlever.

Le 25 décembre, nous arrivâmes au bain de la montagne noire, que l'on désigne aussi sous le nom du bain derrière la montagne (Badagter-de-Berg). Les eaux de ce bain prennent leur source près d'une petite butte au pied de la montagne ; il y en a deux sources principales ; les eaux en sont médiocrement chaudes, et déposent une grande quantité de matière ochréacée. La butte d'où sortent ces eaux, m'a paru composée d'une pierre ou lave ferrugineuse très-dure, faisant feu avec le briquet. La présence du fer dans cette substance n'est pas difficile à connaître : les parties triturées dont se trouvent couverts les chemins qui conduisent aux bains, ressemblent à du mâche-fer ; leur couleur noire et l'éclat des parties ferrugineuses, annoncent d'ailleurs assez clairement la présence de ce métal.

L'eau de ces bains est également très-ferrugineuse, il me suffit de la goûter pour m'en convaincre, et les essais que je fis dans l'intention d'en connaître les parties constituantes, me donnèrent le même résultat. Ces bains sont fréquentés pendant toute l'année, principalement en été, depuis le mois d'août jusqu'en février. La Compagnie y a fait construire un bâtiment en pierres, à l'usage des personnes infirmes qui viennent y faire usage de ces eaux; mais la grandeur de ce bâtiment ne répond pas à la quantité des personnes qui s'y rendent de tous côtés, les cabinets destinés pour les bains sont divisés les uns des autres par des cloisons faites avec une grosse toile. On y est également mal relativement aux logemens; un grand nombre de personnes malades qui ne peuvent se procurer le logement nécessaire, sont obligées de rester sur leurs chariots ou sous des tentes.

1772. Déc.

Après être restés plusieurs jours aux bains de la montagne noire, nous continuâmes notre route vers la ville; nous traversâmes (*Kleine-Botter-Rivier*), d'où l'on pouvait apercevoir la mer; nous passâmes par *Kleine-Groote-Hout-Hoeek*, et longeâmes *Hottentots-Hollands-Kloof*. La montagne

1772. Déc.

qui se trouve entre cette vallée et la ville, est très-escarpée et difficile à gravir; un de peu de chemins qui conduisent au Cap, et que les Colons ont coutume de prendre, passe cependant sur cette montagne. Au pied de cette montagne, nous nous arrêtâmes pendant plusieurs jours dans des habitations charmantes, dont les propriétaires nous donnèrent une fête champêtre sur le bord de la mer, à l'occasion de la nouvelle année. Le lendemain, nous traversâmes la plaine sablonneuse qui s'étend jusqu'à la ville, où nous arrivâmes le 3 janvier, après une absence de quatre mois.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Séjour de l'auteur au Cap après son premier voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Il visite de nouveau plusieurs endroits peu éloignés de la ville. Il se prépare pour un second voyage.

De retour à la ville, ma première occupation fut de mettre en ordre les différents objets d'histoire naturelle que j'avais recueillis pendant le voyage, et dont je fis des envois considérables à plusieurs personnes distinguées en Hollande, et à mes amis en Suède. J'employai les mois suivans à faire différentes excursions botaniques dans les environs du Cap, et à rédiger les observations que j'avais faites pendant mon voyage. Dans une de mes promenades, je fus accompagné par M. Sonnerat, voyageur français, qui avait suivi M. de Commerson dans son voyage autour du monde, en qualité de dessinateur, et qui depuis peu était arrivé de l'Ile de France au Cap. Notre promenade se borna pour cette fois à gravir la montagne de la Table, où nous fûmes amplement dédom-

1773. Janvier. Sept.

1773. Janvier. Sept.

quinze fois sur la montagne de la Table ; et plusieurs fois sur le Leuwenkop (tête de lion), et sur la montagne du diable. Au pied de ces montagnes s'élèvent de petites crêtes formées par le sable, et qui s'étendent toutes jusqu'au bord de la mer. Comme ce sable est très-mobile, les crêtes changent de forme, plusieurs fois par an, à mesure que souffle le vent qui contribue à leur formation ; plusieurs déja ont cependant commencé à acquérir de la consistance, et se trouvent déja couvertes de végétaux. Une de ces crêtes qui s'est formée au pied de la montagne appelée la tête de lion, après la saillie que l'on désigne sous le nom de la queue de lion, m'a paru la plus remarquable, parce qu'elle fait voir de quelle manière cette montagne et les couches qui la composent se sont formées successivement. La crête en question s'étend du sud au nord, et affecte exactement la même direction que celle de toutes les autres montagnes du Cap et des environs, avec cette exception, qu'elle s'écarte de temps en temps un peu vers l'Ouest ou l'Est, c'est à dire selon la direction que suivent les vents qui dominent principalement sur cette

pointe de l'Afrique. Vers le nord, cette crête de sable s'accroît annuellement, et continue ainsi jusqu'à la mer. Du côté de l'Est, elle s'écarte un peu de cette marche en formant un petit crochet, ce qui dépend probablement de ce que le cours des vents qui accélèrent sa formation se trouve intercepté par les crêtes voisines, qui ont déja acquis assez de solidité pour résister à l'impulsion du vent, ou de la montagne dite la queue de lion, qui s'oppose également à leurs courans. En été le sable qui forme cette crête est très-mobile et constamment agité par les vents; il acquiert un peu plus de consistance en hiver par les pluies, cependant il ne résiste que légèrement à l'impression des pieds en marchant dessus. A mesure que le sable est mis en mouvement par les vents, il se forme à la partie supérieure de ces crêtes des couches où lits qui prennent des inclinaisons semblables à celles des montagnes à couches. Ces couches, plus ou moins solides, selon que le sable que les vents y amènent se trouve plus ou moins pur, sont noires ou blanches; leur position est en paralèle à l'horison ou verticale. Le sable noir que la mer dépose sur rivage, se trouve

1773.
Janvier.
Sept.

1773. Janvier.

toujours en moindre quantité dans ces couches que le blanc, ce dernier étant plus léger, est par conséquent plus facilement mis en mouvement que l'autre.

Le mouvement onduleux du sable, ressemble exactement à celui de la neige, lorsqu'elle est chassée par les vents. Il semble que la formation des couches dans la plupart des montagnes, devrait s'expliquer de la même manière. Par des observations répétées que j'ai faites sur la formation physique de cette partie de l'Afrique, je me suis convaincu, que tout le pays que l'on comprend ordinairement sous le nom du Cap, n'est qu'une seule et même montagne; car les crêtes des montagnes les plus élevées, ainsi que les plus basses, affectent la même direction du sud-est au nord-ouest, qui est celle que les vents y suivent régulièrement. Le cours de ces montagnes en lignes parallèles n'est pas moins remarquable; les vallées qui les séparent diffèrent beaucoup en largeur. Les unes, larges de plusieurs lieues, sont presque toutes très-bien cultivées; d'autres plus resserrées, souvent très-étroites, sont moins propres à la végétation, et ordinairement incultes. Je n'ai point eu occasion de suivre le cours de ces

montagnes au nord-ouest ; mais il est à présumer qu'elles côtoient d'assez près la mer, sans laisser un chemin sur le rivage. Au sud-est elles décroissent toutes en hauteur, à mesure qu'elles s'approchent de la mer, la seule montagne du canton appelé Hottentot-Holland est exceptée de cette règle. En partant de la ville pour s'enfoncer dans le pays, on est fort étonné de voir, qu'après avoir passé la première montagne, que tout le pays situé derrière n'est qu'un pays montueux, qui présente un grand et superbe amphitéâtre, dont les plattes-formes des différentes montagnes qui composent cet amphitéâtre, sont pour ainsi dire les gradins. Ces plattes-formes s'agrandissent à mesure qu'on s'éloigne de la pointe du Cap ; près la ville, elles ne sont que très-peu visibles. L'organisation physique de cette pointe de l'Afrique influe, comme de raison, sur le climat de ce pays. A mesure qu'on y pénètre, on s'élève au-dessus du niveau de la mer, et le froid devient plus sensible ; car, sur les montagnes éloignées du Cap, il tombe beaucoup de neige en hiver, il y grêle même par intervalles. La neige qui couvre ces montagnes, se conserve non-seulement des jours entiers, mais sou-

1773. Janvier.

I iv

1773. Janvier. vent plusieurs semaines. Ceci explique le retard que l'on remarque entre la floraison des végétaux aux environs de la ville; d'avec celle des cantons éloignés, j'ai trouvé ce retard depuis un jusqu'à deux mois.

Ce que je viens de dire sur la constitution physique du Cap, et sur la direction des montagnes, jettera sans doute un nouveau jour sur la géographie de ce pays, et servira à expliquer comment un côté de cette pointe de l'Afrique offre la végétation la plus riche, tandis que l'autre ne présente que l'aspect de la stérilité la plus absolue.

Mai. Depuis le 13 jusqu'au 19 mai, je fis un voyage à pied autour des montagnes qui séparent le Cap de la baie Falso; M. Gordon, colonel au service de la compagnie, et le jardinier anglais Masson, arrivé depuis peu au Cap, m'accompagnèrent dans cette tournée. Notre route nous conduisit par *Bavian-Kloof*, *Hout-Bay*, *Nordhoeck* et *Wildshiiz-Brand*; dans tous ces endroits, nous vîmes quantité de petites fermes qui appartiennent à la Compagnie, et dont l'exploitation se fait pour son compte. Nous rencontrâmes, chemin faisant, le Colon Jean-Bruyns, qui s'est rendu fameux

au Cap, par un voyage qu'il avait fait avec douze autres personnes, jusqu'à Rio della Goa, à travers le pays des Cafres; il n'y eut que lui et cinq de ses compagnons qui revinrent de cette expédition malheureuse; sept des Colons ayant été tués par les Cafres. 1773. Mai.

La Baie Falso ou la fausse baie, n'est qu'une rade où les vaisseaux ne mouillent qu'en hiver; ils y sont à l'abri des vents du nord-ouest, qui dans cette saison deviennent souvent très-dangereux pour les vaisseaux qui alors se trouvent dans la baie de la table. La baie Falso est plus spacieuse que la baie de la table, mais la plage n'y a que peu de largeur, et en plusieurs endroits les montagnes s'étendent jusqu'à la mer. Les maisons que l'on a construites sur la pente des montagnes, sont en assez petit nombre, et suffisent rarement pour loger les étrangers qui y arrivent en hiver. Outre plusieurs fermes établies dans les environs de la baie, la Compagnie y entretient un hopital, une grande maison qui sert de magazin, et une boucherie publique; le tout est sous l'inspection d'un résident qui y demeure. Le jardin de la Compagnie est un peu plus avant dans l'intérieur du pays,

1773. Mai. En quittant la baie Falso pour retourner à la ville, nous traversâmes plusieurs plaines sablonneuses, qui se trouvaient entrecoupées de petits étangs qui, malgré la grande chaleur, avaient conservé leur eau, ils étaient couverts de flammans et autres oiseaux aquatiques, dont nous tuâmes plusieurs.

Les amateurs de la botanique n'ignorent pas que plusieurs espèces de fleurs annoncent par les momens où elles s'ouvrent et se ferment, les heures du jour, au point que cela les a fait regarder comme une espèce d'horloge. Le Cap est riche en fleurs qui possèdent cette propriété. La fleur du *Morea undulata*, ne s'ouvre jamais avant neuf heures du matin; elle se referme régulièrement à quatre heures dans l'après dîner. *L'Ixia cinnamomea* ouvre ses fleurs à quatre heures dans l'après dîner, elle répand une odeur très-suave pendant la nuit, vers le jour elles se ferment. Plusieurs espèces de Liliacées restent fermées dès que le temps se tourne à la pluie, et ne se r'ouvrent que pendant le beau temps.

Au commencement de septembre, époque à laquelle le printemps déployait ici

de nouveau toutes ses beautés; j'allais me préparer pour le second voyage dans l'intérieur de l'Afrique ; mais des circonstances très-fâcheuses et que je n'avais pu prévoir, me contrariaient cette fois, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je parvins à les vaincre. Le peu d'argent que j'avais apporté, était depuis long-temps dépensé, sans que j'eusse reçu de nouveaux secours d'Hollande. Il est vrai que je pouvais compter sur la protection de plusieurs personnes puissantes à Amsterdam, qui m'avaient engagé à faire ce voyage, et qui s'étaient offert de me procurer les frais nécessaires; mais malheureusement les deux gouverneurs auxquels j'avais été recommandé et qui se trouvaient chargés des avances dont je pouvais avoir besoin étaient morts, sans que de ce côté j'eusse pu compter sur la moindre chose. Il ne me restait alors que d'attendre jusqu'à ce que mes protecteurs d'Amsterdam pussent être informés de ma situation et de mes besoins. Un second malheur qui rendait ma situation encore plus pénible fut, qu'en me présentant au bureau de la Compagnie pour toucher la solde qui m'était due, il se trouva que le rôle du vaisseau sur lequel j'avais

1773.
Juin.
Sept.

1773. Juin. Sept.

été inscrit, avait été oublié au Texel par la négligence du capitaine.

Pour faire mon premier voyage l'année précédente, j'avais été obligé de contracter des dettes considérables; dans les circonstances où je me trouvais alors, et pour ne pas rester oisif à la ville, je n'eus d'autre parti à prendre que de venir de nouveau aux emprunts. Heureusement que M. Berg, secrétaire de Police au Cap, qui dès mon premier voyage avait bien voulu m'ouvrir sa bourse, vint encore cette fois à mon secours, et c'est à ce généreux ami que je dois l'obligation d'avoir pu continuer les recherches que je me proposais de faire.

Mon équipage consistait en un chariot neuf et solide, couvert d'une forte toile, et quoiqu'il ne fût pas plus grand que l'ancien il suffisait à transporter mes hardes, car je l'occupais tout seul. Outre les objets nécessaires, et dont j'ai donné l'énumération en parlant de mon premier, j'eus soin d'emporter plusieurs médicamens, tant pour mon propre usage que pour secourir ceux des Colons que j'allais visiter, et dont je ne pouvais mieux recompenser l'hospitalité qu'en leur distribuant les remèdes dont ils pouvaient avoir besoin.

Mon compagnon de voyage fut le jardinier anglais dont je viens de parler ; il avait été envoyé pour recueillir au Cap toutes les plantes nouvelles et curieuses destinées pour le jardin de Kew. Il était arrivé au Cap avec les bâtimens sur lesquels se trouvait le Dr. Sparmann qui accompagnait Mrs. Forster, lorsqu'ils firent le voyage autour du monde, dans les deux vaisseaux conduits par le capitaine Coock. M. Masson avait déja fait un voyage dans l'intérieur du pays, à l'époque où je retournais au Cap, après mon premier voyage ; M. Oldenbourg l'avait alors accompagné pour lui servir d'interprète et de compagnon de voyage : M. Masson s'était procuré un chariot fort et solide, plus grand que le mien ; nous avions chacun plusieurs paires de bœufs, pour pouvoir changer de relais ; chacun avait un bon cheval de selle ; quatre Hottentots et un Européen composaient le reste de notre suite.

1773. Sept.

CHAPITRE VI.

Second Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, depuis le Cap, jusqu'aux frontières du pays des Cafres.

1773. Sept. QUELQUE foible que fût l'équipage que j'avais pu me procurer pour ce voyage, je n'avais pas moins conçu le dessein de pénétrer cette fois jusqu'aux montagnes de neige (Sneuw-Berge), et de m'en retourner au Cap par le Camdebeo et les cantons déserts situés vers le nord. Cette entreprise était peut-être un peu hardie; mais les difficultés ne me rebutaient point, l'espérance de faire quelques nouvelles découvertes en histoire naturelle, faisaient disparaître les inconvéniens et les dangers auxquels je devais m'attendre.

Nous partîmes du Cap le 11 septembre; vers le soir nous nous arrêtâmes à Riet-Valley, où le gouverneur fait exploiter une métairie dont les produits en beurre et autres denrées, sont transportées toutes les semaines à la ville. Les pâturages de Riet-Valley appartiennent exclusivement au gouverneur, et nul habitant ni les voyageurs qui

arrivent dans ces endroits, n'osent y faire paître leurs bestiaux, quoique dans tout le reste de la Colonie les pâturages soient des biens communs. 1773. Sept.

Le 13, nous allâmes à *Groenekloof*, de là à *Gansekraal* et sur le bord de la mer. Nous visitâmes dans le voisinage un endroit appellé la saline; c'est un étang dans lequel on conduit l'eau de la mer, qui y dépose le sel qu'elle contient. Cette opération est entiérement abandonnée à la nature, et la cristallisation s'y fait sans que l'art s'en mêle, principalement dans les grandes chaleurs et lorsque les vents y soufflent avec violence. C'est en novembre et décembre que l'on y recueille la plus grande quantité de sel. La pellicule qui se forme à la surface contient toujours le sel le plus blanc et le plus fin à l'usage de la table; mais il faut l'enlever aussitôt qu'elle est d'une certaine épaisseur; en négligeant cette précaution, la pellicule saline se précipite au fond, où elle se mêle avec le sel le plus grossier et le plus impur, qui n'est employé que pour la salaison des viandes à l'usage de la marine.

Le 22 septembre, nous atteignîmes la baie de Saldanha, et le 28 Witteklipp, où le

1773. Sept. Octob.

rocher blanc, dénomination qui lui a été donnée, parce que ce rocher est couvert en entier d'une espèce de mousse blanche (*Byssus lactea*). La ferme où nous avions établi notre quartier, appartient au Colon Mostert. Ce canton n'offre de végétaux en fleur qu'au printemps et au commencement de l'été, ce sont les saisons que les voyageurs botanistes doivent choisir pour y faire des recherches; en tout autre temps ils n'y rencontreront que des tiges et des fleurs desséchées, ou des graines que les vents qui désolent ce pays, dispersent au loin, avant qu'elles aient atteint leur maturité parfaite.

Le 30, nous nous rendîmes à Honig-klipp; notre intention était de traverser dans cet endroit le *Berg-Rivier* (rivière de montagne); mais le grand nombre de petits torrens qui y déchargent leurs eaux, l'avaient tellement grossie, que nous fûmes obligés d'abandonner ce projet. Pour ne pas trop nous écarter du chemin que nous avions à suivre, nous passâmes à la ferme d'un nommé Brand, près de *Zout-Rivier*, et de là à *Matjesfonteyn*. Il est bon de faire observer aux lecteurs que la rivière appelée ici Zout-Rivier (rivière salée), ne doit

pas

pas être confondue avec celle qui porte le même nom et qui se trouve dans les environs du Cap; les dénominations peu constantes que l'on donne dans cette partie de l'Afrique, tant aux différens établissemens qu'aux rivières et montagnes, embrouillent souvent les voyageurs, et les exposent à des marches et des fatigues inutiles et désagréables. Les champs de blé dans les environs de Zout-rivier, se trouvaient dans cette saison couverts de volées d'une fort jolie espèce de bouvreuil (loxia oryx). Cet oiseau est très-nuisible aux récoltes; il attaque de préférence le froment, il en recherche les étamines lorsqu'il est en fleur, et la graine, lorsque les épis approchent de la maturité. Il ne craint point le coup de fusil, et paraît en général peu farouche; malgré cela les habitans n'ont pas pu en diminuer le nombre. Il se distingue du bouvreuil du Cap, en ce qu'il est plus petit, et que ses œufs sont verts, tandis que ceux du dernier sont gris tachetés de noir.

Le 3 octobre, nous arrivâmes chez le Colon Fischer; depuis le *Groenekloof* jusqu'ici, le pays porte le nom de *Swarteland* (pays noir). Le Swarteland a une église protestante, qui était alors sans pasteur; elle est

1773. Octob.

la paroisse d'un grand nombre de fermes situées dans les environs.

Le 7 octobre, nous passâmes à côté du Swarteberg (montagne noire), et après avoir traversé un torrent qui descend des montagnes voisines, nous arrivâmes le soir chez le colon Jouber. Les campagnes commençaient ici à changer insensiblement d'aspect; des vignes et des jardins remplis d'orangers et de citroniers se présentaient de tous côtés, ce qui contrastait singulièrement avec la vue monotone des campagnes que nous venions de quitter.

Le 9 octobre, notre route nous conduisit dans une gorge que l'on regarde comme un des passages les plus difficiles de cette partie de l'Afrique. Le chemin raboteux et étroit par lequel il fallait passer, et le précipice affreux que nous avions à notre gauche, étaient effectivement effrayans, un seul faux pas de nos bœufs menaçait de précipiter nos chariots dans l'abîme que nous côtoyâmes, et ce danger devint encore plus éminent à cause des pluies qui avaient rendu le chemin extrêmement glissant.

En jetant un coup d'œil sur le pays qui se présentait devant nous, il était aisé de voir qu'il ressemblait à celui de Rodesand

que j'avais visité dans mon premier voyage, et dont il n'était séparé que par la montagne nommée le Winterhock, et plusieurs autres; c'était une suite de vallées assez larges, bornées de tous côtés par des montagnes, et arrosées par la rivière de l'Eléphant (Olifants-Rivier) qui les rend extrêmement fertiles. 1773. Octob.

Nous passâmes le 10 octobre la rivière des Eléphans, que nous laissâmes sur la gauche. Les bains chauds de ce canton, appelés les bains d'Engelmann, fixèrent pour quelque temps notre attention; nous y observâmes trois sources principales, dont les eaux sont distribuées dans différens réservoirs à l'usage des malades; elles ne sont que tièdes, même tout près de la source, sans goût marqué et sans dépôt; elles m'ont paru ressembler aux eaux thermales de *Brand-Valley*. Près des bains chauds dont je viens de parler, se trouve la petite montagne de la table, nom que l'on a donné à une montagne peu élevée, et que l'on compare à la montagne de la table, à cause que sa partie supérieure est divisée de manière à présenter deux sommités bien marquées.

Selon le rapport des habitans, ce canton

1773. Octob.

ne recèle plus ni lions ni autres bêtes féroces, et il est très-rare que les troupeaux des fermiers en soient attaqués. Malgré cela, les Colons sont encore sujets à l'ancien impôt, que les fermiers payaient autrefois au gouvernement. Voici ce qui a donné lieu à cet impôt. Lorsque les premiers Colons vinrent s'établir dans ce canton, ils étaient continuellement exposés aux attaques des bêtes féroces, qui semblaient leur disputer un pays dont ils avaient injustement chassé les pauvres Hottentots. Ce fut alors que le gouvernement l'établit; chaque Colon ou propriétaire fut tenu de payer annuellement 4 rixdalers (à peu près 16-17 liv.); impôt de lion, et deux florins impôt de tigre. Les sommes qui provenaient de cet impôt furent employées à récompenser ceux qui tuaient un lion ou un tigre; le gouvernement payait, dans le commencement, chaque lion 16 rixdalers, et dix florins le tigre. Peu à peu ces gratifications furent diminuées; actuellement le gouvernement ne paye plus rien, à moins qu'on n'amène un de ces animaux vivans à la ville, chose assez difficile à exécuter. Dans ce moment les habitans n'ont plus rien à craindre de ces animaux dangereux; cependant, le

gouvernement leur fait toujours payer le même impôt. 1773. Octob.

En continuant notre route, nous passâmes à côté de *Pikenier kloof ;* le canton vers lequel nous nous acheminâmes, est bien plus élevé et plus montueux que celui que nous venions de quitter.

Le 15 octobre nous traversâmes *Dornrivier* (rivière des épines). A peine avions-nous suivi pendant une heure un chemin qui serpentait au pied d'une montagne, que par la mal adresse du cocher notre chariot fut renversé et le timon cassé ; quoique nous parvînmes à le racommoder avec des cordes, il nous parut impossible de poursuivre notre chemin avec un attelage si peu solide ; il fallut par conséquent retourner à la ferme que nous venions de quitter, pour faire prendre à notre attelage un chemin plus commode par le *Pekenierkloof* et le Rode-Sand. En attendant, M. Masson et moi résolumes de faire un tour à cheval plus avant dans la vallée, et de joindre ensuite notre chariot au rendez-vous que nous avions indiqué à nos gens.

Nous passâmes à travers *Lange Elendskloof,* (vallée longue des Elans), pour nous

1773. Octob. rendre au *Koude Bockveld*, (1) où nous fûmes reçus amicalement à la ferme du colon Forster.

Ce canton, situé entre le Warmebockveld, Olifants klof, (vallée des Eléphans), et le Karoveld, est très-froid en hiver à cause de son exposition élevée; il l'est cependant beaucoup moins que le Roggeveld (champ de seigle), situé de l'autre côté du Karo, dont les habitans sont obligés de se réfugier pendant une partie de l'hiver avec leurs bestiaux dans le Warme Karoveld, pour se mettre à l'abri des frimats. Les habitans du Bokeveld entreprennent également de ces émigrations, mais c'est toujours à l'insu du gouvernement, qui a rigoureusement défendu aux Colons ces déplacemens. Malgré le grand froid qu'éprouve ce canton en hiver, on nous a assuré qu'il avait été autrefois beaucoup mieux cultivé par les Hot-

(1) Bokeveld, c'est-à-dire, champ de boucs ou d'antilopes. Les Hollandais donnent généralement le nom de bouc à toutes les espèces d'antilopes qui habitent ces plaines, ou qui s'y rassemblent dans certaines saisons de l'année. Koude-Bokeveld, veut dire le champ froid des Boucs, et Warme-Bokeveld, champ chaud, etc.

tentots que par les Colons actuels. Cette assertion ne parait point dénuée de vraisemblance, car l'on voit encore à présent que par-tout où les Hottentots s'établissent, ils forment toujours des associations nombreuses, leurs Kraals ou villages étant souvent composés de plusieurs centaines de personnes qui vivent ou des produits de leurs nombreux troupeaux, ou de la chasse, ou des racines, dont les endroits les plus stériles en apparence ne sont jamais entièrement dépourvus. 1773. Octob.

Le Bokeveld est au reste assez mal garni de végétaux, il est sans forêts et sans broussailles; je n'y ai vu que quelques individus du *Protea grandiflora*, qui croissaient en quelques endroits, mais toujours isolés. Les montagnes qui entourent le Bokeveld, ne ressemblent pas mal à de vieilles masures; elles sont composées d'une roche mélangée de quartz, de grès et de fragmens d'une brêche quartzeuse, sur laquelle l'influence des saisons n'est pas difficile. Le peu de cohésion que l'on remarque entre les substances qui composent cette roche, s'est naturellement prêtée à la dégradation de ces montagnes, dont les formes bizarres frappent au premier abord.

1773, Octobre

Vers l'Est, ces mêmes montagnes paroissent avoir souffert des éboulemens considérables, produites par des tremblemens de terre, ou de semblables catastrophes; car, en plusieurs endroits, il s'est formé des creux très-profonds par des affaissemens; en d'autres, les couches jadis horizontales se trouvent actuellement dans une position verticale.

Toutes ces montagnes ne présentent que peu de plantes aux recherches du voyageur botaniste; la plante la plus remarquable que j'y ai trouvée, est le *Roridula dentata*, petit arbuste dont les feuilles se trouvent couvertes de poils et garnies d'une liqueur visqueuse qui retient les insectes, sur-tout les mouches, qui s'y reposent. La propriété singulière de cette plante n'est point échappée aux habitans du canton, car ils en suspendent des branches dans leurs habitations pour attraper les mouches qui en été y sont très-incommodes.

Le 20 octobre, nous arrivâmes à une ferme très-bien située qui appartient au colon Prétoris. Pendant les mois de juin, de juillet et d'août le froid y est ordinairement le plus sensible; il y neige souvent plusieurs jours de suite, et les glaçons gar-

nissent alors les bords des toits. Ce froid trop prolongé ou trop rigoureux est toujours très-pernicieux aux troupeaux; ceux que l'on laisse parquer en plein air périssent très-souvent, sur-tout les jeunes individus.

1773. Octob.

Le 21 octobre, nous nous rendîmes au Warme Bokeveld, dont la température est infiniment plus douce que celle du précédent ; il est très-favorable à la culture de la vigne ; séparé du Koude Bokeveld par une chaine de montagnes dont la descente est très-rapide. Le Worme Bokeveld n'a que deux issues, l'une par Moesterthouk, l'autre par Hexerivier (rivière de sorcières). Nous choisîmes la première pour arriver plus tôt à Rodesand, quoique, dans la saison où nous nous trouvions alors, les rivières ainsi que les torrens qui traversent les vallées fussent très-difficiles à passer. Pour faire cette route avec plus de sureté, nous louâmes un cocher qui connaissait les endroits les plus périlleux, et qui nous servit de guide jusqu'à Rodesand, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit, non sans avoir éprouvé de grandes difficultés, et plus d'une fois sur le point de périr avec nos chevaux au milieu de l'eau. Nous restâmes plusieurs jours chez

1773. Octob. le Colon Witt, pour procurer à notre monture le repos dont elle avait besoin.

Winterhoeck est le nom d'une montagne au nord de Rodesand, et qui lui sert de barrière de ce côté-là ; la cataracte que l'on voit sur un de ses côtés, mérite l'attention des voyageurs. Nous y trouvâmes plusieurs belles plantes en fleurs, qui nous dédomagèrent des fatigues que nous avions éprouvées pour l'escalader ; le *Disa cærulea*, plante rare, était de ce nombre : cette montagne m'a paru composée de différentes couches d'un schiste rougeâtre.

Quant à la construction physique de ce pays, on voit, sans faire des recherches bien pénibles, que Rodesand n'est qu'une vallée que les torrens ont creusée successivement ; lorsque les différens lits de ces torrens se trouvent à sec, on y reconnait la roche vive sur laquelle l'eau coule ; elle en a ramolli la substance au point que les détrimens qu'elle charie, ressemblent en quelques endroits à de la terre glaise endurcie.

Les Colons qui habitent Rodesand sont presque tous à leur aise, plusieurs même riches. Les fermes y sont peu rapprochées, mais généralement d'un bon rapport. La

culture de la vigne y est suivie avec beaucoup de succès; on y récolte également beaucoup de froment, ainsi que des oranges et des citrons. 1773. Octob.

Le 28, nous passâmes Breederivier (la rivière large); le lendemain nous longeâmes Saffrankloof; nous laissâmes alors la rivière sur la droite; le pays que nous parcourûmes plusieurs jours de suite, n'offrit rien de bien remarquable.

Le 2 novembre, nous entrâmes de nouveau dans un pays montueux; après avoir franchi plusieurs montagnes, nous nous trouvâmes dans Kokelmannskloof. Nous visitâmes dans les jours suivans le Colon Jacob Botta, qui alors avait 81 ans: il était père de douze fils, et d'une postérité de 190 personnes alors vivantes. Botta était connu dans toute la colonie comme un des chasseurs les plus intrépides: plusieurs aventures dangereuses lui avaient procuré une certaine renommée. A l'âge de 40 ans, se trouvant à la chasse dans un bois assez fourré, il aperçut un lion qu'il abattit du premier coup de fusil: il n'avait point fait attention que le lion qu'il venait de tirer était accompagné d'un second, qui sur le coup vint droit à lui, sans qu'il eût Novem.

1773. Novem.

le temps de charger son fusil de nouveau. Le lion furieux lui fit plusieurs blessures dangereuses, tant avec ses griffes qu'avec ses dents, et le quitta aussitôt qu'il le vit étendu et comme mort; ce qui ne paraîtra point extraordinaire, lorsque l'on saura que le lion ne touche jamais les corps morts. Botta était resté pendant quelque temps dans cet état, lorsqu'il fut trouvé par ses gens et transporté à sa ferme, où sa femme par des soins assidus parvint à le guérir de ses blessures, mais il lui resta néanmoins une certaine foiblesse dans le bras le plus maltraité, qui l'empêcha de vaquer à ses occupations ordinaires. Botta me conta que. dans sa jeunesse, époque où le nombre des Colons était peu considérable, la chasse des éléphans avait été pour lui une occupation fort lucrative, et qu'il en avait souvent tué en un jour quatre, cinq, plusieurs fois jusqu'à treize, et deux fois vingt-deux. Ces animaux dont le nombre est considérablement diminué depuis, n'habitent aujourd'hui que les forêts les plus touffues très-éloignées du Cap; autrefois on les rencontrait assez fréquemment à peu de distance de la ville, et les Colons, en faisant le voyage au Cap, en tuaient presque toujours quelques-uns dans leur route.

Le 5 novembre, nous traversâmes *Keurebomsrivier* pour nous rendre à Zwellendam, où nous ne fîmes qu'un court séjour. L'établissement de cette colonie ne date que depuis environ trente ans. Elle consistait dans les premières années en un petit fort destiné à la défense des Colons, qui commençaient alors à s'établir dans cette partie des possessions hollandaises. A mesure que la population du canton augmentait, et que les Hottentots se retiraient plus avant dans le pays, il n'y eut plus rien à craindre pour la sureté des fermiers; alors le fort de Zwellendam fut changé en métairie, destinée à l'entretien de troupeaux nombreux pour le compte de la Compagnie. Le gouvernement y a cependant laissé un certain nombre de soldats commandés par un caporal, dont l'occupation est de couper du bois de charpente dans la grande forêt aux environs de Zwellendam, connu sous le nom de Grootvadebosch (forêt du grand père): ce bois est transporté toutes les semaines à la ville, par des chariots destinés à cet usage; ce qui ne laisse pas que de devenir très-couteux. L'intendant ou le Landrost que la Compagnie entretient à Zwelledam, et qui en est le gouverneur, est en

1773. Novem. même temps chargé d'arranger les différens qui s'élèvent quelquefois entre les Colons sur lesquels il a encore la jurisdiction civile jusqu'à la frontière du pays des Cafres. La personne qui alors occupait ce poste était un Allemand nommé M. Mentz (1).

En quittant Zwellendam, on nous avait procuré un guide : c'était un Hottentot qui ne savait pas le hollandais, et qui ne s'expliquait que par signes, mais qui prétendait connaître les endroits les plus dangereux des rivières que nous avions à traverser. Cependant nous eûmes occasion de douter de ses connaissances à cet égard; car ce fut ou par ignorance ou par malice qu'il

(1) A son retour en Europe, M. Mentz s'est fait connaître par une très-bonne et exacte description du Cap de Bonne-Espérance, sur-tout de son état politique. La relation de M. Mentz mérite d'autant plus de confiance, qu'occupant lui-même une place de magistrature, il a pu donner des détails justes sur tout ce qui regarde le gouvernement politique de cette partie des possessions de la Compagnie hollandaise, et qui ne parviennent que rarement à la connaissance des voyageurs ordinaires. L'ouvrage de M. Mentz aurait sans doute un plus grand mérite, si l'auteur eût observé un peu plus d'ordre et de méthode.

nous mit en danger de nous noyer en traversant le Duyvenhock, dans un endroit qui, à en juger par ses signes, ne présentait pas le moindre danger. Comme j'étais toujours le premier et à la tête de notre petite caravanne, je me trouvai à peine dans la rivière, que mon cheval manqua tout d'un coup de fond, et que je me sentis submergé jusqu'aux oreilles: heureusement que mon cheval nageait très-bien; je lui abandonnai par conséquent la bride en me cramponnant de mon mieux sur la selle. Je vis alors que j'étais tombé dans un de ces trous que les Hipopotâmes se font avec leurs pieds, et que l'on rencontre souvent dans les grandes rivières de l'Afrique, même dans celles que ces animaux ont abandonnées depuis long-temps. Ce ne fut qu'avec bien de la peine que mon cheval gagna le bord; car il était taillé à pic, comme le sont presque toujours les bords des rivières que les Hippopotames choisissent pour retraite. Pendant que je fus sur le point de me noyer, mes compagnons de voyage restèrent spectateurs à l'autre bord et profitèrent du péril où j'étais, en évitant un endroit où la mort les attendait. Aussitôt que j'eus mis pied à terre, je m'occupai, assisté de

1773. Novem.

1773. Novem.

notre prétendu guide, de trouver un endroit où notre attelage pourrait tenter le passage, sous la conduite de M. Masson et de nos Hottentots. Pour ne pas retarder notre marche je me vis forcé de garder mes habits mouillés jusqu'au soir, où nous arrivâmes sur la ferme du Colon D. Plaisir.

Les champs qui environnaient la ferme où nous avions établi notre quartier, produisaient grand nombre de plantes de l'Aloès perfoliata, dont le suc sous le nom d'Aloès est connu dans le commerce. Les esclaves de notre hôte étaient alors occupés à recueillir ce suc, opération très-simple et qui ne demande pas beaucoup d'adresse. Il suffit de couper le bout des feuilles, et de recueillir ensuite la liqueur qui découle de la plaie d'une manière convenable. Ordinairement une des feuilles inférieures de la plante, sert de canal dans lequel on conduit le suc des autres feuilles auxquelles on donne une inclinaison qui puisse remplir cet objet. La feuille inférieure, qui dans cette occasion fait la fonction de gouttière, conduit le suc qu'elle reçoit des autres dans une calebasse ou un petit seau, que les esclaves retirent à mesure qu'il se trouve rempli. On peut tirer le

le suc de l'Aloès dans toutes les saisons de l'année, mais la plus grande quantité s'obtient pendant la saison des pluies ou immédiatement après. On a toujours soin de choisir pour ce travail les jours les plus calmes; lorsque les vents soufflent avec violence, on n'obtient que peu de suc, parce qu'il s'opère alors dans les feuilles un rétrécissement des fibres, qui empêche l'écoulement du suc. Le suc que les esclaves apportent à la ferme, est alors épaissi sur le feu dans des chaudrons de fer: une forte plante donne par jour un petit seau plein, qui perd à peu près deux tiers de son volume lorsqu'il est réduit à la consistance requise (1). On verse le suc réduit à la consistance d'une résine dans des caisses qui en contiennent depuis 100 1773. Novem.

(1) A la Jamaïque, ainsi que dans plusieurs îles antilles, on suit à-peu-près le même procédé pour préparer l'aloès. *Voyez Brown natural history of Jamaïca*, etc. p. 197. L'aloès du Cap provient, selon M. Thunberg, de l'aloès perfoliata de Linné; peut-être que les différentes espèces et variétés de cette plante donnent toutes un suc analogue; c'est ainsi que j'explique les différences que l'on fait dans le commerce entre l'aloès *caballina hepatica* et *succotrina*.

1773. Novem. jusqu'à 300 livrès pesant. Les fermiers vendent l'Aloès ainsi préparé à raison de 2 jusqu'à 4 stuivers d'Hollande. Autrefois il n'y avait qu'un Colon nommé de Wett qui eût obtenu de la Compagnie le privilége exclusif de préparer et de vendre l'Aloès, parce qu'il avait enseigné le premier à ses compatriotes la manière de mettre à profit cette production végétale.

Le 15 novembre nous traversâmes le Goudrivier (rivière d'or), une des plus considérables de ce pays : la crue de l'eau qui alors était très-considérable, nous rendit ce passage assez pénible. Dans les jours suivans nous arrivâmes près Mosselbay (baie de moules) ensuite à Hagelkraal et Arthaquasklof : dans ce dernier endroit où nous arrivâmes le 19, nous fûmes obligés de coucher à la belle étoile, manque d'habitation où nous eussions pu nous refugier. Comme nous voulions nous rendre d'ici à Langekloof, nous prîmes la route par Safranskloof, Kanashock, Brackrivier et Matjeskloof. Lorsque les Colons de ce canton vont à la ville, ils marchent pour l'ordinaire pendant la nuit pour éviter la chaleur; nous fûmes obligés de faire exactement le contraire, car pour remplir le

1773. Novem.

but de notre voyage, nous restions toute la journée en route, et ce n'était qu'à l'entrée de la nuit que nous nous arrêtions dans les endroits qui offraient à notre attelage un pâturage suffisant. Un soir que nous avions pris notre logement chez un honnête fermier dans le Langekloof, et conduit nos bœufs au pâturage, à peu de distance de la maison, nous fûmes avertis de l'approche de quelqu'animal carnacier, par l'aboiement et le hurlement affreux de nos chiens. Nos bestiaux avaient quitté le pâturage, et se trouvaient rassemblés autour de la ferme, preuve certaine qu'ils avaient été inquiétés par un ennemi redoutable. Quoique nous fussions tous sortis avec nos fusils pour défendre notre propriété, la nuit était si obscure qu'il nous fut impossible de découvrir quel était l'animal qui avait causé cette alerte. Dès le matin nous reconnûmes que nous avions eu la visite d'une hyène, qui avait donné la chasse à nos bœufs : un de ces derniers avait une large blessure dans le flanc, qui cependant était peu profonde, l'hyène n'ayant entamé que la peau, dont un morceau d'une demi-aune de long pendait sur le côté. De tous les animaux carnaciers qui habitent cette pointe

1773. Novem. de l'Afrique l'hyène est celui qui montre le plus d'astuce et de hardiesse: plus d'une fois on lui a vu ronger les selles qui servaient d'oreillers aux voyageurs, et même leur enlever les souliers des pieds. Elle n'est pas moins dangereuse pour les moutons, lorsqu'elle parvient à pénétrer dans un endroit où ces animaux se trouvent parqués; elle en tue un très-grand nombre, et inspire une telle frayeur aux autres, que ceux-ci restent souvent étouffés à force de se serrer les uns contre les autres.

On me présenta dans le Langekloof un petit de l'Orebie (*capra monticola*), espèce d'Antilope assez rare, qui selon le rapport des Colons habite les plaines de ce canton. L'individu que j'avais devant moi était à peu près de la hauteur d'un chat et d'une forme très-élégante; on m'a assuré que la femelle de cet animal était privée de cornes (1).

Le Langekloof qui présente une étendue considérable de terres en plaines, d'une ex-

(1) M. Forster croit que l'antilope dont parle ici l'auteur, pourrait bien être celle que l'on appelle au Cap Steenbock (*antilopa dama*), et dont la chair y est fort estimée.

cellente qualité, est presqu'entiérement occupé par des Colons hollandois; qui peu à peu en ont expulsé les Hottentots. Les terres que ces derniers occupent encore dans ce canton sont de peu d'importance; elles consistent en quelques lisières étroites et presque inaccessibles, situées entre des montagnes, dont la plupart ne sont pas susceptibles de culture. Encore cette possession n'est-elle que très-précaire; car si les Colons prennent envie de s'agrandir de ce côté, ils chasseront tôt ou tard les Hottentots, qui alors seront obligés de chercher fortune ailleurs (1).

1773. Novem. Décem.

(1) Les vexations continuelles dont les Colons hollandais se sont rendus coupables envers les Hottentots, depuis la fondation de la Colonie jusqu'à présent, est sans doute la raison principale qui a forcé une partie de cette nation, de vivre de vol et d'assassinat. Je parle ici de ces Hottentots connus au Cap sous le nom de Boshmann ou hommes des bois, qui souvent dévastent les fermes les plus éloignées dont ils tuent les propriétaires et enlèvent les bestiaux. Le gouvernement est souvent obligé de faire marcher des soldats contre les Boshmann dont on amène de temps en temps quelques-uns à la ville, mais dont le nombre n'augmente pas moins tous les jours. Le gouvernement ignore ou semble ignorer la conduite des Colons envers les Hottentots; mais

1773. Novem. Décem.

Le 29 novembre, nous eûmes une journée très-fatiguante, car les chemins étaient devenus très-glissans par les pluies continuelles des jours précédens, et la rivière que nous avions à traverser avait tellement grossi, qu'il fallait plusieurs heures de recherches pour découvrir un endroit guéable. Malgré la prévoyance que nous avions mise pour faire passer notre chariot dans un endroit que nous jugeâmes le moins profond, notre cocher se trouva tout d'un coup engagé dans un trou au milieu de la rivière, au point que l'eau passait à la moitié de la hauteur du chariot. Cet accident me coûta une partie des insectes et des plantes que j'avais ramassés dans ce voyage; le soir en arrivant à la ferme où nous devions passer la nuit, je fus obligé de faire allumer un grand feu pour y sécher mes hardes, et ce qui me resta en plantes et en insectes. Depuis cet accident je me vis dans la nécessité de faire le voyage sur le chariot, mon coursier étant devenu si maigre et si harassé de fatigues, qu'il ne put plus me porter, et que je

ce qui est certain, c'est que rarement un Colon Hollandais est puni pour avoir privé un Hottentot de sa propriété.

fus forcé de le laisser à la ferme que nous venions de quitter. 1773. Novem.

Le 30 novembre, nous arrivâmes à Essenbosh, (forêt de frênes). La ressemblance qu'il y a entre la feuille de *l'Eckbergia capensis*, arbre particulier à cette forêt, et le frêne ordinaire, paraît avoir donné lieu à cette dénomination, car pour le reste le frêne n'est point indigène dans cette partie de l'Afrique. Passé Essenbosch, nous nous acheminâmes vers un pays de plaines situé le long de *Kromrivier* (rivière tortueuse). Sur la gauche, nous découvrîmes encore quelques montagnes, comme la montagne des éléphans, et plusieurs autres près la rivière de Kabeljau et celle des Hippopotames. Cette dernière, appelée dans le pays *Zekoerivier*, est une des plus poisonneuses de l'Afrique, on y prend plusieurs espèces de poissons, qui quittent la mer dans certains temps, et remontent la rivière jusqu'à une distance très-considérable de son embouchure. J'eus occasion d'éprouver ici par ma propre expérience les effets que produit l'ardeur du soleil brûlant, sur cette partie de la peau qui ordinairement n'est point accoutumée à son impression. Me trouvant un jour de grande chaleur à herboriser sur

1773. Novem. Décem. les bords de la rivière des Hippopotames, il me prit envie de me baigner : je me mis donc tout nu, en ne conservant qu'un mouchoir autour du corps. A peine m'étais-je occupé pendant quelque temps à ramasser des plantes aquatiques, enfoncées à moitié dans l'eau, que je sentis toute la partie de mon corps qui se trouvait hors de l'eau enflammée, et la peau couverte d'une rougeur considérable; les épaules sur-tout avaient le plus souffert et étaient tellement sensibles; que je n'y pus supporter une chemise fine de coton. Je guéris de cette maladie plus incommode que dangereuse, en gardant le lit pendant plusieurs jours, et en me servant de la crême douce dont je faisais frotter les parties de la peau qui avaient le plus souffert.

Une jolie espèce d'oiseau dont le mâle se distingue par une queue très-longue, habitait les joncs dans la rivière des hippopotames; les aîles du mâle sont en été d'un beau rouge écarlate, en hiver cette couleur se perd et fait place à un gris cendré, qui est celle qui distingue la femelle de ce joli oiseau dans toutes les saisons. Le vol du mâle est très-singulier; sa longue queue qui lui fait perdre l'équilibre en s'élevant, l'em-

pêche de prendre une direction horizontale, au point qu'il est obligé de voler en zigzag ou en parcourant plusieurs petits angles souvent répétés. Quand il fait du vent, son vol se trouve encore plus gêné, car alors la queue le force de suivre la direction selon laquelle le vent le pousse, et c'est ordinairement sur le côté qu'il parcourt son chemin : il est en général d'un vol très-lent et paresseux ; dans le temps orageux on peut presque l'attrapper avec la main (1).

1773. Novem. Décem.

Je vis à la ferme où nous logeâmes pendant quelques jours, la manière dont on dresse les veaux qui avec le temps doivent servir pour monture. Le veau étant sevré on commence par lui attacher sur le dos une peau qu'on lui laisse même lorsqu'on l'envoie sur le pré. Peu à peu on augmente sa charge en lui faisant porter un petit garçon, et lorsqu'il commence à se prêter au vœu du propriétaire, on lui donne un

(1) L'auteur a donné le nom de *loxia macroura*, à cet oiseau ; M. Forster adopte l'opinion de Linné qui l'avait rangé dans le genre *emberiza*; l'espèce dont il est question ici, est selon Forster, *Emberiza Cafra*. Selon Buffon, cet oiseau est du genre des veuves.

1773. Décem.

autre veau pour compagnon qui par ce moyen s'apprivoise bien plus aisément. Les veaux ainsi dressés vont presque toujours au galop, mais quand ils sont ennuyés de leur cavalier ils savent s'en débarrasser très-lestement, par quelques bonds auxquels le cavalier ne s'attend pas.

Je ramassais ici les semences du Zamia cafra; les arbres mâles ne portent qu'une espèce de gros cône sans semences; les arbres femelles de semblables cônes, dont la partie inférieure des écailles composant ce cône, est pourvue d'un grand nombre d'étamines; les semences, de la grosseur d'une amande, se trouvent sur les écailles des cônes, elles sont entourées d'une espèce de marmelade que l'on peut manger.

Notre hôte, un des braves du canton et grand chasseur, me communiqua plusieurs faits relativement aux animaux sauvages du pays, qui m'ont été fort utiles dans la suite de mon voyage; il me confirma ce que quelques naturalistes paraissent avoir révoqué en doute sur l'accouplement des éléphans : c'est que le mâle ne peut jouir de la femelle, que lorsqu'elle veut bien se mettre sur les genoux. En le questionnant sur l'hippopotame et sur des particularités qui

concernent ses mœurs, il me conta qu'un jour se trouvant près du bord d'une rivière caché avec plusieurs de ses gens, il vit sortir de l'eau la femelle d'un hippopotame sur le point de mettre bas; comme lui et les Hottentots qui l'accompagnaient observèrent tous les mouvemens de cet animal, ils attendirent le moment que le petit eut paru, afin de s'en emparer, et l'apprivoiser s'il était possible. Dès que la mère eut accouché, le fermier lui tira un coup de fusil qui la tua aussitôt: les Hottentots tâchèrent de se rendre maîtres du petit; mais quelques peines qu'ils se donnassent, le petit hippopotame, tout humide qu'il était, leur échappa et s'élança dans le fleuve, suivant en cela le simple instinct de la nature, sa mère n'ayant pu lui en montrer l'exemple.

Plusieurs jours de repos avaient remis notre attelage en état de continuer la route; mais comme le pays que nous avions à parcourir pour arriver aux montagnes de neige était presqu'entièrement inculte, ou habité par des Hottentots, il fallait nécessairement songer à emporter quelques provisions, et à nous procurer plusieurs Hottentots qui pussent nous servir de guides et d'inter-

1773. Décem. prêtes parmi leurs compatriotes. Notre bonne hôtesse eut soin de nous pourvoir de tout le nécessaire ; elle nous céda un grand nombre de chemises, plusieurs grands pains de froment, du beurre, et un mouton entier salé et cousu dans sa propre peau.

Me trouvant dans la nécessité de vivre pendant plusieurs semaines parmi les Hottentots, je fus obligé de composer à mon usage un petit dictionnaire, dans lequel j'exprimais le premier degré de claquement, celui qui se fait avec les dents par a ; le second qui est produit à l'aide du palais par A, et le troisième par à. Voici quelques mots de ce dictionnaire (1).

Koise	Un.	*Krubi*	Six.
Kamse	Deux.	*GnAtignA*	Sept.
Àruse	Trois.	*Gninka*	Huit.
GnAtoi	Quatre.	*Tuminkma*	Neuf.
MetukA	Cinq.	*Gomatse*	Dix.

(1) Presque tous les voyageurs qui ont vécu pendant quelque temps parmi les Hottentots ont recueilli de petits vocabulaires de cette langue singulière. Comme ils diffèrent presque tous, il paraît assez probable que chacun a eu à faire à des tribus dont la langue présentait des différences remarquables ; cette considération m'a engagé de rapporter ce que j'ai recueilli sur ce sujet.

1773. Décem.

Arikà, Tutu, Tup.	Chien.
Tus	Chienne.
Atti	Puce.
Bi, Bip	Lait.
Bre	Pain.
Bre, Mare	Donne du pain
Bingoi	Beurre re.
Dabé, Dabeté	Bon jour.
Dakham	Chanvre.
Ei, *Eip, Neip*	Feu.
Ei, Koa, Koi	Donne du feu.
Danna haa se. àkroi, àdu	Quel est le chemin pour arriver au village le plus près
Denuna	Où est-il ?
Gas, *Soosa-*	Vache.
Gasbip	Lait de vache.
Goi Matoki	Bon soir.

Geihep	Habitation.
Homa	Temps mauvais.
Hava, ha, Kong.	Viens ici.
Hagatschi	Viens, mon ami.
Hogo, Kumap	Bœuf.
Hakvu, Haap	Cheval
Hannes, Kus	Femme.
Kàmma	Eau.
Kàm	Bouche.
Komma	Maison, cour.
Ka	Boire
KaW	Bufle.
Kou	Hipototame.
Kabu	Carabine.
Ambup, Tikkop	Père.
Andes, Tissns	Mere.
Kans, Tikande	Sœur.
Katrup, TiakWa.	Frere.

Le 9 décembre nous arrivâmes sur le bord de la rivière de Kamtours (Kamtours rivier) de là à la rivière de Luris (Luris rivier). Le 11 nous passâmes à côté du Galgenbosch; le soir nous arrêtames sur le bord de Van-stades-rivier, où nous allu-

1773. Décem. Cap, pour avoir outre-passé les bornes prescrites. Il revint un peu de sa frayeur en apprenant le but de notre voyage, et nous offrit sa petite cabane qui n'était faite que de broussailles, ainsi qu'une petite cuisine. Ce petit local servait de logement à toute la famille. Nous acceptâmes un peu de lait que ces bonnes gens nous offrirent, mais nous préférâmes de passer la nuit à côté d'un grand feu que nous fîmes allumer, pour nous soustraire à la visite des mouches dont l'habitation du Colon étoit infectée. La nuit nous fûmes souvent éveillés par le hurlement des bêtes féroces, qui rodaient dans le voisinage.

Le 16 décembre nous parvînmes jusqu'au Sondags-rivier (rivière de dimanche), dont les bords sont presque taillés à pic; les campagnes des environs paraissaient très-sèches et stériles. Notre nombreuse suite était considérablement diminuée depuis que nous avions quitté la rivière de Kamtours; l'abondance de gibier que nous leur avions procurée pendant la route, avait trop d'attraits pour eux, pour ne pas les arrêter. Nous approchions d'ailleurs d'un pays ou il ne fallait plus s'attendre à du gibier, et qui ne présentait qu'un

qu'un véritable désert, où la disette d'eau était sur-tout à craindre. Avant de nous hazarder dans une expédition aussi dangereuse, nous tînmes conseil avec nos cochers sur le parti qu'il nous restait à prendre. Les bœufs qui traînaient le chariot de M. Masson, étaient tous attaqués de la maladie des ongles; ils boitaient tous, et plusieurs se trouvaient absolument hors de service. Le résultat de la délibération fut entièrement contraire à nos intentions; car, après avoir pesé tous les inconvéniens qui nous restaient à surmonter, nous nous vîmes forcés de renoncer au dessein de pénétrer jusqu'aux montagnes de neige et à travers le Camdebo, pays sans ressources, et où les mares d'eau salée se trouvent souvent éloignées à des journées considérables les unes des autres. Nous apprîmes à peu près la même chose des Gonaquas que nous questionnâmes sur le pays que nous avions dessein de traverser; tous s'accordèrent sur les difficultés que nous aurions à éprouver, en cas que nous eussions voulu poursuivre la route que nous nous étions tracée en partant du Cap. Quelque peine que nous éprouvassions en renonçant à un dessein qui paraissait nous promettre des découvertes

1772. Déc.

1773. Déc. utiles, nous fumes forcés de céder aux circonstances, et de songer à notre retour.

En questionnant les Gonaquas et les Cafres sur le pays que nous voulions traverser, je m'aperçus qu'il n'était pas aussi facile qu'on se l'imagine d'apprendre d'eux la vérité que l'on désire. Ils observaient la plus grande retenue dans leurs réponses, et ne répondaient jamais directement aux demandes qu'on leur adressait. Les interlocutions que nous eumes avec ces peuplades devinrent sur-tout assez embarrassantes pour nous, depuis que les Hottentots que nous avions amenés de la rivière de Kamtours nous avaient quitté, les nôtres ne comprenant que très-imparfaitement le langage des Gonaquas et des Cafres. Pour ce qui est des Cafres, j'ose croire que ce peuple n'est pas naturellement méchant; mais l'envie de se procurer le fer dont ils ont besoin, leur fait quelquefois commettre des violences et des meurtres, que leur caractère naturellement doux, désavoue sans doute: quelques cercles de fer dont les roues de nos chariots se trouvaient garnies, auraient donc pu nous exposer au même danger auquel succomba le Colon Heupnar, qui, plusieurs années avant notre ar-

rivée, fut tué dans un voyage qu'il fit dans le pays des Cafres, où il s'était rendu pour troquer de l'ivoire contre du fer. 1773. Décem.

Le 20 décembre, nous nous trouvâmes de retour auprès de la rivière des Hippopotames que nous avions quittée un mois auparavant. Le 29, nous plantâmes piquet près la rivière des Eléphans. Les plaines arides et stériles situées entre ces deux rivières, produisent une assez grande quantité d'une plante grasse à laquelle j'ai donné le nom de *Mesembryanthemum emarcidum* (1). Les Hottentots la mâchent pour se désaltérer; mais pour qu'elle remplisse ce but, ils pilent la plante entière et la laissent fermenter en petites pelotes : sans cette précaution, elle porte à la tête et enivre fortement. Cette plante se plaît dans les endroits les plus ingrats et les moins propres à toute autre production végétale, c'est là que les différens Kraals des environs vont la ramasser.

(1) Cette espèce de Mesembryanthemum ne se trouve point dans le *Systema vegetabilium* de Murray ; elle sera sans doute figurée parmi les plantes du Cap, que M. Thunberg se propose de publier incessamment.

Le 30, nous visitâmes les bains chauds
1773. Décem. situés près de la rivière des Eléphans. Les eaux sortent d'une montagne riche en mines de fer, aussi les eaux en sont ferrugineuses, un peu plus que tièdes et assez salutaires, selon le raport des habitans.

Au-delà des montagnes qui entourent ces bains, se trouve le Karroveld (1), dont la largeur s'étend depuis le Roggeveld (champ de seigle) jusqu'aux montagnes de neige; le Karro ne présente qu'une vaste plaine entièrement aride, ne produisant ni pâturages ni aucune espèce de broussailles, et manquant d'eau. Lorsque les Colons des cantons voisins sont obligés de traverser cette plaine, ils choisissent pour la traverser les mois de la pluie, car alors ils leur reste l'espérance de rencontrer quelques bassins, remplis d'une eau saumâtre, dont alors ils sont obligés de faire usage pour eux et pour leurs bestiaux. Il ne faut pas cependant s'imaginer que ces bassins, qui souvent ne contiennent qu'une très-petite quantité d'eau, y soient fréquens et aisés à trouver; ce n'est souvent qu'à des distances très-con-

(1) Le nom de Karro se donne en général, au Cap, à tous les endroits arides et stériles.

sidérables comme de huit à douze lieues qu'on en découvre, et ceux qui y voyagent doivent eux-mêmes chercher à les découvrir; car les Hottentots ont toujours grand soin de les cacher, et les indications qu'ils donnent à ceux qui les questionnent sur ce sujet, sont toujours fausses. Il est presque impossible de traverser le Karro avec des chevaux, le défaut absolu de graminées et de bonne eau les ferait périr; ce n'est qu'avec des bœufs qu'on peut tenter ce voyage; ceux-ci sont moins délicats dans leur nourriture, et s'accommodent en cas de besoin de quelques plantes grasses, les seules que produit le Karro, et de l'eau saumâtre qui s'y trouve. En voyageant dans ce désert pendant les jours les plus chauds, l'atmosphère présente un mouvement onduleux, semblable à celui que l'on observe autour de grandes fournaises. Les Hottentots qui parcourent souvent cette terre de désolation, emploient différens moyens pour se désaltérer, et pour faire passer la faim. Outre la plante grasse dont je viens de parler, qu'ils nomment dans leur langage *Kòn* et dont la préparation leur est particulière, ils ont encore l'adresse de se procurer une racine assez grosse et succulente,

1773. Décem.

1773. Décem. nommée chez eux *Kamekà* ou *Barup* (1). Cette racine, de même qu'une autre qu'ils appellent *Ku*, propres au Karro, échappera toujours à l'œil le plus perçant d'un Européen, parce qu'elle ne présente à l'extérieur ni feuilles ni tige desséchée qui puisse en indiquer la présence : la finesse de l'odorat et de la vue des Hottentots a souvent été l'objet de mon admiration; elle leur était d'autantplus nécessaire, que sans cette supériorité marquée sur les Européens, cette malheureuse nation se trouverait bientôt effacée de la surface du globe. Le sol du Karro ressemble à de l'argile brûlée, mêlée d'une ochre ferrugineuse, de-là, cette couleur jaune tirant sur le roux. Il est étonnant, qu'un pareil sol puisse encore produire la moindre chose, puisque pendant huit mois de l'année il n'y tombe pas une goutte de pluie.

1774. Janvier. Le premier janvier 1774, nous envoyâmes nos chariots accompagnés de nos Hottentots par *Artaquas-Koof*; nous donnâmes ordre à ces derniers de nous attendre à Riet Valley, où nous comptions les re-

(1) Cette racine est connue chez les Colons sous le nom de melon des Hottentots.

joindre. M. Masson et moi résolûmes de traverser sur la droite le Karoveld et d'en sortir par le Platte Kloof, mais cette expédition n'eut pas le succès que nous en attendions ; l'endroit que nous avions choisi pour faire cette traversée, n'est que peu fréquenté comme tout le reste de cette plaine; aucun chemin battu, aucune trace pouvait nous indiquer la direction que nous avions à prendre, nous nous égarâmes bientôt; et à force d'avancer et de rétrograder, nous nous trouvâmes à la fin tellement embrouillés, que nous ne savions plus de quel côté nous tourner. Nous avions toujours marché au grand trot et nos chevaux se trouvaient presque épuisés, le jour commençait d'ailleurs à tomber, il fallait par conséquent chercher à nous procurer un endroit où nous puissions passer la nuit. De quelque côté que nous jetassions nos regards, il nous fut impossible de découvrir une habitation quelconque. Le soleil avait déja quitté l'horizon, lorsqu'en revenant sur nos pas, nous découvrîmes sur le côté un petit vallon où coulait un ruisseau qui de deux côtés se trouvait bordé de quelques arbres. Cette découverte était trop importante pour nous, pour ne pas en profiter,

1774. Janvier.

1774. Janvier.

nous résolûmes donc d'y passer la nuit, pour nous procurer ainsi qu'à nos chevaux le repos dont nous avions besoin. Nos chevaux trouvaient dans cet endroit une nourriture peu abondante ; mais ils étaient obligés de s'en contenter, au défaut d'une meilleure ; pour ne pas les perdre pendant la nuit, nous attachâmes les licoux à nos pieds et nous nous couchâmes à côté d'un grand feu que nous fîmes à l'aide de nos fusils avec le *salsola aphylla*, espèce de buisson propre à ce canton : nos selles nous servaient d'oreillers. J'avais eu la précaution de mettre dans ma gibecière plusieurs morceaux de biscuits et une petite quantité de sucre candi ; cette mince provision nous devint d'un grand secours, vu l'impossibilité de nous en procurer d'autres. Le froid perçant que nous éprouvâmes toute la nuit, nous laissa peu goûter les douceurs du sommeil : ce froid était d'autant plus sensible, que nous avions eu beaucoup à souffrir pendant la journée d'un soleil excessivement brûlant. Ceux qui ont voyagé dans les pays chauds, savent combien est sensible et incommode cette alternation du chaud au froid. En nous réveillant au lever du soleil, nous fûmes inquiets de ne pas trouver nos chevaux ;

après bien des recherches nous les découvrîmes du haut d'une petite butte dans un 1774.
endroit peu éloigné, où ils avaient trouvé Janvier.
une nourriture plus abondante que celle que nous avions pu leur procurer la veille. Nous nous mîmes en marche aussitôt que notre équipage fut en ordre, et nous allâmes droit aux montagnes qui se trouvaient devant nous, où nous arrivâmes le soir chez un fermier très-pauvre et qui ne pouvait guere nous donner que le gîte. Le lendemain nous arrivâmes à Artaquas Klóof, où nos gens nous attendaient avec nos chariots.

Le pays situé entre Artaquas Kloof et la rivière de Kamtour, actuellement très-peuplé, était presque désert il y a vingt ans. Ce fut en 1750 que feu M. Tulbagh, alors gouverneur du Cap, expédia une caravane composée de 150 soldats et de deux Colons intelligens, commandés par un officier nommé Beutelaer. L'officier reçut ordre de prendre des renseignemens exacts sur tous les cantons qu'ils traverseraient, et de pénétrer même jusqu'au pays des Tambuckis, situé au-delà du pays des Cafres. Cette expédition qui dura huit mois, et pour laquelle le gouverneur n'avait rien épargné, n'eut cependant pas le succès qu'on

1771. Janvier. avait droit d'en attendre; car l'officier à la tête de cette mission n'employa pas les moyens nécessaires pour se procurer la confiance de sa troupe. Il traita durement les soldats qu'il commandait, et les laissait souvent manquer du nécessaire. Dans le pays des Cafres, il suscita une guerre entre deux chefs qui alors y étaient très-puissans; on prétend que deux bonnets de grenadiers dont il avait fait cadeau à ces chefs, excita une mésintelligence et des haines qui contribuèrent beaucoup à faire manquer le but de cette expédition. M. Tulbagh, dont la mémoire est chère à tous les habitans du Cap, s'est constamment appliqué à procurer aux Colons tout le bien-être et toute l'aisance possible, sans cependant compromettre les intérêts de la Compagnie; s'il eut vécu plus long-temps, il aurait sans doute fait exploiter plusieurs cantons très-éloignés de la ville, sur lesquels nous n'avons que des notions très-vagues. Nous aurons lieu de revenir sur plusieurs expéditions entreprises pendant qu'il était à la tête de la colonie.

Le 14 janvier, nous nous trouvâmes de nouveau près le Grood Vader Bosh. Cette forêt riche en arbres de haute futaie, contient

en outre un grand nombre de végétaux qui intéressent les botanistes. Peu d'arbres étaient alors en fleurs ; j'y distinguai cependant le *Gardenia - Rothmannia* dont le bois dur et tenace est employé pour timons et aissieux de voitures: les Hollandais lui ont donné le nom de Swarte Yzerhout ou bois de fer noir. Le Geelhout (bois jaune) nouvelle espèce de houx à laquelle j'ai donné le nom de *Ilexcrocea*, le bois de Camassie, et l'aune rouge (*Cunonia capensis*), étaient du nombre des arbres qui portaient alors des fleurs. Nous nous rendîmes de là à Zwellendam, Zonderende, Hassaquas-Kloof, à Hottentotholland, d'où nous arrivâmes à la ville du Cap, après une absence de cinq mois.

1774. Janvier.

CHAPITRE VII.

Occupation de l'auteur après ce voyage. Il parcourt de nouveau quelques environs de la ville. Il fait un troisième voyage dans l'intérieur; à son retour il se prépare pour aller à Batavia. Aperçu rapide sur les différentes expéditions faites dans l'intérieur de cette partie de l'Afrique.

1774. Janvier.

J'employais la plus grande partie de l'hiver à faire des excursions dans les environs de la ville, et à rassembler des objets d'histoire naturelle qui pouvaient ajouter à mes connaissances, et dont la possession intéressait mes protecteurs en Hollande, qui contens du premier envoi que je leur avais fait l'année passée, m'en avaient marqué leur satisfaction. M. Masson et moi avions souvent le plaisir d'accompagner Lady Monson qui aimait l'étude de l'histoire naturelle, et qui dans cette vue avait entrepris le voyage des grandes Indes, où elle comptait rejoindre son époux qui occupait une charge militaire au Bengale. Cette dame qui

connaissait très-bien l'histoire naturelle et qui possédait en outre beaucoup d'autres connaissances savantes, avait amené d'Angleterre un dessinateur, qu'elle occupait constamment à dessiner les objets qui ne pouvaient point se conserver, ou qui perdaient trop en les desséchant. Elle avait déja rassemblé une nombreuse quantité d'animaux, et j'eus soin de lui procurer tout ce qui pouvait l'intéresser parmi les objets les plus curieux du Cap. Quoique âgée de près de 60 ans, elle avait osé braver les périls et les incommodités inséparables d'un voyage aussi long.

1774. Janvier.

Le gouvernement du Cap était alors sur le point d'expédier un bâtiment à l'île de Madagascar, pour y acheter des esclaves. Le nouveau gouverneur de la colonie, le Baron de Plettenberg, voulut bien m'offrir la place de premier chirurgien dans cette expédition; mais, quoique cette île renferme un grand nombre d'objets curieux, qui en toute autre occasion m'auraient fait accepter cette proposition sans hésiter, je méditais toujours un nouveau voyage dans l'intérieur de l'Afrique, sur-tout dans les parties les moins connues situées vers le nord. Je proposai à ma place M. Oldenburg qui

1774. Janvier.

avait des connaissances en botanique, et qui m'avait souvent accompagné dans mes excursions. M. Oldenburg partit effectivement quelque temps après, mais il fut victime du climat mal-sain de Madagascar où il mourut après un court séjour : il y avait recueilli un grand nombre de plantes, que le bâtiment rapporta au Cap. M. Berg, un des sénateurs du Cap, me fit voir cet hiver un champignon (Hydnora), dont les parties de la fructification différaient de toutes celles des autres végétaux que je connaissais; on l'avait envoyé à M. Berg comme un objet très-rare, et qui ne se trouvait que dans les cantons les plus éloignés du Cap; ce champignon y était connu sous le nom de pâture de Schakal. Une production aussi curieuse, jointe à l'idée que le canton aride qui la produisait pourrait bien encore en renfermer de plus singulières, me fit presser mon départ. J'engageai M. Masson de partager avec moi l'honneur des découvertes que nous pouvions faire; il se prêta aussi à mes vues, quoique ses engagemens ne lui permettaient pas de faire pour cette fois un voyage bien long.

Nous quittâmes la ville le 29 septembre.

Après avoir visité plusieurs endroits que nous avions déja vus dans nos courses précédentes, nous arrivâmes le 8 octobre à Ribecks Kastel. Les montagnes voisines que nous gravîmes nous fournissaient quelques plantes nouvelles. 1774. Sept.

Le 14, nous fûmes à Piketberg; c'est dans ces environs que nous trouvâmes le *dodonea angustifolia* (Zand Olywe) dont le fruit séché et pris en décoction est employé comme purgatif dans certaines fièvres. La tourterelle rouge (Columba Senegalensis), qui habite ordinairement les cantons les plus éloignés du Cap, se trouvait également près Piketberg; ce n'est que depuis environ sept ans, que l'on voit cet oiseau si près du Cap. Le *stapelia incarnata*, à grosse racine et sans feuilles, une de celles dont se nourrissent les Hottentots, croissait en petit nombre sur la pente des montagnes. Nous arrivâmes quelques jours après à Verloren Valley, où nous étions obligés de camper plusieurs jours de suite dans une plaine sablonneuse et aride, située le long de la rivière du même nom. La stérilité de cet endroit a toujours rebuté les Colons à s'y établir; on n'y rencontre que quelques Hottentots, qui

1774. Novem. y soignent les troupeaux apartenans à des fermiers éloignés. Verloren Valley nourrit un grand nombre de serpens, qui vivaient très-familièrement avec nous, sans nous faire le moindre mal. Lorsque nous étions assis par terre pour prendre nos repas, il y en avait toujours quelques-uns qui venaient y prendre part; ils s'entortillaient autour de nos jambes, passaient en dessus et en dessous de nous lorsque nous étions couchés, et souffraient tranquillement qu'on les détachât avec la main, dès qu'ils devenaient incommodes. En quittant Verloren Valley, nous traversâmes une espèce de champ Karro (c'est-à-dire aride), pour nous rendre à Heren logement. Plusieurs rivières que nous avions à passer, étaient alors taries, les lits ne présentaient qu'un amas d'argille disposé par couches. Chemin faisant je trouvai un seul pied du *Codon Royeni*, plante très-rare, et que j'avais cherchée assez long-temps infructueusement. Pendant que nous étions occupés à herboriser dans les environs, nous rencontrâmes un Colon à cheval, qui venait du côté de la rivière des éléphans, vers laquelle nous nous acheminâmes. Il nous conseilla d'être sur nos gardes, parce qu'un lion

lion rodait dans les environs, et qui la veille même avait attaqué un de ses Hottentots. Comme nous ne pouvions pas éviter cette rencontre à moins de changer en entier notre route, nous résolûmes de faire face à l'agresseur, chacun de nous tenant devant soi un fusil chargé à balles, et prêt à faire feu à l'approche du lion. Nous voyageâmes ainsi sur la défensive jusqu'au soir, et couchâmes à la ferme d'un Colon nommé P. Van Stele, qui nous reçut avec cette hospitalité amicale propre aux Colons Hollandais.

1774. Novem.

Après un séjour agréable dans cette ferme, nous transportâmes notre bagage à travers la rivière des éléphans dans une petite barque que le fermier nous procura. Notre attelage, nos chevaux et les chariots passèrent la rivière à la nage.

Le 30 novembre, nous continuâmes notre route au pied d'une montagne qui présente deux saillies remarquables ; la plus grande porte le nom de Winterhoeck, (coin de l'hiver), l'autre celui de Maskamma. Près d'une métairie appartenant au nommé Ras, je trouvai sur les collines des environs, la plante qui fournit aux Hottentots la racine dont je viens de parler

1774. Novem. sous le nom de Barup. Quoique les fleurs ne se trouvassent point encore suffisamment développées, j'ai cru pouvoir ranger la plante dans la famille des apocins (*contortæ*); elle appartient probablement au genre Ceropegia ou Periploca. La racine de forme globuleuse avait près de six pouces de diamètre; elle était jaunâtre, semblable pour la consistance à un navet, d'un goût douceâtre et agréable. Le sol qui produit cette plante est sabloneux et généralement aride. Nous avions de la peine à nous procurer l'eau nécessaire, ce ne fut que dans quelques creux des rochers que nous en découvrîmes une pétite quantité; le défaut d'eau est cause qu'aucun fermier n'a pu s'y établir, quoique sous d'autres rapports on pourrait tirer parti du sol malgré sa stérilité.

Le 31 et les deux jours suivans, nous poursuivîmes notre route à travers ce désert; pendant tout ce temps nous n'avions découvert que trois endroits qui nous fournissaient un peu d'eau saumâtre, et ces endroits étaient encore assez difficiles à trouver, parce qu'ils étaient situés hors la route que l'on suit ordinairement, et dans des coins écartés et d'un accès difficile. Un

voyageur qui arrive pour la première fois dans ce canton, court risque d'y voir périr ses bestiaux ; nous eûmes le bonheur de rencontrer un Colon qui nous indiquait ces places, et comme il marchait plus vite que nous, son attelage étant bien moins fatigué que le nôtre, nous l'engageâmes à placer un bâton surmonté d'un morceau de toile en forme de drapeau dans tous les endroits où il rencontrerait de l'eau. La première soirée nous profitâmes de cet indice, c'était la rivière de Dornboom (*Mimosa nilotica*), où nous pûmes abreuver nos bestiaux : nous fûmes moins heureux les jours suivans, et nos bestiaux auraient infailliblement péri de soif, si le soir du troisième jour nous ne nous fussions arrêtés au pied de la montagne dite Rocklandberg, où coulait un petit ruisseau qui porte le nom de Doornrivier.

1774. Novem.

Ce canton, tout aride et désert qu'il est en été, est cependant fréquenté en hiver par les Colons des environs, qui s'y réfugient, sur-tout dans les saisons des pluies. Le peu de pâturage qu'on y trouve alors, est plus que suffisant pour élever un grand nombre de moutons qui s'y engraissent tellement, que ceux qui sont les plus

1774. Novem.

maigres en apparence, se trouvent encore trop gras pour être mangés sur le champ. Les bouchers du Cap viennent ici en hiver pour faire leurs achats de moutons; quoique le chemin d'ici au Cap soit de près de cent lieues, les moutons en y arrivant se trouvent toujours en fort bon état et tels qu'on les desire.

Le 2 novembre, j'escaladai avec M. Masson la montagne du Bockland, qui de tous les côtés est d'un accès assez difficile; nous y trouvâmes entre autres plantes l'*Aloes-dichotoma* dont les tiges creuses servent aux Hottentots pour en faire leurs carquois. En quittant ce canton, nous nous éloignâmes un peu du bord de la mer, située sur notre gauche; le pays des grands et des petits Namaquas se trouve de ce côté. Cette nation très-nombreuse est surtout riche en bestiaux; les bœufs m'y ont paru d'une espèce différente de celle que l'on trouve chez les Colons hollandais et les Cafres. Je leur ai trouvé des jambes plus hautes et le corps plus fort que ceux de la colonie, mais sans bosse apparente sur le dos.

Le Bockland où nous entrâmes alors, ne présente qu'une montagne assez élevée

et dont le plateau est fort étendu; cette construction est sur-tout très-visible près du bord de la mer, où différentes saillies de cette montagne forment des rochers qui s'étendent assez avant dans la mer. Les couches dont est composée cette montagne paraissent d'une roche inégale; la supérieure est de grès, dans laquelle sont enclavés beaucoup de fragmens de silex en forme de galets; ce grès n'est pas très-dur; en plusieurs endroits, les eaux de la pluie et les intempéries des saisons en ont accéléré la décomposition. 1774. Novem.

Les Hottentots du Bockland, ainsi que ceux qui habitent le Rockeveld, étaient autrefois plus nombreux et dans un état plus florissant qu'ils ne se trouvent à présent. La Compagnie leur achetait dans les temps passés beaucoup de bestiaux qu'elle payait en fer, en tabac, en vérotterie et en eau-de-vie. Depuis plusieurs années ce commerce d'échange a entièrement cessé, à cause de la mauvaise foi de ceux qui étaient chargés de ce trafic, et des violences qu'ils faisaient éprouver à cette nation paisible. Plus d'une fois on a vu que les caporaux envoyés du Cap avec une troupe de soldats pour trafiquer avec les Hottentots de ce

1774. Novem. canton, leur enlevaient de force des veaux et des moutons dont ils s'enrichissaient pour leur propre compte. Le gouvernement ne peut pas avoir ignoré une conduite aussi indigne; mais il a toujours jugé à propos de fermer les yeux sur tous les abus de ce genre.

Actuellement les Hottentots du Bockland n'entretiennent plus des troupeaux aussi nombreux que dans le temps où le commerce d'échange existait; plusieurs tribus ont même abandonné le canton, et se sont mises à l'abri des vexations et des mauvais traitemens des Hollandais. Si jamais la Compagnie reprenait ce commerce, elle ne pourrait le tenter qu'avec les Cafres et les Namaquas. Les richesses de ces deux nations consistent principalement en bestiaux; et comme leur territoire n'a point encore été entamé par les Colons, ce commerce d'échange ne peut devenir que très-lucratif pour la Compagnie hollandaise.

Nous rencontrâmes ici une troupe de cent hommes, qui revenait d'une expédition qu'elle avait faite contre les Boshman; selon leur rapport ils en avaient tué une centaine; ils emmenaient vingt prisonniers presque tous enfans.

Pour défendre les propriétés des Colons contre l'invasion des Hottentots sauvages ou les Boshman, la Compagnie entretient en plusieurs endroits des postes dont la garde est confiée à des soldats commandés par un officier ou caporal. Du côté de l'Ouest on ne trouve aucun de ces postes, quoiqu'il soit exposé plus que les autres parties de la colonie. Cette négligence du gouvernement a forcé les fermiers de ce canton à se procurer eux-mêmes les armes nécessaires pour se défendre en cas qu'ils soient attaqués. Les plus riches fournissent ordinairement de la poudre, du plomb et les chevaux dont ils peuvent avoir besoin; ils choisissent parmi eux un caporal de campagne pour les commander. Lorsque les circonstances exigent des forces plus considérables, alors le gouvernement fournit à ces fermiers de la poudre, des balles, de l'eau-de-vie et des menottes.

1774. Novem.

En quittant le Rockeland pour nous rendre dans le Roggeveld, nous passâmes le Hautumberg, montagne à peu près de la même élevation et de la même construction que le Roggeveld. A mesure que nous avançâmes, le sol devenait de plus

1774. Novem.

en plus stérile ou aride ; et quoique le plateau du Hautum soit arrosé par plusieurs grandes rivières, il n'en est pas plus fertile; car toutes ces rivières se trouvent à sec pendant l'été. Après avoir voyagé plusieurs jours dans ce désert, nous arrivâmes enfin chez le Colon Van-Wyck, dont l'énorme embonpoint et la stérilité du canton qu'il habite, contrastait singulièrement avec la maigreur. Ce fut dans les environs de cette ferme que je découvris le champignon singulier dont j'ai fait mention dans le Chapitre précédent, et auquel j'ai donné le nom de *Hydnora africana;* il croît toujours sous l'Euphorbia Tirucalli, plante qui dans ce pays forme un buisson considérable. La partie inférieure de ce champignon est recherchée par les Hottentots et par plusieurs animaux qui la mangent (1).

Le 14, nous arrivâmes près la rivière de Rhinocéros; au défaut d'habitation nous fû-

(1) L'auteur a reconnu depuis, que le prétendu champignon dont il est question ici, et qui se trouve figuré dans les actes de l'académie de Stockholm, appartenait à la Monadelphie Triandrie; Murray l'a décrit dans le *Systema vegetabilium* sous le nom d'Aphyteja Hydnora.

mes obligés de passer la nuit en pleine campagne, et dans un lieu où peu de jours auparavant un lion avait tué un Zèbre, dont les restes se trouvaient encore très-reconnaissables. Les lions qui habitent en nombre les montagnes des environs, sont pour les fermiers un véritable fléau, et sont aussi redoutés que les Boshman. On m'a raconté plusieurs faits sur les dangers auxquels les fermiers se trouvent souvent exposés par les visites des lions; en voici un arrivé à un fermier nommé Korf, à peu de distance de l'endroit où nous passâmes la nuit. Depuis plusieurs jours, un lion se tenait caché dans les roseaux dont était couvert un petit ruisseau en face de la maison de ce fermier. Un voisin aussi redoutable, en imposait non-seulement aux bestiaux accoutumés à s'abreuver à ce ruisseau, mais encore les Hottentots naturellement peureux, et le fermier n'osait en approcher pour y prendre l'eau dont il pouvait avoir besoin. Fatigué à la fin de se voir pour ainsi dire bloqué dans sa maison, le fermier, accompagné de plusieurs Hottentots, entreprit de l'attaquer. Il s'était muni d'un bon fusil, et lui tira plusieurs coups dans les roseaux espérant ou de le tuer ou de l'en chasser.

1774.
Novem.

1774. Novem. La position qu'avait choisie le lion, le mettait à l'abri des coups de fusils que le fermier lui tira de temps en temps, et ne fit que l'irriter au point, que dans un moment que le fermier avait tiré son coup, sans avoir eu le temps de recharger son fusil, il s'élança sur lui et le saisit avec ses griffes terribles autour du corps. Le fermier, qui dans ce moment critique se vit abandonné de ses Hottentots, fut obligé de se défendre seul contre le lion. Quoique grièvement blessé au côté, il eut la présence d'esprit d'enfoncer sa main dans la gueule du lion pour se garantir de ses dents terribles. On imagine bien que la main fut extrêmement maltraitée, le lion se voyant sur le point d'être étouffé, exerça toute sa fureur contre elle, et le fermier ne la retira que toute moulue et réduite en morceaux. La perte de sang qu'avait éprouvé le fermier, tant de la main que de plusieurs autres blessures, le fit tomber sans connaissance; sur quoi le lion l'abandonna et se retira à l'endroit même d'où le fermier l'avait voulu chasser. Après que le blessé fut resté quelque temps sans connaissance, il revint à lui et retourna dans sa maison, où il se fit lui-même l'amputation de la

main, en appuyant sur l'articulation une hache sur laquelle il fit donner un coup de massue par un de ses gens. 1774. Novem.

Le jour suivant nous nous rendîmes à Daunis, où les Boshmann venaient d'incendier les fermes et chasser les Colons; delà, nous longeâmes le *Droogerivier* (rivière sèche). Deux fermiers que nous y rencontrâmes, et qui venaient du même endroit que nous venions de quitter, nous conseillèrent d'être sur nos gardes, parce qu'un lion nous avait suivis pendant quelque temps de très-près; un troupeau de mouton qui paissait dans les environs, paraissait l'avoir détourné pour l'instant.

Le 16, nous nous trouvâmes au pied de la montagne dite *Roggenveldberg;* le lendemain nous arrivâmes dans le Roggenveld même, où nous logeâmes à la ferme de W. Staenkamp. Cette partie du Roggenveld s'appelle l'inférieure, moins pour la distinguer d'une partie plus élevée, mais parce qu'elle se trouve plus éloignée du Cap : le nom de Roggenveld lui vient d'une espèce de seigle sauvage qui croît en quantité dans les broussailles de ce canton.

Le Roggenveld est entièrement dépourvu de bois et de forêts; on n'y voit que des

1774. Novem.

plantes du genre de *Mesembryanthemum*, de *Pteronia*, de *Stoebe* et d'*Othonna*, qui y forment des buissons épars. Les pâturages de ce canton ne conviennent qu'aux moutons et aux chevaux, dont les Colons nourrissent des troupeaux nombreux; mais ils sont trop peu nourrissans pour les bœufs ; c'est la raison pour laquelle les Colons ne possèdent que très-peu de ces derniers. Le Roggenveld est une véritable montagne à couches, qui ne se trouve cultivée que depuis environ trente ans. La couche supérieure est un grès, qui en plusieurs endroits présente de grosses masses, dont on tire parti pour la construction des maisons; la couche intermédiaire plus puissante que la supérieure est une véritable ardoise, et l'inférieure du sable rouge mélangé d'argille et de galets.

Le sol dans la partie moyenne du Roggenveld est composé d'une bonne terre noire, entremêlée d'argile, et paraît assez propre à la culture. Ici, ainsi que dans le Camdebo, il ne pleut point en hiver; ce n'est qu'au printemps et en été que les orages y amènent la pluie.

Depuis le 18 jusqu'au 20 novembre, nous visitâmes plusieurs autres fermiers; quoique nous approchassions alors de l'été, le froid

était encore très-sensible, il gelait même toutes les nuits, et les vents glaçans nous incommodaient beaucoup. 1774. Novem.

Le 23, nous arrivâmes sur les fermes des Colons Nels et de Vanwyck; elles sont situées à l'entrée d'une vallée extrêmement profonde, qui s'étend jusqu'au Karo. Malgré les rigueurs de la saison les Hottentots que nous rencontrions, paraissaient peu sensibles au froid; une peau de mouton dont était fait leur Kross, leur servait pour tout habillement ; rarement nous en vîmes qui eussent des souliers.

Il y a des années où ce canton est visité par des bandes innombrables de gazelles, qui d'ici vont se rendre dans le Bockveld; par-tout où elles passent elles dévastent les campagnes, et les fermiers sont obligés de garder jour et nuit les champs qu'ils veulent préserver de leurs ravages. Ces gazelles observent dans leur marche, un certain ordre que rien ne saurait leur faire abandonner; elles sont disposées par rangs et se tiennent très-près les unes des autres ; l'approche d'un lion ou d'un autre animal carnacier ne les épouvante pas, et ne ralentit ni accélère leur marche : il en est de même d'un coup de

1774. Novem. fusil; si par ce moyen on en abbat quelques-unes, le restant de la troupe leur passe sur le corps, et ne semble prendre aucune part au sort de leur compagne. Il est vraisemblable que le défaut de pâturage ou la sécheresse force ces animaux à de telles émigrations, ils viennent probablement de quelque canton près dès tropiques, et se répandent alors dans les différens pays limitrophes.

Le 25, nous nous rendîmes à Kreutsfonteyn chez le fermier Kreste. Ici commence le moyen Roggenveld, qui n'est séparé du premier que par l'arête de la montagne. Nous étions sur le point de poursuivre notre chemin, lorsque mon cheval dans le moment qu'on l'abreuvait fut mordu par un serpent au poitrail : à peine avais-je fait cinquante pas, qu'une des jambes de devant se roidit et gonfla si prodigieusement, que l'animal ne put plus faire un seul pas, et que je me vis dans la nécessité de le laisser à la ferme.

Le 26, nous visitâmes le Colon Kutsié, dont le fils avait été mordu à la main par un petit serpent peu de jours auparavant. On avait d'abord scarifié la main et appliqué des ventouses pour retirer le poison;

après quoi, on fit tenir la main blessée dans une eau vitriolisée, qui, à ce que l'on disait, en était devenue noire; l'application d'un oignon et le sang desséché de tortue répandu sur la plaie, et qui y prit la fluidité d'un véritable sang, opéra ensuite la parfaite guérison du blessé. Le sang des tortues, qui passe pour spécifique contre la morsure des serpens, aurait-il une plus grande attraction avec les poisons du serpent, que le sang humain? 1774. Novem.

Nous rencontrâmes ici une seconde troupe composée de 90 hommes, tant Colons que Hottentots, envoyée dans le Roggenveld, pour donner la chasse aux Boshmann; elle avait précédemment tué environ 250 de ces derniers. La troisième troupe, envoyée aux montagnes de neige, avait tué près de 400 de ces brigands; l'affaire paraissait avoir été chaude; car sept des Colons avaient été blessés par les flèches des Boshmann, sans que les blessures eussent eu des suites dangereuses.

Les Boshmann sont devenus un véritable fléau pour les Colons du Roggenveld. Ils s'emparent quelquefois de troupeaux entiers qu'ils emmènent du pâturage avec tant de célérité, que souvent ils se trouvent

1774. Novem.

déja à des distances considérables des fermes, avant que les propriétaires en reçoivent l'avis. Les bestiaux, hors d'état de suivre le troupeau dans des courses forcées que les Boshmann leur font faire, sont aussitôt tués d'un coup de hassagaye, pour ne point ralentir la marche des autres. De cette manière, les Boshmann avaient emmené du Roggenveld, pendant les deux dernières années, 10,000 moutons, sans compter les bœufs, et un grand nombre d'esclaves et de maîtres qui avaient été tués dans ces dévastations. Lorsqu'ils méditent de ces coups, les Boshmann ont grand soin de placer sur les hauteurs des environs, des vedettes pour observer les démarches que les Colons font à leur égard. Lorsqu'ils se trouvent dans des endroits où ils croient être en sureté, ils forment des Kraals avec des branchages dans lesquels ils vivent du produit de leur déprédation, jusqu'à ce que la faim les oblige à tenter quelque nouvelle entreprise. Si les Colons les poursuivent à cheval, ils se retirent dans les montagnes et dans les fentes des rochers, d'où ils lancent des pierres ou des flèches sur ceux qui cherchent à les débusquer.

Le

Le 29, nous côtoyâmes le Vishrivier, pour nous rendre à la ferme de J. Theron. Je perdis sur cette route une partie de mes collections par la négligence du cocher, le chariot ayant renversé dans un endroit où je ne m'y attendais pas. 1774. Nov.

Le 1er. décembre, nous visitâmes le Colon Esterhuys, sur la ferme duquel nous restâmes plusieurs jours, pour nous mettre à l'abri de l'orage, accompagnés de neige, de grêle, et d'un froid glaçant que nous éprouvâmes sans discontinuer pendant plusieurs jours de suite. Quelque envie que nous eussions de visiter, comme à notre ordinaire, les environs, nous fûmes obligés de garder la maison, et de nous envelopper de nos capottes, pour nous garantir du froid excessif, accompagné du vent de Nord et de Nord-Ouest, qui le rendait encore plus sensible. L'exposition très-élevée de l'habitation où nous nous trouvâmes relativement au Karoveld, situé au-dessous de nous, était peut-être cause de ce changement subit de température : l'élévation dont je parle m'a paru aussi considérable que celle de la montagne, de la table à la ville du Cap. Décem.

Le 3 au matin, nous quittâmes ce pays

1774. Décem.

d'hiver; notre dessein était de passer par le Roggenveld; mais le mauvais état dans lequel se trouvait notre attelage, la douleur que causait aux pieds de nos bœufs déja attaqués de la maladie des ongles, le sol pierreux et inégal sur lequel nous marchions, nous obligea de changer de dessein. Le chemin que nous avions choisi pour descendre de la montagne, était non-seulement trop rapide, mais en plusieurs endroits couvert d'une croûte de glace assez épaisse. Pour préserver notre chariot et notre attelage d'être précipités dans des abîmes affreux, sur les bords desquels il fallait poursuivre notre route, nous fûmes obligés d'enrayer plusieurs fois les roues de derrière, et de placer à chaque côté des Hottentots pour garantir le chariot d'une chûte qu'il auroit pu faire en avant, et qui aurait pu écraser une paire de nos bœufs. Avant d'arriver à une habitation où nous pouvions compter de trouver quelques rafraîchissemens, il nous fallait nécessairement traverser un canton aride et désert, dans lequel nous ne pouvions espérer aucune ressource; cette considération nous avait engagé à nous procurer à l'habitation que nous venions de quitter les provisions

nécessaires, avec lesquelles nous espérions faire cette route. Le canton que nous trouvâmes était effectivement aussi désert que brûlant, et ne paraissait offrir aucun moyen de subsister à un être vivant. Le défaut total d'eau en avait banni jusqu'au plus petit oiseau, dont jusqu'alors nous avions toujours rencontré quelques-uns dans les cantons déserts que nous avions parcourus. Les seuls végétaux que produisait ce sol ingrat, consistaient en quelques plantes grasses, propres à ces déserts, et dont les feuilles succulentes servaient de nourriture à une espèce de rat de terre, que nous vîmes sortir de leurs troux, tous les matins, avant le lever du soleil.

1774. Décem.

Le 4, nous passâmes à côté de la ferme du Colon Meyburg, située au pied de la montagne; de là nous nous rendîmes à Goudbloomskloof. Le 5, nous nous trouvâmes sur le bord *d'Ongelycksrivier* (rivière de malheur); nous restâmes deux jours dans cet endroit, pour attendre un Colon qui faisait le voyage du Cap, et qui nous avait promis ses relais, pour nous faire passer plus vite le Karo; après avoir attendu inutilement deux jours, nous nous vîmes forcés de partir seuls, nos provisions

1774. Déc. touchaient d'ailleurs à la fin, et nous courûmes risque de périr dans le désert, avant d'arriver à une habitation où nous aurions pu nous remettre de nos fatigues. L'endroit où nous avions attendu le Colon ne produisant absolument rien, nous le quittâmes à onze heures du soir. Au lever du soleil nous nous vîmes sur le bord d'un petit ruisseau qui coule au pied du Paardeberg, montagne peu élevée et séparée de celles que nous avions vu dans notre route. L'eau dont nous avions rencontré de petites portions dans quelques creux, était non-seulement d'un goût saumâtre, mais encore tellement trouble et chargée de parties argilleuses, que pour en boire, il fallait la sucer à travers nos mouchoirs.

Le 8, nous atteignîmes le Dornrivier; l'aridité du sol s'étendait jusqu'ici; nous ne vîmes qu'un champ pelé, sans arbres et arbustes.

Le 9, nous arrivâmes chez le fermier Vandermervels, qui paraissait fort intelligent dans toutes les branches de l'économie rurale. On me recommanda ici comme un remède lithontriptique la décoction de l'Indigo en arbre (Indigofera arborea). Notre hôte nous céda à un prix honnête

un mouton que nous fîmes saler, et qui nous servit pour toute nourriture, durant la route. 1774. Déc.

Le 11, nous nous arrêtâmes à Verkeerde Valey, endroit charmant, où nous résolûmes de rester quelques jours, pour nous reposer des fatigues des journées précédentes, et pour mettre en ordre les objets que nous avions ramassés pendant ce voyage.

Le 14, nous passâmes une vallée étroite, connue sous le nom de Straet (rue); le soir nous couchâmes chez le Colon Vass, près de Hexerivier. C'est ici que les fermes commencent à être moins éloignées les unes des autres, et que nous n'avions plus à craîndre de rester des journées entières sans trouver une goûte d'eau, ni un gîte pour nous reposer la nuit.

Le 17, nous poussâmes jusqu'à Rode-Sand, que l'on peut considérer comme la clef du pays situé derrière la chaîne des montagnes, qui s'étend en travers, depuis le Cap jusque très-avant dans le pays. Si l'on excepte les Colons établis au Nord-Est du Cap, et qui peuvent y arriver par Hottentot Holland, tous les autres sont obligés de passer par Rode-Sand, lorsqu'ils veulent

1774. Déc. se rendre à la ville. Depuis quelque temps, un chirurgien vient de s'établir à Rode-Sand, qui en même temps fait le métier d'apothicaire : cet homme paraissait y faire fortune; car les Colons aiment mieux payer un peu plus cher leur médecin à Rode-Sand, que de se rendre au Cap avec des malades auxquels un pareil voyage ne convient pas toujours. Après plusieurs petites tournées que je fis hors de la grande route, dans des endroits qui piquaient ma curiosité, j'arrivai enfin avec mes compagnons le 29 décembre à la ville, après une absence de trois mois.

Depuis l'établissement de la Compagnie hollandaise au Cap, elle a fait faire à plusieurs personnes attachées à son service, des voyages dans l'intérieur de l'Afrique, tant pour reconnaître les pays limitrophes, que pour établir des relations commerciales entre les différentes nations ses voisines. Voici un aperçu rapide de plusieurs expéditions faites à différentes époques.

En 1669, le gouvernement du Cap envoya quelques personnes à la baie de Saldanha, qui alors en prirent possession au nom de la Compagnie.

En 1670, deux sergens Kruydhof et

Kruse furent envoyés à la baie des Moules (Mosselbay), dont ils prirent en même temps possession. 1775. Janvier.

En 1683, l'enseigne Olof Berg fut envoyé par la Compagnie dans le pays des Namaquas.

En 1685, le gouverneur Vander Stell visita le même pays, et passa même jusqu'au tropique; il fut accompagné par 56 Européens, 2 Macasses, 3 Esclaves et 6 Bourgeois du Cap. Ils menaient avec eux deux canons, huit charettes, sept chariots et un grand nombre de chevaux et de bœufs; le but du voyage de ce gouverneur paraît avoir été de prendre des renseignemens exacts sur les mines de cuivre que l'on trouve dans le pays des Namaquas, et que cette nation exploite sans beaucoup d'art. La Compagnie paraît avoir voulu s'assurer si les travaux de mines de ce pays auraient pu lui convenir, et si le combustible pour la fonte du minerais s'y trouverait en assez grande quantité, et à portée de quelques ports de mer, pour en faciliter le transport. On n'a pas pu me donner des détails plus circonstanciés sur ce voyage, auquel le gouverneur avait mis près de quinze semaines.

Pendant tout le temps que les Colons

1778. Janvier. entretinrent un commerce d'échange avec les Hottentots, plusieurs grands voyages furent entrepris dans cette vue.

En 1702, quarante-cinq Colons, accompagnés de quatre chariots et des bestiaux nécessaires, furent envoyés dans le pays des Cafres. Un pareil voyage se fit en 1704 dans le pays des Namaquas, et l'année d'après l'intendant de Starenberg se rendit chez cette nation pour y échanger des bestiaux.

Le voyage le plus important a été entrepris en 1761 pendant le gouvernement de feu M. Tulbagh. Le nombre des personnes attachées à cette expédition, était de 17 Chrétiens et 68 Hottentots, sous la conduite du Colon Hope; ils amenèrent 17 chariots, une grande barque, et tout l'attirail pour un voyage long et pénible. La relation de ce voyage étant imprimée et connue, je puis me dispenser d'en parler plus au long. De tous les voyages entrepris dans cette partie de l'Afrique, c'est celui qui aurait pu nous donner le plus d'éclaircissement sur les pays situés entre le Cap et le Tropique. Mais, quoique M. de Tulbagh n'eût choisi pour être à la tête de cette expédition que des Colons actifs et intelligens, néanmoins le

succès de ce voyage n'a pas été aussi heureux qu'on l'espérait. L'intérêt personnel de plusieurs Colons qui composaient cette expédition, et les inconvéniens qu'une Compagnie nombreuse a dû naturellement éprouver dans un pays aride et désert, et souvent impraticable pour les routes, peuvent également avoir contribué à faire échouer l'entreprise.

1775. Janvier.

Je passe ici sous silence le voyage du D. Sparmann et celui de M. Vaillant dont on attend la suite. Mais de tous les voyageurs modernes qui ont parcouru les possessions hollandaises du Cap et les pays limitrophes, aussi loin que des circonstances physiques ont pu le permettre, personne ne mérite plus d'attention que le colonel Gordon. Attaché depuis long-temps au service de la Compagnie, doué de toutes les qualités d'un bon observateur, jouissant d'une constitution en état de résister aux fatigues, ce militaire a fait un grand nombre de voyages dans cette partie de l'Afrique, plusieurs à des distances très-considérables du Cap. Il a souvent voyagé seul et à pied, sans être accompagné de qui que ce soit; mais les courses répétées qu'il a faites dans ce pays, sachant parfaitement bien le langage des

1775. Janvier.

Hottentots, et s'accommodant, en cas de besoin, de leur façon de vivre, il a toujours vaincu les obstacles qui ont rebuté plus d'un Européen à l'imiter. M. Gordon paraît peu jaloux de ses découvertes, et en général très-communicatif; la carte la plus exacte du Cap, a été dressée par lui, ainsi que le premier dessin de la Giraffe, fait d'après nature : il semble que plusieurs voyageurs modernes ont profité des découvertes de M. Gordon, et publié sous leur nom les renseignemens que cet homme instruit a bien voulu leur communiquer. Il serait à désirer que M. Gordon publiât enfin les observations qu'un grand nombre de voyages lui a permis de faire, et que personne n'a pu entreprendre avec autant de succès que lui.

CHAPITRE VIII.

L'auteur quitte le Cap pour se rendre à Batavia ; son arrivée dans cette ville ; description de la ville ainsi que du gouvernement et du commerce de la Compagnie. Habitans et gouvernement de l'île de Java ; productions naturelles.

Peu de temps après mon retour à la ville, je reçus d'Amsterdam non-seulement des secours pécuniaires assez considérables, mais encore des lettres de recommandation pour le gouverneur général de Batavia. Le temps approchait d'ailleurs que les bâtimens destinés pour l'île de Java, quittaient le Cap ; il fallut par conséquent me préparer pour le voyage de Batavia et du Japon. Un séjour de trois ans au Cap, les liaisons amicales que j'y avais contractées, et les obligations que j'ai eues à plusieurs personnes distinguées, firent que je ne m'en éloignai qu'avec regret.

1775. Janvier.

Le 2 mars, je me rendis à bord du Loo, vaisseau appartenant à la Compagnie, conduit par le capitaine Berg, et destiné pour Batavia : j'y fus reçu en qualité de chi-

1775. Janvier.

rurgien extraordinaire. Le vent nous étant très-favorable, nous quittâmes le même jour la baie de la Table; notre capitaine dirigea sa course vers le Sud jusqu'au 40 de latitude; après quoi nous tirâmes à l'Est. Le 5 avril, dans l'après-dîner, nous découvrîmes l'île Saint-Paul; la nuit d'après, nous passâmes entre cette île et l'île Amsterdam. Le 6, nous n'aperçumes plus cette dernière. Le 2 mai, nous vîmes l'île Mone. Le 3, le matelot de garde découvrit au loin l'île de Java; nous la vîmes plus distinctement le lendemain et les jours suivans: les montagnes très-élevées de cette île, couvertes de bois jusqu'au sommet, offraient l'aspect le plus riant et le plus agréable. Le 9, nous passâmes à la vue de Klappérinsel; le lendemain, nous entrâmes dans le détroit de Sunda, entre l'île de Java et celle des Princes (1). Le vent s'était ra-

(1) On donne à l'île de Java une étendue de 4800 lieues quarrées. Plusieurs chaînes de montagnes la traversent, et deux volcans s'y font remarquer. Java est une des îles les plus fertiles des grandes Indes: elle est divisée en quatre provinces principales; savoir, Bantam, Jakkatara, Scheribon et la côte orientale de l'Ile. Bantam est

lenti les jours suivans, et notre vaisseau ne faisait que peu de chemin : le capitaine dépêcha le 12 un officier de notre bord pour Batavia, pour remettre au gouverneur les lettres de la Compagnie, et autres papiers intéressans. 1775. Mars.

Le 14, un grand nombre de barques Javanoises vinrent nous offrir des fruits et des légumes dont elles étaient chargées. On eut soin de recommander aux gens de l'équipage l'usage modéré de ces fruits, surtout des ananas qui, quoique très-agréables au goût, causent souvent des dyssenteries et des diarrhées dangereuses, principalement aux personnes attaquées du scorbut.

Le 18, nous arrivâmes après plusieurs jours de calme à la rade de Batavia, où nous jetâmes l'ancre. Cette rade est assez spacieuse, mais peu profonde et d'un fond vaseux, la profondeur diminue même tous

gouverné par un roi qui vit sous la dépendance de la Compagnie hollandaise, ainsi que plusieurs autres petits souverains dont la puissance est extrêmement limitée. Outre le sucre dont les Hollandais possèdent des plantations considérables, on y cultive également beaucoup de café, du riz et du coton.

1775. Mai. les ans, tandis que la plage s'éleve à vue d'œil. Le grand nombre de petites îles dont se trouve couverte la rade, défend la ville contre les ouragans; plusieurs de ces îles renferment des magasins à l'usage de la Compagnie. Les bâtimens peuvent se mettre à l'ancre à peu de distance de la ville, et on remonte ensuite la rivière dans des barques. Je me rendis le lendemain accompagné du capitaine dans le Heerenlogement, grande et belle auberge destinée pour les étrangers.

La ville de Batavia est grande et belle; à l'embouchure de la rivière elle est défendue par un fort ou château d'eau, dont les canons peuvent battre toute la rade; mais il se trouvait alors en assez mauvais état, et en plusieurs endroits l'eau y avait fait des brèches considérables.

Les rues de Batavia ne sont point pavées, parce que les pierres échauffées par l'ardeur du soleil brûleraient les pieds nus des esclaves, ainsi que ceux des chevaux qui dans ce pays ne se trouvent jamais ferrés. Dans la plupart des grandes rues, on aperçoit cependant une rangée de pierres, destinées pour les piétons Européens. Les canaux qui traversent la ville sont pourvus

en plusieurs endroits de batteries garnies de canons, qui en cas de tumulte peuvent battre les canaux et les rues; on s'est quelquefois trouvé dans la nécessité d'employer ce moyen, pour contraindre les esclaves ou les Javanois à rester dans leurs maisons, lorsque quelque émeute commençait à éclater (1). 1775. Mai.

Vers l'intérieur de l'île, Batavia a un faubourg très-beau et grand, habité par des Européens, des Chinois et plusieurs autres nations indiennes. Hors du faubourg, on trouve un grand nombre de maisons de campagne et de beaux jardins, appartenans aux habitans les plus riches de la ville. Il y a six églises à Batavia, dont deux pour les Réformés, une pour les Portugais, une pour les Luthériens, l'église de l'hôpital et celle de la citadelle.

---

(1) L'aspect de batteries au milieu d'une grande et belle ville comme Batavia, ne prévient pas sans doute en faveur du gouvernement hollandais. L'étranger qui arrive pour la première fois dans ce pays, pour peu qu'il ait l'ame un peu sensible, doit être saisi d'indignation, en apprenant par quels moyens et à quel prix on nous procure une partie de nos jouissances.

1775. Avril.

Devant une des portes se trouve l'observatoire, construit aux frais d'un ministre protestant, nommé Moore; depuis la mort de ce savant, on n'en fait plus aucun usage. La Compagnie hollandaise possède dans la ville une imprimerie qui est assez bien entretenue, et une très-belle bibliothèque, dont le catalogue fut imprimé en 1752.

Les habitans de cette grande ville sont composés de différentes nations Indiennes que le commerce et les spéculations mercantiles ont réunies ici. Outre les Javanois, c'est-à-dire les indigènes de l'île de Java, il y a à Batavia un très-grand nombre de Chinois, lesquels, comme les juifs à Amsterdam, exercent un commerce très-étendu, et plusieurs arts et métiers. Outre les Chinois établis dans la ville et les faubourgs, on en trouve encore un assez grand nombre dans les campagnes, aux environs et dans l'intérieur du pays (1). Les Européens établis à Batavia parlent géné-

(1) D'après les relations les plus authentiques, la population de la ville de Batavia est estimée à 140000 ames; on y compte 5270 maisons, tant dans la ville que dans les faubourgs.

ralement

ralement hollandais; les autres nations et les esclaves se servent du malais qui est la langue la plus répandue dans les grandes Indes : un étranger qui ne saura que cette langue se tirera toujours d'affaire ; il en est du malais aux grandes Indes, comme du français en Europe. 1775. Avril.

Pendant que j'étais encore à bord du vaisseau, j'avais fait parvenir à leur adresse les lettres de recommandation que j'avais reçues pour le gouverneur de Batavia Della Parra et le sénateur Radermacher. Le lendemain de mon arrivée je leur rendis visite ; ils me reçurent avec beaucoup d'honnêteté, et me promirent tous les secours dont je pourrais avoir besoin pour le voyage du Japon. M. le Sueur, médecin du Cap, m'avait également adressé au docteur Hofmann, médecin célèbre de Batavia, qui me combla d'amitié, et m'invita de prendre le logement et la table chez lui.

Le départ des vaisseaux destinés pour le Japon n'étant fixé que pour la fin du mois de juin, j'eus un intervalle de trois mois pour observer les productions naturelles de l'île de Java, et prendre quelques renseignemens sur les habitans du

1775. Avril. pays, ainsi que de connaître de plus près l'état du commerce que la Compagnie fait dans les grandes Indes, et dont le centre est la ville de Batavia. Le grand conseil de Batavia m'avait fait expédier ma commission comme premier chirurgien d'ambassade, et l'ambassadeur, destiné pour la cour du Japon, avait reçu l'ordre de m'emmener avec lui à la cour, et faciliter mes projets autant que la nature de sa mission pouvait le permettre. Pour me rendre mon séjour de Batavia plus instructif, M. Radermacher m'avait procuré pour m'accompagner un Javanais très-intelligent qui connaissait très-bien les noms malais de différentes plantes que nous rencontrâmes, ainsi que l'usage médecinal qu'en font les natifs.

Le degré de chaleur qu'indiquait le thermomètre pendant mon séjour à Batavia, n'était pas aussi haut que la latitude me le faisait présumer; il y est ordinairement, à ce qu'on m'a dit, entre 80-86 degrés du thermomètre de Farenheit; mais la chaleur ne m'a pas paru moins forte et étouffante, à cause de la position basse de la ville, bâtie le long de la mer, et qui est presque toujours couverte et enveloppée de vapeurs

et de brouillards, sans que les vents un peu violens les fassent disparaître. Vers le soir il s'élève à la vérité un petit vent de terre assez frais; mais son effet n'est pas trop sensible et de peu de durée. Cette pésanteur de l'air rend le séjour de Batavia mal-sain, sur-tout pour les étrangers et et les nouveaux venus, et l'habillement le plus léger devient encore insupportable pour ceux qui entre 9 et 4 heures ont des occupations qui exigent des courses, ou de s'exposer au soleil. Pour ne point souffrir de la chaleur, la plupart des affaires de commerce, ainsi que les audiences que donne le gouverneur, se font le matin entre 7 et 8 heures. Le gouverneur, ainsi que les personnes qui occupent un certain rang à Batavia, se servent pour parcourir la ville de petites voitures légères et couvertes : au lieu de glaces, elles sont pourvues de rideaux de taffetas très-légers, qui garantissent des rayons du soleil, sans intercepter le courant d'air. L'étiquette de ce pays assigne à chaque rang de personnes l'espèce de voiture dont elles peuvent faire usage en public; celles qui occupent les premières places à Batavia sont les seules qui ont le droit de se servir de voi-

1775.
Avril.

1775. Avril. tures dorées; d'autres n'osent avoir que des voitures peintes. Le gouverneur et les sénateurs se font précéder d'un coureur à pied toutes les fois qu'ils sortent en voiture.

L'habillement des habitans de Batavia est en général très-simple, peu d'hommes portent des perruques, la plupart ont leurs cheveux naturels; il est rare d'y voir une tête frisée et poudrée; les femmes observent la même simplicité; elles portent leurs cheveux entortillés en forme de houpe au haut de la tête, assujettis par une guirlande de sambac espèce de jasmin (Nyclanthes sambac), ou quelques bijoux.

Les habitans de Batavia se distinguent des Hollandais établis dans les autres parties du monde par une hospitalité sans exemple. L'étranger qui arrive à Batavia est peu embarrassé de sa subsistance. Les personnes en place ainsi que les riches, tiennent pour l'ordinaire deux fois par semaine table ouverte, où l'on admet outre les personnes invitées les étrangers que chacun veut amener. Pour peu qu'un étranger soit adressé à quelque personne distinguée, le séjour de Batavia ne lui devient guère coûteux, il n'a qu'à se pro-

curer un petit logement, et s'acheter un esclave pour domestique : voilà à peu près toute sa dépense pendant son séjour; l'hospitalité des habitans supplée le reste. 1775. Avril. Mai.

A Batavia l'eau est réputée mal-saine, elle contient des parties salines qui occasionnent aux nouveaux débarqués des dévoiemens et souvent des dyssenteries. Les habitans conservent celle dont ils font usage dans de grandes cruches de terre apportées du Japon; elle y dépose au bout de quelque temps toutes les parties hétérogènes; ensuite on y étend des barres de fer rougies qui en corrigent également la qualité mal-faisante. Plusieurs causes contribuent sans doute à rendre le séjour de Batavia dangereux pour les Européens; sur-tout pour ceux qui sont d'une certaine classe, ou adonnés à une vie peu réglée. La chaleur soutenue et l'air constamment humide influe indubitablement sur les corps des Européens qui souvent y arrivent déja exténués par un voyage long et pénible, portant avec eux le germe de le mortalité dont ils deviennent en peu de temps victimes. L'insouciance d'un grand nombre d'habitans et la malpropreté des canaux qui traversent la ville et dans lesquels on

1775. Avril. Mai.

jette toutes les immondices, achève d'y empester l'air, et d'en rendre le séjour mal-sain au point que Batavia est décrié comme le tombeau des Européens (1).

Les fièvres putrides ont souvent causé des ravages terribles à Batavia, elles deviennent souvent mortelles au bout de deux jours, quelquefois même après 24 heures. On prétend que ceux qui ont échappé à cette maladie, conservent souvent, tout le reste de leur vie, le ventre tendu et dur, et des obstructions difficiles à guérir.

La Compagnie hollandaise entretient à

(1) Depuis que M. Thunberg a quitté ce pays, le gouvernement a pris plusieurs mesures pour procurer à la ville de Batavia plus de salubrité; entr'autres, il a trouvé des moyens pour rendre les canaux plus propres et moins remplis d'une eau croupissante qui favorisoit l'infection et les suites qui en sont inséparables. Il paraît que M. Radermacher, dont l'auteur parle plusieurs fois, a particulièrement part à tout ce qui tend à procurer à cette ville plus de salubrité; c'est à ce même magistrat que l'on doit l'établissement d'une société des arts et des sciences à Batavia, qui a déja publié plusieurs volumes de mémoires intéressans, imprimés à Batavia même.

Batavia deux hôpitaux, l'un dans la ville, l'autre dehors ; ce dernier est particulièrement destiné pour les convalescens : les Chinois, ainsi que les Mores, ont des établissemens particuliers pour y soigner leurs malades. 1775. Avril. Mai.

La diversité des nations que l'on rencontre dans les rues de Batavia, et qui annonce une grande activité de commerce, est très-amusante pour un étranger. Les Chinois sont les Juifs de ce pays; ils exercent toutes sortes de métiers, quelques-uns exclusivement. Je leur ai vu pratiquer une branche de la chirurgie qui n'est point du tout connue en Europe; je parle de l'art de curer les oreilles, et d'en enlever, avec de petits outils et la plus grande adresse, les ordures qui s'y amassent. Ce sont également des Chinois qui ont pris à ferme la douane de la ville, ils font la visite des gros ballots d'une manière fort honnête; de petits paquets n'y sont jamais ouverts (1).

(1) Il est défendu aux femmes chinoises, par des lois très-séveres, de quitter leur pays natal. Les Chinois, établis hors de leur patrie, sont donc obligés de prendre pour femmes des étrangeres. Dans l'île de Java ils se marient sans scrupules

1775. Avril. Mai.

Le nombre d'esclaves de différentes nations indiennes que l'on voit dans les maisons à Batavia, surpasse toute croyance; la vanité et le climat y contribuent, car, pour les mêmes travaux qui, dans d'autres parties des grandes Indes, n'exigent qu'un seul esclave, il en faut deux et même trois à Batavia : l'ostentation exige d'ailleurs un certain appareil de luxe, dont les habitans de Batavia sont grands amateurs, les femmes sur-tout ne se montrent jamais en public, sans être accompagnées d'un grand nombre d'esclaves femelles.

Parmi ces esclaves on n'en trouve jamais qui soient de l'île de Java même. Les Javanais sont regardés comme un peuple libre, et n'obéissent qu'à des supérieurs de leur nation; ils sont tous Mahométans, leur langue diffère du malais. La langue malaye m'a paru un dialecte de l'arabe. Pour l'écrire on se sert des caractères arabes. Une partie de la bible est traduite dans cette langue: il existe également différens livres de prières, des grammaires et quelques dictionnaires en abrégé. Cette langue est très-

avec des Javanaises, quoique ces dernières soient Mahométanes.

simple, facile à apprendre et très-sonore. 1775. Avril. Mai.
La Compagnie hollandaise a fait construire à Batavia une église pour les prosélytes chrétiens qui parlent le malais, elle entretient encore à ses frais un prêtre protestant qui tient des sermons en malais (1). Elle a également à son service plusieurs interprêtes, les uns pour le Malais, d'autres pour la langue Javanaise. Une espèce

(1) M. Forster observe avec raison, que le Malais ne doit point être regardé comme un dialecte de l'Arabe. Selon lui, c'est une langue mère que les habitans de la presqu'île de Malacca ont propagée sur la plus grande partie des îles asiatiques; elle s'étend même sur plusieurs îles de la mer du Sud. Il paraît que des navigateurs arabes ont transmis aux habitans de Malacca les caractères arabes, ainsi que la religion de Mahomet.

Voici une petite liste des ouvrages sur la langue Malaye, qui pourra intéresser les amateurs des langues orientales.

Malaica collectane vocabularia. P. 1. Batavia, 1707, 4to.

Dictionarium Malaico-latinum et latino-malaicum, operâ et studio David. Hex. Batav. 1707, 4to.

Dictionarium, of te Woord en de Spraeckbock in de duytsche en de maleysche Tale. Batavia, 1707. 4to.

1775. Avril. Mai.

de Portugais corrompu s'est encore conservé parmi plusieurs habitans de Batavia; on entend le même langage dans quelques endroits des grandes Indes, où les Portugais possédaient autrefois des établissemens.

Le gouverneur général de Batavia jouit ici des droits d'un souverain, et ne paraît en public qu'avec l'appareil le plus pompeux. Lorsqu'il sort dans son carrosse de

---

Tweede Deel van de collectanea malaica. Batavia, 1708. Cette seconde partie comprend deux dictionnaires de la langue malaye.

Maleyische Spraeckoust, of G. H. Werndly. 8. Amsterd. 1736.

Une partie de la bible en langue malaye, imprimée à Amsterdam, 1733, 4to. sous le titre suivant: 'Eckitâb 'ya 'itu, Segala surat, Perjandjiam lama dad baharuw.

Les pseaumes de David, imprimés à Amsterdam, 1735, 4to, sous le titre SjIOR segala Masmur p Dâûd.

Nieuw Wordenschat in Nederduitsch, Maleyisch en Portugeesh. Batavia, 1780.

Groondt of te Korte Bericht van de Maleysche Tal door J. Roman. t'Amsterdam, 1674, 4to.

Diction ry English et Malayo, Malayo and English, to, wich is added some short grammar rules by Thomas Browrey. London, 1701, 4to.

cérémonie, il est toujours précédé de son écuyer, d'une garde composée de douze hommes à cheval, de deux trompettes, d'un coureur blanc et de quatre coureurs noirs; à chaque côté de la voiture se trouve un officier à cheval; quelquefois le gouverneur se fait suivre par une troupe de 50 à 60 cavaliers, commandés par un enseigne ou un bas-officier. 1775. Avril. Mai.

Toutes les personnes qui se trouvent sur son passage sont obligées de lui marquer le plus grand respect; les piétons s'arrêtent alors, et ceux qui se trouvent en voiture sont forcés de descendre; les sénateurs seuls sont exceptés de cette étiquette.

Le grand conseil de Batavia est composé du gouverneur qui en est le président, d'un directeur général et de cinq sénateurs qui ont voix délibérative et décisive, et de plusieurs autres sénateurs qui n'ont point de voix. Dans le conseil le gouverneur représente également le souverain; les sénateurs sont presque toujours de son opinion; dans le cas que ces derniers n'en seraient pas, il peut néanmoins mettre à exécution sa volonté; mais alors lui seul est responsable des suites. Le gouverneur de Batavia a le droit de conclure des alliances

1775. Avril. Mai.

avec les souverains des Indes, de leur déclarer la guerre, et de faire la paix.

Le directeur général est principalement chargé de tout ce qui concerne le commerce, et les intérêts commerciaux de la Compagnie dans les grandes Indes. Chaque sénateur a la surveillance d'un des comptoirs hollandais, établis dans différentes parties de l'Asie; il en est qui sont en même temps présidens des différens bureaux.

Le conseil de justice à Batavia est composé de plusieurs membres nommés en Hollande; il est indépendant du grand conseil, ainsi que le Fiscal : toutes ces places ne sont pas trop lucratives.

Le grand conseil et le conseil de justice exercent des pouvoirs illimités sur toutes les personnes attachées à la Compagnie. Les bourgeois sont gouvernés par le conseil de la ville, dont un des membres du grand conseil est président; plusieurs bourgeois sous le nom d'échevins y sont également admis. Ce conseil connaît et sur la vie et sur les propriétés des bourgeois. Le gouverneur dispose des places au conseil de la ville; ce sont ordinairement des gens ambitieux qui, n'ayant point d'autre mérite, emploient des sommes considérables pour les obtenir.

Les militaires que la Compagnie entretient à Batavia sont composés en partie d'Européens, en partie d'Indiens; ils m'ont paru bien entretenus et fort bien exercés; mais assez durement traités. En temps de guerre, les bourgeois de Batavia, ainsi que les Chinois, sont obligés de prendre les armes. Les officiers n'y jouissent pas d'une grande considération, on les regarde comme une espèce de domestiques attachés au service de la Compagnie des Indes, et payés pour coopérer à la défense de ses possessions. C'est pour cette raison qu'ils n'ont aucune part aux affaires du gouvernement, ni au commerce, et qu'on les considère toujours comme inférieurs en rang, aux commis des différens bureaux de la Compagnie. Le nombre des soldats qui composent la garnison de Batavia est très-variable; il dépend en partie de la mortalité de chaque année et de la quantité de vaisseaux qui apportent des recrues d'Hollande ou du Cap.

1775. Avril. Mai.

Le sucre, le café, les épices, l'opium et les prétendus nids d'oiseaux sont des marchandises dont la Compagnie fait un commerce exclusif; on traite avec la dernière rigueur les contrebandiers qui osent hasar-

1775. Avril. Mai.

der d'introduire de ces marchandises pour leur compte, soit à Batavia, soit dans quelque comptoir de la Compagnie dans cette partie du monde.

Le sucre est un des premiers objets pour le commerce du Japon et sur lequel la Compagnie gagne des sommes immenses; il n'est point permis d'établir à Batavia une raffinerie de sucre, aussi n'y voit-on jamais du sucre blanc en pain; tout le sucre dont on fait usage dans les établissemens des Hollandais, ou qu'ils apportent dans le commerce, est ou du sucre candi, ou de la cassonade; c'est sous cette forme qu'il sort des sucreries attachées aux plantations de la canne à sucre, dont la Compagnie entretient un grand nombre dans l'île de Java.

Le commerce des épices a été de tout temps une mine inépuisable pour la Compagnie hollandaise; on sait avec quelle inhumanité ils ont toujours traité les pauvres Indiens dont les terres produisent des muscadiers, girofliers ou des canelliers : on ne sévit pas moins rigoureusement contre tous ceux qui oseraient apporter en Europe la moindre quantité de cette marchandise, il y va toujours

de la vie, ou bien le contrebandier est marqué et renfermé pour le reste de ses jours. 1775. Avril. Sept.

Le commerce de l'opium (qui porte ici le nom d'Amphïon), est également très-lucratif pour la Compagnie; elle le tire en grande partie du Bengale, et cède le droit de le vendre à une Compagnie de fermiers, composée de gens riches de Batavia, qui le vendent à un prix exhorbitant aux détaillans. On sait combien les Indiens sont adonnés à l'usage de ce narcotique, qu'ils savent préparer de mille manières différentes; ici ils le mêlent en petite quantité avec le tabac, ou bien ils couvrent le tabac avec une légère couche d'opium, et allument ensuite la pipe. Il y a des lois très-rigoureuses contre ceux qui apportent de l'opium en contrebande.

Les marchandises que les vaisseaux hollandais apportent à Batavia, soit de la Hollande, soit du Cap, procurent souvent de gros bénéfices aux officiers des bâtimens; cependant le prix de tous ces objets varie selon la quantité que l'on en reçoit, et selon le retard des vaisseaux; on croit que la plupart des personnes qui font ce commerce y gagnaient de 30

1775. Avril. Mai.

cent pour cent. Plus d'une fois on a vu vendre à Batavia un jambon trente-six écus d'Hollande (144 livres). Le vin que l'on y apporte en bouteille, et la bière d'Hollande qui y vient en tonneau, et que l'on met en bouteilles quelques jours après, sont deux objets de commerce d'un débit assuré. Il en est de même du fer et de toute espèce de clincaillerie; j'ai vu acheter au Cap à deux stuyvers la livre de petits morceaux de fer que les serruriers avaient jetés au rebut, et que les Chinois de Batavia payaient à l'officier qui les avait apportés 5 stuyvers.

Les monnoies les plus courantes à Batavia, sont ou d'Europe, ou de celles qui sont frappées dans les grandes Indes. Les ducats d'Hollande y étaient alors fort rares; mais on y voyait beaucoup de ducatons, de piastres et des escalins, sur-tout de ceux que l'on nomme escalins de vaisseau; une autre monnoie que la Compagnie fait frapper pour son compte et avec ses armes, est connue sous le nom de duyt; les roupies tant en or qu'en argent sont la monnoie la plus commune dans le commerce; il y en a avec le nom du prince de Maduré, et l'année

de

de l'ère chrétienne; les roupies d'or de ce coin sont très-pâles et paraissent alliées d'argent. Les piastres d'Espagne sont fort estimées par les Indiens; on y voit encore de celles que les Espagnols font frapper en Amérique, et qui se distinguent par leurs angles tronqués; elles sont d'un argent plus fin que les autres. Les écus impériaux y sont d'une valeur inférieure que les piastres, mais ils sont recherchés par ceux qui retournent en Europe, parce que c'est la monnoie sur laquelle on éprouve le moins de perte. Les Javanais, ainsi que les habitans de Sumatra et de Borneo, se servent assez communément d'une petite monnoie qui vient de la Chine, et que l'on désigne à Batavia sous le nom de *Peetje*; elle est de l'épaisseur d'un sou, ayant un trou quarré au milieu pour pouvoir y passer un cordon; cette monnoie est coulée, et paraît de cuivre jaune.

1775. Mai.

Avant d'entrer dans quelques détails sur les productions végétales de l'île de Java qui m'intéressaient particulièrement, les lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici un aperçu rapide, sur ce qui regarde les habitans et l'état politique de cette île.

1775. Mai.

Les Javanais ont le teint bazané, des yeux noirs peu enfoncés, le nez un peu court sans être trop retroussé; des cheveux noirs et longs, la bouche moyenne et la lèvre supérieure tant soit peu relevée en croissant. Ils sont pour la plupart d'une taille au-dessus de la moyenne, et généralement d'un extérieur agréable. Par leurs facultés intellectuelles, ils ressemblent à la plupart des peuples des grandes Indes, c'est-à-dire qu'ils ne montrent ni un esprit bien vif, ni beaucoup de pénétration; ils ne paraissent pas non plus capables d'une application soutenue, et fuient en général le travail; la fainéantise et la volupté, ayant plus d'attraits pour eux. Dans l'intérieur de leur ménage, les javanais vivent à peu près comme les autres peuples des grandes Indes; il en est de même de plusieurs autres usages, tel que celui de se saluer ou de se comporter en public. L'habillement des Javanais est très-simple. Les hommes enveloppent leurs cheveux d'un mouchoir en guise de turban, et les femmes en forment une houpe au haut de la tête, qu'elle assujettissent à l'aide d'une longue épingle. Comme les deux sexes sont très-jaloux de

leurs cheveux, qu'ils ont très-longs et d'un noir éclatant, ils ne négligent jamais de les oindre tous les jours avec de l'huile de cocotier. L'habit des hommes consiste en une espèce de veste longue, garnie sur le devant d'un très-grand nombre de boutons; au-dessus de la veste, ils mettent le Kajin qui ressemble à une robe-de-chambre étroite, qu'ils serrent autour du corps à l'aide d'une ceinture. Chez les gens riches la veste est ordinairement d'une étoffe précieuse ou brodée en or ou en diamans. Les deux sexes portent des pantoufles dont la pointe est tronquée et un peu relevée, mais il ne se servent jamais de bas. Les femmes portent autour du corps une robe, ou plutôt une espèce d'étoffe qui descend jusqu'aux pieds, et à laquelle elles font prendre les plis convenables; la partie supérieure du corps est couverte d'une espèce de chemise courte.

1775. Mai.

On peut dire que les Javanais aiment généralement la parure, et tout ce qui tient au luxe; lorsque les gens riches se montrent en public, ils sont toujours précédés ou suivis d'un grand nombre de domestiques, dont chacun porte un objet ser-

1775. Mai.

vant à l'usage du maître, tel que la pipe, le tabac, une boîte remplie de Pinang, le crachoir, le parasol, etc. Les femmes de qualité se font porter dans des portes-chaises souvent richement décorées.

Les armes des Javanais sont de différentes espèces. Le Kris ressemble à un couteau de chasse que les riches et les pauvres portent également. La lame, ordinairement de dix-huit pouces de long, est, ou droite ou givrée, souvent damasquinée, quelquefois empoisonnée. La gaîne, presque toujours de bois, est ou peinte ou plaquée en or ou en argent; le manche ou le poignet est de bois et d'une figure particulière. Les Javanais portent le Kris sur le côté droit, très-en arrière; les gens du commun le portent ordinairement sur le dos, attaché à un cordon ou dans une espèce de baudrier. Outre le Kris, ils se servent encore d'un sabre plus long que celui-ci, et dont le dos est très-épais, et d'un poignard de six à huit pouces de long, qu'ils portent dans la ceinture: les gens de la plus basse classe et les domestiques se distinguent par une arme en forme de couperet très-court, mais large, qu'ils emploient ordinairement pour se frayer un passage à

travers les broussailles épaisses dont les forêts de l'île de Java abondent; ils portent ce couperet sur le dos, dans une gaîne de bois, qui tient à une courroie. 1775. Mai.

Les danses des Javanais, auxquelles j'ai eu lieu d'assister plusieurs fois, consistent en différens mouvemens du corps, des bras et des jambes. A la tête des compagnies qui prennent ce divertissement, se trouve toujours une femme richement parée, qui ouvre la danse avec un des hommes, et qui continue ensuite à danser successivement avec les autres. A la fin du bal, chacun des hommes donne quelques pièces de monnoie à la belle danseuse qui partage cet argent avec les musiciens.

Les instrumens de musique dont se servent les Javanais, sont une espèce de violon à deux cordes; un tambour qu'ils battent des deux bouts avec les doigts; un instrument singulier composé de plusieurs morceaux de bois de différentes longueurs, qui posent par chaque bout sur une pièce de bois creux; ils tirent des sons de cet instrument en frappant dessus avec un petit marteau de bois. Ils se servent encore d'une espèce de chaudron de cuivre suspendu, et de deux bassins de cuivre qu'ils tiennent à

1775. Mai.

la main, en les frappant en mesure l'un contre l'autre. Lorsque ces instrumens sont touchés par des personnes habiles, l'ensemble n'en est point désagréable, et même assez harmonieux, sur-tout lorsqu'on entend cette musique de loin.

Les Javanais ne se distinguent point par des noms de sexe ou de famille : chacun porte un nom qui lui est propre, et que l'on peut comparer à notre nom de baptême. Ces mêmes noms changent très-souvent, selon les circonstances. Aussitôt qu'un Javanais devient père d'un fils, il change son nom ; si le fils est nommé Tjoso, le père prendra le nom de Baba Tjoso, c'est-à-dire père de Tjoso ; s'il a plusieurs fils, c'est toujours le nom du plus jeune que le père adopte.

L'île de Java, quoique d'une étendue moyenne, est cependant divisée en plusieurs royaumes et principautés, dont les chefs ou les souverains sont plus ou moins dépendans de la Compagnie hollandaise. *Bantam* est gouverné par un roi ; *Surikarta*, par un empereur ; *Djokjarkta*, par un sultan. Tous ces petits souverains portent en outre, à la manière des orientaux, un grand nombre de titres pompeux, en raison de

leur puissance et de l'étendue de leur empire. 1775. Mai.

Les Javanais reconnaissent entre eux une noblesse qui se transmet également aux deux sexes. Un roturier qui épouse une femme noble est ennobli par sa femme, comme une roturière devient noble en épousant un noble.

Les observations zoologiques que j'ai pu faire à l'île de Java, se bornent à peu de chose. L'espèce de bufle que l'on voit à Batavia en état de domesticité, diffère essentiellement du bufle sauvage d'Afrique; les bufles de Java sont plus petits que ceux du Cap, et aiment à se vautrer dans les marais et la boue. Quoiqu'on soit parvenu à les apprivoiser et à les employer à tirer les charrettes, ils ont toujours conservé un peu de leur caractère sauvage. La viande de ces bufles n'est guère estimée à Batavia, et même elle est rejetée par les esclaves et les matelots.

Les habitans de Java se nourrissent principalement de plusieurs espèces de volailles ainsi que de poissons, dont la mer et les rivières abondent.

On a essayé d'y introduire des moutons, mais le climat trop chaud de Java paraît

1775. Mai.

contraire à la propagation de cet animal utile; ceux que l'on transporte quelquefois du Cap à Batavia, n'y vivent pas long-temps, à moins qu'on ne les envoie dans l'intérieur de l'île ou aux montagnes bleues. Les forêts de cette île donnent asile à un grand nombre de sangliers, qui souvent dévastent les risières, ainsi que les plantations de sucre. Comme Mahométans, les Javanais ne tuent ni mangent ne le sanglier; ainsi l'espèce se multiplie incroyablement.

Les crocodiles assez communs dans l'île de Java, habitent de préférence les embouchures des grandes rivières; j'en ai souvent vu d'endormis sur les bancs de sable, lorsque, dans mes promenades botaniques, mon chemin me conduisait le long des rivières. Les Javanais, grands amateurs des bains, évitent soigneusement les endroits où les crocodiles ont coutume de se trouver. Ils ont une méthode particulière, de les prendre, à l'aide d'un crochet de bois, attaché à une corde lâche, faite avec des fils de coton. Ceci paroîtra d'abord assez extraordinaire, quand on considère que le crocodile, avec ses dents extrêmement tranchantes, coupe sans peine la corde la plus

forte. Mais la corde qu'emploient les Javanais n'étant que lâchement torse, s'entortille entre les dents du crocodile, et le crochet de bois garni de l'appât ayant été avalé, l'animal se trouve presque toujours pris, et finit par être assommé par ceux qui lui ont tendu le piège. 1775. Mai.

Le lésard volant (*Draco volans*), que l'on voit sur-tout voltiger pendant les heures de la plus forte chaleur, et en grand nombre hors de la ville, ressemble, quand on le voit dans l'air, à notre chauve-souris. Plusieurs espèces de sauterelles du genre que Linné a nommé Mantis, tels que *Mantis precaria, religiosa* et *gongyloides*, y sont très-communes. Parmi les cigales *le Garing* a principalement fixé mon attention. Ce petit insecte, assez commun dans les forêts de l'île, produit un son extrêmement fort, semblable à celui d'une trompette. Il est difficile d'en découvrir un, sa couleur, ainsi que sa manière de se tenir collé contre les troncs des arbres ou contre quelques grosses branches, le dérobe presque toujours à la vue de ceux qui vont à sa recherche.

Les différentes espèces de blé que nous

1775. Mai.

cultivons en Europe sont inconnues dans l'île de Java, ainsi que dans le reste des grandes Indes, dont le climat trop chaud en empêcherait sans doute la culture. Le riz remplace amplement ce défaut, et on le cultive ici avec le plus grand avantage, sur-tout dans les parties les plus basses de cette île, où les champs sont exposés à des inondations très-fréquentes. On en récolte cependant dans quelques parties élevées de l'île, où cette denrée, malgré le défaut d'eau, réussit très-bien (1). Avant que les Javanais connussent le riz, ils cultivaient pour le même usage une espèce de millet (*Panicum*), dont ils ont depuis abandonné la culture; en quelques endroits on trouve encore des champs de Maïs, dont cependant on fait moins de cas que du riz. Le riz de Java est regardé dans le commerce comme le meilleur après celui du Japon, il est d'une blancheur éclatante. Outre que le riz fait la nourriture principale des habitans, une grande quantité est encore employée

(1) C'est peut-être une espèce différente du riz ordinaire ; peut-être le même qui croît dans l'intérieur de la Chine, dans des endroits secs et élevés.

pour faire de l'arrack. Le droit de fabriquer en grand cette boisson, est affermé à une Compagnie de Chinois qui entretiennent hors de la ville de Batavia plusieurs atteliers très-considérables où la distillation se fait d'après des procédés connus. Ils emploient, outre le riz qu'ils font fermenter dans l'eau, une certaine quantité de melasse et de suc de cocotier. Selon le degré de force, on distingue trois qualités d'arrack. La première ou la moins forte, est principalement employée par les Chinois, ils la prennent chaude dans des tasses de porcelaine, lorsqu'ils veulent se régaler les jours de fêtes. L'arrack blanc, connu sous le nom de Kneip, est plus fort que le premier, mis en bouteilles il passe dans les différentes parties des grandes Indes. Celui qui va en Europe est toujours exporté en tonneau; le bois lui communique la couleur foncée qu'on lui connait chez nous.

1775. Mai.

L'île de Java est riche en productions végétales, on y trouve plusieurs espèces de fruits propres au pays, ou qui ne se voient dans aucun endroit des grandes Indes aussi parfaits qu'à Java. La quantité de ces fruits et le bas prix pour lequel on

1775. Mai. peut se les procurer, devient souvent funeste aux nouveaux arrivés d'Europe, qui s'en permettent un usage immodéré. Après l'ananas, les bananes et le cocos, les fruits suivans méritent qu'on en fasse ici mention. Le *jambo*, (jambolifera indica), on en distingue plusieurs espèces; le *jambo ordinaire* a la grosseur d'une prune; le *jambobol* ressemble à une poire, tant pour la grosseur que pour la forme; et le *jambo aijer maner*, qui a l'odeur de la rose. On mange les différentes espèces de ce fruit ou crues, ou en compote, leur goût est un peu sec, sans cependant être astringent. Le suc du jambo est quelquefois employé dans l'inflammation de la gorge, mêlé avec une certaine quantité d'eau de rose et de l'eau que l'on tire du (*Michelia Tjampaka.*).

Le Boa-Nanka, ou l'arbre à pain ordinaire (*Artocarpus communis*), et le Durio fétide, sont deux fruits très-communs dans l'île de Java, et dont le premier sur-tout est fort en usage chez les Javanais. Le Durio m'a paru d'un goût désagréable et cadavreux, cependant plusieurs Européens le regardent comme un fruit délicieux. Ces deux fruits couverts d'une écorce dure et épineuse

acquièrent souvent la grosseur d'une tête d'enfant, on les mange ordinairement crus; on attribue au durio des vertus sudorifiques et diurétiques. 1775. Mai.

Les Européens font cas des fruits de plusieurs espèces du carambolier, j'en ai vu deux, connus dans le pays sous le nom de Carambola et de Bilimbing. Le premier de ces fruits a la grosseur et la forme d'un œuf, il est de couleur jaunâtre, garni de protubérances pointues, et d'une acidité très-agréable. Le Bilimbing a la forme d'un doigt, ce fruit est très-acide et ne pourrait être mangé seul, on en met ordinairement quelques tranches dans plusieurs mets pour en relever le goût, ou bien on réduit le suc en syrop; sous cette dernière forme, c'est un des meilleurs rafraîchissant qu'on puisse donner aux malades.

Les fruits du Rottang (*calamus rotang*), se vendent sur tous les marchés de la ville; ils sont de la grosseur d'une noisette, couverts de petites écailles luisantes; la pulpe que ce fruit contient est un peu acide, on la suce pour se désaltérer.

Le Rambutan (*Nephelium lappaceum*), est un fruit en grappes, dont le suc acide est très-agréable.

1775. Mai.

Le Mangostan (*Garcinia Mangostana*), ne se trouve pas dans les environs de Batavia, mais dans un autre quartier de l'île de Java connu sous le nom du royaume de Bantam, d'où on l'apporte en grande quantité à la ville, sur-tout dans les mois de janvier et de février. Ce fruit est presque sphérique, intérieurement divisé en cinq loges, couvert d'une écorce rouge-pourpre dont les Chinois savent tirer une couleur noire : la pulpe est d'un aigre-doux très-agréable, et selon moi le fruit le plus délicieux des grandes Indes.

Le Catappa (*Terminalia Catappa*), est un grand arbre semblable au Fromager et qui perd annuellement ses feuilles. Le fruit est un peu allongé et applati. L'écorce extérieure est verte et jaunit dans la suite; il renferme deux amandes très-douces et nourrissantes.

Le Papayer (*Carica Papaya*), le fruit est de la grosseur d'un melon ordinaire, l'écorce verte qui jaunit en mûrissant couvre une chair jaune qui a presque le goût du melon.

Parmi les plantes aromatiques que j'ai rencontrées dans mes excursions botaniques, le costus arabicus mérite d'être nommé;

l'arbre qui fournit la racine aromatique croissait en grand nombre aux environs de Batavia, j'en ai même vû le long des canaux dans la ville. Deux espèces de gingembre, dont l'un *A. Zingiber*, et l'autre *A. Zerumber*, se plaisaient particulièrement dans les lieux les plus arides des campagnes. Je suis persuadé que ces deux espèces ne diffèrent pas essentiellement, la conformation des épis paroît seule établir quelque différence; dans l'une, l'épi est plus allongé; dans l'autre, d'une forme sphérique. Les Chinois cultivent la première espèce en grand, dont la racine confite au sucre est très-en usage à Batavia. J'ai encore vu cultiver dans quelques jardins des environs de Batavia une espèce de cardamome (*amomum compactum*), à capsules arrondies. La graine ressemblait à celle que nous voyons en Europe; je crois qu'on la prend sur différentes espèces de cette plante. La grappe des fleurs semble sortir immédiatement de la racine tant le pédoncule est court; les feuilles de la plante ressemblent aux feuilles des iris, le bout en est filiforme.

1775. Mai.

Le Bengado (*Morinda citrifolia*), ou le mûrier indien à feuilles de citronier, croît

1775. Mai.

également dans l'île de Java. Les habitans tirent de la racine de cet arbre une couleur rouge.

L'indigo (*Indigofera anil*), croît aux environs de Batavia sans culture; dans quelques jardins les Chinois le cultivaient avec soin.

Boa Lansa est le nom Malais d'un fruit qui ressemble à nos groseilles, il m'a été impossible de me procurer une fleur de l'arbre qui porte ce fruit, pour en constater l'espèce que je crois inconnue aux botanistes.

Parmi les arbres étrangers à l'île de Java, mais que l'on y cultive depuis plusieurs années avec soin, je compte principalement le *Melaleuca leucadendra*, dont les feuilles fournissent par la distillation l'huile de Kajoput. Le nom de Kajoput est composé de deux mots Malais, dont Kajo signifie arbre, et puti, blanc. Le bois de cet arbre est couvert d'une écorce blanche, comme nos bouleaux. Les bons effets de l'huile Kajoput sont peu connus des médecins en Europe; lorsque cette huile essentielle n'est point falsifiée, elle est d'une couleur verte-claire, et d'une grande limpidité; l'odeur paraît un mélange de camphre

phre et de thérébentine. Dans l'île de Banda et à Amboine l'arbre croît naturellement; à Banda on distille l'huile essentielle en grand, et c'est de là qu'il passe à Amsterdam. C'est un excellent moyen pour préserver différens objets d'histoire naturelle sur tous les animaux et les oiseaux empaillés contre l'attaque des insectes (1).

1775. Juin.

(1) Les vertus de cette huile essentielle sont connues aux médecins européens depuis longtemps; mais, comme les droguistes hollandais qui la fournissent au reste de l'Europe, la vendent souvent falsifiée; on a raison d'être sur ses gardes en la donnant intérieurement. La couleur verte et la limpidité de cette huile essentielle ne sont peut-être pas les seuls caractères pour distinguer celle qui a été falsifiée avec la véritable. J'en ai vu qui avoit été vendue au grand duc de Toscane sous la garantie de l'intégrité; mais les essais qu'en fit M. Hoefer, apothicaire de la cour de Florence, prouvaient clairement qu'elle était falsifiée, et qu'on avait su donner à cette huile la couleur verte par le moyen du cuivre; car un petit bâton de fer poli ayant été tenu plongé dans une portion de la même huile pendant quelques heures, se trouva couvert d'une pellicule rousse et cuivreuse.

1775. Juin.

Le coton dont on fait usage dans l'île de Java, est de deux espèces. Celui que l'on emploie pour remplir les matelats, coussins et objets semblables, est pris sur le Fromager. On donne à ce coton le nom de Kapok. L'espèce que l'on file et que l'on convertit ensuite en plusieurs sortes d'étoffes, vient du coton herbacé (*G. herbaceum*), plante annuelle qui, dans l'espace de six mois, acquiert la hauteur d'un homme, et périt ensuite; on donne à ce coton le nom de Kapas.

Les jardins que les riches habitans de Batavia entretiennent autour de la ville, renferment un grand nombre de plantes étrangères à l'île de Java, et dont plusieurs ont été apportées de la Chine et du Japon. Les canaux dans la ville sont bordés de plusieurs arbres intéressans, tels que *Inophyllum calophyllum*, et *J. calaba*, *Canarium* c. *Guettarda speciosa*, *etc.* le plus grand de ces arbres était le *Casuarina equisetifolia*, dont les branches embrassaient un espace considérable. Cet arbre se plaît sur les bords des rivières.

Pendant les trois premiers jours du mois de juin, les Chinois établis à Batavia, célébrèrent plusieurs de leurs fêtes. J'assistai

à une joute d'eau qu'ils donnaient à cette occasion sur la rivière qui traverse la ville. 1775. Juin.
Le prix qui consistait en mouchoirs, évantails, jetons d'argent et autres nippes, attachés à une perche teinte en verd, fut décerné à celui des bateliers qui le premier arrivait au but.

J'employai une bonne partie de ce mois pour mettre en ordre mon équipage pour le voyage du Japon, le départ des vaisseaux ayant été fixé pour la fin du mois. J'avais eu soin de me faire faire plusieurs habits galonnés, pour remplir avec plus de distinction l'emploi qui m'avait été destiné, me conformant en cela aux usages que mes prédécesseurs avaient suivis autrefois.

L'envie d'étendre mes connaissances en histoire naturelle, dans un pays peu connu, et de voir de plus près un peuple qui a su conserver une originalité marquée, et ses anciennes mœurs, malgré les tentatives des différentes nations européennes qui ont cherché à le corrompre, me fit rejeter des offres très-avantageuses, que plusieurs amis me firent, de vouloir me fixer à Batavia, en qualité de médecin. Un établissement de cette nature, quoique très-lucratif, était au reste contraire aux engagemens que j'avais

1775. Juin.

contractés avec mes protecteurs d'Amsterdam, et m'aurait probablement privé pour toujours de l'avantage de revoir ma patrie.

Je ne saurais passer sous silence les obligations que j'ai à M. Boers, l'ami de M. Radermacher; mes facultés pécuniaires étant infiniment bornées, je trouvai dans la bourse de ce généreux ami, les fonds qui me mirent en état de faire le voyage du Japon, avec plus de commodité et d'avantage. J'employai l'argent que M. Boers voulut bien me prêter moyennant les intérêts d'usage dans ce pays, à acheter de la corne de Narval, un des objets de commerce le plus lucratif pour le Japon, et dont j'ai tiré des sommes considérables que j'employai pour faire différentes acquisitions très-intéressantes.

CHAPITRE IX.

Départ de Batavia; dangers auxquels sont exposés les vaisseaux qui font le voyage du Japon; arrivée dans le port de Nangasaki; formalités humiliantes qu'éprouvent les Hollandais de la part des Japanais; visites et recherches soigneuses de Japanais pour empêcher la contrebande; aperçus généraux sur Nangasaki et l'île Dézima.

JE quittai Batavia le 20 juin, pour me rendre à bord de la Stavenisse, un des vaisseaux destinés pour le voyage du Japon. Depuis long-temps la Compagnie n'y envoie annuellement que deux vaisseaux. Elle choisit toujours pour cet usage deux grands bâtimens à trois ponts appartenans à la province de Zélande, et de la plus forte construction, ce voyage étant considéré comme extrêmement périlleux à cause de la mer orageuse qui entoure cette île. J'avais été engagé comme premier chirurgien de vaisseau, et comme médecin de l'ambassadeur destiné pour la cour du Japon; après notre arrivée dans cette île, ma commission me

1773. Novem. Décem.

1775. Juin. fixa pour un an dans ce pays, et m'assigna en même temps une place parmi le petit nombre de personnes que l'ambassadeur emmènerait avec lui à la cour. Tels étaient les engagemens que j'avais contractés avec la Compagnie hollandaise à Batavia. Quant à mes amis à Amsterdam, je leur avais promis de recueillir pour eux et pour le jardin botanique de cette ville tout ce que le Japon pourrait m'offrir de curieux en arbres, arbrisseaux et plantes. Le vaisseau sur lequel je me trouvais fut commandé par le capitaine Van-Ess. Le chef du commerce hollandais au Japon, M. Feith, qui faisait ce voyage pour la quatrième fois, et qui était en même temps chargé de la fonction d'ambassadeur, se trouvait également à notre bord; le Subrécargue Haringa accompagnait M. Feith comme assistant de commerce.

Le second bâtiment qui nous accompagnait portait le nom de Bleyburg, il était moins grand que le nôtre, et avait plusieurs officiers de commerce à son bord. Les officiers composant l'équipage des deux bâtimens, emmènaient avec eux un certain nombre d'esclaves comme domestiques; le nombre de ces esclaves était depuis plu-

sieurs années fixé par les Japonais, avec la clause qu'aucun de ces esclaves ne pût sortir du comptoir hollandais ou de la petite île de Dezima, qui était l'endroit assigné aux Hollandais. 1775. Juin.

Nous levâmes l'ancre le 21 dans la matinée et quittâmes le même jour la rade de Batavia, après avoir salué la ville de plusieurs coups de canon. Les jours suivans, nous fûmes obligés d'aller de nouveau plusieurs fois à l'ancre, pour introduire à notre bord l'ordre et les arrangemens qu'une navigation de cette nature rendait indispensable.

Le 26, nous entrâmes à l'aide des courans et d'un vent assez foible dans le canal de Banka; nous avions alors l'île de Sumatra dont la côte est très-basse à notre gauche, et l'île de Java à la droite.

Le 27, nous nous trouvâmes toujours à la vue de ces côtes; nous fûmes obligés d'y jeter l'ancre, pour atteindre le second bâtiment, qui était moins bon voilier que nous.

Le 28, nous continuâmes notre route.

Le 30, nous sortîmes du détroit; lorsque nous nous trouvâmes à une certaine distance dans la haute mer, notre second

1775. Juillet.

bâtiment, qui restait toujours un peu derrière nous, nous salua de plusieurs coups de canon, auxquels nous répondîmes de la même manière.

Le 3 juillet, nous passâmes l'équateur.

Le 8, nous aperçûmes Puto zapato, rocher assez connu dans ces mers, et qui ressemble au loin à un vaisseau, de près on a cru lui trouver quelque ressemblance avec un soulier coupé par le milieu, de là le nom Malais, de Puto zapato, ou île de soulier (1).

Le 10, nous découvrîmes la terre-ferme de la Chine, découverte, très-agréable pour les navigateurs qui vont au Japon, parce que cela leur indique combien de chemin ils ont fait.

Le 12, nous fûmes très-maltraités par une tempête, chose assez commune dans ces parages. Notre capitaine, homme prévoyant et connaissant les dangers de cette mer, fit aussitôt carguer et attacher les voiles par la partie la plus forte, enlever

(1) Cette dénomination est moitié Malaye, moitié Espagnole ou Portugaise. *Puto* veut dire en Malais une île ; et *Zaputo* en Espagnol, ou *Zapato* en Portugais, un soulier.

la tête des mâts et attacher les antennes. 1775. Juillet.
Le second vaisseau, commandé par un capitaine moins expert, marchait dans le même moment encore à pleines voiles; il manqua de payer cher son inexpérience; car ce bâtiment perdit presque tous ses mâts, et fut tellement endommagé, que ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il put atteindre le port de Makao, d'où il fut conduit à Canton où il resta en radoub pendant assez long-temps. Ce bâtiment n'arriva au Japon que long-temps après nous; sa cargaison qui consistait en cassonnade se trouva presqu'entièrement avariée.

Le 17, nous éprouvâmes de nouveau une tempête des plus terribles qui dura 48 heures; elle fut accompagnée d'une pluie abondante, mais sans tonnerre.

Le 20, la mer était devenue plus calme; nous vîmes flotter une barque de pêcheurs Chinois renversée, dont les hommes étaient probablement péris la veille.

Le 22, nous vîmes de nouveau la terre-ferme de la Chine; quatre barques de pêcheurs vinrent nous offrir des coquillages et des poissons; j'achetai plusieurs coquilles curieuses propres à ces mers, quelques espèces de sèches et de crabes : nous payâ-

1775. Juillet. mes toutes ces choses en arrack et riz, denrées fort agréables aux pêcheurs Chinois.

Depuis notre départ de Batavia, nos matelots avaient beaucoup souffert des fièvres intermittentes; à mesure que la chaleur commençait à diminuer, et que nous éprouvions des tempêtes qui raffraîchissaient l'air, cette maladie se perdait presqu'entièrement (1). Cependant la température de l'atmosphère dans laquelle nous nous trouvâmes alors, sur-tout lorsque le temps était serein et la mer calme, ne s'éloignait pas beaucoup de celle de Batavia. Dans cette ville, le thermomètre se trouvait ordinairement entre 80 et 86; à la hauteur où nous étions alors, il se trouve presque toujours entre 78 et 79 du thermomètre de Fahrenheit.

Les fortes pluies qui accompagnaient les tempêtes, devinrent très-incommodes pour nous; nous nous trouvâmes presque toujours avec des habits mouillés, et plusieurs

(1) Du temps de Bontius, médecin hollandais, qui a vécu dans les grandes Indes au siecle passé, les fièvres intermittentes y étaient alors presque inconnues : présentement ces fièvres y sont extrêmement communes, et souvent très-opiniâtres.

de nos effets, ainsi qu'un grand nombre de marchandises étaient presque entièrement gâtées. 1775. Juillet.

Les crabes ainsi que les mollusques que je venais d'acheter des pêcheurs chinois, et que j'avais suspendus au plafond de ma petite chambre pour les dessécher plus promptement, m'offrirent le spectacle le plus agréable dans l'obscurité, sur-tout les deux premiers jours. La lueur phosphorique que ces objets répandirent de tous côtés, et qui avait une teinte bleuâtre, éclairaient ma petite pièce au point que je pouvais me passer de lumière (1).

Le 26, nous nous trouvâmes à la vue de l'île Med-zingatt; nous entrâmes le même jour dans le détroit de Formose.

---

(1) On sait que toutes les substances animales contiennent plus ou moins d'acide phosphorique, dont la putréfaction accélère le développement. Comme la putréfaction volatilise en même temps une partie du phlogistique, il s'opère probablement alors une combinaison de l'acide phosphorique avec le phlogistique qui produit la phosphorescence que l'on observe assez communément à la surface de la mer. Des poissons salés et exposés à l'air pour être desséchés, produisent une lumière semblable.

1775. Juillet. Le 29, nous aperçûmes l'île de Formose, qui avait autrefois appartenu à la Compagnie hollandaise; dans ce temps-là les bâtimens destinés pour le Japon relâchoient à Formose, ce qui rendait ce voyage bien plus commode pour les navigateurs. Depuis que les Hollandais ont perdu cette île, et que les Chinois s'en sont rendus les maîtres, les Hollandais n'y relâchent plus, et les habitans n'entretiennent pas même des relations commerciales avec aucune nation européenne (1).

Le 30, nous éprouvâmes plusieurs coups de vent, accompagnés de pluie par intervalles.

Août. Le 4 août, un temps très-orageux, suivi de pluie qui continua jusqu'au 7; la mer était alors très-haute, et les vagues qui

(1) Ce fut le gouverneur hollandais Coyet qui en 1662 fut obligé de rendre au fameux rebelle Coxia, chassé par les Tartares de la Chine, la citadelle Zélandia, située dans cette île, apres en avoir soutenu le siège pendant neuf mois. L'histoire de la conquête de l'île Formose est très-intéressante; on peut en lire des détails dans le recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales, etc. Tom. X. Rouen 1725. 8.

s'élançaient sans discontinuer au-dessus de notre vaisseau, nous inondaient d'un bout à l'autre, au point que nos hardes en souffraient beaucoup; plusieurs de notre équipage tombèrent malades, n'ayant pu se procurer des habillemens secs. Pendant plusieurs jours, nous fumes ballottés de cette manière, sans pouvoir nous en tirer; nous ne marchâmes qu'avec une seule petite voile. Moi-même je manquai périr un jour, m'étant réfugié sur le pont dans un endroit où je me croyais en sureté une vague me jeta avec la plus grande violence contre le parapet, j'en fus quitte pour une forte contusion, la hauteur du parapet m'ayant empêché d'être jeté à la mer.

1775. Août.

Le 10 août, nous fûmes de nouveau maltraités par une tempête qui continua pendant vingt-quatre heures, c'était la cinquième que nous avions éprouvée dans ce voyage.

On voit par ce que je viens de rapporter, combien la navigation est pénible et dangereuse dans ces parages, même pendant les mois de l'année que l'on regarde toujours comme les plus favorables. D'après un relevé fait par des marins très-experts, il résulte, que sur cinq bâtimens qui par-

1775. Août.

tent de Batavia pour le Japon, il en périt un; je tiens devant moi une liste des bâtimens qui, depuis l'année 1642 ont péris dans ce voyage, et dont le nombre se monte à ving-huit.

Le 13 au matin, nous découvrîmes l'île Meaxima, située sur la côte du Japon; elle s'annonce par une chaine de montagnes très-élevées et pointues. Dans l'après dîner, nous nous trouvâmes à la vue de la terre-ferme du Japon, et à trois heures, nous jetâmes l'ancre à l'entrée du port de Nangasacki. Les différens postes que le gouvernement entretient sur les parties les plus élevées de cette côte, et qui se trouvent toujours munis de lunettes d'approches pour observer les vaisseaux qui pourraient venir de ce côté là, allumèrent à notre arrivée plusieurs feux, pour nous annoncer au gouverneur de Nangasacki.

Depuis que la Compagnie hollandaise fait le commerce exclusif du Japon, les équipages des vaisseaux qui y arrivent tous les ans de Batavia, se trouvent assujettis à plusieurs formalités humiliantes. Aussitôt que nous nous eumes jeté l'ancre, le capitaine n'eut rien de plus empressé que de s'y conformer. Parmi les objets dont

l'importation est défendue au Japon sous les peines les plus graves, les livres de religion écrits en hollandais tiennent le premier rang. Tous les livres de ce genre qui se trouvaient à notre bord, sans en excepter les livres de prières et les bibles des matelots, furent placés dans une grande caisse pour être livrés aux officiers ou préposés du port de Nangasaki, qui ne la remettent au capitaine qu'au moment que le bâtiment quitte le même port, pour s'en retourner à Batavia (1). Le capitaine dressa ensuite un rôle exact de son équipage, sur lequel l'âge et la qualité de chaque individu étaient inscrits; notre équipage était alors composé de 144 personnes, y compris 34 esclaves. Avec ce rôle à la main les officiers japonais passent en revue l'équipage, du moment qu'ils se sont rendus à bord, et répètent la même cérémonie matin et soir pendant tout le temps que le vaisseau est déchargé dans le port de Nangasaki. Par ce moyen ils sont toujours

1775. Août.

(1) On y est moins rigoureux sur les livres de médecine, sur-tout quand ils ne sont pas écrits en Hollandais; le seul langage que les interprètes japonais entendent.

1775. Août. assurés que personne de l'équipage ne peut quitter le vaisseau, avant que le gouverneur n'en ait accordé la permission. Pour recevoir les officiers Japanois, le capitaine avait fait dresser au milieu du pont une espèce de dais, sous lequel on avait étendu plusieurs nattes recouvertes d'une étoffe de coton, sur lesquelles ces officiers devaient s'accroupir selon l'usage du pays.

Le 14 au matin, une nouvelle tempête s'éleva et nous obligea de chercher à gagner le large; les coups de vent que nous éprouvâmes dans cette occasion, étaient si violens, et se succédèrent avec tant de rapidité, que nous ne pûmes pas même remonter nos ancres, de manière qu'il ne nous resta d'autre parti qu'à couper les cables. Pendant que nous lutâmes ainsi contre un élément perfide, qui plus d'une fois nous avait mis en danger d'échouer sur la côte, nous vîmes venir à nous une barque dépêchée par le gouverneur pour nous annoncer la permission d'entrer dans le port. Heureusement pour nous que le vent qui jusque-là nous avait été très-contraire, changea tout-à-coup, de manière que nous pûmes diriger notre course vers l'entrée du port que nous venions de quitter. Dans le

même moment que la barque japonaise était arrivée sous notre bord, notre capitaine endossa une capotte de soie bleue galonnée en argent d'une ampleur énorme, pourvue par devant d'un gros coussin. Cet habit de caricature était fait exprès pour faciliter au capitaine le moyen d'introduire de la contrebande, lui seul jouissant du privilége de pouvoir se rendre à terre sans être visité par les commis, dont la vigilance n'est pas aisée à tromper. Depuis une longue suite d'années, les capitaines hollandais s'étaient servi d'une pareille capotte, qui était tellement rembourée de plusieurs objets dont l'importation est défendue, que le profit qui en résultait pour eux et pour les officiers de leur bord, était évalué à plusieurs milliers d'écus chaque voyage. Un tel capitaine ainsi emmaillotté de marchandises, se faisait souvent soutenir de chaque côté par un matelot, et les Japonais accoutumés à voir les capitaines hollandais d'une grosseur démesurée, s'étaient imaginés que tous nos capitaines étaient d'une espèce volumineuse. Depuis que ce commerce de contrebande a cessé, les habitans de Nangasaki nous ont marqué leur étonnement de voir que les capi-

1775. Août.

1775. Août. taines hollandais n'étaient ni plus gras ni autrement faits que le reste de l'équipage.

Les officiers japonais que le gouverneur de Nangasaki nous avait envoyés, étaient accompagnés du subrécargue que le chef du comptoir hollandais avait expédié pour nous féliciter sur notre heureuse arrivée; il s'informa en même temps de la cargaison du vaisseau et des nouvelles de Batavia.

Notre entrée dans le port de Nangasaki se fit avec les cérémonies d'usage; nous saluâmes de plusieurs coups de canon les deux corps-de-garde que la cour du Japon y entretient, dont l'un s'appelle le corps-de-garde de l'empereur et l'autre celui de l'impératrice : le capitaine avait fait décorer notre vaisseau de plusieurs banderolles riches, pour rendre notre entrée plus magnifique. La vue que nous eumes en entrant dans ce port était on ne peut pas plus ravissante. Les montagnes ainsi que les collines qui entourent ce port de tous les côtés, sont cultivées jusqu'au sommet, et offrent le coup d'œil le plus riche et le plus rare. Nous jetâmes l'ancre à midi, dans un endroit où nous nous trouvâmes à la distance d'un coup de fusil de la ville et de la petite île De-

zima, sur laquelle est construit le comptoir hollandais. Le chef du comptoir qui avait passé une année au Japon vint bientôt après nous rendre visite, pour nous communiquer plusieurs changemens que la cour avait faits relativement à notre commerce. Ces changemens qui déplurent surtout au capitaine, portaient principalement sur la manière dont les capitaines avaient jusqu'alors fait la contrebande à l'aide de la grande capotte. Cet habillement leur fut absolument interdit pour l'avenir, il leur était prescrit de s'habiller comme tous les autres, de ne se rendre que deux fois à bord pendant tout le temps que le vaisseau se trouverait à l'ancre, et de se soumettre aux mêmes visites que le reste de l'équipage. Ces ordonnances ont été faites après la visite d'un bâtiment hollandais qui échoua en 1772 sur cette côte, sans avoir pu entrer dans le port de Nangasaki pour lequel il était cependant destiné. La cargaison presqu'entière de ce vaisseau, consistait en marchandises que l'on ne peut introduire au Japon qu'en contrebande; mais ce qui avait principalement indigné le gouvernement japonais, fut de trouver parmi ces marchandises une caisse entière

1775. Août.

1775. Août. de faux Ginseng ou de Som qui avait appartenu au chef du commerce, et qui fut brûlé publiquement avec tout le reste des marchandises regardées comme contrebande.

Aussitôt que nous fûmes à l'ancre, et que nous eumes salué la ville de quelques coups de canon, deux officiers supérieurs (Banjoses), accompagnés de quelques subalternes, d'interprètes et d'un certain nombre de domestiques, vinrent se rendre à notre bord. Les Banjoses prirent leur place sous le dais que le capitaine avait fait dresser sur le pont; ils s'accroupirent selon la manière du pays, sur les nattes qui leur étaient destinées; il paraît cependant que cette position les gênait à la longue; car quelque temps après, je les vis s'asseoir à la manière des Européens. Ces Banjoses étaient chargés de surveiller toutes les personnes qui se rendaient à bord, ou qui quitteraient le vaisseau pour aller à terre; dans l'un ou l'autre cas, elles furent visitées avec la dernière exactitude; les Banjoses signaient en outre tous les passe-ports de ceux qui avaient le droit de quitter le vaisseau, et communiquaient au capitaine les ordres que le gouverneur de Nangasaki leur avait

remis pour nous. Pendant qu'ils furent à bord pour remplir ces fonctions ennuyeuses, ils fumèrent la pipe, prirent du thé, et de temps en temps un petit coup de notre eau-de-vie ; ils nous parurent en général assez sobres sur ce dernier article. 1775. Août.

Ce fut à ces mêmes officiers que nous délivrâmes la caisse qui contenait nos livres, ainsi qu'une partie de nos fusils, une certaine quantité de poudre, plusieurs barils de balles qui furent transportés et gardés dans un des magasins japonais. Autrefois ils enlevaient le gouvernail et les canons, et en général tout ce que l'on pouvait transporter à terre ; depuis plusieurs années ils sont devenus moins rigides sur ces articles. Nous eumes la visite de ces Banjoses et de leur suite, pendant tout le temps que le vais- fut en décharge, ils ne nous quittèrent que vers le soir ; mais, pour empêcher toute communication entre le vaisseau et la ville pendant la nuit, plusieurs grandes barques, remplies de gardes, allèrent se placer de chaque côté du vaisseau, dont elles firent le tour à chaque heure de la nuit.

Le 15, on débarqua les animaux vivans que nous avions apportés de Batavia, consistant en veaux, bœufs, cochons, chèvres,

moutons et chevreuils, destinés à l'usage
1775. Août. des personnes attachées au comptoir hollandais ; le Japon ne leur fournissant pas des provisons de ce genre, on est obligé d'en envoyer tous les ans un certain nombre. Tous ces animaux sont nourris dans les étables construites à cet usage dans l'île Dezima, et les Japonais leur apportent les végétaux destinés à les nourrir deux fois par jour. Je profitai avec empressement de cet arrangement, en examinant avec la plus scrupuleuse attention les différentes bottes de plantes qu'on y apportait journellement ; n'ayant pu obtenir la permission de faire des excursions dans les environs de la ville. Les Japonais ne possédent ni cochons, ni moutons, et très-peu de bœufs et de vaches; le petit nombre de ces derniers n'étant destiné que pour l'agriculture, sans qu'on se serve de leur viande ni de leur lait, ils ne s'empressent pas d'en multiplier l'espèce.

Sept. Le 4 septembre, notre bâtiment fut de nouveau visité par les Japonais ; les effets appartenans aux particuliers, et qui n'étaient pas compris parmi les marchandises, furent transportés à terre; presque tout le reste de ce mois fut employé pour débarquer

les marchandises de la Compagnie. Les ouvriers japonais (Kulis), employés pour le transport, étaient surveillés par des caporaux ; en travaillant, ils chantaient tous sans discontinuer. Autrefois les Hollandais s'étaient approprié le droit de punir les ouvriers qui ne remplissaient pas leur devoir ; mais, depuis quelque temps, le gouvernement leur à interdit cet abus. Lorsque notre vaisseau fut à peu près déchargé à moitié, on commença à apporter les marchandises qui devaient faire le retour ; cette première partie de la nouvelle cargaison consistait en 6700 caisses de cuivre, du poids de 120 livres chaque ; le cuivre s'y trouve en petites barres de 6 pouces de long, sur un pouce de large. 1775. Sept.

Pendant les jours que l'on ne décharge point de marchandises, il n'est pas permis aux Japonais d'aller au vaisseau, ni aux gens de l'équipage de se rendre à terre. La porte de l'île qui donne sur le port, est fermée pendant tout ce temps. Si des circonstances exigent la présence du capitaine ou du médecin à bord du vaisseau ; il faut auparavant solliciter la permission du gouverneur de la ville ; mais cela ne dis-

1775. Sept.

pense pas la personne qui veut se rendre à bord, d'être auparavant visitée et accompagnée d'un ou de plusieurs Banjoses. Le départ du vaisseau se fait avec les mêmes cérémonies qui sont toujours suivies de plusieurs visites rigoureuses. Chaque fois qu'un de nous se montrait en ville, hors de l'enceinte du comptoir, on pouvait toujours compter d'être suivi d'un grand nombre d'enfans qui marquaient leur étonnement, en criant sans cesse: *Hollanda! ô me!*

Un jour plusieurs personnes de distinction et les deux gouverneurs de Nangasaki vinrent à bord, pour examiner de plus près notre vaisseau, le plus grand que l'on eût jamais vu ici. A peu près dans le même temps, un de nos matelots mourut à l'hôpital de l'île. Après en avoir donné avis au gouverneur, et demandé la permission d'enterrer le mort, nous eumes la visite de plusieurs Japonais, qui examinèrent le cadavre avec le plus grand soin, et qui le placèrent ensuite dans une caisse, pour l'enterrer de l'autre côté du port. Plusieurs personnes m'assurèrent qu'ils n'avaient choisi un endroit éloigné pour enterrer le mort que pour le brûler selon

l'usage du pays, chose sur laquelle je n'ai pu me procurer des renseignemens positifs. 1775. Sept.

On ne connaît au Japon ni péages, ni droits de sortie ou d'entrée, néanmoins les visites y sont très-rigoureuses; et, en cas de soupçon, les plus petits plis de l'habillement sont fouillés; nos œufs ne furent pas même épargnés, et les visiteurs en cassèrent plusieurs pour s'assurer s'ils ne recelaient point de contrebande. Cette vigilance qui paraît ridicule, est cependant très-excusable quand on considère les différentes ruses que les nations européennes avec lesquelles les Japonais étaient jadis en relation ont employées pour les tromper, sur-tout dans les temps que le fanatisme religieux des missionnaires catholiques inventait toutes sortes de moyens pour y entretenir des relations secrettes. Les Hollandais, sans se mêler de la propagation de la foi, n'y sont pas en meilleure réputation que les autres; les Japonais savent qu'ils ne négligent aucune occasion pour tromper la vigilance des gardiens; mais, en échange, on les paie de retour en leur faisant éprouver des humiliations et des chicanes de toutes espèces. Les lar-

1775. Sept. ges culottes des matelots ont souvent favorisé l'introduction de plusieurs objets défendus; mais on y visite actuellement ces culottes, depuis qu'un des matelots qui avait caché dans sa culotte un Perroquet, fut trahi par cet oiseau, qui se mit à jaser dans le moment que le matelot se trouva sous la porte de Nangasaki, où il aurait passé sans avoir été visité. Les visiteurs des portes situées dans le voisinage du comptoir hollandais, sont souvent renouvelés, pour ne point contracter de liaisons trop intimes avec les Européens. Autrefois les interprètes japonais pouvaient se rendre à toute heure au comptoir et c'étaient eux qui facilitaient l'introduction de la contrebande; de gros paquets furent souvent jetés par-dessus les murs du comptoir hollandais, et recueillis par des barques japonaises, dont les propriétaires se chargeaient alors du reste. Depuis que plusieurs interprètes ont été saisis en flagrant délit et punis sévérement, et que les Hollandais même ont été condamnés pour chaque cas de contravention à une amende très-considérable, la contrebande exige plus de précaution et de ménagement. La raison pour laquelle

les individus des équipages cherchent tant à introduire en contrebande des marchandises dont le débit n'est point interdit, pourvu qu'il se fasse par la voie des ventes ou encans publics, s'expliquera dès que l'on saura que toutes les marchandises que les Hollandais apportent au Japon, ne se paient point en argent, mais en autres marchandises; tandis que les particuliers paient en espèces du pays, dont l'exportation est rigoureusement défendue. Plusieurs espèces de marchandises que la Compagnie reçoit du Japon, en retour des marchandises qu'elle y envoie annuellement, telles que porcelaines, ouvrages de vieux lacque etc., se trouvent souvent à Batavia en si grande quantité, qu'il est impossible à un particulier de s'en défaire, à moins d'y perdre des sommes considérables.

1775.
Sept.

Tous les interprètes, dont le gouvernement entretient 40 à 50 pour le service de la Compagnie hollandaise, doivent être Japonais; il n'est point permis à un étranger de remplir cette fonction, ni d'apprendre même la langue du pays. Les interprètes sont divisés en trois classes; la première comprend ceux qui sont les plus versés dans la langue hollandaise ou les plus an-

1775. Sept. ciens; ceux auxquels cet idiôme est moins familier, sont compris dans la seconde classe; la troisiéme classe est celle des disciples ou apprentifs. Autrefois c'étaient des Hollandais même qui enseignaient aux apprentifs interprêtes ce langage, et le médecin attaché au comptoir hollandais était ordinairement chargé de ce travail ; actuellement les plus anciens instruisent les apprentifs. J'ai trouvé parmi les premiers, plusieurs qui s'exprimaient assez facilement en hollandais, mais la grande différence qu'il y a entre ces deux idiômes leur faisait souvent faire des constructions assez singulières. Plusieurs de ces interprètes écrivaient également le hollandais, avec des caractères latins très-élégans; ils se servaient pour cet usage de leurs pinceaux, de l'encre de la Chine et de leur papier. Les interprètes japonais sont grands amateurs des livres européens, sur-tout de ceux qui traitent de médecine, d'histoire naturelle ou de physique. Ils cherchent toujours d'en obtenir quelques-uns des négocians hollandais, et on peut dire qu'ils en profitent bien; car la plupart de ceux qui s'étaient donnés à la lecture de nos livres, en avaient non-seulement très-bien compris

le sujet, mais encore mis en usage ce ce qu'ils avaient lu. La plupart de ces interprètes sont médecins, ou s'appliquent à l'étude de la médecine, et la méthode de traiter leurs malades s'approche de la nôtre; il en est de même des drogues dont ils font usage, et dont les médecins hollandais leur ont appris à connaître les vertus. La pratique de la médecine est très-lucrative pour ces interprètes; souvent ils prennent des disciples auxquels ils enseignent leur science.

1775. Sept.

Mon premier soin, après avoir obtenu la permission de me rendre à terre, fut de lier connaissance avec les interprètes, et de me concilier la bonne grace des officiers qui nous surveillaient. En qualité de médecin, j'eus plus d'une fois occasion de leur rendre service, et la manière franche et loyale avec laquelle je me conduisais vis-à-vis d'eux, me valut bientôt leur confiance. Ce fut par l'intercession des interprètes et officiers mes amis, que j'obtins peu à peu la permission de faire des courses botaniques aux environs de Nangasaki, permission qui ne s'accorde jamais à un Européen, et dont malheureusement je fus privé peu de temps après; car le gouverneur ayant fait com-

1775. Sept.

pulser ses journaux, pour voir si une telle permission avait été précédemment accordée à aucun médecin ou chirurgien hollandais, il s'y trouva que plusieurs années auparavant, et dans un temps où des maladies épidémiques ravageaient la ville, un chirurgien d'un vaisseau hollandais avait obtenu la permission de chercher dans les environs de la ville des plantes médecinales. Par hasard je me trouvai chirurgien en chef, et le gouverneur, par une distinction trop subtile, ou plutôt puérile, crut que ce cas n'était point entièrement applicable à mon égard, à cause de la différence de grade. L'exactitude avec laquelle les Japonais suivent à la lettre la loi ou les usages reçus, fut cause que la permission que j'avais d'abord obtenue, fut peu de temps après révoquée par le gouverneur. Je me trouvai par là au comble des disgraces; l'approche de l'automne me promettait des acquisitions auxquelles il fallut renoncer de force. En attendant, je ne perdis point courage : espérant d'obtenir tôt ou tard un peu plus de liberté, je continuai mes instructions en médecine et en chirurgie auprès des interprètes, et je les engageai à m'apporter tous les jours

toutes les plantes, fleurs et graines qu'ils pourraient se procurer. En continuant à leur faire comprendre qu'un chirurgien en chef avait été précédemment sous-chirurgien, avant de parvenir à ce grade supérieur, j'obtins du gouverneur la permission désirée ; mais toujours trop tard pour cette année ; car ce ne fut qu'au commencement de février de l'année d'après, que je pus en profiter.

1775. Sept.

Dans l'intervalle que mes excursions botaniques fuent suspendues, je m'appliquai à acquérir quelques connaissances sur la langue japonaise, quoique les moyens pour y parvenir fussent extrêment difficiles. J'avais fait des démarches auprès des interprètes pour savoir s'il existait un dictionnaire imprimé de la langue japonaise, et si je pouvais espérer d'en faire l'acquisition. Après bien des recherches, un des interprètes m'apporta un dictionnaire japonais, portugais et latin, sans titre et sans date, imprimé sur du papier japonais. L'auteur dont j'ignore le nom, paraît avoir pris pour modèle le dictionnaire du P. Amb. Calepin; mais la préface indique que les religieux missionnaires au Japon, conjointement avec ceux d'Europe, avaient com-

1775. Sept. posé et fait imprimer ce dictionnaire au Japon. Le propriétaire de ce livre qui l'avait herité d'un de ses ancêtres, y attachait le plus grand prix, et ne voulut jamais le vendre. Ce dictionnaire de format in-4°. et de 906 pages, est probablement très-rare; car ni le directeur de notre comptoir, ni moi, n'avons jamais pu nous en procurer un semblable (1).

Le port de Nangasaki qui s'étend du sud au nord, peut avoir deux lieues de long, mais il est peu large. Sa profondeur est telle, que les plus grands vaisseaux peuvent approcher à la portée d'un coup de fusil du comptoir hollandais; il a un fond vaseux, et le flux et reflux de la mer y sont très-sensibles : c'est le seul port de tout l'empire dans lequel on admet les vaisseaux étrangers. Si par malheur un bâtiment est jeté sur la côte, ou forcé par les vents à relâcher daus un autre port, on

(1) J'ignore si le dictionnaire japanois dont parle M. Thunberg, est le même que celui qui a été imprimé à Rome, sous le titre *Didaci Collado, Dictionnarium japonicum.* Romæ, 1652, in-4°. Il existe du même auteur une grammaire japonaise, imprimée à Rome, 1632, in-4°.

on en donne aussitôt avis à la cour qui alors fait prendre les arrangemens nécessaires, pour qu'un pareil bâtiment, en quel état qu'il puisse être, soit conduit à Nangasaki. 1775. Sept.

La ville de Nangasaki est une des cinq villes du Japon, qui sont distinguées par le nom de villes de l'empire; c'est une des plus riches et des plus célèbres de ce pays, à cause de son commerce et de ses liaisons avec les étrangers. Elle appartient exclusivement à l'empereur séculier, et les revenus que ce dernier en tire, sont versés dans son trésor. L'empereur entretient un gouverneur à Nangasaki, qui gouverne cette ville en son nom. Autrefois il y en avait deux investis de tous les pouvoirs du souverain; mais, depuis quelque temps, il n'y en a qu'un seul qui soit en activité, et qui est relevé de son poste par son collégue, à la fin du mois d'octobre. Pendant qu'un de ces gouverneurs remplit les fonctions de sa charge, à Nangasaki, l'autre va rejoindre sa famille à Jeddo; avant de partir, il est tenu de laisser à Nangasaki un gage de sa fidélité. Les revenus ordinaires d'un gouverneur de Nangasaki sont de 40000 livres, sans compter l'extraordi-

1774. Sept.

naire. Mais, quoique cette somme paraisse assez forte, ces gouverneurs ne s'enrichissent pas par ce moyen, à cause des présens considérables qu'ils sont obligés de faire à la cour, sans compter le grand nombre d'officiers subalternes dont le gage est à leur charge.

Le gouverneur de Nangasaki a le pouvoir suprême sur les habitans de la ville, ainsi que sur les personnes qui composent le comptoir hollandais et celui des chinois.

Nangasaki est ouvert de tous côtés et n'a ni murs ni remparts; les rues en sont tortueuses, traversées par plusieurs canaux qui reçoivent l'eau des montagnes voisines, et qui la conduisent ensuite jusqu'à la mer. Au bout de chaque rue se trouve une porte de bois que l'on ferme; c'est ce qui empêche toute communication entre les rues. Chaque rue, dont la plupart n'ont pas audelà de 30 ou 40 toises et autant de maisons a son inspecteur, qui y fait la police, et une maison particulière qui contient tous les instruments pour éteindre le feu en cas d'un incendie. Peu de maisons ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée, la plupart sont en outre très-basses. Le gouvernement intérieur de la ville de Nangasaki est confié

à quatre bourgmestres, qui ont sous leurs ordres un assez grand nombre d'officiers civils (Ottonas) de différens rangs et grades, qui y maintiennent la police avec une exactitude étonnante. Avant que les Portugais vinssent s'établir ici, Nangasaki n'était qu'un village; depuis cette époque le commerce y a attiré beaucoup d'habitans, de manière que cette ville est actuellement très-peuplée et très-florissante.

1775. Sept.

L'île Dezima sur laquelle est construit le comptoir hollandais peut être considérée comme une des rues de la ville de Nangasaki, dont elle n'est séparée que par un fossé peu profond sur lequel on a construit un pont. Pendant la crue des eaux ce fossé se remplit d'eau, et alors Dezima est véritablement une île : toute l'étendue de cette île est de 300 aunes de long, sur 120 de large. La Compagnie hollandaise paie à la ville de Nangasaki le loyer de cette île; la ville y entretient tous les bâtimens en état logeable, mais les Hollandais sont obligés de se pourvoir de fenêtres, de faire construire le toit à leur manière, et de se procurer à leurs frais le reste de l'ameublement. Les différens bâtimens qui composent le comptoir hollandais sont construits

1775. Sept. de manière à former deux petites rues qui sont traversées au milieu par une troisième. L'on y voit plusieurs grands magasins pour les marchandises de la Compagnie, l'hôpital, et une grande maison à deux étages pour les esclaves dont le rez-de-chaussée comprend en même temps les étables et quelques boutiques. A l'exception des grands magasins de la Compagnie, bâtis en pierres, toutes les autres maisons sont en bois, revêtues de terre glaise et couvertes d'un toit de briques. Les fenêtres y sont pour la plupart en papier, selon l'usage du pays; quelques personnes se sont procuré des fenêtres de verre qui ont été apportées de Batavia. Près de la porte qui donne sur le port, se trouve un bâtiment avec tout ce qui est nécessaire pour éteindre le feu, et un corps-de-garde dont les soldats font la ronde pendant la nuit autour de l'île. Du côté opposé de cette porte se trouve le potager de la Compagnie, avec un joli pavillon à deux étages. Les interprètes japonais y occupent une maison particulière qu'ils appellent leur collège; pendant le temps du commerce, ou que les vaisseaux hollandais sont en charge, il s'y trouve toujours en grand nombre de ces gens au

comptoir hollandais; mais, dès que les bâtimens sont partis, il n'en reste qu'un ou deux, qui sont relevés tous les 24 heures. Les Ottonas ou rapporteurs que le gouverneur y envoie tous les jours, occupent également une maison particulière, ils sont chargés de surveiller exactement les Hollandais, et d'en faire leur rapport au gouverneur. Le séjour des Hollandais dans cette petite île, est au reste un véritable exil, et doit être extrêmement ennuyeux pour ceux qui sans occupation y sont renfermés pendant une année entière.

1775. Sept.

CHAPITRE X.

Détails sur le commerce et les marchandises qu'apportent au Japon les Hollandais et les Chinois ; manière dont ces derniers sont traités par les Japonais ; l'auteur se rend à Papenberg avec le bâtiment hollandais ; description de cette île ; il obtient de nouveau la permission de visiter les environs de Nangasaki ; il se prépare pour son départ avec l'ambassadeur ; femmes publiques ; manière dont les Japonais divisent le temps.

1775. Sept.

DANS le temps où le commerce que les Hollandais faisaient au Japon, était moins circonscrit et plus lucratif, la place du directeur de commerce rapportait de gros bénéfices ; il suffisait alors qu'un directeur fît le voyage du Japon deux fois, pour amasser des richesses considérables : il n'en est plus ainsi ; car le directeur, M. Feith, que j'accompagnais, était déja pour la quatrième fois au Japon ; sans avoir jusqu'alors fait fortune. Outre le chef, il reste encore au comptoir hollandais après le départ des

vaisseaux, treize Européens, dont trois font le voyage de Jeddo; les esclaves que les Hollandais emmènent chaque année, ne sont pas compris dans ce nombre. Les marchandises que la Compagnie avait envoyées cette année au Japon, consistaient en cassonade, poivre, bois de teinture, étain, plomb, fer en barres, indiennes, draps de différentes qualités; serges, étoffes de soie; girofles, écaille, costus arabique, etc. Les articles de moindre importance, apportés par les personnes de l'équipage, étaient du safran, de la thériaque, du suc de réglisse, du rotaug, des lunettes, des miroirs, des montres et de la corne de Narval. La Compagnie seule a le droit d'apporter au Japon une certaine quantité de ducatons d'argent; il est défendu à toute autre personne d'y introduire de la monnaie.

1775. Sept.

Depuis l'année 1685, une ordonnance de l'empereur du Japon a fixé la valeur des marchandises que les Hollandais osent introduire chaque année dans ses états à 300,000 Thail (1,200,000 livres). S'il se trouve un excédent, la valeur n'en est payée que l'année d'après. Depuis la même époque, tout négociant japonais qui achète des marchandises hollandaises, est tenu de

1775. Sept. payer une certaine somme pour cent; par cet arrangement, les marchandises ont considérablement diminué de prix, et les étrangers ont souvent perdu de grosses sommes. Ce qui a sur-tout diminué les profits de la Compagnie hollandaise, c'est le surhaussement des espèces japonaises relativement à la monnoie hollandaise; car le Kobang qui, dans le temps ancien, ne valait que 60 Mas, est compté actuellement pour 68. Ainsi, lorsque la Compagnie obtient la permission de vendre pour 300000 Thail, elle n'en retire effectivement que 260000.

Aussitôt que les marchandises qui composent la cargaison des vaisseaux hollandais, sont déposées dans les magasins de la Compagnie, le gouverneur fait annoncer cette nouvelle aux négocians qui se rendent alors chez lui, pour examiner les échantillons des marchandises dont la vente se fait dans un encan public, ou Kambang. Les offres se font en Mas, dont dix font un Thail. La corne de Narval se payait cette année assez cher; c'était autrefois un objet de contrebande sur lequel les Hollandais gagnaient immensément; les Japonais qui attribuent à cette production animale, semblable à l'ivoire, toutes les vertus médeci-

nales que les adeptes vantent de la pierre philosophale, la payaient à des prix exorbitans. Cette année le Katje ou $\frac{1}{4}$ de liv. fut vendu sur le pied de 550 liv. de France, et dans la suite on obtint pour un Mas de cette marchandise, huit Mas argent pesant. Je vendis avec un bénéfice considérable ce que j'en avais apporté, de manière que je pus payer toutes mes dettes, et qu'il me resta encore une somme de 4800 liv. que j'employai pour différentes acquisitions d'objets d'histoire naturelle. Le Ninsi, racine que les Chinois apportent au Japon, est à peu près du même prix que la corne de Narval; celle qui est réputée la véritable croît à la Corée et dans la partie septentrionale de la Chine. La fausse ou celle que l'on désigne dans le commerce sous le nom de Ginseng, vient de l'Amérique, et ce sont ordinairement les Français qui apportent cette racine à la Chine. Les racines les plus fortes du véritable Ninsi, se vendaient cette année 1200# le Katje. Les morceaux les plus blancs et les plus gros du Ginseng ou du faux Ninsi, qui souvent sont mélangés avec le véritable, sont toujours regardés au Japon comme contrebande, et confisqués et brûlés par-tout où

1775. Sept.

on en trouve. La confiance chimérique que
1775. les Japonais ont dans les vertus de cette ra-
Sept. cine, justifie en partie cette mesure.

Les marchandises qui se vendent dans les encans publics ne sont jamais payées en espèces sonnantes, l'exportation des espèces japonaises étant prohibée par des lois très-sévères, tout se paie en monnaie du Kambang, c'est-à-dire en assignation ou billets à ordre. Quoique ces billets aient cours dans les opérations de commerce, il n'est pas moins vrai que tout ce que l'on achète de cette manière se paie le double de sa valeur. Les paiemens en grand avec ces billets, ne peuvent se faire qu'à la nouvelle année; ce terme est de rigueur; car tout ce que les Hollandais achètent après la nouvelle année, qui est à peu près le temps que les vaisseaux repartent pour Batavia, est porté sur le compte de l'année suivante. Lorsque les bâtimens sont sur le point de quitter Nangasaki, tous les comptes des particuliers qui s'en retournent à Batavia, doivent être présentés et acceptés par les interprètes, de cette manière les comptes se soldent réciproquement.

Les marchandises que les gens de l'équipage qui quittaient cette année le Japon,

avaient achetées à Nangasaki, consistaient principalement en riz, porcelaines, parasols, robes-de-chambre de soie, ouvrages de lacque, soja ou souï, cuivre et grands pots de terre. Le riz du Japon qui passe pour le meilleur connu, se vend en petits paquets d'une livre. La porcelaine, quoique assez grossière, mal peinte, et en général inférieure à celle de la Chine, résiste mieux au feu, à ce que l'on m'a dit, que celle de la Chine; elle est ou blanche, ou peinte. Le cuivre du Japon surpasse en qualité celui de l'Europe et de l'Amérique, il est très-pur et extrêmement malléable; les Hollandais le vendent avec un bénéfice considérable sur la côte de Coromandel; on l'exporte en petits bâtons, du poids de $5\frac{1}{3}$ onces. Les pots de terre que les Japonais font, se vendent avec assez de profit à Batavia, où on les emploie pour y conserver et épurer l'eau. Le soja que l'on exporte en petits barils, est une liqueur ou quintessence de différens ingrédiens aromatiques propre à exciter l'appétit, en en ajoutant une petite quantité aux sauces.

Parmi les objets dont l'exportation est défendue, il faut compter les monnaies japonaises, les cartes géographiques et les

1775. Sept.

livres imprimés, sur-tout ceux qui peuvent donner quelques renseignemens sur l'intérieur du pays ; toute espèce d'armes, sur-tout les sabres qui sont estimés avec raison comme excellens, ne peuvent non plus être exportés.

Il paraît que les Chinois ont entretenu de tout temps des liaisons commerciales au Japon, actuellement ils y sont traités avec la même rigueur que les Hollandais; et sous un certain rapport, ils éprouvent encore plus de vexations. Autrefois leurs bâtimens ne fréquentaient que le port d'Osakka, quoique ce port soit très-dangereux à cause des bas-fonds et des rescifs qui s'y trouvent en grand nombre. Depuis que les Portugais leur ont fait connaître le port de Nangasaki, ce n'est que dans celui-ci que leurs bâtimens ou jonques arrivent. Dans les temps anciens, le nombre de bâtimens chinois qui faisaient ce commerce, étaient évalués de cent jusqu'à deux cents, chaque bâtiment avait cinquante hommes à bord. Actuellement ce nombre est considérablement diminué. Quoique les plus proches voisins des Japonais, les Chinois s'en distinguent par plusieurs choses essentielles. Leur langage ainsi que la re-

ligion que suivent ces deux nations diffèrent absolument; il en est de même de leur habillement. Cette différence est d'autant plus remarquable, que les deux nations ont probablement eu autrefois des relations plus intimes, et ce n'est pas sans fondement que l'on suppose qu'il y a eu des émigrations de la Chine à plusieurs îles situées à l'est, qui font partie de l'empire du Japon, et que l'on connaît actuellement sous le nom des îles Liquejo, dont les habitans font encore annuellement des présens à l'empereur de la Chine. Les Chinois portent une veste courte et des pantalons; leur chaussure consiste en une espèce de botte en toile et des souliers dont l'empeigne est de cuivre; les Japonais portent tous un habit long, semblable à nos robes-de-chambre, point de culottes, de simples chaussons et des semelles attachées aux pieds. Pour ce qui est de leurs langages, les Japonais et les Chinois s'entendent aussi peu que les Hollandais et les Japonais, et les deux nations sont obligées de se servir d'interprètes. Quoique la quantité des marchandises que les Chinois ont la permission d'apporter tous les ans au Japon, surpasse du double la valeur de celles que les

1775. Sept.

1773. Sept.

Hollandais y introduisent; malgré cela, le bénéfice qui en résulte n'est pas plus grand, les Chinois étant tenus de payer à la ville de Nangasaki des droits plus forts que les Hollandais, à cause, dit-on, que la navigation de la Chine au Japon est moins longue et moins dangereuse que celle de Batavia au Japon. Les Chinois n'ont pas la permission d'envoyer une ambassade à la cour; ils épargnent donc annuellement les sommes considérables que les Hollandais dépensent, tant pour faire le voyage de Jeddo, qu'en présens pour la cour. Pour le reste les Chinois sont surveillés autant que les Hollandais peuvent l'être, principalement depuis qu'on les accuse d'avoir introduit au Japon des livres de religion, que les missionnaires catholiques avaient fait imprimer à la Chine. Le comptoir des Chinois est en face de celui des Hollandais, la police s'y fait par les Japonais de la même manière que chez les premiers. Le seul avantage que les Chinois ont sur les Hollandais, c'est que ceux-ci ont dans la ville de Nangasaki plusieurs temples de leur culte, et qu'on leur accorde une certaine somme en espèces du pays, pour leurs dépenses journalières. La vente des marchan-

dises chinoises se fait à trois époques différentes, qui sont celles de l'arrivée des vaisseaux ou jonques chinoises. Au printemps il en arrive vingt, en été trente, et en autonne vingt autres plus ou moins chargés. Si un plus grand nombre de vaisseaux arrive, on les force à s'en retourner, sans qu'on leur permette de vendre la moindre chose. Les principaux articles que les Chinois vendent au Japon consistent en soie, plusieurs drogues comme ninsi, myrrhe, térébenthine, bois de Calambac, livres imprimés, etc. La vente de ces derniers n'est permise qu'après qu'ils ont été examinés par deux Japonais, qui font la fonction de censeurs. Lorsque les vaisseaux chinois ont achevé leur cargaison, et qu'ils sont sur le point de quitter le port de Nangasaki, ils sont escortés par un grand nombre de barques japonaises, qui les suivent jusqu'à une certaine distance de la côte, pour empêcher la contrebande. 1775. Sept.

Le 14 octobre, le bâtiment hollandais reçut ordre du gouverneur japonais de quitter le port de Nangasaki pour se rendre à Papenberg, petite île hors du port, où il devait achever sa cargaison. On m'obligea en même temps de me rendre à bord, et Octob.

1775. Octob. d'y rester jusqu'à ce que le chirurgien que je remplaçais et qui s'en retournait par le même bâtiment à Batavia, eût pris ma place. L'ordre du gouverneur de Nangasaki concernant le départ des vaisseaux hollandais, est toujours irrévocable, et l'époque du départ est fixé peu de jours après qu'ils sont arrivés. Cet ordre est suivi avec tant de rigueur, et le fut encore cette fois, malgré le mauvais temps qu'il faisait, et qui était absolument contraire au départ du vaisseau, que nous fûmes obligés de nous faire remorquer par une centaine de barques tant grandes que petites, pour arriver à l'endroit où nous devions jeter l'ancre. Avant que le vaisseau quittât le port, on nous remit la poudre et le fusil que nous avions déposés à notre arrivée, ainsi que la caisse qui contenait les livres; les malades de l'hôpital furent en même temps transportés à bord.

Pendant tout le temps que les vaisseaux restent à Papenberg pour completter leur cargaison, le transport des marchandises n'a lieu que tous les deux jours, parce que les officiers et les interprètes qui doivent être présens à l'embarquement, ne pourraient venir tous les jours de la ville, qui

en

en est éloignée de près de deux lieues. Les barques japonaises, destinées pour nous surveiller, prirent leur poste à une certaine distance de notre vaisseau. On permit à l'équipage hollandais, tandis que nous fûmes dans cet endroit, de visiter plusieurs petites îles des environs; mais aussitôt que nous nous arrêtions un peu trop long-temps dans un endroit, une des barques de garde s'approchait pour nous observer. Je profitai de cette permission pour recueillir sur ces petites îles et sur les montagnes voisines, toutes les plantes que je pus me procurer; quantité de graines, ainsi qu'un bon nombre d'arbres et d'arbrisseaux, que j'avais déja rassemblé cet automne, augmentait l'envoi que je destinai pour Batavia, pour être de là expédié pour Amsterdam.

1775. Octob.

Papenberg où nous étions alors consignés, est une petite île formée par la réunion de plusieurs montagnes, dont l'une, à sommet très-pointu, se trouve immédiatement sur le bord de la mer; ce n'est qu'en deux endroits que cette montagne est accessible, tout le reste étant taillé à pic. On dit que la dénomination de Papenberg, ou montagne des Moines, lui vient du

1775. Octob. temps que les chrétiens, et principalement les Portugais, furent chassés du Japon, et qu'un grand nombre de religieux portugais furent précipités du haut de cette montagne dans la mer. L'île des Pêcheurs, située à côté de Papenberg, ne présente qu'une colline plate ; ces deux îles ne sont point cultivées.

Parmi les plantes les plus remarquables que je trouvai à Papenberg et dans les environs on peut compter le *smilax china*, dont la racine est apportée au Japon par les Chinois: les interprètes, mes élèves en botanique, étaient bien aises de trouver cette racine indigène chez eux; le figuier-nain ainsi que celui à tige droite (*F. pumila et erecta*), se trouvaient dans les endroits arides et pierreux; les figues que produit cet arbre, quoique très-petites, se mangent quelquefois : l'*Ipomea triloba*, croissait en plusieurs endroits, les racines étaient blanches ou noires, ces dernières sont employées au Japon comme purgatif. *Fagara piperita* (1), arbuste assez commun dans

(1) Voyez Thunberg, Flora Japonica, p. 64, et Kæmpfer, amœnit. exotic., p. 892, qui en a donné la figure.

cette petite île, portait alors des baies mures. Le goût des feuilles ainsi que celui des fruits est aromatique et échauffant; les Japonais s'en servent en guise de poivre. Deux espèces d'orties (*U. nivea et japonica*) que je rencontrai ici, procurent aux habitans la matière dont ils font leurs cordes. 1775. Fov.

Je restai à bord du vaisseau jusqu'au commencement de novembre, temps où je fus relevé par le chirurgien qui s'en retournait alors à Batavia. Dès que le vaisseau fut parti, nous fûmes renfermés au nombre de quatorze dans notre petite île, où, pour ainsi dire, nous vécûmes dans un exil civil, et sans communication avec le reste du monde. La vie que menaient ici mes compagnons était peu conforme à mes goûts, la plupart habitués à la manière dont on vit à Batavia, c'est-à-dire, adonnés à la bonne chère et aux plaisirs, suivaient ici leurs anciennes habitudes. Tous les soirs, après avoir fait une promenade autour de l'île, on se rendait chez le chef, pour lui faire la visite qui souvent durait bien avant dans la nuit, et où l'on ne faisait que boire et fumer. Mon emploi ne me donnant que peu d'occupation, je profitai de ce temps

1775. Nov. pour recueillir des plantes et des insectes. Je m'occupai principalement avec les interprètes, qui sous ma conduite faisaient des progrès rapides dans la médecine et la chirurgie. Plusieurs d'entr'eux exerçaient la médecine avec succès, et s'enrichissaient par ce moyen. Je profitai de mon côté des dispositions amicales de ces interprètes autant que les occasions s'en presentaient. Je me fis apporter tout ce qu'ils pouvaient ramasser en plantes rares et curieuses, sur-tout de celles qui croissent dans l'intérieur du pays, dont l'accès est pour toujours interdit aux étrangers. C'est à ces interprètes que je dois plusieurs renseignemens sur le gouvernement, le culte, la langue et l'économie politique du Japon; ils me procurèrent également plusieurs cartes et livres imprimés, dont je n'ai pu emporter qu'une très-petite partie.

Sinon le service personnel pour lequel les Hollandais emploient les esclaves qu'ils emmènent de Batavia, tout ce qui regarde l'intérieur de leur ménage est conduit par des Japonais. Ce sont ces derniers qui procurent les vivres, et qui les préparent à la manière hollandaise. J'ai vu plusieurs cuisiniers et domestiques qui, quoique Ja-

ponais, parlaient avec beaucoup de facilité l'hollandais ; le chef ainsi que le secrétaire et le médecin, emmènent toujours quelques-uns de ces domestiques, pour le voyage de Jeddo. Lorsque les Hollandais ont besoin de quelques ouvriers japonais, il faut auparavant en demander la permission au gouverneur; sans cette formalité, les gardes japonaises ne les laisseraient point passer. Le pain dont les Hollandais ont besoin pendant leur séjour au Japon, est cuit exprès pour eux à la ville; mais ils n'en consomment pas beaucoup, la plupart faisant usage du riz, à la manière des Orientaux.

1775. Nov.

Les personnes attachées au comptoir hollandais, telles que le secrétaire, le médecin, le subrécargue, etc., sont logées aux frais de la Compagnie, dans des appartemens assez commodes; mais elles sont obligées de se procurer des meubles, tapisseries et autres ustensiles. Pour échauffer les appartemens, pendant les mois les plus froids, sur-tout lorsque les vents du nord ou d'est soufflent, on se sert de grands pots de cuivre remplis de braise, que l'on fait prendre à la ville. La dépense de toutes ces personnes est en général de peu d'importance, elles ont

1775. Déc. la table chez le chef; il n'y a que les parties fines et les fêtes qu'on donne à ses amis qui exigent quelques dépenses extraordinaires.

J'ai eu occasion de parler dans le précédent de la manière dont les Japonais nous surveillaient, et de l'exactitude avec laquelle ils exécutent à la lettre les ordres de leurs supérieurs. La désertion d'un esclave, qu'un des subrécargues avait bien voulu me louer à son départ jusqu'à l'année suivante, manqua de troubler notre repos et le mien en particulier; l'esclave dans un moment de désespoir, voyant partir son maître pour Batavia, et se voyant frustré de l'espérance d'y rejoindre sa femme, prit la résolution de s'échapper de notre île à quelque prix que ce fût. Aussitôt qu'on se fut aperçu de son absence, on le chercha dans toute l'île; les interprètes ainsi que toutes les personnes attachées au comptoir s'empressèrent à le découvrir, mais toutes leurs peines furent infructueuses. Le troisième jour de son absence le gouverneur de Nangasaki envoya un grand nombre d'interprètes, accompagnés d'officiers de tous les grades qui firent les recherches les plus exactes dans toutes les maisons; vers le soir, on découvrit le

1775. Décem.

déserteur dans un magasin de la Compagnie où on le trouva tapi dans un coin; il reçut une punition proportionnée au désagrément qu'il nous avait causé. On nous assura que si l'esclave n'eût été retrouvé ce jour là, on aurait fait publier dans tout l'empire les ordres les plus sévères pour s'assurer d'un étranger que l'on aurait sans doute regardé comme une espèce d'espion. Cette aventure très-insignifiante en apparence, pouvait devenir très-sérieuse pour nous; car, comme les gouverneurs sont obligés de faire un rapport à la cour de tout ce qui se passe dans les provinces, la désertion de notre esclave y serait probablement parvenue plus tôt que nous ne l'eussions désiré.

Pendant mon exil, l'histoire naturelle et l'enseignement des interprètes me procurait une occupation variée et capable de chasser l'ennui, et je ne négligeais pas de m'instruire auprès des Japonais qui nous servaient de cuisiniers et de domestiques, sur plusieurs substances qu'ils employaient tant dans la cuisine qu'à d'autres usages domestiques. Pour laver le linge, ils employaient de la farine de fève, qui me pa-

1775. Décem.

raissait d'une grande finesse (1). Les chandelles que les Japonais nous fournissaient, étaient faites avec l'huile que l'on tire du *Rhus vernix*, ainsi que de l'espèce consignée dans le Systême de Linné, sous le nom de *Rhus succedanea;* cette huile que l'on tire des graines par l'expression, acquiert une consistance solide en la faisant bouillir. Les chandelles, semblables à celles de suif, coulent un peu, mais elles brûlent très-bien. L'huile que les Japonais brûlent dans leurs lampes, est tirée des graines de moutarde, et du *Dryandra cordata.*

Parmi les poissons que les cuisiniers japonais préparaient pour notre table, il y en avait un, auquel ils donnaient le nom de

(1) On connaît en Europe des procédés semblables : le son que les dégraisseurs emploient pour décrasser des étoffes dont les couleurs sont peu solides, n'agit qu'en raison des parties farineuses qu'il contient. Dans des circonstances où le savon est rare, ou lorsqu'on travaille sur des étoffes dont la couleur serait attaquée par l'alcali du savon, ce procédé mériterait une application plus générale. Les parties farineuses du fruit du maronier et du gland, pourraient être employées à cet usage.

Matskasa (espèce de Sciaena de Linné); les pinnes abdominales de ce poisson ne paraissaient composées que de plusieurs crochets osseux, assez gros: la tête osseuse et très-dure de ce poisson, fut dépecée en plusieurs morceaux pour pouvoir être apprêtée; la chair en était d'un assez bon goût. *Kitama Kura*, est le nom japonais du Tétradon hispidus L. dont la chair est très-venimeuse.

1775. Décem.

Plusieurs Japonais de distinction vinrent nous rendre visite, tandis que nous étions ainsi renfermés dans l'île Dezima; ils se faisaient toujours précéder par quelque domestiques qui portaient des présens, comme c'est l'usage chez les orientaux; usage que les Japonais observent également entre eux. Souvent ces présens ne consistent qu'en poisson ou autres objets de peu de valeur; mais la manière dont ils sont offerts, leur donne quelque relief: c'est ordinairement sur une espèce de petite table faite exprès pour cet usage, garnie de papier artistement plissé, sur laquelle on pose le présent. Lorsque quelques princes japonais rendaient visite au capitaine, quand nous étions encore à bord; le présent qu'ils envoyaient chaque fois, consistait en un baril

1776. Janvier.

de saki, (1), et quelques pièces de sèche; poisson que les Japonais préfèrent à tous les autres.

Le 1er. janvier 1776, nous célébrâmes notre nouvelle année, et reçûmes à cette occasion les complimens d'usage d'un grand nombre de Japonais. Les personnes les plus distinguées furent invitées à dîner chez notre chef: ils mangèrent presque tous de notre soupe, mais ils ne touchèrent point aux autres mets; chacun prit cependant la portion qui lui avait été destinée, et l'envoya à la ville, après avoir mis sur l'assiette un petit morceau de papier sur lequel était écrit le nom de la personne qui l'envoyait. Les Japonais ne mangent jamais de viandes salées, ils les regardent au contraire comme une médecine, et s'en servent à cet usage dans plusieurs maladies; il en est de même du beurre salé, ils m'en demandèrent plusieurs fois pour en faire des bols. Après le repas, on présenta aux Japonais du saki chaud, ils prirent cette boisson dans

(1) Le Saki, liqueur spiritueuse qui se fait avec du riz que l'on laisse fermenter, est la boisson favorite des Japonais, et particulière à cette nation: on pourrait la nommer bière de riz.

des tasses de bois vernissées. Pour la servir. M. Feith avait fait venir de la ville plusieurs courtisanes, comme c'est l'usage au Japon: ces mêmes demoiselles servirent dans l'après dîner plusieurs autres liqueurs que les Japonais ont coutume de prendre après le repas, et finirent leur service par un bal qu'elles exécutèrent avec les filles qui se trouvaient alors à notre comptoir. A cinq heures, les Japonais s'en retournèrent chez eux.

1776. Janvier.

Dans toutes les villes du Japon, tant grandes que petites, on trouve de ces maisons dans lesquelles un hôte entretient un grand nombre de filles publiques. Ces maisons y sont moins regardées comme lieux de débauche, que comme des tavernes destinées aux divertissemens des habitans ; elles sont presque toujours les plus belles et les mieux décorées de la ville, et souvent placées à côté des temples. On voit que les Japonais pensent sur cette matière bien autrement que nous, et que le métier qu'exercent ces filles, n'est nullement regardé comme infâme : beaucoup de ces créatures, après avoir demeuré pendant plusieurs années dans une telle maison, trouvent dans la suite des occasions très-avan-

1776. Janvier.

tageuses pour se marier. Il existe même une loi qui autorise un père pauvre et surchargé d'enfans, de vendre ses filles à la personne qui tient ces maisons. Pendant que ces filles sont en bas âge, elles servent les autres, jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'âge pour entrer elles-mêmes en fonction. Nangasaki ne manquait pas de ces établissemens; toutes les fois que nous desirions la compagnie de ces filles, nous nous adressions à un homme qui se rendait tous les jours au comptoir, et qui était chargé de cette commission. On pouvait garder ces filles plusieurs jours de suite, pourvu qu'elles se montrassent tous les jours à la porte de la ville, pour annoncer à l'officier leur séjour dans l'île. Le maître de chaque fille reçoit par jour huit Mas, et en la renvoyant on lui fait un petit présent qu'elle garde. Les idées que les Japonais ont de la pudeur, diffèrent également des nôtres. Lorsqu'ils se baignent dans des endroits publics, soit hommes, soit femmes, ils ne se montrent jamais trop empressés de cacher leur nudité. L'usage des Chinois de renfermer leurs femmes n'est point imité par les Japonais, chez ceux-ci elles paraissent en public. Les femmes mariées se distinguent aisément de

celles qui ne le sont pas, par des dents noires, qu'elles cherchent à rendre aussi éclatantes que possible. Elles emploient pour les noircir un mélange appelé *Ohaguru* ou *Kanni*, composé de limaille de fer, d'urine et de saki. Ce mélange très-fétide pénètre assez profondément les dents, elles ont toujours soin de préserver les gencives des effets de cette composition; car ces dernières en deviennent bleues. Pour se teindre les lèvres, elles se servent du saffranon; cette drogue donne aux lèvres une couleur rouge et même violette, lorsqu'elle est employée avec profusion; des lèvres violettes passent au Japon pour une grande beauté. Il y a des femmes qui, dès le moment qu'elles sont fiancées, commencent par se teindre les dents et les lèvres.

1776. Janvier.

Le 7 février, je profitai pour la première fois de la nouvelle permission que le gouverneur de Nangasaki m'avait accordée pour herboriser dans les environs de cette ville. Je fus accompagné d'un grand nombre d'interprètes, d'officiers et d'esclaves. Cette suite nombreuse ne m'empêchait point de parcourir de tout côté les endroits qui piquaient ma curiosité, mais elle devint à la longue un peu trop coûteuse pour

1776. Janvier.

moi; car à la fin de chaque promenade, il fallait conduire tout ce monde à l'auberge pour leur offrir des rafraîchissemens selon l'usage du pays, c'est ce qui m'occasionnait chaque fois une dépense de 60 à 70 livres. Malgré cela, je répétai ces courses une ou deux fois la semaine, toutes les fois que le mauvais temps ne s'y opposait pas.

J'observai sur les hauteurs qui entourent la ville un grand nombre de tombeaux qui se distinguaient de loin par des pierres élevées, dont plusieurs portaient des inscriptions; des temples de différentes grandeurs et formes, se trouvaient également placés sur les endroits les plus éminens. L'odeur infecte que répandaient dans les campagnes l'urine et le fumier que les cultivateurs rassemblent dans des trous le long des routes pour engraisser leurs terres, rend les voyages très-incommodes dans ce pays; je crois pouvoir attribuer à ces exhalaisons pénétrantes, les maladies des yeux, auxquelles le peuple de ce pays est sujet. Les jardins japonais produisent un grand nombre de légumes et de plantes potagères de l'Europe; les patates qui croissaient ici sur la pente des montagnes, et dans les en-

virons des villages, sont une des racines dont cette nation fait le plus de cas. On a également essayé à cultiver les pommes de terre, mais elles n'y ont pas réussi. Le calamus d'Europe (*A. calamus*), se trouvait fréquemment dans les endroits humides; les Japonais emploient la racine comme stomachique. L'amomum mioga, espèce de gingembre, croissait sans culrure dans tous les champs ; le goût de la racine approche de celle du gingembre, et les Japonais l'emploient aux mêmes usages. Une nouvelle espèce de Célastre que j'ai décrite sous le nom de *Celastrus alatus*, se trouvait plantée près des temples, et dans quelques cours; on m'a dit que les hommes qui désiraient se marier, attachaient à leurs portes des branches de cet arbrisseau, c'est ce qui désignait qu'ils cherchaient une femme. Deux espèces de poivrons se cultivent encore dans ces jardins, l'annuel et le gros (*capsic. an. et grossum*), les Japonais se servent sur-tout du dernier. Le tabac ne se cultive qu'en petite quantité. Ce sont les Portugais qui les premiers leur ont fait connaître cette plante ; il y porte le nom de Tabaco. Les pipes des Japonais sont comme celles

1774. Janvier.

1776. Janvier.

des Chinois, très-petites et plates avec une tige courte, le tout fait de cuivre blanc.

Nous approchions alors de l'époque qui était fixée pour le voyage de Jeddo; et quoique l'ambassadeur fasse le voyage par terre, la plus grande partie de son équipage et des objets dont il peut avoir besoin, se transporte par mer à Simonoseki, Fiogo et autres places. Plusieurs grandes caisses furent remplies de vin, de liqueurs, et de bière en bouteilles, et transportées à bord d'une grande barque japonaise; la même barque portait tout ce qui nous était nécessaire en batterie de cuisine et autres ustensiles, ainsi que plusieurs caisses vides, destinées pour les marchandises que nous comptions rapporter. La barque fut envoyée à Simonoseki, d'où elle devoit nous conduire à Fiogo. Nous fûmes occupés pendant plusieurs jours à embarquer les présens que nous devions emporter pour l'empereur, l'héritier du trône, et pour plusieurs seigneurs de la cour; ils consistaient en draps de différentes qualités et couleur, en étoffes de soie et de coton, et remplissaient plusieurs grandes caisses dont le transport devait se faire par terre à une distance de 320 milles japonais.

Le

Le 28 février était le dernier jour de l'année japonaise ; ce jour et le suivant sont principalement destinés pour arranger et solder tous les comptes qui existent entre les particuliers. Le nouveau crédit va jusqu'au mois de juin, époque où ces comptes se règlent également. Le jour de la nouvelle année, les Japonais se rendent mutuellement des visites de félicitation, ils sont alors très-proprement habillés: l'étoffe dont ils paraissaient faire le plus de cas était le blanc et le bleu à dessin en échiquier. 1776. Février.

Les Japonais divisent leur année selon le cours de la lune, de manière que quelques années sont de douze, d'autres de treize mois ; d'après le même calcul, la nouvelle année tombe ou en février ou en mars. Leurs mois ne sont point divisés par semaines, mais les jours de repos sont le premier et le quinze de chaque mois. Le jour ainsi que la nuit se divisent en douze heures, ils commencent ces heures depuis le lever jusqu'au coucher du soleil : pendant toute l'année le lever du soleil est chez eux à six heures du matin, et le coucher à six heures du soir; le midi,

1776. Février.

ainsi que la minuit, sont fixés à neuf heures.

Les Japonais n'emploient ni montres, ni cadrans pour mesurer le temps; une mèche allumée, torse en forme de corde pourvue de nœuds, à des distances régulières, qui marquent les heures, leur sert à cet usage. Le temps écoulé, ou l'intervalle d'un nœud à l'autre, est annoncé par les sons des cloches; pendant la nuit, il y a des gardiens qui annoncent l'heure, et frappent deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Pour savoir l'heure, ces derniers se servent ordinairement d'une petite caisse remplie de cendres, longue d'un pied, sur six pouces de large. Dans ces cendres, ils font des impressions longitudinales, ou des sillons avec des sous-divisions régulières. Ils remplissent ces sillons, d'une poudre faite avec l'écorce de l'ilicium anisatum qu'ils allument, après avoir adapté le couvercle dans lequel ils ne laissent qu'un très-petit trou, pour y introduire l'air nécessaire. La poudre de cette écorce possède la propriété de ne brûler que très-lentement, et d'une manière assez uniforme; c'est ce qui procure à ces gens la facilité d'apercevoir même

dans l'obscurité l'heure qu'ils annoncent au public, de la manière dont je viens de le dire. 1776. Février.

L'ère japonaise commence depuis Min-O; c'est-à-dire, 600 ans avant la naissance de J.C.

Les Japonais comptent douze signes du Zodiaque, mais ils leur donnent des noms différens des nôtres, savoir: 1. *Ne*, Rat. 2. *Us*, Bœuf. 3. *Torra*, Tigre. 4. *Ow*, Lièvre. 5. *Tats*, Bléreau. 6. *Ni*, Serpent. 7. *Uma*, Cheval. 8. *Tsitsnse*, Brebis. 9. *Sar*, Singe. 10. *Torri*, Coq. 11. *In*, Chien. *J*, Ours (1). Souvent les années portent chez les Japonais les noms des signes du Zodiaque; c'est ainsi que l'année 1774 fut appelée l'année des Chevaux, et l'année 1776 celle des Singes. Les mois japonais étant divisés d'après la marche irrégulière de la lune, ne correspondaient pas trop bien avec les nôtres; pour en donner un

(1) Les Chinois, ainsi que les Mantschoux, les Thibetans, toutes les nations mongoles, les Calmouks, les Turcs, Tartares et Persans, ont adopté les mêmes noms, avec cette différence, que le douzième n'est pas l'ours, mais le cochon.

1776. Février.

exemple, voici l'almanac que nous fumes obligés de composer à notre usage, pour l'année 1776 ou l'année des Singes; année commune de 355 jours.

Sjoguats.(Fév.).	*Goguats.*	*Kuguats.*
1...Février..19.	1....Juin....16.	1...Octobre..12
11............29.	15............30.	20............31
12....Mars....1.	16...Juillet....1.	21..Novem 1
30............19.	30............15.	30............10
Niguats.	*Rockguats.*	*Sjuguats.*
1....Mars...20.	1...Juillet...16.	1..Novem...11
12........... 31.	16............31.	20............30
13....Avril....1.	17....Août....1.	21..............1
29............17.	9............13.	30..Décemb., 10
Sanguats.	*Sitsguats.*	*Sjuitguats.*
1....Avril...18.	1....Août... 14.	1..Déceem...11
13............30.	18............31.	21............31
14....Mai.....1.	19...Septemb..1.	22 Janv. (1777).1
30............17.	30............12.	30..............9
Siguats.	*Fatsguats.*	*Sjuniguats.*
1....Mai.... 18.	1..Septemb..13.	1..Janvier...10
14............31.	18............30.	22............31
15....Juin.....1.	19..Octobre....1.	23...Février... 1
29............15.	29............11.	29.............7

Chaque seconde ou troisième année est bissextile; dans un espace de dix-neuf ans, on compte ordinairement sept bissextiles.

Les Japonais célèbrent chaque année plusieurs fêtes dont quelques-unes durent plus d'un jour. Celles que j'ai observées en 1776 furent, la fête de Pélang le 5 du mois Goguats; la fête des Etoiles, le 7 Siguats; dans le même mois, une autre grande fête qui dura trois jours de suite. Le 7, 8 et 9 de Kuguats la fête nommée Matsura. Le 4 Sjoguats, ainsi que les jours snivans, la fête du Crucifix et de la Vierge. Le 15 Sjoguats, fête pour le départ de l'ambassadeur à la cour. Le 1 Fatsguats, la grande foire, ou le Fassak des Japonais. Le 15 Kuguats, la grande foire hollandaise. 1776. Février.

Quelques jours après la fête de la nouvelle année, les Japonais célébrent la fête du Crucifix et de la Vierge. La cérémonie principale consiste à fouler aux pieds un crucifix et l'image de la Vierge avec l'enfant : ces deux figures sont en bronze et d'un pied de long; ils veulent par là marquer le mépris qu'ils ont pour la religion des chrétiens, et sur-tout pour celle des Portugais, ainsi que découvrir ceux qui pourraient être attachés secrettement au Christianisme. La cérémonie commence ordinairement à Nangasaki, les gouverneurs

1776, Février, et tous les habitans sont obligés d'y assister; il y a même des personnes qui surveillent tous ceux qui s'y trouvent, pour s'assurer qu'ils ont bien rempli la fonction prescrite. Les petits enfans qui n'ont point encore la force de se tenir sur leurs jambes, sont aidés par leurs aînés, et on a toujours grand soin de leur recommander de bien trépigner ces images. Lorsque cette cérémonie est finie à Nangasaki, les images sont transportées dans tous les endroits autour de la ville, où la même cérémonie se répète. Les images sont ensuite rapportées à la ville, où on les garde pour l'année d'après.

Le 25, notre chef, accompagné de plusieurs subrécargues et de quelques commis du comptoir, alla prendre congé du gouverneur.

Le 2 mars, les Japonais mirent sous le scellé, les malles qui renfermaient les habits de voyage de l'ambassadeur et de sa suite, ils firent la même chose avec une caisse remplie de médicamens que je voulais emporter; le tout fut transporté dans un de leurs magasins, d'où nous ne les retirâmes qu'au moment de notre départ,

Pour mettre le scellé sur quelque chose, les Japonais n'emploient point de cire, mais ils se servent pour le même usage d'une bande de papier, qu'ils plient d'une manière très-ingénieuse, et qu'on ne saurait déranger sans que cela paroisse. 1776. Mars.

1776. Mars.

CHAPITRE XI.

Départ de l'ambassadeur hollandais pour Jeddo; personnes qui composaient sa suite; manière de voyager dans ce pays; l'ambassadeur et sa suite sont par-tout traités avec les plus grands égards; description de plusieurs villes où ils passent; ils s'embarquent à Simonoseki pour aller à Fiogo; arrivée à Jeddo.

Le 4 mars (1), je quittai Dezima à la suite de M. Feith, ambassadeur hollandais pour la cour de l'empereur; il n'y eut que moi et le secrétaire d'européens pour l'accompagner; le reste de la suite, composé de près de 200 Japonais, était ou interprètes, gens d'affaires, porteurs ou domestiques. Lorsque nous fûmes arrivés au pont qui sépare l'île Dezima de la ville de Nangasaki, nous fûmes visités, comme d'usage; mais notre bagage, ainsi que les caisses qui renfermaient les présens pour la cour,

(1) Ce jour, qui correspond au 15 ou 16e. jour du premier mois japonais, est toujours fixé pour le départ de l'ambassadeur.

passèrent librement, parce qu'ils avaient été examinés et mis sous le scellé deux jours auparavant. Les Hollandais du comptoir avaient obtenu la permission d'accompagner l'ambassadeur jusqu'à un certain temple au-delà de Nangasaki; ce fut là que nous régalâmes notre nombreuse suite, de Sacki et de quelques autres rafraîchissemens. En quittant ce temple, pour continuer notre chemin, les Japonais qui nous avaient accompagnés, se plaçaient par grouppes le long de la route, selon leurs qualités et grades, en nous souhaitant de la manière la plus respectueuse un heureux voyage.

1776. Mars.

Un officier supérieur, nommé par le gouverneur de Nangasaki, était à la tête de la Compagnie; il fut porté dans un grand Norimon, et précédé d'une pique, pour marquer sa dignité et la fonction qu'il exerçait; un grand nombre d'officiers subalternes l'accompagnaient pour faire exécuter ses ordres. Le premier interprète, porté dans un Kango, suivait immédiatement après l'officier; on choisit toujours pour cette place un homme d'un certain âge, et qui jouit de la confiance des Hollandais, car il est le caissier de l'ambassadeur, et chargé de toutes les dépenses pendant le

1776.
Mars.

voyage. On m'a dit que ces gens mettaient la plus grande lésinerie dans les dépenses, mais qu'ils n'oubliaient point leurs propres intérêts, et qu'un voyage à Jeddo leur rapportait beaucoup d'argent. Deux cuisiniers japonais, attachés au comptoir hollandais, ainsi que six domestiques parlant hollandais, et un grand nombre de domestiques Japonais que le gouverneur de Nangasaki nous avait envoyés, faisaient également partie de notre suite. Les cuisiniers, accompagnés de quelques écrivains, nous précédaient toujours d'une heure pour préparer le dîner et le souper : ils portaient avec eux les provisions nécessaires, et les ustensiles dont ils pouvaient avoir besoin.

L'ambassadeur, ainsi que le médecin et le secrétaire, sont portés dans des Norimons. Du temps de Kaempffer, médecin allemand, qui a fait ce voyage deux fois, il n'y eut que l'ambassadeur seul qui fut porté dans un Norimon ; les deux autres furent obligés de faire la route à cheval, par conséquent exposés à toute l'intempérie de la saison. Les Norimons sont des portes-chaises dont la forme est celle d'un quarré oblong ; ils sont d'une construction fort

légère, souvent richement décorée de dorures et de vernis, et pourvue de fenêtres sur le devant ainsi que de deux côtés où se trouvent les portes : ils sont assez spacieux pour qu'une personne puisse s'y tenir assise ou couchée; l'intérieur de ces Norimons n'est pas moins riche, cela dépend du rang et de la qualité de la personne qui l'occupe; ils sont ordinairement pourvus de coussins et de matelas couverts de velours ou d'autres étoffes riches, et garnis de rideaux de taffetas pour se dérober à la vue des curieux. Celui que j'occupais avait en outre une petite caisse sur le devant, dans laquelle je pouvais renfermer mon écritoire et mes livres. Les Norimons sont portés à l'aide d'un gros bâton quarré qui tient au couvercle; le nombre de porteurs qui se trouvent depuis six jusqu'à douze, selon le rang de la personne, se relèvent de temps en temps quand ils sont fatigués : en marchant, ils chantent tous, c'est ce qui entretient toujours leur marche égale et uniforme.

1776. Mars.

L'aspect de cette caravanne était sans doute très-extraordinaire pour un Européen qui n'était point accoutumé à un pareil spectacle, à cause de la diversité

1776. Mars.

des personnes qui la composaient; mais la manière de voyager ainsi était on ne peut pas plus agréable et très-flatteuse pour nous, par-tout on nous marquait les plus grands égards; notre unique occupation consistait à manger, boire, dormir, lire, écrire et nous laisser porter; par-tout on vint au devant de nos desirs.

Le premier jour de notre voyage, nous passâmes Fimi à deux lieues de Nangasaki et Jagami, pour nous rendre à Isafaja, à quatre lieues de Fimi, où nous couchâmes la première nuit. Je fus étonné de la manière respectueuse dont l'hôte à Jagami nous reçut; non-seulement il vint au devant de nous, à une distance considérable, pour nous inviter de venir loger chez lui; mais, lorsque nous fûmes arrivés dans la maison, où il avait eu soin de nous devancer, il nous offrit un présent dressé sur une petite table, ensuite du thé et du tabac. J'appris à cette occasion que c'était ainsi l'usage dans tout le Japon; chose d'autant plus neuve pour moi, que je n'avais jamais de ma vie encore rencontré des aubergistes aussi civils. Notre caissier compta à notre premier coucher, à chacun de nous 50 Thails (à peu près 200 francs) : ce fut le

premier argent japonais que je touchai; il était destiné pour les menues dépenses du voyage, à faire des présents à nos domestiques, et à payer nos porteurs de Norimon, il était si bien calculé qu'il ne m'en restait pas la moindre chose; les porteurs seuls reçurent pour ma part plus de 80 francs. 1776. Mars.

Le 5 mars, nous passâmes par Omura à Sinongi qui est à huit lieues d'Isafaga. Le chemin que prit Kaempffer en 1691 lorsqu'il fit ce voyage pour la première fois, n'était pas le même que celui que nous venions de faire; car, pour éviter le trajet de la baie de Simabara, nous avions fait un plus grand détour auprès d'Isafaja. Kaempffer paraît avoir suivi cette route lors de son second voyage.

Le 6, nous passâmes Orissino, Takkiwo, Swota et Oda, pour nous rendre à Otsinsu, où nous passâmes la nuit. Orisino est renommé dans le pays, à cause de ses bains chauds, dont les Japonais font beaucoup d'usage dans les affections rhumatismales, syphillitiques et psoriques; la disposition de ces bains, ainsi que la manière dont ceux qui se baignent pouvaient se procurer l'eau chaude ou froide, est fort ingénieuse. Swota est un petit endroit connu par la quantité

1776. Mars.

de poterie qui s'y fait; on y fait ces grands pots de terre dont j'ai parlé plusieurs fois dans les chapitres précédens, comme étant très-recherchés par les Hollandais qui les apportent à Batavia où on s'en sert pour y laisser épurer l'eau. Ces pots qui tiennent plusieurs barils, sont faits avec une argille d'une excellente qualité, et très-bien cuits.

La route que nous avions suivie les jours précédens, nous avait conduits à travers un pays inégal, et dont le sol pierreux fatiguait beaucoup nos porteurs. En quittant Otsinsa, nous entrâmes dans la province de Fisen, dont le terrain fertile s'annonçait par la culture soignée, et par une plus grande population que la partie du pays que nous venions de traverser. Les villages que nous vîmes dans cette route, se trouvaient tous très-près les uns des autres; souvent il n'y avait qu'un pont, ou un ruisseau qui les séparaient, la plupart étaient bâtis en longueur, plusieurs avaient une étendue d'une demi-lieue. Les campagnes aux environs de ces villages, présentaient des rizières très-bien entretenues, et des champs sur lesquels on voyait plusieurs autres espèces de blés. La province de Fisen est également renommée, à cause de

la porcelaine que l'on y fabrique, et qui passe pour la plus belle du Japon. La terre argilleuse qui fournit la matière première de cette porcelaine se trouve dans la province même, mais elle exige une préparation très-soignée, avant de pouvoir être employée. J'avais déja vu à Nangasaki des porcelaines de cette province, dont la blancheur et la transparence m'avaient étonné. 1776. Mars.

Le 7, nous passâmes le Kassagawa, rivière considérable, à une lieue d'Otsinsa; de là nous fûmes à Sanga, Kansaki et Fiosabara où nous dînâmes. Nous traversâmes dans l'après dîner plusieurs autres petites villes, comme Nakabara et Todoiki; notre coucher fut à Taysero, à 9 lieues d'Otsinsu.

Sanga, capitale de la province, avec un château; siège du prince de ce pays. La ville est défendue par des fossés et des remparts; elle est très-régulièrement bâtie, comme presque toutes les villes japonaises; les rues en sont larges, et tirées au cordeau. Les canaux qui traversent la ville m'ont paru très-bien entretenus. Dans toute la province de Fisen, on voit beaucoup moins de femmes en public, que dans celle que nous avions traversée les

1776. Mars. jours précédens, sans que nous pûssions en expliquer la raison. Les femmes mariées se distiguaient ici de celles qui ne l'étaient pas par le défaut de sourcils, dont elles enlèvent chaque cheveu avec le plus grand soin. Cette partie de la toilette des femmes japonaises ne relevait pas leurs charmes, aussi peu que les dents noires des femmes à Nangasaki.

Le 8, nous arrivâmes au soir dans la ville d'Itska, à dix lieues de Sanga. Nous avions traversé ce jour plusieurs gros villages, et franchi une montagne très-élevée. En entrant dans la province Tsikudsen, le prince du pays nous envoya un de ses officiers pour nous complimenter sur notre arrivée : le même officier fut chargé de nous accompagner dans notre route à travers le pays de son maître. Quoique les Japonais ne fassent que peu de cas des Hollandais, quand ils sont dans leur comptoir, et qu'ils méprisent en général toutes les nations étrangères, néanmoins ils nous témoignèrent par-tout où nous passâmes le plus grand respect, et les mêmes égards qu'à leurs princes. Dès que nous approchions des frontières d'une province, le prince ou le souverain dépêchait un officier pour

pour nous offrir tout ce qui pouvait nous être utile dans notre voyage, et cet officier ne nous quitta qu'au moment où nous entrâmes dans une autre province, où un autre officier, chargé de la même commission, venait relever celui-ci. La manière dont le peuple se conduisait à notre égard, n'était pas moins marquée du plus profond respect; non-seulement ils s'inclinaient jusqu'à terre en nous voyant passer, mais plusieurs nous tournaient encore le dos; c'est ce qui marque dans ce pays la plus profonde vénération, et qu'ils se croient indignes de regarder des personnes aussi élevées que nous.

1776. Mars.

Dans tout l'empire du Japon, les grandes routes se trouvent dans un état admirable; c'est sur-tout vers le temps que les princes japonais font le voyage à la cour de Jeddo, ou que l'ambassadeur hollandais s'y rend, que l'on a le plus grand soin de les sabler, et d'en enlever toutes les immondices en les balayant; si le temps est très-sec, elles sont arrosées, pour que les voyageurs soient moins incommodés de la poussière. Ce qui contribue sur-tout à entretenir les grands chemins en bon état, c'est qu'on ne se sert

1776. Mars.

jamais ici de voitures pour voyager ; ceux qui voyagent se font porter dans des Norimons, ou dans des Kango, espèce de porte-chaises moins grandes et moins commodes que les Norimons; ou bien ils voyagent à cheval, ou, s'ils sont pauvres, à pied. Le bon ordre que l'on fait observer à tous les voyageurs qui vont à Jeddo, ou qui en reviennent, ne contribue pas moins à tenir les grandes routes toujours libres; ceux qui vont à la capitale, sont tenus de marcher sur la gauche, et ceux qui en reviennent, sur la droite. La plupart des grandes routes sont bordées d'arbres; en plusieurs endroits, nous vîmes des haies ou clôtures faites avec l'arbuste qui fournit le thé, plantées le long du chemin. Les distances d'un endroit à un autre sont exactement marquées par des poteaux ou par des pierres milliaires; sur ces mêmes pierres on trouve souvent indiqué quel chemin il faut prendre pour arriver à tel, ou tel autre endroit. Toutes les distances dans l'empire du Japon partent d'un seul et même point : c'est le pont Niponbas, dans Jeddo, capitale de tout l'empire.

La beauté des grandes routes facilite beaucoup la marche des piétons ainsi que

des porteurs; ces derniers sont fort robustes et en état de porter des fardeaux considérables : les nôtres faisaient pour l'ordinaire une lieue par heure, ou dix à douze lieues par jour. 1775. Mars.

Le 9, nous continuâmes notre route jusqu'à la rivière de Nogata, à trois lieues et demie de Itsaka; après avoir passé cette rivière dans plusieurs barques, nous nous rendîmes à Kaijanossa, où nous dînâmes; dans l'après dîner, nous traversâmes Kurosaki sans nous arrêter; le soir, nous atteignîmes Kokurra, ville commerçante et très-riche, à six lieues de Koijanossa. La ville de Kokurra a une lieue de longueur; la citadelle se distingue par une tour très-élevée, ainsi que par des fossés et des murs; le prince du pays y tient sa résidence. Le port de Kokurra était alors tellement ensablé, qu'il n'y a que de très-petites barques qui puissent arriver jusqu'à la ville.

La bonne réception que nous éprouvâmes dans cette ville, et les appartemens commodes qu'on nous donna pour logement, nous engagea à y séjourner jusqu'à l'après dîner du lendemain. Dans toutes les maisons où nous avions logé pendant

1775. Mars.

notre route, on nous avait toujours fait occuper les appartemens qui donnent sur la cour, ordinairement ces cours se trouvaient joliment décorées de plusieurs arbres et arbrisseaux, et offraient une vue agréable et variée; le pin sauvage, l'azérollier des Indes, le chrysanthemum des Indes, étaient ordinairement de ce nombre; outre ceux-ci j'y voyais souvent deux autres arbres qui m'étaient alors inconnus, et dont l'un portait le nom de Nandina et l'autre celui d'Aukuba; les Japonais regardent ces deux arbres (1) comme portant bonheur à la maison où ils se trouvent plantés. La partie qui donne sur la rue, dans presque toutes les maisons japonaises, est occupée par des boutiques ou des ateliers : la cuisine et les appartemens du propriétaire se trouvent dans l'intérieur. La plupart de ces maisons sont très-spacieuses, quoiqu'elles ne soient composées que d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage; il n'y a jamais d'occupé que le rez-de-chaussée, le premier ne servant que

(1) Kæmpffer avait déja fait connaître ces deux arbres. Murray les a décrits dans son Systema vegetabilium, l'un sous le nom de *Nandina domestica*; l'autre, sous celui de *Aucuba japonica*.

comme grenier ou magasin. Les maisons japonaises sont d'une construction qui leur est particulière; elles sont à charpente et en panneaux faits avec des morceaux de bambou recouverts de terre glaise au point qu'à l'extérieur, on les croirait bâties en pierres. La division intérieure se fait par le moyen de châssis de bois sur lesquels se trouve collé un gros et fort papier. Ces châssis qui glissent dans des coulisses peuvent se mettre en place et s'enlever à volonté, et cela dans très-peu de temps, selon que l'on veut multiplier les pièces, ou leur donner plus d'étendue. Lorsque nous arrivions dans quelque maison, on n'était jamais embarrassé sur le local, en un clin d'œil on faisait des séparations de chambre, par conséquent autant de pièces différentes, comme d'après la même méthode on nous procurait une salle à manger, en enlevant plusieurs de ces châssis à la fois. A côté des appartemens que nous occupions, se trouvait toujours une petite pièce pour le bain, que les Japonais ne négligent jamais de prendre journellement. Outre les nattes ou tapis de jonc, les Japonais ne connaissent point d'autres meubles, nous étions obligés de nous conformer

1776.
Mars.

1776. Mars.

aux usages reçus : nous couchâmes sur le plancher sur lequel nous avions étendu les matelas que nous avions apportés, tandis que les Japonais qui étaient avec nous se plaçaient sur les nattes; un morceau de bois vernissé, et fait exprès pour cet usage, leur sert d'oreiller. On nous refusa à Kokura la permission de voir l'intérieur de la ville, qui paraissait en valoir la peine.

Le 11 mars, une chalouppe japonaise nous transporta à travers la baie de Simonoseki, ville moyenne qui se trouvait à trois lieues de l'endroit où nous avions couché. Dans la baie, on nous fit apercevoir un écueil dont à la marée basse on découvre la crête; en cet endroit un empereur japonais, nommé Taiko, a manqué périr. L'empereur fut sauvé, et le batelier qui par son imprudence l'avait exposé à perdre la vie, se punit lui-même de sa faute en s'ouvrant le ventre avec un couteau, à la manière japonaise; cet accident se trouve gravé sur une pierre que l'on a élevée tout près de cet écueil.

Quoique Simonoseki ne soit ni d'une grandeur considérable, ni la résidence de quelque prince, sa position et son port l'ont

rendue célèbre. Lorsque nous y étions, on comptait dans le port entre deux et trois cents bâtimens tant grands que petits. On peut regarder le port de Simonoseki comme l'entrepôt de tout le commerce qui se fait entre la côte orientale et l'occidentale de l'empire du Japon. Cette ville nous a paru très-peuplée, et les habitans paraissent s'adonner avec beaucoup d'empressement au commerce. Nous obtinmes la permission de nous promener dans quelques rues; mais l'entrée de celles où se trouvent les filles publiques qui y occupent un grand nombre de maisons, nous fut interdite: ces rues étaient d'ailleurs fermées des deux bouts, comme c'est l'usage dans presque toutes les villes japonaises. Simonoseki est située à une des extrémités de Nipon, une des plus grandes îles de l'empire, et qui renferme les deux capitales du Japon. Il y a un chemin par terre de Simonoseki à Jeddo, mais, comme il est très-incommode à cause des montagnes, nous ne le suivîmes point.

1775. Mars.

On recueille ici sur les bords de la mer une espèce d'ulve, que les Japonais sèchent et réduisent en poudre, et dont ils assaisonnent alors le riz où la soupe de Miso.

1775. Mars.

On nous présenta encore une espèce de pâte, sous le nom de *laxa* ou *sabakiri*, faite avec de la farine de froment et celle du blé sarazin, de plusieurs aunes de longueur, et semblable à nos macaroni : on en met dans les soupes et d'autres ragoûts. Le passage presque subit du froid au chaud que l'on éprouve dans cette latitude, rend les rhumes très-communs dans ce pays; les habitans emploient pour se soulager une espèce de tabac, semblable au tabac d'Espagne, que les Chinois leur vendent dans de très-petits flacons de verre.

Avant de quitter Simonoseki, nous commandâmes plusieurs marchandises que nous voulions emporter à notre retour, entre autres choses, du riz qui y est d'une excellente qualité, et du charbon pour l'usage du comptoir. La manière de compter à Simonoseki diffère de celle que nous étions accoutumé de suivre à Nangasaki; par-tout on y comptait en Maas, dont dix font un Thail. Les monnaies courantes de ce pays étaient très-variées; outre celles d'or et d'argent, il y en avait beaucoup en cuivre et même en fer. Les monnaies d'argent étant très-inégales en valeur, on ne les prenait qu'au poids à Simonoseki.

Le 12 mars, nous nous rendîmes à bord d'un grand bâtiment japonais, que la Compagnie hollandaise fréte ordinairement pour le transport de son ambassadeur de Simonoseki à Fiogo, moyennant 2000 liv. La distance de ces deux endroits est d'environ 130 lieues marines que ces bâtimens font en huit jours lorsque le vent les favorise. Le bâtiment sur lequel nous nous trouvâmes, et qui avait en même temps une partie de notre bagage à bord, le reste ayant été expédié sur un autre, était un des plus grands que l'on eût jamais construit dans ce pays ; sa longueur était de 90 pieds ; et sa largeur de 25. La pouppe en était très-élevée, ayant au milieu une ouverture pour le gouvernail que l'on pouvait enlever très-facilement. La plupart des bâtimens japonais sont ou de bois de cédre ou de sapin, mais généralement d'une construction plus légère et beaucoup moins solide que les bâtimens européens ; ils ne portent qu'un seul mât que l'on rabattait chaque fois que nous entrions dans quelque port : quand il faisait très-mauvais temps, on déployait une voile sur tout le pont, ce qui mettait les matelots à l'abri des intempéries de la saison. La chambre ou le cabin

1775. Mars.

1776. Mars. que nous occupions était très-spacieuse, divisée par des châssis à la manière japonaise, et devançait de chaque côté la largeur du pont. Selon une ordonnance très-expresse, tous les bâtimens japonais doivent être construits d'une manière très-peu solide, pour empêcher les habitans de faire des voyages de long cours.

Notre voyage de Simonoseki à Kamiro, qui en est éloigné de 36 lieues, se fit assez heureusement ; il n'en fut pas ainsi en quittant Kamiro ; car un vent contraire nous força de relâcher dans le port de Nakassima, qui en est éloigné de 7 lieues, et nous y retint presque trois semaines. Pendant tout ce temps, nous restâmes à bord; de temps en temps on nous permit seulement d'aller à quelque hôtellerie, ou de visiter les temples ; mais le temps froid et le vent glaçant nous contraignaient de nous rendre à bord, où nous restâmes à côté de notre réchaud. Autant que nous en pûmes juger de loin, le pays le long de la côte paraissait très-bien cultivé, quoique montueux ; plusieurs de ces montagnes avaient l'aspect d'un jardin bien entretenu.

Les femmes de ce pays portent une espèce de bonnet ou coëffe faite avec de la

ouate de soie, couvert d'une colle particulière : cette coëffe ne couvre la tête que sur le devant, et s'élargit beaucoup sur le côté ; elles l'attachent sous le menton. On nous dit qu'elles s'en servent pour se garantir du froid.

1776. Mars.

J'employai mon temps pendant que nous fûmes retenus à Kaminoscki, à l'instruction des interprètes ; ils m'aidèrent à leur tour à augmenter mon vocabulaire japonais, et à me communiquer quelques renseignemens sur les mœurs du pays. Les autres Japonais qui étaient avec nous s'amusèrent à plusieurs jeux. Ils appelaient *Siobats* une espèce de jeux qui ressemble beaucoup au jeu de l'oie. Un papier fort contenait plusieurs cases carrées avec des figures peintes sur lesquelles ils jouaient aux dés. Les jeux de cartes sont défendus aux japonais, et ils ne paraissaient pas en faire beaucoup de cas ; le seul jeu de ce genre que j'aie vu jouer à bord de notre bâtiment, était un jeu de hasard. Les cartes dont ils se servaient étaient d'un papier très-solide et fort, noires d'un côté, blanches de l'autre, de deux pouces de long sur un pouce de large, et au nombre de cinquante ; ceux qui jouent ce jeu font différens monceaux

1776. Mars. de cartes, sur lesquelles ils placent de l'argent : la valeur de la carte décide le gain ou la perte.

La boussole des Japonais est divisée en douze rhumbs, marqués des signes du zodiaque ; c'est-à-dire que les quatre vents cardinaux, se trouvent subdivisés chacun en trois (1).

Un vent favorable qui se leva, nous permit, après un séjour assez ennuyant à Kaminoseki, de continuer notre route ; mais à peine étions-nous parvenus jusqu'à Dsino-Kamaru, qu'il fallut de nouveau se mettre à l'ancre. Nous continuâmes le jour suivant notre route toujours entre un grand nombre de petites îles et de rescifs ; et le canal dans lequel nous navigions alors, était parsemé de tous côtés jusqu'à Miterai, où nous entrâmes dans le port qui est vaste, sûr, et très-fréquenté par les navigateurs. Miterai est une petite ville assez bien bâtie et très-peuplée ; les filles publi-

(1) Les Chinois suivent la même division ; c'est ce qui prouve assez clairement que notre boussole, divisée en 32 rhumbs, n'est point une invention chinoise, comme plusieurs savans ont voulu le prouver.

ques occupent ici quatre des plus belles maisons ; dans la petite ville de Kaminoseki, deux de ces maisons en contenaient 80. 1776. Mars.

Je vis dans ce port la manière simple dont les Japonais préservent leurs bâtimens du taret, en procurant à la partie inférieure d'un tel bâtiment une croûte charbonneuse, c'est ce qu'il font, en exposant cette partie pendant quelque temps au-dessus d'un feu de flammes, qui attaque la partie des planches auxquelles il touche.

De Miterai à Fiogo le vent nous fut assez favorable, nous y arrivâmes heureusement, après 26 jours de navigation depuis Simonoseki, quoique ce voyage se fasse ordinairement en huit jours. La superstition des Japonais est cause qu'ils ne tuent aucun animal tandis qu'ils sont à bord, ce fut moi qui pendant ce temps tuai la volaille dont nous avions besoin.

Fiogo est à dix lieues d'Osakka, son port est vaste, mais ouvert au sud, et par conséquent très-peu sûr de ce côté-là. Mais depuis que l'empereur Feki a fait construire avec des frais considérables une digue que l'on distingue à peine à fleur d'eau, quoiqu'elle remplisse parfaitement bien le but, ce port n'a plus rien à craindre des va-

1776. Avril. gues qui actuellement se brisent contre la digue.

En quittant Fiogo, nous allâmes par terre à Isinomia, Amagasaki jusqu'à Kansaki, où nous nous embarquâmes de nouveau pour arriver à Osakka. L'hôte chez lequel on nous logea nous reçut avec de grandes démonstrations de respect; le présent qu'il nous offrit consistait en oranges, figues, et une espèce de fucus ou de varec préparé de différentes manières. Les présens que nous fumes obligés de donner au capitaine du bâtiment japonais ainsi qu'aux matelots et aux porteurs, se montèrent pour ma part à 70 livres. Nous ne nous arrêtâmes que 24 heures à Osakka; pendant ce temps nous reçumes la visite de plusieurs marchands japonais qui nous offrirent différentes marchandises. Nous commandâmes pour notre retour des tapisseries, papiers, éventails, et autres marchandises.

Osakka est une ville très-commerçante, et une des cinq villes de l'empire; elle appartient immédiatement à l'empereur séculier qui y entretient deux gouverneurs. L'abondance des denrées et des objets de commerce y a attiré beaucoup d'habitans, et la modicité du prix des comestibes est cause

que beaucoup de rentiers, ainsi que des négocians riches et des artistes renommés s'y sont établis; Osakka est au Japon, ce que Paris est au reste de l'Europe. La ville est traversée par la rivière de Jedogawa, qui se jette dans la mer; et qui est assez profonde pour permettre l'entrée des gros bâtimens japonais. La citadelle, située à côté de la ville, est d'une étendue considérable; les deux commandans de la citadelle sont indépendans du gouverneur de la ville, ils se relèvent alternativement dans leurs fonctions.

1776. Avril.

Le 9 avril, nous partîmes d'Osakka pour nous rendre à Miago qui en est éloigné de 13 lieues japonaises. Si j'en excepte la Hollande, je n'ai jamais vu de pays plus beau, et dont l'aspect riant soit plus agréable pour le voyageur. La population et le soin que l'on donne ici à la culture des champs, surpassent toute description. Aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, le pays ne paroissait qu'un jardin, et nous ne faisions que traverser des villages à la suite les uns des autres.

Ce fut dans les environs de Miago que je vis la première voiture japonaise, et dont on ne fait usage que dans ce canton

1776. Avril.

seul. C'était une espèce de petite charette basse, montée sur deux roues, avec une troisième sur le devant. Les roues étaient faites d'un seul morceau de bois scié en rond, et entouré d'une espèce de corde pour empêcher qu'elles ne s'usassent. Les charettes ordinairement traînées par des bœufs, ne peuvent marcher que d'un seul côté de la route.

Les bords de la rivière de Miago que nous côtoyâmes, étaient garnis de sapins sur lesquels un grand nombre de pélicans avaient construit leurs nids. J'avais espéré que le pays que je traversais alors, et qui est si rarement visité par un Européen, m'offrirait un grand nombre de plantes neuves et intéressantes ; mais à cet égard je me trompais; car dans toutes les provinces que nous avions traversées, ainsi qu'à l'endroit où nous étions alors, les champs étaient cultivés avec tant de soin, et tellement purgés de ce que l'on appelle mauvaises herbes, qu'il ne restait plus rien à glaner pour un botaniste. Le blé que l'on cultive dans ces provinces est semé sur des plattes-bandes d'un pied de large; entre chaque platte-bande il y a une lisière à peu près de la même largeur ; lorsqu'il est haut

haut d'un demi-pied, on entassse la terre des lisières autour de ce blé qui par ce moyen acquiert plus de vigueur et de force ; de loin ces champs ressemblent aux plattes-bandes de nos potagers. Dans les endroits où l'on cultive du riz, ces plattes-bandes peuvent être inondées à volonté. Le reste des champs que nous vîmes ici était couvert d'une espèce de choux (*B. orientalis*) dont les fleurs jaunes dorées se faisaient apercevoir de très loin. La graine de ces choux procure aux habitans, de l'huile, dont on se sert généralement pour brûler dans les lampes. On voyait fréquemment, dans les environs de Miako, une espèce de hérons blancs qui paraissaient peu farouches, car ils suivaient par-tout les laboureurs qui piochaient la terre, pour prendre les vers que ceux-ci mettaient à découvert en labourant.

1776. Avril.

A Miako, nous eûmes une audience chez le juge suprême, et chez les deux gouverneurs de la ville, auxquels la Compagnie hollandaise fait annuellement quelques présens. Le juge suprême de Miako est en même temps le grand-maître de la cour du Daïri ou de l'empereur ecclésiastique du Japon, dont la résidence est à Miako : c'est

1776. Avril. presque le seul homme de cette cour. Le château qu'occupe le Daïri dans un quartier particulier de la ville, et d'où il ne sort presque jamais, est très-vaste, et présente pour ainsi dire une ville séparée du reste. Lorsque le Daïri veut jouir de la promenade dans ses jardins, le public en est aussitôt averti; tout le monde est alors obligé de se retirer, pour que la personne de ce souverain qui jadis réunissait tous les pouvoirs en lui seul, ne soit ni aperçue, ni connue de qui que ce soit.

Avant la révolution qui a donné au Japon la forme présente de gouvernement, le Daïri en était seul souverain; actuellement ce n'est que sur les affaires ecclésiastiques que ses pouvoirs sont illimités.

Le Kabo ou l'empereur séculier, s'est emparé de la souveraineté entière. Mais, quoique celui-ci, comme généralissime et chef suprême de l'armée, ait en main le plus grand pouvoir, on regarde toujours la place du Daïri comme supérieure en dignité à celle du Kabo. Autrefois ce dernier faisait tous les ans le voyage de Miako, pour rendre visite au Daïri; mais, depuis plusieurs années, ses visites n'ont plus lieu. Le juge supérieur dont je

viens de parler est toujours choisi par le Kabo; c'est ordinairement un ancien officier 1776. Avril. de mérite et d'un rang distingué, qui est nommé à cette place, qui pour le reste est très-peu lucrative, car ordinairement ces juges meurent très-pauvres.

Miako est une des villes capitales du Japon et la plus ancienne de tout l'empire; on la regarde également comme la première ville de commerce. Les négocians les plus riches, et les artistes les plus habiles donnent à cette ville une prééminence sur toutes les autres. Elle renferme un grand nombre de fabriques et de manufactures; le cuivre de tout le pays est affiné ici, et toutes les monnaies du Japon sont frappées à Miako. La cour du Daïri est également considérée comme la seule université de l'empire.

Notre caissier ou le premier interprète de l'ambassade me compta ainsi qu'au secrétaire de l'ambassadeur à chacun 300 Thails (1200 liv.), en espèces toutes neuves pour les emplettes que nous voulions faire, et dont la valeur nous fut mise en décompte sur nos appointemens.

Nous quittâmes Miako le 14 avril; à midi nous fûmes à Oits, ville moyenne

1776. Avril.

située sur un lac dont la longueur est de 14 lieues japonaises, mais qui est peu large. Les historiens japonais prétendent qu'il fut formé dans une seule nuit par un tremblement de terre. Ce lac favorise beaucoup le transport des marchandises d'Oits aux villes voisines; on y pêche des saumons, poissons très-rares dans les grandes Indes. Nous couchâmes à Kusats, village d'environ 500 feux.

Le 15 avril, nous passâmes à travers le pays d'Omi, connu par sa grande fertilité; nous dînâmes à Minakuts, où un grand nombre de malades vinrent me consulter; nous couchâmes à Seks, petite ville dans le pays d'Isi.

Le 16, nous poursuivîmes notre chemin par le pays d'Isi; l'odeur infecte des matières stercorales que les gens de la campagne avaient rassemblées le long de la route et dans les villages, pour les employer en guise d'engrais, nous força de tenir fermées les fenêtres de nos Norimons. Beaucoup des habitans de ce canton étaient incommodés d'une inflammation des yeux qui m'a paru venir de ces exhalaisons. Près de Jokaits, la route s'approchait de la côte, elle conserve la même direction jusqu'à

Jeddo. En plusieurs endroits de notre route, nous fûmes arrêtés par des torrens et rivières dont le cours rapide ne permet point l'établissement des ponts, il fallait par conséquent chercher à se procurer les barques nécessaires pour les passer. Nous fûmes abordés par plusieurs religieuses japonaises qui nous demandaient l'aumône, et qui nous poursuivirent pendant quelques lieues, quoique nous leur eussions donné dès le commencement de quoi se contenter. Elles étaient très-proprement mises, à peu près de seize ou dix-huit ans; mais, quoique leur maintien fût très-décent, on nous assura cependant qu'elles n'étaient que de moyenne vertu. Les Japonais nous dirent que ces filles étaient enfans des prêtres des montagnes, et qu'une partie de leur quête appartenait, comme une espèce de tribut, au temple principal d'Isi. Nous couchâmes cette nuit à Kwana, ville forte et une des plus riches de la province Awari.

1776. Avril.

En partant le lendemain de Kwana, nous nous embarquâmes pour passer la baie qui se trouve entre cette dernière ville et Mia. Le port de Mia dans lequel nous entrâmes se trouva tellement embourbé et

1776. Avril. dépourvu d'eau, que nous fûmes obligés de faire traîner nos barques à bras d'hommes pour arriver à la ville. Malgré ce port misérable, la ville de Mia n'en est pas moins commerçante, très-peuplée, et son port toujours rempli de barques; mais elle est sans fortifications. Le grand chemin qui s'étend deux lieues au-delà de Mia, le long de la rivière jusqu'à la ville de Nagaja, peut être considéré comme un prolongement de la grande rue qui traverse Mia par le milieu. Mangaja est la capitale de la province d'Owari; nous restâmes la nuit à Tjeriu.

Le 18 avril, nous continuâmes notre route à travers la province de Mikawa, nous nous arêtâmes pour dîner à Okasaki. Cette ville est principalement connue à cause de son pont, qui est le plus grand et le plus long de tout l'empire; on lui donne 158 brasses de longueur; sa construction a couté 1,200,000 liv. Le prince, ou le souverain de la province, réside dans la citadelle qui est très-forte, et d'une étendue considérable; ses tours élevées ainsi que les murs qui l'environnent, lui donnent un aspect imposant. Nous nous arrêtâmes la nuit à Josida. Le pays dans lequel nous entrâmes après avoir quitté cette ville,

commençait alors à devenir plus inégal et plus montueux que celui que nous avions traversé les jours précédens, mais les plaines qui se voyaient en plusieurs endroits entre les collines et les montagnes, se trouvaient très-bien cultivées. Nous vîmes de quelle manière on replantait ici le riz, que l'on avait précédemment semé sur des plattes-bandes; lorsque cette plante a atteint une certaine hauteur, on l'arrache par poignées, et on la replante sur des champs préparés à cet usage, et sur lesquels on conduit l'eau qui les couvre d'un pied de haut. 1775. Avril.

Le *Kabü* ou *Kamb* (Fucus sacharrinus. L.), dont les Japonais font beaucoup de cas, et qu'ils préparent de différentes manières, se trouvait ici en plusieurs endroits de la côte, où la mer l'avait jeté. Après l'avoir nettoyé, ils le mangent cru, coupé en petits morceaux, ou bien cuit avec différens mets; ils en font sur-tout usage en prenant le saki; j'ai déja fait observer dans le chapitre précédent, que ce même Fucus entre toujours dans les présens que l'on offre à une personne distinguée.

Dans plusieurs villages sur notre route, nous vîmes la manière dont les Japonais

1776. Avril. retirent l'huile de la graine du *Dryandra cordata*, qu'ils brûlent dans leurs lampes. Deux billots ou troncs de bois, dont l'un est solidement fixé dans la terre, et contre lequel on chasse le second à l'aide de quelques coins de bois, servent pour écraser la graine; l'huile qui découle sur le côté du billot inférieur, est alors reçue dans des vases placés en dessous. Dans tous ces villages on vendait les souliers de paille dont les Japonais se servent pour voyager, et qu'ils attachent autour du pied, avec un lien également fait de paille: ces souliers peu solides ne peuvent servir que lorsqu'il fait sec, car ils ne garantissent en aucune manière contre l'humidité. On attache également aux chevaux, ces espèces de souliers de paille; cela rend leur marche plus sure.

Le 19 avril, nous arrivâmes à midi à Arraji, petite ville ouverte, située sur une belle et grande baie, qui paraissait former un très-beau port. Dans l'après dîner, nous fûmes à Moto Siraska, où nos effets furent visités très-exactement; nous couchâmes cette nuit à Mitske.

Le 20, nous nous rendîmes dans la matinée à Kakegawa, ville considérable et bien fortifiée; nous passâmes ensuite l'Oy-

gawa, une des plus grandes rivières du Japon. Comme presque toutes les rivières de ce pays ont des endroits guéables, le gouvernement y entretient toujours un certain nombre d'hommes qui les connaissent parfaitement bien, et qui sont chargés de transporter les voyageurs ainsi que leur bagage à travers ces rivières. On paie ces hommes en raison de la hauteur de l'eau, et du danger qu'ils éprouvent pour s'en tirer. On nous a dit que ces gens étaient responsables des accidens qui pourraient arriver aux voyageurs. Nous restâmes pendant deux jours et deux nuits à Simoda, petit village qui ne contenait rien de bien remarquable.

1776. Avril.

Le 23, nous fûmes à Jeseri, où nous restâmes la nuit.

Le 24, nous avançâmes jusqu'à Misima, qui est à treize lieues de Jeseri. Jusqu'à Farra, nous côtoyâmes la mer : nous entrâmes ensuite dans un pays montueux, qui paraissait abonder en sapin et autres arbres résineux. Pendant cette route, nous ne perdions pas de vue la montagne de Fusi, la plus haute de tout le Japon, et qui se trouve constamment couverte de neige. Les Japonais lui donnent une hauteur de

six de leurs lieues ; selon eux, le Dieu des
1776. Avril. vents y a établi sa résidence.

Le lendemain fut une journée très-fatigante pour nous et pour nos porteurs ; car nous employâmes la matinée entière pour arriver au sommet de la montagne. Pour descendre, j'épargnai la fatigue à mes porteurs ; car, pour examiner à mon aise les différens arbres et arbrisseaux dont ces montagnes étaient couvertes de toute part, je fis la plus grande partie de la route à pied. Accoutumé, depuis mes courses en Afrique, à escalader les montagnes et les rochers, je tenais en haleine les interprètes et les officiers subalternes qui me suivaient tout essoufflés, sans pouvoir me rejoindre. Les arbres et arbrisseaux les plus remarquables de ce canton, sont le *Thuya dolabrata*, le *Lindera umbellata*, arbuste dont le bois tendre et spongieux est employé par les Japonais pour en faire des brosses pour les dents et des allumettes ; l'épine-vinette commune, ainsi que celle qui vient de Crête (*B. vulgaris* et *Cretica*) *Osyris japonica*, dont les fleurs se trouvent au milieu des feuilles ; et le *Deutzia scabra*, dont les feuilles âpres sont employées par les ébénistes

japonais pour polir le bois ; mais rien ne surpasse en beauté les différentes espèces d'Erables que les mêmes montagnes produisent en grand nombre : tels que *l'Acer dissectum*, *japonicum palmatum*, *septemlobum* ; *pictum* et *trifidum*. Je m'étais procuré, non sans beaucoup de peine, de jeunes individus de ces arbres, qui m'ont occasionné des frais considérables pour les faire transporter jusqu'à Nangasaki. Plusieurs végétaux propres aux parties septentrionales de l'Europe, comme différentes espèces de *Vaccinium* et de *Spiræa*; le *Spiræa chamædrifolia* et *crenata*, y formaient de jolies haies.

1776.
Avril.

Dans quelques jardins appartenant à des gens riches de ce pays, je vis le *Gardenia florida* formant des haies, dont l'aspect charmait l'œil ; l'écorce de cet arbuste que l'on y vendait dans les boutiques, sert pour teindre en jaune. Dans quelques boutiques des villages où nous passâmes, on nous offrit à vendre le *Lacerta japonica*, espèce de lézard que les Japonais emploient dans différentes maladies de poitrine, comme remède fortifiant ; on le donne également contre les vers. Le village de Fakonie, composé d'environ 150 feux, est situé près

1776. Avril.

d'un lac, environné de tous côtés de montagnes. Ce lac, qui peut avoir une lieue de long, sur un quart de large, s'est formé, à ce que disaient les Japonais, après un tremblement de terre qui y causa un éboulement considérable. Cette assertion n'est pas dénuée de vraisemblance; car on tire souvent du fond de ce lac de gros cèdres. Kæmpfer parle d'une petite espèce de harengs qui doit se trouver dans ce lac; mais les recherches que je fis pour m'en procurer, furent inutiles.

Avant de parvenir au pied de la montagne de Fakona, nous couchâmes au corps-de-garde que l'empereur du Japon entretient ici, dans un passage fort étroit, et où l'on nous visita pour la seconde fois depuis notre départ de Nangasaki. On y est fort attentif à ne laisser entrer aucune espèce d'armes dans l'intérieur de l'empire, et de n'en laisser sortir aucune de ces femmes retenues à Jeddo, comme ôtages de la fidélité de leurs maris. On regarde ce poste comme la barrière de sureté pour la partie septentrionale de l'empire, principalement de la capitale. Nous couchâmes la nuit à Pdawara.

Le 26 avril, nous avançâmes jusqu'à

Fokanosikas, où le pays cessait d'être montueux; il y avait devant nous une plaine immense. 1776. Mai.

Le 27, nous fîmes notre dernière journée qui était de dix lieues jusqu'à Jeddo. A mesure que nous nous approchions de cette capitale, le nombre de voyageurs s'augmentait, et le pays nous paraissait plus peuplé.

Sinagawa et Takanawa sont deux faubourgs de la capitale, dont le premier long de deux lieues japonaises, s'étend le long de la mer; nous y restâmes à peu près une heure, tant pour procurer le repos nécessaire à nos porteurs, que pour jouir de la vue imposante de la capitale. Le port de Jeddo est tellement ensablé, que les bâtimens sont souvent obligés de rester à l'ancre à cinq lieues de là; du côté de la mer, la ville n'a donc rien à craindre de l'attaque d'un ennemi. Si les objets qui nous environnaient en traversant ces faubourgs étaient neufs pour nous, nos personnes ainsi que notre suite, étaient autant de sujets de curiosité pour les Japonais; en peu de temps nous nous vîmes entourés de spectateurs, au point que l'assemblée immense qui nous environnait, et le grand nombre de No-

CHAPITRE XII.

Arrivée de l'ambassadeur à Jeddo ; les principaux habitans ainsi que les Médecins viennent lui rendre visite ; il est admis à l'audience chez l'empereur du Japon ; description du palais de ce souverain, et des cérémonies qui s'observent à l'audience ; aperçus rapides sur la ville de Jeddo ; retour de l'ambassadeur à Nangasaki.

1776. Avril.

L'ENTRÉE de la maison qui nous était destinée pour logement, ne répondait pas à l'idée que j'avais conçue sur la réception d'un ambassadeur auprès d'une cour orientale. Nous fûmes conduits par une porte de derrière, à travers une longue allée, pour arriver à l'appartement que nous devions occuper. La maison même avait la vue sur une rue fort étroite, presque toujours remplie d'enfans que la curiosité de nous voir y attirait, et qui souvent escaladaient les maisons voisines pour nous contempler à leur aise, en marquant leur étonnement par des cris répétés.

La

La distribution et l'arrangement extérieur de cette maison, était cependant assez commodes, et effaça en partie l'idée défavorable que l'entrée m'avait causée. Nous avions une antichambre, une salle d'audience, salle à manger, trois petits appartemens séparés pour nous tous, avec une petite pièce pour le bain, le tout arrangé à la manière du pays. 1776. Avril.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Jeddo, un grand nombre de Japonais vint nous rendre visite, cependant nous n'admîmes que ceux qui préalablement en avaient reçu la permisssion expresse du gouvernement. Dans les premiers jours nous ne reçûmes que des seigneurs et des savans, et les jours suivans, des négocians et autres gens. Parmi les savans qui se présentèrent d'abord après notre arrivée, il y avait cinq médecins et deux astronomes. L'ambassadeur et moi, aidés de nos interprètes, les reçurent avec les cérémonies d'usage; dans la suite ils ne s'adressèrent qu'à moi seul. Les astronomes me firent un grand nombre de questions sur la division exacte du temps; malheureusement je ne pus leur donner que des réponses très-peu satisfaisantes, à cause de mes connaissances très-bornées

1776. Avril. dans cette partie, et qui perdaient sans doute encore beaucoup par l'explication des interprètes. Mon entretien avec les médecins fut plus satifaisant pour les deux parties; car deux d'entr'eux entendaient le hollandais, et les interprètes, plus ou moins versés dans cette science, expliquèrent aux autres sans peine, les réponses que je fis à leurs questions. Parmi ces médecins dont plusieurs avaient la tête rase, d'autres tous leurs cheveux; le plus âgé, nommé Obada Josin, homme de 70 ans, m'adressait presque toujours la parole au nom de ses collégues. Toutes ses questions roulaient sur des points de médecine-pratique, sur lesquels il demandait mon avis. Dans la suite je reçus régulièrement tous les jours la visite de deux médecins qui cherchaient à s'instruire dans plusieurs branches de la Physique et de la Médecine. L'un d'eux se nommait Hatsnagawa Fosju, médecin de l'empereur, homme fort jeune, vif et d'un caractère très-aimable; l'autre était médecin d'un des princes. Le médecin de l'empereur se distinguait par les armes de son maître, brodées sur son habit. Ces deux médecins s'expliquaient avec assez de facilité en hollandais, ils possédaient en outre quelques

connoissances en histoire naturelle qu'ils avaient puisées dans des livres hollandais ou chinois, ou qui leur avaient été enseignées par les médecins hollandais, mes prédécesseurs. Ils me témoignèrent tous les deux la plus grande confiance, et me rendirent tous les services imaginables. Leur envie de s'instruire auprès de moi, augmenta à mesure qu'ils s'apperçurent que je possédais plusieurs connaissances sur lesquelles mes prédécesseurs n'avaient pu leur donner des renseignemens satisfaisans; les interprètes qui nous accompagnaient avaient beaucoup contribué à m'accréditer auprès des médecins de la capitale, par la relation avantageuse qu'ils avaient envoyée à Jeddo, avant mon arrivée. Une collection des meilleurs instrumens de chirurgie que j'avais apportés de Paris et d'Amsterdam, et dont je leur expliquai l'usage, leur donna encore une idée plus avantageuse de mes talens. Quoique ces visites devinssent souvent ennuyeuses pour moi, à cause des questions sans fin qu'ils me faisaient, je m'y prêtais cependant avec assez de complaisance; je m'instruisis à mon tour sur les noms et les usages de différentes drogues et plantes dont ces médecins m'apportaient

1776. Avril.

1776. Mai. de petites collections, et que je nommais ensuite en hollandais ou en latin. Les livres principaux qu'ils possédaient sur l'histoire naturelle, étaient les ouvrages de Johnston, et l'Herbier de Dodonée ; en médecine, ils avaient le *Gazophylacium medico-physicum* de Woyt, et une traduction hollandaise de la chirurgie de Heister ; je leur cédai un très-bel exemplaire de l'Herbier de Münting.

Parmi les livres Japonais qu'ils m'apportèrent, il y en avait un imprimé au Japon, du temps des Portugais, de format in-4°. Ce livre, dont le frontispice était perdu, portait au haut des pages le mot de *Ranyoxu*, que les interprètes ne savaient point rendre en Hollandais. Il avait en outre des armes portugaises, avec l'inscription : *In Collegio japonico societatis Jesu, cum facultate superiorum*, anno MDXCVIII. Les interprètes prétendirent que c'était un dictionnaire de la langue japonaise, quoiqu'il n'y eût point de Portugais pour expliquer les mots. Un des médecins, mes élèves, me fit présent d'un herbier, imprimé en langue japonaise, intitulé : *Fjemenso* ; cet ouvrage consistait en 20 volumes in-8°. les plantes y étaient dé-

crites et figurées; mais les figures en étaient mauvaises; chaque volume était de deux ou trois lignes d'épaisseur. Deux autres livres de botanique, dont l'un en trois volumes, intitulé *Faoqua jenso*, et l'autre sous le titre de *Morakusi Komaasi*, me furent apportés dans la suite. Ce dernier, outre les figures des plantes, traitait en même temps des objets d'économie, des arts et des métiers; il avait été en premier lieu imprimé à la Chine, mais les figures en étaient grossières et mauvaises; la seconde édition que j'avais devant moi, et qui avait été faite au Japon, avait des figures plus belles, et la partie typographique mieux soignée; il était composé de 13 volumes, de format in-4°. *Foko no jamma Kusa*, autre livre de botanique, en plusieurs volumes, contenait des figures de plantes très-bien faites. Le plus beau des ouvrages dans ce genre, et qui contenait des figures de poissons japonais, me fut également offert; les figures enluminées sont si bien gravées, que les artistes européens même n'y trouveraient pas à redire; il était en deux volumes in-4°.

1776. Mai.

Le 18 mai était le jour destiné pour l'audience de l'ambassadeur auprès de l'empe-

1776. Mai.

reur. Nous quittâmes notre logement dès le matin pour nous rendre au palais du souverain du Japon, où les présens que nous avions pour lui avaient été envoyés avant notre arrivée. Nous employâmes plus d'une heure pour arriver dans nos Norimons, à la première porte de ce palais, qui se trouve séparé de la ville par plusieurs fossés et des murs élevés, et qui forme pour ainsi dire une ville particulière, d'une grandeur considérable; car, selon le récit des Japonais, sa circonférence est de 5 lieues.

Dans cette enceinte, qui ressemble à une forteresse, le palais, occupé par l'empereur, est encore séparé de celui qui sert de demeure au prince héréditaire, par de larges fossés, des murs et des remparts, les maisons qui environnent ces deux palais, sont occupées par des princes japonais, des conseillers d'état, et des personnes attachées à la cour; la plupart de ces maisons sont grandes et belles, et l'emplacement qu'elles occupent est très-considérable.

A la porte extérieure du palais de l'empereur, il y a un corps-de-garde, occupé par un grand nombre de soldats, les autres portes étaient gardées à proportion; on nous assura que le nombre des soldats qui

y sont journellement de service, est plus de mille. Arrivé là nous quittâmes nos Norimons, et on nous fit entrer dans un appartement où nous restâmes près d'une heure. Au bout de ce temps, on nous fit passer à travers une double haie de soldats, jusqu'à la porte principale du palais. Le palais de l'empereur, situé sur une éminence, s'élève au-dessus de tous les autres bâtimens qui l'environnent, quoiqu'il ne soit composé que d'un simple rez-de-chaussée. L'appartement dans lequel on nous conduisit, était une espèce d'antichambre dans laquelle les officiers japonais qui nous accompagnaient se placèrent à la manière du pays, d'un côté, et sur l'autre, l'ambassadeur et sa suite, accompagnés des interprètes également accroupis sur les talons comme les autres japonais. Cette attitude devint à la vérité très-gênante pour nous; nous trouvâmes cependant moyen d'étendre de temps à autre nos jambes sur les côtés, sans que l'on s'en aperçût : les grands manteaux noirs que nous portions au-dessus de nos habits de gala, nous servirent très-bien dans cette occasion. Pendant que nous étions ainsi rassemblés dans l'antichambre, nous fûmes bientôt environnés d'un grand

1776. Mai.

1776. Mai.

nombre de personnes que la curiosité de nous voir de près y avait attirées, où plusieurs princes ou grands seigneurs japonais se trouvaient parmi la foule : on les distinguait moins par une mise plus riche ou différente de celle de tout le reste, que par le silence respectueux qu'observait la multitude lors qu'ils entraient dans l'appartement, ou lorsqu'ils cherchaient à pénétrer jusqu'à l'endroit de la pièce que nous occupions. Le monde qui nous environnait paraissait en général très-curieux ; on nous marquait sur-tout la plus grande envie de nous voir écrire à la manière européenne, et plusieurs personnes nous présentèrent leurs éventails pour y tracer quelques mots; je vis plusieurs éventails sur lesquels les Hollandais qui avaient été avant nous au Japon, avaient perpétué leur mémoire.

Après que nous fûmes restés plus d'une heure dans l'antichambre, le temps de l'audience approchait; il n'y eut que l'ambassadeur seul qui fut introduit dans la salle d'audience, le secrétaire et moi restèrent à l'endroit que nous avions d'abord occupé. La manière dont les ambassadeurs hollandais sont actuellement reçus par l'empereur, diffère de celle qui était en usage du

temps de Kaempffer. La salle d'audience comprend trois divisions qui forment autant de gradins, dont l'un est élevé au-dessus de l'autre : chaque division ou chaque gradin a une étendue d'environ dix pas. L'empereur se tient debout sur la troisième division ou la plus élevée, de manière que l'ambassadeur reste dans un éloignement de près de trente pas de sa personne. A côté de l'empereur se trouve le prince héréditaire, également debout. Tout le cérémonial que fait l'ambassadeur dans cette audience qui ne dure que peu de minutes, consiste à se mettre à genoux aussitôt qu'il entre dans la salle, de placer les deux mains sur les nattes dont le plancher est couvert, et d'incliner la tête vers la terre. Cette cérémonie ne diffère en rien de celle qu'observent les Japonais lorsqu'ils se présentent devant leur souverain. Après l'audience, l'ambassadeur fut reconduit dans l'antichambre où nous l'attendions, et où l'on nous retint encore quelque temps pour laisser satisfaire la curiosité des gens attachés à la cour; nous sûmes depuis que parmi les spectateurs qui affluaient de tous côtés après l'audience, l'empereur lui-même s'y était trouvé; mais comme nous

1776.
Mai.

1776. Mai. ne le connoissions pas, et qu'il est même inconnu à un grand nombre de ses sujets, nous n'avions pu le distinguer dans la foule. D'après la description qu'on nous en a faite, l'empereur était un homme d'une taille moyenne, mais assez robuste, âgé d'environ quarante ans. On ne saurait croire combien j'ai eu de peine pour apprendre son nom, on me l'a communiqué comme un secret, le voici : *Minamoto-no Je Faru Koo ;* avec le surnom *Sjo ji tsi ji nay daijsin Sakonje, no taji sio zeji taij siogun,* que le Daïri lui a donné. *Minamoto,* est le nom de sa famille; *Je Faru,* son nom propre, et *Koo* signifie maître ou seigneur en japonais. Le nom du prince héréditaire est *Finamoto Je Moto Koo,* avec le surnom donné par le Daïri, Ju nieji daijnagon ; ce prince est âgé d'environ douze ans.

On nous permit ensuite d'entrer dans la salle d'audience, que nous trouvâmes telle que je viens de la décrire : nous y vîmes encore les présens que l'ambassadeur venait d'offrir à l'empereur, ils y étaient entassés à gauche en entrant dans la salle. Sur la droite de cette salle se trouvait la salle à cent nattes, dans laquelle se rassem-

blent les jours de cérémonie, tous les seigneurs et personnes attachées à la cour, ou qui composent le conseil de l'empereur. Cette salle peut avoir une longueur de trois cents aunes, sur cent cinquante de largeur ; le plancher est couvert de cent nattes, de là lui vient son nom. Le reste des appartemens que l'on nous fit voir ensuite, ne présentait rien de bien curieux ; ils étaient absolument sans meubles, comme tous les appartemens japonais : les planchers se trouvaient dans tous couverts de nattes blanches très-propres ; la boiserie ainsi que les portes étaient en vernis, et dorées richement. 1776. Mai.

En quittant le palais de l'empereur, nous fûmes conduits à celui du prince héréditaire, pour lui présenter nos respects ; comme ce prince n'était point encore de retour de la cour de son père, nous en fûmes quittes pour quelques complimens, auxquels les seigneurs attachés à la cour de ce prince chargés de nous accueillir, répondirent de la manière la plus honnête.

Quoique la journée fût déja fort avancée lorsque nous revînmes du palais du prince, l'étiquette exigeait qu'il fallait encore le même jour rendre visite aux seigneurs qui

1776. Mai.

composent le conseil de l'empereur, et qui portent le titre de conseillers d'état : il y en avait alors douze, dont six portent le titre de conseillers ordinaires, et six celui de conseillers extraordinaires. Aucun de ces conseillers ne se trouva chez lui, mais partout il y eut des personnes qui nous reçurent poliment au nom de leurs maîtres. Les appartemens dans lesquels nous fûmes introduits étaient tellement arrangés, que les femmes et les enfans pouvaient nous contempler à leur aise, derrière des rideaux de gaze, sans qu'à notre tour nous pussions les voir distinctement. Ce ne fut que dans une seule maison où on leva les rideaux, et où il nous fut permis de voir les dames de la cour, ainsi que leurs enfans, dont elles se trouvaient environnées.

Le jour commençait déja à baisser, quand nous eûmes achevé toutes ces visites; mais il faisait encore assez clair pour découvrir de l'endroit où le château de l'empereur est construit, l'étendue immense de la ville de Jeddo, dont la circonférence est, selon le rapport des Japonais, de plus de vingt-une lieues japonaises, ou à peu près autant d'heures.

La population de cette grande ville est

proportionnée à son étendue : l'affluence des étrangers que leurs affaires attirent à la capitale, ne contribue pas moins à la rendre vivante. Chaque ménage occupe ordinairement une maison entière ; elles ont rarement plus d'un étage, mais elles regorgent de monde. La partie de la maison qui donne sur la rue est exclusivement destinée aux ateliers et aux boutiques, les premiers sont toujours cachés par une grande toile qui empêche les passans de voir ce qui s'y passe, et la manière dont les artisans travaillent ; mais il y a des boutiques où les négocians peuvent choisir d'après des échantillons toutes sortes de marchandises, qu'on leur fournit ensuite selon leur demande. 1776. Mai.

La plupart des rues de la ville de Jeddo sont longues et larges ; j'en ai vu dont la largeur était de 40 à 50 aunes. Il y a deux gouverneurs à Jeddo, comme à Nangasaki, qui sont en fonction alternativement, de la même manière que ceux dans cette dernière ville : un grand nombre d'ottonas ou inspecteurs de police sert également à maintenir l'ordre dans la ville ; chaque rue a son inspecteur particulier.

Les établissemens contre les incendies

1776. Mai.

sont à Jeddo, comme dans toutes les villes japonaises, très-bien ordonnés. Outre les gardes nombreuses dont l'unique occupation est de surveiller le feu, et qui commencent à parcourir la ville depuis la brune jusqu'au jour, il y a encore au bout de chaque rue, c'est-à-dire à l'endroit où ces rues sont fermées par une porte de bois, une échelle assez élevée sur laquelle monte un des gardiens, et d'où il peut porter ses regards au-dessus des maisons qui forment la rue, et découvrir ainsi le feu. La garde ambulante qui inspecte le feu, l'annonce par le son aigu et désagréable que produit un anneau de fer, attaché au haut d'un gros bâton de bambou, fendu par un de ses bouts, ou à une barre de fer, que le gardien traîne après lui dans la rue. Les gardiens qui annoncent pendant la nuit les heures, causent également un bruit fort ennuyeux et désagréable aux oreilles d'un Européen, le nombre de coups qu'ils frappent avec les deux morceaux de bois qu'ils portent à la main, annonce le nombre d'heures, les coups se battent dans une certaine mesure, les deux derniers toujours plus vite que les autres: presque à chaque maison ils font entendre cette musique.

1776. Mai.

La construction du toit des maisons japonaises est ordinairement en platte-forme, entourée d'une balustrade ; sur ces plattes-formes, on trouve toujours de grands vases remplis d'eau pour éteindre le feu en cas d'un incendie. Je vis plusieurs maisons, dont les murs étaient garnis de crochets, auxquels on suspend des nattes trempées d'eau, pour les garantir contre la flamme. En plusieurs endroits de la ville il y a des magasins construits en pierres très-solides et à l'abri du feu, uniquement destinés pour y placer des effets en cas d'un incendie imprévu. Ce n'est pas sans raison que les Japonais surveillent avec la plus grande attention le feu: leurs maisons étant en général construites assez légèrement, et avec des matériaux très-combustibles, il n'est pas rare de voir consumer par la flamme des rues ou des quartiers de ville entiers, pour peu que le vent y coopère. Pendant le peu de jours que nous restâmes à Jeddo, il y eut plusieurs incendies dans ce quartier, mais ils furent toujours éteints à temps; mais en 1772, lorsque notre ambassadeur remplissait la même mission à Jeddo, un feu terrible consuma au bout de huit heures plusieurs quartiers de

1776. Mai. cette ville, dont l'étendue fut estimée à six lieues de long sur trois de large. La maison où logeait alors l'ambassadeur, fut également ravagée par les flammes, et les Hollandais forcés à se réfugier dans plusieurs maisons dont ils furent chassés successivement par les progrès que faisait le feu, jusqu'à ce qu'à la fin ils trouvèrent asile dans un temple.

Les deux médecins de la cour, mes élèves en médecine, avaient fait sous ma direction des progrès rapides dans cette science ; ils commençaient même depuis quelque temps à employer, selon notre matière médicale, les drogues que je leur avais fait connaître (1). Comme ils avaient guéri plusieurs

(1) Les Japonais n'ont aucune idée de l'anatomie, ainsi que de la circulation du sang. En examinant le pouls d'un malade, ils commencent d'abord par un bras, et passent ensuite à l'autre ; cet examen exige au moins une demi-heure. Ils redoutent beaucoup la saignée, et ne l'emploient que très-rarement.

M. Thunberg ne parle point ici d'une pratique assez commune chez les Japonais pour guérir certaines espèces de coliques, à l'aide de la ponction, ou en faisant un certain nombre de trous dans les

personnes

personnes de la cour d'après cette nouvelle méthode, et que le bruit s'était répandu que j'y avais quelque part; je fus bientôt après consulté de la part d'une personne de la famille de l'empereur, sur une maladie que les médecins japonais n'avaient pas pu guérir. Pour m'acquitter de cette commission, il fallait naturellement que je prisse les renseignemens sur l'âge, le tempéramment, ainsi que sur les habitudes du malade; mais là-dessus il me fut impossible d'apprendre la moindre chose. J'avais d'abord insisté pour voir et examiner le malade en question, mais cette permission ne me fut point accordée; il fallut par conséquent renoncer à cette demande, et me contenter des réponses que me firent les médecins et les interprètes que je questionnais. J'ai su depuis que le malade était une des princesses du sang impérial, qui souffrait des affections syphillytiques : une très-petite quantité de sublimé corrosif, que je lui fis prendre, la

1776. Mai.

---

tégumens du bas-ventre, ordinairement sous le nombril. On peut lire dans la description du Japon par Kæmpffer, la méthode que les Japonais suivent dans cette opération.

1776. Mai. remit peu de temps après en bonne santé. Les grands de ce pays ne se montrent que rarement au public, c'est une étiquette reçue; ils sont encore plus difficiles lorsqu'ils savent qu'il y a des étrangers: nous avions eu occasion de faire cette observation dans notre voyage plusieurs fois. Mais si l'accès auprès des grands de ce pays est difficile, il l'est bien plus encore de voir ou de parler à une personne qui appartient immédiatement à la famille impériale. La personne ainsi que les qualités et le nom d'un empereur du Japon, sont des objets tellement ignorés des Japonais même, que j'ai éprouvé la plus grande difficulté d'apprendre le nom de l'empereur régnant.

Le 19 mai, nous rendîmes les visites d'usage aux deux seigneurs des temples, ainsi qu'aux gouverneurs de Jeddo et aux commissaires chargés de recevoir les étrangers.

Le 23 fut le jour destiné pour notre audience de congé auprès de l'empereur, et le prince héréditaire. A l'audience même, l'empereur ni le prince n'y furent présens, ce furent les conseillers impériaux qui nous reçurent au nom de leurs maîtres.

Nous employâmes les deux jours sui-

vans pour recevoir les présens que la cour ainsi que les seigneurs firent remettre à l'ambassadeur et à sa suite. Ces présens consistaient en un grand nombre d'habits à la japonaise, semblables à nos robes-de-chambre, faits d'une étoffe de soie légère, mais ouattée. Chacun de nous en reçut sa part, le reste fut destiné pour la Compagnie hollandaise, et les différentes chambres qui la composent.

1776. Mai.

Notre retour pour Nangasaki fut fixé au 25 mai; ce terme était irrévocable, à cause du voyage que la cour voulait faire cette année au temple de Niko, un des plus grands et des plus célèbres de tout l'empire, situé à l'est de Jeddo, à 36 lieues de cette capitale.

Ce voyage projeté depuis trois ans, et que différentes raisons avaient retardé jusqu'alors, était commandé pour le 13 figuats, qui correspond à notre 31 mai. Les préparatifs que l'on faisait à ce sujet dans les derniers jours que nous étions encore à Jeddo, étaient immenses, et occasionnaient sans doute des dépenses considérables, quand même on n'ajouterait pas foi au récit des Japonais qui portaient les sommes destinées à ce voyage, à 28,0000 Ka-

1776. Mai. bangs (sept millions de livres); la plus grande partie de cet argent est distribué, à ce qu'on nous a dit, aux personnes qui acccompagnent l'empereur.

L'empereur du Japon, ainsi que les princes et les grands seigneurs qui composent sa suite, étalent dans de pareilles occasions toute leur puissance par le nombre de personnes de tous les grades et qualités qui les accompagnent, et l'on peut dire que ce n'est qu'à l'occasion d'une grande fête ou d'une cérémonie imposante que l'on peut distinguer les grands seigneurs de ce pays, du reste des habitans; car ni l'empereur, ni les grands ne se font remarquer par leur habillement, qui n'est ni plus riche, ni d'une forme différente de celui de tous les autres Japonais.

Trois jours avant le départ, des troupes nombreuses, composées de gens de toutes espèces et de tout état, partent de la capitale pour se rendre aux postes qu'ils doivent occuper sur la route; la veille du départ de l'empereur, ces troupes partent de Jeddo toutes les demi-heures, et disposent tout ce qui doit servir à la réception de ce prince. Le long de la route, depuis Jeddo jusqu'au temple de Niko, on avait

construit un grand nombre de maisons neuves pour la réception de l'empereur et de sa suite, et par-tout la police s'observe avec un ordre et une exactitude qui surpasse toute croyance. Les Japonais poussent la prévoyance si loin, qu'ils emmènent jusqu'aux cercueils dont ils peuvent avoir besoin dans la route. Cependant ce voyage, dont l'appareil et le soin que l'on y met, semble annoncer un séjour très-long, ne dure que trois jours, dont l'un pour le départ, le second pour la célébration de la fête, et le troisième pour le retour à Jeddo.

1776. Mai.

Le 25 mai, nous partîmes de Jeddo pour nous en retourner à Nangasaki; notre manière de voyager fut à peu près la même que celle que nous avions observée précédemment, il en fut de même pour les endroits où nous passâmes les nuits. A Tatska, nous achetâmes quelques caisses remplies de plusieurs espèces de coquilles estimées en Europe; elles étaient arrangées avec beaucoup de soin sur du coton cardé, auquel elles étaient attachées avec de la colle de riz. Les Hollandais vendent ces coquilles avec beaucoup de bénéfice en Europe.

Le 27, nous passâmes la montagne de

1772. Mai. raissait remplir parfaitement bien l'usage qu'on en faisait : il serait sans doute possible de cultiver cette plante de même dans plusieurs contrées de l'Europe.

A Tütja, où nous arrivâmes à la fin de mai, nous achetâmes plusieurs espèces de marchandises qui se fabriquent dans les environs, entre autres, de petites corbeilles et des chiffonières à tiroirs faits d'un tissu de jonc extrêmement délicat. Le temps pluvieux que nous éprouvâmes, devint pour nous très-incommode à cause de la quantité de cousins dont presque tous les endroits de la route étaient couverts. Pour nous garantir de la piqûre de ces insectes, nous achetâmes des rideaux d'une étoffe de soie très-légère, que nous attachâmes au platfond de nos chambres à coucher, le tissu lâche et peu serré de cette étoffe remplissait parfaitement ce but.

Nous quittâmes Tutja où nous avions séjourné plusieurs jours le 4 juin; nous arrivâmes le 11 à Miako. Entre Jeddo et Miako nous rencontrâmes pour la première fois quelques mendians estropiés, chose d'autant plus rare, que l'empire du Japon n'offre que peu d'exemples de pareilles infirmités.

Des yeux rouges et chassieux étaient encore une maladie que j'observais fréquemment parmi les habitans de ce canton; j'en attribue la cause à la fumée des charbons que les Japonais entretiennent dans leurs maisons, et plus encore à l'exhalaison des matières stercorales, dont les réservoirs se trouvent à découvert dans tous les villages. Le soin avec lequel les Japonais recueillent sur les routes toutes les matières qui peuvent servir d'engrais à leurs champs, avait souvent fixé mon attention dans notre route: entre Jeddo et Miako, j'eus occasion de voir de nouveau combien l'amélioration des terres occupe cette nation industrieuse; par-tout on voyait des hommes ou des enfans munis d'une espèce de cuiller fait avec une coquille connue sous le nom d'oreille de mer (*Haliotis tuberculata*), attachée à un bâton, avec lequel ils ramassent les excrémens des chevaux et autres animaux. Ces excrémens délayés dans une quantité suffisante d'eau sont ensuite répandus avec grand soin sur les végétaux que l'on cultive dans les champs le long de la route.

1776.
Juin.

Les environs de Miako produisent une espèce particulière de Cochorus (*C. japo-*

1776. Juin.

nicus), connu dans le pays sous le nom de *Jamma Buki;* les fleurs en sont doubles et très-belles. Les Japonais emploient la plante en poudre contre les hémorrhagies; dans le saignement de nez ils introduisent cette poudre dans les narines, à l'aide d'un tuyau de plumes. Le *Myrica Nagi*, dont le bois est très-blanc et d'un grain serré, sert pour faire des peignes.

Comme les Japonais accordent ordinairement aux Hollandais plus de liberté quand ils reviennent de l'ambassade de Jeddo, que lorsqu'ils y vont, nous profitâmes de cette circonstance pour parcourir la ville de Miako, ainsi que ses environs. Nous visitâmes plusieurs temples les plus célèbres de Miako. Tous ces temples se trouvent construits hors de la ville, sur la pente ou le sommet d'une montagne, et toujours dans la plus belle exposition; celui qui est consacré au Daiboud, une des idoles japonaises, est le plus remarquable tant par sa grandeur que par sa richesse. Il est orné de 96 colonnes, mais les portes, quoique assez hautes, m'ont paru trop étroites. Le bâtiment entier est composé pour ainsi dire, de deux étages dont le supérieur est supporté par plusieurs piliers peints, d'un dia-

mètre peu proportionné. Le pavé de ce temple était couvert de plaques de marbre ; mais, malgré la magnificence intérieure de ce temple, l'architecte japonais n'avait pas su lui procurer le jour nécessaire : la statue du Daïboud qui paraît d'origine indienne, était placée presque au milieu du temple, sur un piédestal élevé à peu près d'une toise au-dessus du plancher. Elle représentait une figure colossale assise à la manière des Indiens, c'est-à-dire les jambes croisées en devant. Les oreilles étaient d'une longueur disproportionnée, les cheveux crépus, les épaules à nu, mais tout le reste du corps couvert d'un voile. La main droite se trouvait élevée, la gauche posait sur l'estomac. Il est difficile d'apprécier au juste la hauteur de cette statue, dont la figure et la masse est bien faite pour inspirer la terreur ; mais les interprètes nous assuraient à l'unanimité que ces proportions étaient telles, que six hommes pourraient être commodément assis à la manière japonaise dans le creux de sa main.

1776. Juin.

Le second temple que nous visitâmes en quittant celui du Daïboud, est consacré au Quanwon ; il était d'une longueur consi-

1776. Juin.

dérable, mais de peu de largeur et peu élevé. La statue de Quanwon a 36 mains, se trouvait également au milieu; elle était entourée de seize Héros japonais, au-dessus de la hauteur d'un homme, mais plus petits que la statue du Quanwon; chaque Héros occupait une espèce de niche particulière; des deux côtés de ces Héros on voyait sur deux rangs un grand nombre d'autres statues richement dorées qui avaient chacune vingt mains. A une certaine distance de ces dernières statues il y avait encore douze rangs de statues représentant également des idoles destinées au service du Quanwon, ces statues augmentaient en grandeur à mesure qu'elles s'éloignaient du centre; mais, quoique je pusse distinguer les douze rangs assez bien, il me fut cependant impossible d'en évaluer le nombre entier, à cause de l'étendue prodigieuse qu'elles occupaient; je fus obligé de m'en rapporter là-dessus aux interprètes nos conducteurs; selon eux le nombre de ces statues est de 33,333.

Nous partîmes le 13 juin de Miako pour nous rendre à Osakka où nous restâmes deux jours. Ce fut dans cette ville que nous passâmes notre temps plus agréablement

que dans tout le reste de notre voyage. Nous obtînmes là permission de parcourir la ville dans nos Norimons, d'assister au spectacle, et de voir les ballets japonais. Les comédies japonaises m'ont paru en général assez extravagantes : le sujet était ordinairement une intrigue amoureuse ou quelque action héroïque; j'ai trouvé cependant le jeu des acteurs naturel et assez bien exécuté; mais la salle était étroite et resserrée. Quant à leurs ballets, ce sont des espèces de contre-danses exécutées par une ou deux parties à la fois; les danseurs sont des enfans des deux sexes; les filles que je vis sur ce théâtre se dépouillèrent en dansant de leurs vêtemens, composés d'une vingtaine ou trentaine de robes, d'une étoffe de soie extrêmement fine et légère, attachées autour du corps avec une ceinture; à chaque tour, elles quittèrent la partie supérieure de leur habillement qui leur descendait alors jusqu'aux pieds. Comme nous n'entendions pas assez le Japonais pour juger le sujet des pièces auxquelles nous assistâmes, nos interprètes nous en expliquaient le sujet.

1776. Juin.

Ce qui m'intéressait le plus parmi les différens objets curieux que nous eumes

1776. Juin. occasion de voir à Miako, fut une espèce de jardin botanique dans lequel je trouvai plusieurs végétaux du pays, qui jusqu'alors avaient échappé à mes recherches, je fis l'acquisition de plusieurs plantes rares que j'emportai avec moi, entre autres du *Cycas revoluta*, espèce de Palmier qui donne le sagou, et dont l'exportation est rigoureusement défendue, et de plusieurs espèces d'Erables. Une ménagerie d'oiseaux curieux, qu'on nous fit voir dans une rue qui porte le nom de la rue des oiseaux, fixa également mon attention. Les préposés d'une fonderie de cuivre à Miako se prêtèrent avec complaisance à nous faire voir de quelle manière ils y fondent et réduisent le cuivre en petites barres, telles qu'on les voit dans le commerce. Ce procédé simple et peu dispendieux, quant à l'appareil, mérite cependant d'être connu. La maison destinée à ce travail était de dix à douze aunes en quarré. Près d'un des quatre murs qui formaient cette maison, on avait construit une espèce de niche qui se terminait en cheminée. Le foyer où le cuivre se fond à l'aide du petit soufflet, était de niveau avec le plancher ; il était déja fondu lorsque nous y arrivâmes. En face

du foyer, nous observâmes un trou de forme oblongue d'environ un pied de profondeur; au-dessus de ce trou les fondeurs avaient placé dix barres de fer quarrées, éloignées l'une de l'autre à peu près de la largeur d'un doigt; sur ces barres de fer, on tend un morceau d'une forte toile, que l'on imprime légèrement entre les interstices qui restent entre les barres de fer, et qui présentent ainsi les moules dans lesquels on jette le cuivre fondu à l'aide de grosses cuillers de fer. Pour empêcher que la toile ne soit point brûlée par le cuivre, on a soin de tenir le moule couvert d'une certaine quantité d'eau, que l'on renouvelle à chaque jet qui, selon le nombre de barres de fer, fournit à chaque fois dix à douze petits bâtons de cuivre. On prétend que la couleur jaune dorée, propre au cuivre du Japon, provient en partie de la manière dont on le jette dans de l'eau. J'ai obtenu par l'entremise de nos interprètes une petite caisse qui contenait les différentes mines de cuivre dans plusieurs états, depuis la pyrite cuivreuse jusqu'au cuivre raffiné, que j'ai déposée dans le cabinet d'histoire naturelle de l'université d'Upsal. Le cuivre destiné à rester au Japon, n'est point ré-

1776.
Juin.

1776. Juin. duit en bâton comme celui que les Hollandais exportent ; on donne au premier toutes sortes de formes, selon l'usage auquel on le destine.

Avant de quitter Osacca, je fis l'acquisition d'une certaine quantité de Moxa de différente finesse et bonté. Le meilleur Moxa est blanc, le commun qui sert aux Japonais comme amadou, est d'un brun foncé : ces deux espèces se retirent de l'armoise commune (*A. vulgaris*), c'est-à-dire de la partie duveteuse dont les feuilles de cette plante se trouvent revêtues. On recueille et séche ces feuilles au mois de juin, et on les conserve ensuite pour les séparer des parties fibreuses, par le battage pour la réduire en floccons doux et soyeux que l'on désigne sous le nom de Moxa. On sait que les Japonais se servent de cette substance en guise de cautère pour guérir plusieurs maladies ; il y a même des Chirurgiens au Japon qui ne s'occupent que de l'application du Moxa, et qui, par l'expérience, ont appris à connaître et les maladies dans lesquelles l'usage en est le plus convenable, et les endroits du corps où il faut l'appliquer de préférence. Une petite toupe de Moxa allumée, fait en peu de temps une

une plaie assez profonde à la peau, sur laquelle on l'applique; la suppuration qui en résulte dégage naturellement les parties affectées, des humeurs stagnantes, et opère ainsi la guérison. Ce remède convient sans doute dans tous les cas où il s'agit d'une évacuation locale d'humeurs; c'est un véritable cautère ou exutoire qui, dans bien des cas, ne laisse pas que d'être fort utile. Quoiqu'il y ait peu de maladies contre lesquelles les Japonais n'emploient le Moxa, c'est surtout dans les affections rhumatismales qu'ils s'en servent, ils l'appliquent de préférence sur le dos, et l'emploient également pour l'un et l'autre sexe à tout âge.

1776. Juin.

J'appris à connaître dans ce voyage l'emploi que font les Japonais de plusieurs substances végétales que j'avais ignoré jusqu'alors. Le *Menyanthes nymphoïdes* mariné dans une espèce de saumure, est mangé comme nos cornichons. Le Nélumbo des Indes (*Nymphæa Nelumbo*), plante aquatique et assez commune au Japon, est par-tout regardée comme agréable et consacrée aux Dieux. Plusieurs idoles japonaises sont représentées assises sur les feuilles de Nelumbo. L'arbre qui fournit la

1776. Juin.

Badiane, (*Jlicium anisatum*), est aussi un des arbres consacrés aux Dieux; les Japonais le plantent ordinairement près des temples, et en ont un soin particulier, quoiqu'ils le croient vénéneux. J'avais de la peine à leur faire comprendre que ce même arbre dont le fruit ne mûrit pas trop bien au Japon, produit la graine que les Chinois y apportent, et dont on fait beaucoup de cas. Dans les temples que nous visitâmes, nous trouvions toujours quelques branches de cet arbre avec d'autres fleurs dans des vases, dont les Japonais ont coutume de décorer leurs temples. Le fruit du Margousier de Provence (*Melia Azedarack*), donne par expression une huile comme le faux Sumac (*Rhus succedaneum*). On se souviendra que j'ai parlé dans un des chapitres précédens des chandelles que les Japonais font avec l'huile qu'ils tirent de la graine de ce Sumac; à Jeddo j'eus occasion de voir de ces chandelles d'un pied de long et grosses comme le bras, chaque prince japonais est tenu de faire annuellement à l'empereur un présent de cent pièces de chandelles de ce volume; elles ne s'allument que deux fois

par an, le premier du mois de Sjoguats, et le premier de Sjuguats. 1776. Juin.

Parmi les choses curieuses que j'ai rapportées de Jeddo, se trouve une espèce de papier brun très-fort, avec des raies obscures imprimées; on en fait des robes-de-chambre, en collant plusieurs bandes de ce papier ensemble; mais il n'y a que les vieillards qui s'en servent en hiver; on m'a assuré que l'usage de cette étoffe est interdite aux jeunes gens. J'obtins également comme une chose fort rare une étoffe faite avec l'écorce et les fibres du murier à papier; cette étoffe est tissue, d'un blanc éclatant, mais trop précieuse pour être d'un usage ordinaire; on peut la laver en employant des précautions.

Le 15 juin, nous arrivâmes à Fiogo, où nous fîmes les préparatifs nécessaires pour nous embarquer pour Simonoseki. La première fois ce trajet nous avait coûté plus de trois semaines: il fut très-court pour le retour, nous n'employâmes que peu de jours pour arriver au port de Simonoseki.

De Simonoseki, nous passâmes à Kokurra, d'où nous arrivâmes le 25 à Nangasaki. Là on mit le scellé sur nos mâles et

1776. Juin.

les caisses que nous portions avec nous; mais, malgré la visite des commis, je fus assez heureux pour dérober à leur vue les cartes géographiques du Japon, dont l'exportation est défendue, ainsi que les monnaies que j'avais su me procurer à Jeddo et dans la route.

CHAPITRE XIII.

Description géographique et physique du Japon ; température ; sol ; observations météorologiques ; remarques sur la nation japonaise ; conformation des deux sexes ; industrie ; vertus sociales ; superstition ; usages ; habillement ; monnaies ; notions sur le Japon, d'après M. Georgi ; description de la méthode qu'emploient les Japonais pour faire du papier avec l'écorce du mûrier à papier, d'après Kæmpfer ; langue japonaise ; vocabulaire ; tables météorologiques.

L'EMPIRE du Japon qui comprend trois grandes îles et un très-grand nombre de petites, est situé à l'est de l'Asie, entre le 30 et 41 degrés de latitude septentrionale, et le 141 et 161 degrés de longitude du méridien de Teneriffe. En Europe, il porte ordinairement le nom de Japon ou de Japan ; les Japonais le désignent sous le nom de Nipon ou de Nifon, et les Chinois sous celui de Sippon ou de Jepuen.

Il paraît que les anciens ont eu quelques notions des îles japonaises; c'est probablement le même pays dont Marco-Polo, célèbre navigateur vénitien, entendit parler à la Chine sous le nom de Zipangro. Parmi les nations européennes, les Portugais sont les premiers qui ont découvert le Japon, et qui ont cherché à s'y établir. Ce fut le hazard qui donna lieu à cette découverte; car Antoine de Mota, François Zeimoto et Antoine Peixoto, se trouvant à bord d'un bâtiment chinois, qui partit de Siam pour aller à la Chine, furent jetés par une tempête sur les côtes du Japon. Après leur retour à la Chine, ils firent part de cette découverte à leurs compatriotes qui, peu de de temps après, y envoyèrent d'autres Portugais et plusieurs missionnaires. L'année de la découverte du Japon est incertaine, plusieurs historiens croient que ce fut entre les années 1535 et 1548, que les Portugais y abordèrent la première fois, d'autres prétendent que ce fut plus tard.

Tout le Japon ne présente qu'une suite de montagnes et de vallées, on y voit peu de plaines d'ue étendue considérable, les côtes mêmes sont bordées de montagnes et de rochers, et généralement d'un accès

très-difficile; la mer qui environne le Japon est presque toujours agitée et très-orageuse, et la plupart des ports sont inconnus aux Européens. Ceux qu'ils ont fréquentés jusqu'ici, ne sont rien moins que sûrs, les bas-fonds, ainsi que les récifs, les rendent très-dangereux, à moins qu'on ne soit conduit par un pilote japonais.

Les montagnes du Japon sont de différentes hauteurs, plusieurs forment des chaînes d'une étendue considérable; d'autres se trouvent isolées, sans cependant laisser de grands espaces entre elles; sur ces dernières, on observe plusieurs volcans. La plus grande partie des montagnes sont boisées, et celles dont l'accès n'est pas trop difficile, sont cultivées jusqu'au sommet. Le Fusi est une des montagnes les plus élevées de ce pays.

Le sol du Japon varie en raison de sa position; il m'a paru en grande partie composé d'un mélange d'argile et de sable; mais, généralement parlant, on peut dire que le Japon est un pays stérile, mais que l'industrie des habitans, les engrais qu'ils savent se procurer, aidés de la chaleur forte des étés, et des pluies souvent abondantes, suppléent au défaut naturel du sol.

Le Japon est très-sujet aux tremblemens de terre. Pendant notre séjour à Jeddo, nous éprouvâmes plusieurs secousses qui n'étaient cependant pas très-violentes.

La chaleur y est très-forte en été, souvent elle serait insupportable, si les vents de la mer ne rafraîchissaient l'air. Il en est de même du froid de l'hiver, sur-tout quand les vents du nord et du nord-est soufflent.

L'état de l'atmosphère est extrêmement variable au Japon. Les pluies y sont abondantes, sur-tout dans le mois pluvieux (Satsaki), au milieu de l'été. C'est en partie à cette grande quantité de pluie que l'on peut attribuer la fertilité de ce pays, et sa population immense. Les orages s'y font souvent sentir avec violence, et les ouragans deviennent quelquefois funestes pour les habitans des côtes.

Les observations thermométriques que j'ai faites pendant mon séjour au Japon, tant à l'île Dezima, ou à Nangasaki, que pendant mon voyage à Jeddo, intéresseront peut-être les amateurs des sciences météorologiques. Comme ce pays est peu connu sous ce rapport, elles peuvent contribuer à répandre quelque jour sur son état physique. Je me suis servi pour mes ob-

servations du thermomètre de Fahrenheit; cet instrument, exposé en plein air au nord, était fait par un habile artiste, et j'ai mis tous les soins imaginables pour rendre mes observations aussi exactes que possible. Le plus fort degré de chaleur que nous ayons éprouvé à Nangasaki en août, était de 98; le plus grand froid se fit sentir en janvier, il était de 35 degrés, c'est-à-dire de 3 au-dessous du point de congélation (1).

Au défaut d'un baromètre je n'ai point pu indiquer l'état de l'atmosphère quant à son élasticité, mais j'ai pu établir, d'après une année d'expérience, quelques généralités dont je réponds de l'exactitude.

Les vents de l'est et du nord, ainsi que le vent du nord-est, tous vents de terre sont en général très-froids au Japon. Les vents de sud et de l'ouest, ainsi que le vent sud-ouest, étant vents de mer, sont plus chauds, et amènent presque toujours de la pluie, qui adoucit l'atmosphère. A Nangasaki, nous avions tous les après-

(1) Les Tables météorologiques se trouvent à la fin de ce volume.

midi, pendant l'été entier, du vent de sud, qui rafraîchissait toujours l'air; pendant la nuit, ainsi que le matin, le vent de l'est prédominait. Lorsque les brouillards s'élevaient vers le soir, nous avions presque toujours de la pluie pendant la nuit, les brouillards du matin étaient ordinairement suivis de beau temps. Lorsqu'en hiver le temps commençait à se troubler à l'est ou au sud, nous éprouvions presque toujours après de fortes pluies, accompagnées de vents violens; le temps clair au nord et à l'ouest nous annonçait au contraire un temps serein. La neige que nous observâmes quelquefois au-dessus de notre île dans les mois de janvier et de décembre, était presque aussitôt fondue qu'elle tombait; mais il y a des hivers plus rigoureux que ne l'était celui-ci. Les mois où les orages se font principalement sentir, sont ceux de juin et juillet, et principalement août et septembre.

Les Japonais sont en général bien faits, souples, très-adroits, membrus, mais d'une constitution moins forte que celle des habitans du nord de l'Europe. Les hommes sont pour l'ordinaire d'une taille moyenne,

il est rare de voir parmi eux un individu qui ait de l'embonpoint. Le teint de la plupart des Japonais est bazané ou jaunâtre avec des nuances plus ou moins blanches ou jaunes. Les gens de la campagne, exposés aux ardeurs du soleil pendant la plus grande partie de l'été, ont ordinairement la peau de la partie supérieure du corps très-brune, parce qu'ils ne couvrent jamais ces parties. Mais dans les villes on voit beaucoup de personnes dont le teint diffère peu de celui des Européens, sur-tout parmi les femmes de condition qui sont parfaitement blanches. C'est par une configuration particulière des yeux, que les Japonais, ainsi que les Chinois, se distinguent des autres nations. Les yeux des Japonais n'ont pas la rondeur des nôtres; ils sont d'une figure ovale, très-allongés et très-enfoncés dans l'orbite; les paupières formant un sillon profond avec l'angle de l'œil, donnent à l'œil d'un japonais un regard perçant qui le caractérise particulièrement; les sourcils sont également plus élevés que ceux des autres nations. La plupart des Japonais ont la tête grosse, le col court, des cheveux noirs très-luisans à cause de l'huile dont cette nation fait usage pour se les oindre; le nez

pas tout-à-fait applati, mais toujours un peu gros et court (1).

La nation japonaise montre dans ses entreprises beaucoup d'esprit et de profondeur ; de ce côté, on peut la placer parmi les nations les plus civilisées et les plus formées. La forme du gouvernement actuel des Japonais ; la manière dont ils font le commerce avec les étrangers, mais plus encore l'industrie avec laquelle ils savent tirer de leur propre sol ce qui suffit à tous leurs besoins, prouve beaucoup d'intelligence et d'activité. Les Japonais sont extrêmement simples dans leur habillement ; ils sont également loin du faste brillant qu'étalent la

(1) Il n'y a aucun doute que les Japonais ne soient, comme les Chinois, issus de sang tartare, et la ressemblance entre une tête d'un japonais et celle d'un Chinois est très-remarquable. Parmi les habitans des îles japonaises les plus septentrionales, la phisionomie chinoise commence déja à se perdre insensiblement. Aux îles Kouriles, elle est entièrement effacée. Les Japonais que plusieurs voyageurs modernes ont rencontré au Kamtschatka et en Sibérie, prouvent ce que je viens de dire. Les voyages de Georgi, de Lesseps et de Bényowsky, fournissent là dessus des détails qui méritent d'être consultés.

plupart des nations asiatiques, par l'éclat de l'or ou des bijoux dont ils se parent, que des décorations puériles des Africains; les Japonais contens des productions de leur sol, possèdent l'art de les mettre à profit. Les étoffes dont ils s'habillent sont fabriquées dans le pays même avec des matières premières de leur propre crû. Le Japonais aime la bonne chère sans mettre à contribution les quatre parties du monde; les productions de son pays lui suffisent, et il connaît parfaitement bien l'art de les apprêter. Les Japonais excellent dans tous les arts mécaniques, utiles; ils travaillent parfaitement bien le fer et le cuivre ; leurs sabres dont l'exportation est prohibée, surpassent en bonté ceux que l'on fabrique ailleurs. Leurs ouvrages en bois unissent l'élégance à la solidités ; leur vernis et les ouvrages de laques et leurs porcelaines, sont estimés et recherchés (1).

---

(1) Les ouvrages de vieux lacque faits au Japon, y sont aussi estimés qu'en Europe ; il paraît que les ouvrages de ce genre que l'on y fait actuellement ont perdu de leur perfection. Une petit armoire à toilette, de vieux lacque, nous fut offerte à Jeddo pour le prix de 1500 livres.

convaincre de la bonhomie des Japonais plus d'une fois ; s'ils sont devenus circonspects et méfians, c'est que les nations étrangères avec lesquelles ils ont entretenu des liaisons commerciales, les ont trompés, et pour ainsi dire forcés à être sur leur garde, ils sont, à mon avis, naturellement bons, et point méfians (1).

Les Japonais sont extrêmement superstitieux; j'en attribue la cause principale au peu de progrès que les sciences ont fait dans ce pays, et aux menées des prêtres qui trouvent ici, comme par-tout ailleurs, leur compte à tenir le peuple dans l'ignorance.

Un de leurs défauts principaux est la présomption et la haute idée qu'ils ont de leur nation, ils la croient descendre des Dieux, et méprisent en général toutes les autres. Ils sont très-vindicatifs et ne pardonnent que rarement lorsqu'on les a offensés.

---

(1) Ce que disent les Hollandais sur l'extrême méfiance des Japonais, mérite sans doute quelques exceptions; on peut lire dans les voyages de Benyowsky ce que ce voyageur en dit; selon lui, ils ne sont rien moins que méfians, mais francs et généreux, et très-hospitaliers envers les étrangers.

Les Japonais n'ont jamais été subjugés par aucune autre nation, et ont toujours su se défendre contre ceux qui les ont attaqués. Leurs historiens rapportent un grand nombre d'actions héroïques dont plusieurs paraissent fabuleuses. Il est constant que cette nation a repoussé avec succès les tartares qui plusieurs fois ont tenté avec des armées et des flottes considérables à faire la conquête du Japon. Dans les temps modernes, les Japonais se sont défendus avec énergie contre les Portugais, lorsque ceux-ci se virent expulsés d'un pays qu'ils avaient cherché à corrompre par des missionnaires perfidies, et sous le prétexte spécieux de la religion. Les historiens ne nous ont transmis aucun exemple que les souverains du Japon eussent tenté de faire des conquêtes sur leurs voisins; c'est sans doute à cet esprit pacifique que ce peuple doit son bonheur actuel et ce dégré de prospérité, que les nations les plus civilisées de l'Europe auront de la peine à atteindre.

L'habillement japonais peut être considéré comme national; il sert à distinguer cette nation, non-seulement de toutes les autres nations, mais il est encore porté de tous les Japonais indistinctement, depuis

le dernier laboureur jusqu'au souverain, c'est la même coupe d'habit et presque la même étoffe.

La pièce principale de l'habit japonais est une espèce de robe très-large et qui descend jusqu'aux pieds, les femmes la portent plus longue que les hommes; elle est faite d'une étoffe de soie très-fine; c'est l'habit des riches; celui des gens ordinaires ou du peuple est d'une étoffe de coton. Les voyageurs, les militaires et les manœuvres retroussent cet habit à l'aide d'une ceinture; alors il n'arrive que jusqu'aux genoux. La simplicité domine encore dans le choix des couleurs dont les Japonais font usagè, sur-tout les hommes portent toujours des couleurs sombres, comme le noir et le verd obscur; les femmes préfèrent les étoffes à fleur, surtout les bleues à fleurs blanches; on en voit également à fleurs d'or. En été ces habits ne sont que légèrement doublés; en hiver on les double de ouattes. L'étoffe de soie dont se servent les Japonais pour ces habits, étant extrêmement fine et légère, il arrive souvent que les femmes mettent de trente jusqu'à cinquante habits les uns au-dessus des autres; l'habit qui

touche immédiatement la peau est regardé comme la chemise, et se trouve ordinairement de couleur blanche ou bleuâtre. Pour tenir l'habit serré autour du corps, les deux sexes se servent d'une ceinture; chez les hommes, cette ceinture est de la largeur d'une main; les femmes en portent au contraire de très larges, et assez longues pour qu'elles fassent plusieurs fois le tour du corps, et une ou plusieurs gances, selon le caprice de la belle. Les femmes mariées portent ces gances par-devant, et les filles par-derrière. Chez les hommes, la ceinture remplace en partie les poches; ils y fourent la pipe, la bourse à tabac, l'éventail; elle leur sert également à fixer le sabre. Vers le haut, l'habit japonais est profondément échancré, de manière que le cou est absolument nud et à découvert. Les manches sont toujours très-larges et longues, les filles en portent qui tombent jusqu'à terre.

Les personnes d'une certaine classe se servent encore d'une espèce de demi-robe-de-chambre qui n'arrive que jusqu'aux genoux, faite d'une étoffe de soie extrêmement fine et transparente comme de la gaze; dans la maison ils quittent cet habit.

La pièce qui tient lieu de culotte aux Japonais, est de toile de chanvre; cette toile, quoique mince et légère, est cependant d'un tissu très-serré, la culotte ressemble à un jupon de femme, cousu entre les jambes, et ouvert sur le côté. Outre ces habits ordinaires, les Japonais ont encore des habillemens de cérémonie, qu'ils ne mettent que lorsqu'ils vont à la cour, ou qu'ils rendent des visites à quelque supérieur; ces habits se mettent toujours au-dessus des habits ordinaires. La pièce principale d'un habit de cérémonie est encore une espèce de demi-robe-de-chambre, telle que je viens de la décrire dans le précédent, mais qui se distingue de celle-là, en ce qu'elle est très-large du côté des épaules, de manière qu'un Japonais en habit de cérémonie, se fait sur-tout remarquer par ses larges épaules; les culottes de gala sont ordinairement d'une étoffe à fleurs blanches. Toutes les étoffes de soie dont s'habillent les Japonais, sont de la plus grande finesse, mais trop étroites, pour que l'on puisse les introduire dans le commerce d'Europe, la plupart n'étant pas un quart d'aune de large. Les Japonais ne font point usage de bas; les gens du commun portent

une espèce de guêtre de toile de coton; dans le plus fort de l'hiver, ils se servent de chaussons de chanvre avec une semelle de coton.

La chaussure des Japonais est la partie la moins brillante de leur habillement, c'est une espèce de pantouffle faite de paille de riz; les gens de qualité en portent aussi, faites avec des brins de roseau; ces pantouffles sont peu solides; avant d'entrer dans leurs maisons, les Japonais les quittent à la porte; dans la maison ils marchent toujours pieds nuds, pour ne point salir les nattes dont les appartemens sont couverts.

La manière dont les Japonais arrangent leurs cheveux, se distingue encore des autres nations; elle est à peu près la même dans tout le pays. Les hommes s'arrachent les cheveux en totalité, à l'exception d'une boucle qu'ils laissent sur les tempes et dans la nuque. Ils oignent soigneusement les cheveux tous les jours, et les font remonter ainsi vers le haut de la tête, où ils les nouent avec une bande de papier, en forme de petite queue, dont le bout ou la partie qui dépasse la ligature, est ensuite recourbée vers les oreilles. Les Japo-

nais ont le plus grand soin de renouveler cette coiffure tous les deux jours, et ils ne manquent jamais de les oindre tous les jours. Jusqu'à l'âge de puberté, les garçons conservent tous leurs cheveux; les prêtres, ainsi que les médecins, se distinguent au Japon par une tête nue. Les femmes gardent tous leurs cheveux, elles en forment au haut de la tête un nœud qui souvent est contenu par un peigne en écaille ou de bois vernissé. Les femmes de condition parent quelquefois leurs cheveux de fleurs ou autres ornemens faits en écaille. Les femmes divorcées se distinguent par la tête rasée.

Ce n'est qu'en voyage, que les Japonais font usage d'une espèce de coiffe ou de chapeau en forme de pain de sucre, fait de chaume ou de jonc; les manteaux dont ils se servent contre la pluie, sont faits avec un papier très-fort imbibé d'huile.

Les monnaies actuellement en cours au Japon sont les *Kobangs*, dont il y a des vieux et des nouveaux, tous les deux en or. Les nouveaux Kobangs ressemblent à une plaque d'or arrondie par les deux bouts, longue de deux pouces sur un pouce de large, l'or en est pâle; d'un côté, on voit

l'impression d'une barre transversale, et à chaque bout l'impression d'un Itjib, avec plusieurs lettres et fleurs en relief; sur l'autre côté, se trouve vers le milieu une impression circulaire avec des lettres en relief, et à chaque bout un timbre particulier, qui varie sur chaque Kobang. La valeur d'un Kobang nouveau est de 60 Maas ou 24 liv. de France. Les vieux Kobangs sont d'un or plus fin, ils sont plus longs et plus larges que les nouveaux; d'un côté, ils ressemblent, quant aux marques, entièrement aux Kobangs nouveaux; mais, de l'autre côté, ils portent des figures et des impressions entièrement différentes. La valeur intrinsèque du vieu Kobang est de 100 Maas; à Batavia, il vaut environ 42 livres de France.

Itjib ou fêves d'or est le nom japonais d'une monnaie en forme de parallélograme applatie : l'or en est pâle; d'un côté, on voit beaucoup de figures en relief; de l'autre côté, plusieurs fleurs en relief. L'Itjib vaut actuellement 15 Maas, c'est par conséquent le quart d'un nouveau Kobang.

Nandio Gin est une monnaie d'argent, longue d'un pouce et large de six lignes en forme de parallélograme; d'un côté, on ne voit que des lettres en relief, le cordon

porte des empreintes d'un grand nombre d'étoiles. Cette monnaie n'a cours que dans l'île de Nipon principalement dans la capitalé. Elle y vaut 7 Maas 3 Konderyn.

Itaganne, autre monnaie d'argent dont il y a des grands et des petits. Les grands sont de la grosseur d'un doigt, longs de trois pouces, et plus de six lignes de large; ils valent 62 Maas; les petits Itagannes ont deux pouces de long sur un pouce de large; ils ont cours pour 33 Maas.

Kodama, monnaie d'argent de forme sphérique et de la grandeur d'un pois. Sur un côté, on voit la figure du Daikakus (1), avec plusieurs lettres en relief; sur l'autre, on voit l'impression de quelques timbres, qui paraissent ceux de différents négocians. Cette monnaie varie beaucoup, tant pour la forme que pour la valeur; il y en a depuis 5 Konderyn., jusqu'à 1 Maas 7 Konderyn.

Gomome Gin, monnaie d'argent anciennement en usage à Jeddo et Miako, elle

(1) C'est, selon M. Thunberg, le dieu du commerce et de la richesse; les Japonais le représentent assis sur deux sacs de riz, tenant d'une main un marteau, et de l'autre un sac.

est de deux pouces de long sur un de large; sur les côtés elle porte plusieurs étoiles en relief, pour empêcher qu'elle ne soit rognée. Elle vaut 5 Maas.

Seni est le nom que donnent les Japonais à toutes les monnaies de fer, de laiton ou de cuivre, elles sont de différente forme et valeur, mais toujours coulés, avec un trou carré au milieu pour y passer un cordon. Les plus communes sont celles connues sous le nom de *SjumanSeni*, elles sont de la valeur d'un demi-Maas ou de dix Senis communs. *Simoni-Seni*, de la grandeur d'un liard, vaut quatre Senis communs, ce n'est que dans l'île Nipon que cette monnaie a cours; il en faut soixante pour un Maas. *Doasa Seni* diffère des Senis communs, en ce qu'ils sont de fer; ils ont pour le reste la même valeur.

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici quelques détails sur le Japon, qui méritent d'autant plus de confiance, qu'ils sont puisés dans la relation d'un japonais même qui les avait communiqués au capitaine Tartarinow, inspecteur de l'école de navigation japonaise établie à Irkutz en Sibérie : c'est du voyage de M. Georgi que nous tirons cet article. Avant de par-

ler du Japon, il est nécessaire de dire un mot sur cette école de navigation, qui existe depuis 1764, à Irkutz; elle est actuellement réunie à celle de la garnison, son but est d'y faire instruire les jeunes gens qui marquent quelques talents dans toutes les parties de la navigation ; et dans la langue japonaise, pour faciliter aux Russes le commerce avec les Japonais. Pendant le séjour que M. Georgi fit à Irkutz, cette école qui avait déja fourni plus de vingt jeunes gens très-intelligens à la marine russe, en comprenait encore plusieurs qui, outre les connaissances nautiques, parlaient et écrivaient le Japonais. Le hasard a donné lieu à l'établissement de cette école. En 1760, une barque japonaise, montée par dix-huit personnes tant négocians quematelots, et chargée de riz, toiles et étóffes de soie, partit de la ville de Sai pour transporter sa cargaison dans un autre port de ce pays. Le mauvais temps fit bientôt perdre à cette barque son cours, et successivement son mât et tous ses agrets, au point que l'équipage fut obligé de s'abandonner à son sort. Dans cet état la barque voguant au gré du vent et de la mer pendant plus de cinq semaines, fut à la fin

jetée sur la côte d'Anikatau, une des îles Kouriles, tributaire à la Russie. Pendant ce malheureux voyage, l'équipage japonais avait perdu sept de ses hommes, et son capitaine nommé Takubei. En arrivant à Anikatau, ils avaient encore les cadavres de leurs malheureux compagnons à bord, car, selon l'usage japonais, ils n'osent point jeter leurs morts à la mer, mais ils sont tenus de les brûler ou de les enterrer. Le commandant Cosaque, qui se trouvait alors à Anikatau pour lever le tribut, amena ces japonais à Bolscheretsk au Kamtschatka, d'où ils furent bientôt après conduits à Pétersbourg. Ce fut dans cette capitale qu'ils apprirent la langue russe; et comme ils marquaient en général beaucoup d'intelligence et de bon sens, le gouvernement conçut l'idée de les employer à Irkutz, pour enseigner aux éléves de l'école de navigation la langue japonaise. Lorsque M. Georgi se trouva en 1772 en Sibérie, il y existait encore cinq de ces Japonais, dont la bonne conduite, l'intelligence et les mœurs furent généralement attestés par les chefs de cet établissement. Nous rapportons en abrégé les paroles mêmes de M. Georgi, telles qu'elles se trouvent dans son journal.

Les Japonais appellent leur pays *Nipon* ou *Niphon;* c'est également le nom d'une des principales îles qui composent cet empire. *Matzmai*, *Kifon*, *Ksinus* et *Kisokan*, sont les noms de quatre îles qui passent pour les plus grandes après celle de Niphon, chacune de ces îles renferme plusieurs villes riches et bien peuplées.

Le climat du Japon diffère en raison de la grandeur et de l'étendue de ce pays; il est cependant nécessaire d'observer que ce que dit notre Japonais là-dessus, s'entend principalement des environs de la ville de Nambu, située dans la partie septentrionale de l'île de Niphon. Selon lui, le climat y est tempéré et très-sain. L'été y est assez chaud, l'hiver peu rigoureux; car les plus fortes gelées ne couvrent que les eaux stagnantes d'une légère croûte de glace, tandis que les rivières ne sont jamais gelées. On n'y voit que peu de neige, et celle qui tombe est aussitôt fondue; mais les pluies des hivers sont en échange assez fortes et prolongées.

Toutes les îles japonaises, sans en excepter les plus petites, sont couvertes de montagnes, la plupart riches en métaux. On y trouve de l'or, de l'argent, du cuivre, de

l'étain, du plomb et du fer. Tous ces métaux s'exploitent pour le compte du souverain. Aux environs de Nambu, les montagnes métallifères sont bien boisées, mais de peu d'élévation. Les rivières, ainsi que les étangs, fournissent quantité de poissons, et la mer qui environne ces îles est également très-poissonneuse. L'eau de la mer fournit aux Japonais le sel dont ils ont besoin.

Il y a plusieurs volcans au Japon, celui qui est le plus près de la ville de Nambu porte dans le pays le nom de Jesan; le sommet est presque toujours enveloppé d'un nuage de fumée; mais les éruptions n'en sont pas trop considérables. A cinq journées de Nambu, il y a un autre volcan près du bord de la mer; les cendres volcaniques et les pierres ponces qui en proviennent, couvrent souvent la surface de la mer. Le charbon de terre qui se trouvent en plusieurs endroits du Japon, n'y est point mis en usage. Le pays abonde en terres à porcelaine; la ville de Nambu fait un commerce considérable avec de la porcelaine fabriquée dans ses environs. On y trouve plusieurs sources minérales, la plupart sulfureuses.

Les forêts près de la ville de Nambu,

renferment, outre les arbres propres aux provinces septentrionales de l'Europe, plusieurs autres qui paroissent indigènes au Japon; telles sont les différentes espèces de Thé, l'Entschu, dont les habitans tirent une huile qu'ils emploient à plusieurs usages, et d'autres.

Ces même forêts recèlent des lions, tigres, loups, ours, renards, bléreaux, lynx, élans, cerfs, sangliers, chèvres sauvages, lièvres, et différentes espèces de singes. Parmi les animaux carnassiers, plusieurs deviennent souvent dangereux pour les habitans; pour les détruire, les Japonais emploient ordinairement des appâts empoisonnés, sur-tout la noix vomique et le sublimé corrosif.

Parmi les oiseaux de ces cantons, on en distingue peu, qui ne se trouvent également dans les contrées septentrionales de l'Asie et de l'Europe; les perroquets et autres oiseaux propres aux climats chauds ne se trouvent point au Japon, au moins dans la partie septentrionale de ce pays.

Les amphibies et les insectes n'offrent rien de bien remarquable. Mais la mer produit un grand nombre de coquillages dont les habitans savent tirer parti.

On cultive dans les environs de Nambu du froment, de l'avoine, de l'orge, des pois, du millet, du pavot dont on exprime l'huile, et sur-tout beaucoup de riz. L'usage de la charrue est inconnu aux Japonais; ils labourent leurs champs avec la bèche ou la houe : tous les champs sont divisés en plattes-bandes, comme les jardins potagers en Europe; ils ont grand soin de se procurer toujours la quantité d'eau nécessaire pour l'arrosage, cette précaution est surtout nécessaire pour les rizières. Si l'on excepte le dégât que causent souvent aux champs cultivés les sauterelles, on peut dire que les récoltes de ce pays sont presque toujours abondantes.

La culture du coton est très-étendue dans le Japon, on en fabrique un grand nombre d'étoffes; l'huile qu'on tire par expression des graines du cotonnier sert pour les usages de la cuisine, ainsi que pour brûler. On y cultive également beaucoup de chanvre, que les habitans employent pour leurs cordages; l'huile de chenevis sert pour différens usages domestiques: ils l'emploient encore pour certaine espèce de vernis. Les navets que les Japonais cultivent comme légume, leur fournissent encore une huile

dont ils font beaucoup de cas. Le tabac n'y est point planté en grand, chacun a soin d'en cultiver pour son usage la quantité nécessaire.

La soie, comme une des matières qui fournit aux Japonais leur habillement, est une production du pays ; les mûriers y croissent par-tout sans culture.

La canne à sucre n'est plantée que dans les îles japonaises les plus méridionales, on ne voit point de ces plantations dans les environs de Nambu. Le sucre est une denrée dont tout le monde fait usage, et qui est à très-bas prix.

Les Japonais n'élèvent que peu d'animaux domestiques. La race des chevaux y est très-belle; celle des bêtes à cornes peu nombreuse, car ils n'emploient ni le lait des vaches, ni la viande des bœufs; ces derniers y servent principalement comme bête de somme, mais on en voit peu. Les Japonais n'élèvent point de brebis, les étoffes de laine n'y étant point en usage; cet animal, si utile aillieurs, ne le serait pas pour eux. En exceptant les œufs et les poissons, ce peuple ne se nourrit que de végétaux; les femmes s'abstiennent d'œufs. Ils ne connaissent point le pain ; le bas peuple se nourrit principa-

lement d'une espèce de bouillie faite avec du millet, du gruau ou simplement de farine. Le règne végétal leur offre une grande variété de racines et d'herbes, qu'ils assaisonnent avec différentes huiles végétales; la racine dont ils font plus de cas, c'est celle d'une espèce de martagon qui y porte le nom de *Juri*. Le choux marin (*Wagami*) qui croît en abondance sur les côtes, leur fournit encore une nourriture abondante; la tige de cette plante, divisée en plusieurs ramifications, est de la grosseur d'un bras à l'endroit où elle sort des rochers et effilée par le bout, elle acquiert plusieurs toises de longueur, et c'est sur-tout pendant le flux qu'on le recueille; car alors ses longues tiges nagent sur la surface. Les feuilles de ce choux sortent par faisceaux le long de la tige, elles sont noires ainsi que les pédoncules, oblongues, sans dentelures, et souvent de deux pieds de long sur sept à huit pouces de large. Le Wagami se mange; ou en verd ou desséché; de l'un ou de l'autre manière, il faut le faire bouillir pour le manger; lorsqu'il est desséché il se couvre d'une efflorescence saline un peu amère que les Japonais corrigent en y ajoutant du sucre, ce

correctif lui donne un goût aromatique très-agréable. Le pays produit en outre une grande quantité de fruits, comme melons, courges, concombres ainsi que des fruits à noyaux, et du raisin, qui augmentent le nombre des productions végétales dont les Japonais font usage.

La boisson ordinaire des Japonais est la bière de riz (*Ningori sagi*), qu'ils font fermenter avec une certaine herbe au lieu d'houblon. Cette bière ne s'éclaircit jamais entièrement, mais elle est très-enivrante. Les Japonais font également du vin rouge et du vin blanc, ainsi que de l'eau-de-vie: ils tirent cette dernière de différentes substances, comme du riz, du sucre et de plusieurs espèces de fruits; le thé est la boisson favorite des Japonais.

Les arts et les métiers ne forment point de communauté au Japon; chacun a le droit d'exercer la profession qui lui plaît, et de la quitter aussitôt qu'elle ne remplit pas ses vues. Plusieurs habitans exercent différens métiers en même temps, et les artisans choisissent l'endroit qui leur convient de préférence; par cette raison, on voit souvent des artisans habiter les campagnes, et des cultivateurs dans les villes.

Les Japonais sont comme les Chinois, passionnés pour le commerce; mais ce commerce ne s'étend pas au-delà des différens ports de leur pays et de quelques ports chinois peu éloignés, qu'ils visitent dans des vaisseaux assez mal construits. Le cordage de ces vaisseaux est fait avec du chanvre, et les voiles d'une forte toile de coton; ils se servent d'une boussole particulière inventée par eux. Parmi les nations étrangères qui viennent faire le commerce au Japon, les Hollandais et les Chinois sont les principales; les Portugais ainsi que les Anglais y ont peu de liaisons.

L'habillement des Japonais ressemble à celui des Chinois. Les femmes japonaises font croître leurs ongles à la manière des femmes chinoises; pour leur donner la forme qu'elles regardent comme la plus élégante, elles les ramollissent dans de l'eau chaude et les roulent ensuite. Les Japonais ne portent point de fourures, ils emploient en hiver des ouattes de coton ou de soie dont ils doublent leurs habits. Pour se garantir de la pluie, ils font usage d'une espèce de manteau en forme de chemise, faite de boyaux enfumés, et très-proprement cousue. Comme des cheveux noirs

passent pour une grande beauté, ils ont grand soin de les oindre tous les jours avec des pommades odoriférantes.

Leur manière de s'asseoir diffère de celle des autres nations orientales, en ce qu'ils sont accroupis sur les talons; ils ne se servent ni de chaises, ni de tabourets; un simple tapis suffit aux gens ordinaires, les riches se servent pour le même usage d'un carreau ou coussin plat. Les Japonais font ordinairement deux repas par jour; avant de se mettre à table, ils font parfumer l'appartement, et vont adorer leurs dieux qu'ils tiennent ordinairement dans une petite pièce, à côté de la salle à manger. En mangeant, chacun a sa petite table et son plat devant lui; après le repas ils vont de nouveau visiter leurs idôles.

Les deux capitales du Japon, ainsi que les villes de province, sont presque toutes grandes et très-peuplées, la plupart sont bien bâties et entourées de murs et de fossés. Les maisons sont ordinairement de deux étages, construites en bois ou en briques séchées au soleil, blanchies ou peintes à l'extérieur, et les corniches souvent dorées. Toutes les fenêtres sont faites avec du papier huilé; les toits en forme de voûte se trou-

vent ordinairement entourés d'une balustrade. L'intérieur des maisons est souvent richement décoré de vernis, de dorures ou de vases de porcelaine ; dans les palais des grands, les vases en or massif ne sont point rares. Presque chaque maison a une pièce destinée exclusivement au bain, dont cette nation font beaucoup d'usage. Leurs temples se distinguent par leur grandeur et leur magnificence ; il y en a dont les toits sont couverts de plaques d'or, qui sont souvent exposés aux visites de voleurs.

L'empereur du Japon (*Kubo Sama*), en est le souverain absolu, il obtient cette dignité par succession. Le Japon est divisé en 66 provinces ou gouvernemens auxquels on donne par fois le nom de royaumes, ainsi qu'au gouverneur celui de roi ou de *Kasanke*. Ces gouverneurs résident dans la capitale de leur province. Ils perçoivent les impôts, jugent tous les procès, commandent et lèvent les troupes, et agissent en général en souverains. Ils ne restent en place que pendant cinq ans; ce temps révolu, ils sont obligés de se rendre à la capitale de l'empire pour rendre compte de leur gestion, ils n'y sont alors considérés que comme des personnes ordinaires, contre

lesquelles on peut aisément obtenir justice, en cas qu'ils se soient permis quelques vexations pendant qu'ils ont été en place. Les gouverneurs reconnus coupables, sont ou privés de leur place, ou bien l'empereur les exile, ou leur fait payer une forte amende, selon le délit.

La résidence ordinaire du Kubo est la ville de Jeddo, il la quitte cependant quelquefois pour habiter d'autres villes. Sa cour est très-brillante, et ses châteaux magnifiques, la plupart sont construits en pierres, et ornés de dorures précieuses, les toits sur-tout en sont presque toujours richement dorés. Lorsque le Kubo va rendre visite au Daïri Lama, ce qui a lieu tous les cinq ou dix ans, il est toujours suivi d'un cortège de plus de mille personnes; et dans les villages et les villes où il passe, les logemens les plus riches y sont alors préparés pour lui. Comme les Japonais ne font point usage de voitures, l'empereur se fait porter dans une espèce de porte-chaise (Kono); les personnes qui l'accompagnent suivent ordinairement à cheval. Toutes les dépenses de la cour se paient argent comptant, et d'une manière très généreuse. Quoique les pouvoirs d'un empereur du Japon soient

illimités, ce souverain se conduit cependant avec beaucoup de circonspection, selon les lois du pays et le conseil des grands. Cette conduite ne laisse pas que d'inspirer la confiance au peuple, quoique les lois qui servent de règle à ce souverain, ne soient point imprimées et recueillies en forme de code, mais seulement de coutumes que l'usage a établies, fondées sur l'équité naturelle.

Le militaire du Japon est nombreux et très-distingué : il forme pour ainsi dire une classe particulière que l'on pourrait nommer la noblesse; les recrues se prennent parmi les enfans des soldats; car l'honneur d'entrer dans ce corps ne s'accorde pas indistinctement à tout le monde. La paie des soldats consiste principalement en vivres, sur-tout en riz, et quelque peu d'argent : ils sont armés de fusils à mèche, de piques, d'arcs, de flèches et de sabres. Les officiers portent deux épées, l'une courte, l'autre plus longue; le reste de leur habillement est peu différent de celui des soldats. Quiconque offense un officier d'une manière déshonorante est puni de mort; un soldat offensé par un bourgeois, a le droit d'exiger une pension annuelle de l'offenseur.

Chaque ville ou village du Japon a son juge permanent nommé *Kaschra*, qui juge les procès, et condamne les coupables. Pour obtenir l'aveu d'un criminel suspect, on emploie une espèce de question, qui consiste à forcer les jambes du tel criminel entre deux morceaux de bois. Le serment n'est point connu au Japon. On peut dans des cas graves appeler du jugement du *Kaschra*, au gouverneur ou roi de la province, de ce dernier a l'empereur; mais il faut être bien sûr de son fait, sans cela l'appelant s'expose à une double punition. Les délits graves, dans le nombre desquels on compte un vol répété trois fois, sont punis de mort; le criminel est ordinairement décapité avec une hâche. Les faux monnoyeurs subissent une punition plus rigoureuse, on leur jette du métal fondu dans le gosier. Quiconque se rend coupable de crime de lèze majesté, est obligé de se percer le ventre avec une épée que le juge lui présente.

Les Japonais d'Irkutz paraissaient avoir des idées très-bornées sur la religion de leur pays. Ils pensaient que leurs livres de religion étaient conçus en style si sublime, que les prêtres mêmes qui doivent les in-

terprèter les entendaient à peine. Le principal dieu des Japonais porte le nom de Fodoke, celui qui suit immédiatement après ou qui lui est subordonné, porte le nom d'Ofiadama, c'est en même temps le dieu de la mer. Le père du genre humain porte le nom de Buho. Le soleil, ainsi que les astres, sont regardés comme des divinités par les Japonais. Ils observent trois carêmes par an, chaque carême dure 14 jours; pendant ce temps il ne mangent ni œufs, ni poissons. On distinguent plusieurs sectes au Japon, il y en a qui admettent une existence après la mort; d'autres au contraire la nient; il y en a qui croient à la métempsycose; il est probable que c'est une des raisons pour quoi les Japonais ne mangent de viande. Le Daïri Sama, ou le Saint-Daïri, est aux Japonais, ce que le Dalai-Lama est aux Thibétans; les Japonais portent beaucoup de respect au Daïri, dont la résidence est dans la ville de Ko (*Miako*), il a douze femmes, dont chacune a une cour particulière. Comme le Daïri protège toutes les sectes, et qu'il ne gêne personne en matière de religion, les Japonais suivent tantôt une secte, tantôt une autre.

Les Japonais brûlent ou enterrent leurs

morts; ces deux méthodes exigent des cérémonies religieuses, qui consistent en fêtes pour marquer le deuil, ou en mémoire du défunt. Le mariage n'est qu'un contrat civil, et n'a rien de commun avec leur religion. Il en est de même de la naissance de leurs enfans, c'est le père qui donne à ses enfans le nom qu'il veut. Les lois japonaises n'interdisent point la polygamie; mais il n'existe presque point d'exemple, qu'un mari ait vécu avec plusieurs femmes à la fois. Les femmes japonaises ne sont point renfermées dans leurs maisons comme les femmes chinoises, elles jouissent au contraire de beaucoup de liberté; une fille japonaise peut, sans nuire à sa réputation, vivre pendant quelque temps dans une maison de débauche.

Méthode qu'emploient les Japonais pour faire du papier avec l'écorce du mûrier à papier, d'après Kæmpfer.

Chaque année, après la chûte des feuilles, ou le dixième mois de l'année japonaise qui correspond à notre mois de décembre, on coupe pour cet usage les jeunes pousses de ce mûrier, qui à cette époque

sont ordinairement d'une longueur et grosseur considérables. Après avoir réuni un certain nombre de pousses, on les lie en paquets d'environ trois pieds de longueur pour les faire bouillir dans une lessive faite avec des cendres ordinaires. Si l'on travaille sur des pousses desséchées, il est nécessaire de les faire tremper pendant vingt-quatre heures dans de l'eau froide, avant de les faire bouillir. Les paquets doivent être liés fortement ensemble, et placés debout dans une chaudière d'une capacité convenable, munie de son couvercle ; on les fait bouillir jusqu'à ce que l'écorce commence par se détacher ou se retirer des deux bouts de ces pousses; alors on les retire de la chaudière, et on les expose à l'air pour qu'ils refroidissent : il suffit alors, pour obtenir l'écorce qui est la partie sur laquelle on travaille particulièrement, de fendre ces pousses ou bâtons dans toute la longueur, et d'en retirer l'écorce qui se détachera très-aisément; l'intérieur ou le bois se jette comme inutile. L'écorce, après avoir été séchée, exige encore une autre préparation, avant qu'elle puisse être convertie en papier : c'est de la nettoyer de toutes les parties hétérogènes et colorantes qui pourraient

altérer la blanche sur du papier; pour cet effet, on la fait de nouveau tremper dans de l'eau pendant trois ou quatre heures. Etant ainsi ramollie, la peau noire et les parties vertes qui y sont encore restées se raclent avec un couteau auquel les Japonais donnent le nom de *Kaadsi-Kusagi*, ce qui veut dire rasoir de *Kaadsi*, ce dernier étant le nom japonais de l'arbre qui fournit l'écorce. En enlevant l'écorce à l'aide du couteau, on a soin de séparer l'écorce d'une année de celle qui est ou plus jeune ou plus vieille. On a généralement remarqué que l'écorce des pousses au-dessus de l'année, donne un papier assez solide, mais moins blanc que celui que l'on obtient des pousses de l'année; l'écorce que l'on retire de celles qui ont plus d'une année, ne donne qu'un papier grossier et mauvais: c'est donc du choix et du triage soigneux que dépend en grande partie la beauté et la bonté de ce papier.

L'écorce, destinée à être convertie en papier; après avoir été triée et assortie selon ses différens degrés de bonté, doit alors subir une nouvelle cuisson dans une lessive claire. Pendant tout le temps qu'on la tient sur le feu, ou en ébullition, on a

soin de la remuer continuellement avec un roseau, en ajoutant toujours de la lessive claire à mesure qu'une partie de celle tenue en ébullition s'évapore; on continue la cuisson de cette matière, jusqu'a ce que le tout se trouve réduit en une espèce de bourre ou pâte fibreuse. La lessive qui sert pour cette opération se fait avec les cendres de bois, d'après des procédés que tout le monde connaît.

Après que l'écorce a été réduite par la cuisson à l'état de pâte, on procéde alors à son lavage. Comme la qualité du papier dépend principalement du soin que l'on met dans cette opération, on ne saurait y mettre trop d'attention. Si l'écorce n'est pas suffisamment lavée, le papier qui en résultera ne manquera pas d'être épais et fort, mais il ne sera que d'un tissu grossier et de peu de valeur; si au contraire elle a été lavée trop long-temps elle perd une partie de son corps, et le papier qui en proviendra, quoique d'un beau blanc, aura le défaut d'être trop mol et sujet à couler, par conséquent peu propre à l'écriture; c'est donc le juste dégré de lavage qui, dans la fabrication de ce papier, doit être considéré principalement

Si on lave la pâte pour le papier dans la rivière, on fera usage de tamis ou de cribles, dans lesquels on remuera continuellement la matière jusqu'à ce qu'elle se trouve réduite à la consistance d'une laine douce ou duveteuse. Pour le papier le plus fin, cette même matière se lave une seconde fois, mais, au lieu de cribles ou de tamis, on la lave sur des toiles; car à force de la laver, elle se divise à la fin tellement, qu'elle passe à travers le tamis, au moins le déchet en sera toujours très-considérable.

L'écorce ainsi préparée est mise dans une cuve étroite avec l'infusion gluante de riz ou de la racine d'Oreni. On a soin de bien remuer cette masse à l'aide d'un roseau, pour convertir le tout en une liqueur d'une consistance aussi uniforme que possible. Les Japonais préfèrent pour cette opération une cuve étroite, parce que le mélange s'y fait plus exactement et plus vite que dans une grande; ce n'est qu'après que ce mélange est, selon l'expérience de l'ouvrier, suffisamment broyé, qu'on le transvase dans une seconde cuve, destinée pour y puiser avec les formes le papier: cette cuve porte le nom de *Tine* en langue japo-

naise. Les formes dont se servent les Japonais, sont faites avec des roseaux, ils ne connaissent point celles de fil d'archal. Pour sècher les feuilles de papier, on commence par les mettre en pile sur une table couverte d'une double natte ; entre chaque feuille on place un petit bâton de roseau (*Kamakura*), qui doit être un peu plus long que le papier, pour qu'on puisse le retirer sans déranger ce dernier lorsqu'il a acquis un certain degré de siccité. Chaque pile de papier est couverte d'une planche de la grandeur d'une feuille de papier, chargée d'un poids que l'on augmente par degré, à mesure que le papier commence à sécher; car, en le chargeant trop dans le commencement, les feuilles encore fraîches et humides se colleraient ensemble et ne pourraient être facilement séparées. Après que le papier est resté quelques jours en pile on peut alors retirer les roseaux ou Kamakura, et exposer les feuilles au soleil ou à l'air, pour qu'elles séchent complettement. La colle de riz que les Japonais emploient pour donner plus de corps et de solidité à leur papier, s'obtient très-facilement, en infusant le riz à froid dans une quantité suffisante d'eau ; plus le riz que

l'on emploie pour cet usage est blanc, mieux cela vaut; l'infusion doit se faire dans des vases de terre vernissés.

La gelatine de la racine d'Oreni (*Hibiscus Manihot*), que les Japonais emploient pour le même objet, est extraite par une simple infusion; selon les saisons, cette préparation exige plus ou moins d'eau. Il est essentiel de ne pas mêler trop de cette gelatine à la masse du papier; car dans ce cas, il deviendrait ou trop mince ou trop solide; la juste dose que l'expérience de l'ouvrier peut seul déterminer, procurera au papier le degré de consistance et de corps qu'il doit avoir (1).

La grande différence qui existe entre la langue japonaise et les langues européennes, rend l'étude de cette langue infiniment difficile

(1) Les citoyens Faujas et Johannot ont fait l'année dernière quelques expériences sur la manière de convertir en papier l'écorce du mûrier à papier, et celle du mûrier ordinaire, d'après une méthode qui leur est propre, sans avoir suivi celle décrite par Kæmpfer. Il serait à desirer que le citoyen Faujas qui, dans ses dernières expériences, a suivi le procédé des Japonais, publia les observations sur cet objet important, qui ne peut qu'intéresser la République.

difficile pour un Européen. Le japonais s'écrit comme le chinois en lignes descendantes et ascendantes, mais les lettres japonaises sont très différentes des lettres chinoises, et les deux langues ont si peu d'analogie, que ces deux nations, quoique voisines, ne sauraient se faire entendre sans le secours d'un interprète, La langue chinoise est cependant assez répandue au Japon, c'est la langue savante du pays, et sous ce rapport beaucoup de personnes lisent et écrivent le chinois.

Ce n'est pas sans beaucoup de peine que je suis parvenu à me procurer quelques notions sur cette langue; les interprètes qui ont bien voulu me seconder dans cette entreprise, étaient comme moi obligés de le faire en secret, à cause de la prohibition qui existe de n'enseigner cette langue à aucun étranger, et qui interdit même aux étrangers tandis qu'ils se trouvent à Nangasaki de l'apprendre. Parmi les Hollandais avec lesquels je me trouvais alors, aucun n'avait jamais songé à mettre par écrit les mots qu'ils avaient appris à connaître par l'usage; dépourvu de tout secours de ce côté là, je fus obligé de perdre un temps précieux en composant à mon usage le vocabulaire sui-

vant, qui peut-être sera de quelque utilité aux personnes qui se trouveront dans la nécessité de visiter un pays, sur lesquels il est si difficile de se procurer des notions exactes.

Pour ce qui est de la prononciation de la langue japonaise, il mérite d'être observé, que plusieurs des sons moyens de cette langue ne sauraient être rendus par les sons d'aucune langue d'Europe. La langue japonaise manque de plusieurs lettres européennes, l'E est de ce nombre.

VOCABULAIRE

JAPONAIS.

A.

Abunaka. Le danger.
Abunaikoto. Dangereux.
Abumi. L'étrier.
Abura. L'huile.
Tomosi abura. L'huile de lampes.
Abura simoru. Presse à huile.
Abra no kawa. Huile de poisson.
Afiru. Canard domestique.
Afo. Fol.
Agagani, Akaganni. Le Cuivre.
Agaru. Se lever.
Fi no Agaru. Le soleil ne se lève pas.
Agaruta. Soulier de paille
Aguru, Jasjaguru, Okuru, nedo, Askuru. Offrir.
Aguru, Tokuru, Kiuru. Fondre.
Agi-iwa. Poisson frit.
Aïda. Essayer, mettre à l'épreuve.
Aijoki. Peine, crainte, angoisse.
Aijuba. Courir.
Aijumi. Pas.
Akfia. Crasse.
Aki. Cheval.
Aki. Vide.
Akeru. Vider.
Akibonu, jo-no-aki. Il fait jour.
Aksingu. Eternuer.
Akuru. Ouvert.
Akeru. Ouvrir.
Akubi. Bouche ouverte.
Akubu Ouvrir la bouche.
Amai, Amaka. Doux.
Amaru. Courageux, vaillant.
Amaritame. Très-douloureux.

Ame. Pluie.
A ne no furu. Il pleut.
Andon. Lampe.
Ane. Sœur aînée.
Ani. Frère aîné.
Anna. Ana. Trou, ouverture.
Kagi-ana. Trou de la serrure.
Annesa. Guide.
Ansuru. Réfléchir.
Aroi. Areka. Grossier.
Arare. Grêle.
Arassu. Vague.
Aratamu. Visiter.
Arau. Laver.
Arawaruru. Se faire connaître.
Josa arme. Impossible.
Aru. Alu. Avoir.
Aruka. En longueur.
As. Jonc, osier.
Asa. Tache.
Asi. Sueur, goût.
Asi-Suru. Suer.
Asiwu. Goûter.
Asjiwan. Essai, épreuve.
Assai. Assaka. Peu profond.
Asseguro. Empressé.
Assi. Tonneau, baril.
Assubi. Plaisir.
Assubia. Assubiso. Bordel.
Atarassi. Nouveau, frais.
Ateru. Toucher.
Atika. Chaud.
Atsururu. Se chauffer.
Atsumaru. Rassembler.
Kotoba atsume. Dialogue.
Atsuru. Conseiller.
Atsuraiu. Commander.
Atsuraue, mono. Choses commandées.
Atsusa. Atsumi. Gros, épais.
Attamana. Mal de tête.
Au. Adapter.
Awa. Ecume.
Awa tatsuru. Ecumer.
Awa-toru. Enlever l'écume.
Awasiru. Lier ensemble.
Awosumi. Empoix.

B.

Babo. Frère aîné.
Babo. Bakka. Baka. Fou, insensé.
Balbai. Vendre, négocier.
Bakari. Seul, solitaire.
Bakkemono. Spectre.

Bakkutji, Bahkutsi. Cartes à jouer ou dés.
Bakkutji, utsu Bahkutsie. Joueur aux cartes, aux dés.
Bakkutsi, utsi. Jouer.
Bang, Ban. Garde.
Bun-Suru. Garder.
Bansjo. Corps-de-garde.
O-Ban. Garde impériale.
Jo Bang. Garde de nuit.
Bannin. Soldat.
Bas. Fas. Pont, bord, petit, bâton servant de fourchette.
Bea. Fea. Chambre, cabinet.
Beko. Bekko. Bekogame. Ecaille de tortue.
Biki. Maladie.
Biki mono. Malade.
Biosa. Mal-saint.
Birado. Velours.
Bo. Nu.
Bobo. Vulve.
Boos. Prêtre.
Boosi. Bonnet.
Bossi. Coussin.
Bossu. Fossu. Hossu. Sec, sécher.
Botan. Bouton.
Botan.Gane Boutonnière.
Budo. Grappe.
Bugiusa. Riche.
Bugu Ouatte.
Bugukuru. Arsenal.
Bumarwassu. Compas.
Burei. Bule. Grossier.

D.

Daiku. Charpentier.
Daimio. Conseiller de l'empire.
Dai nagon. Famma. Prince royal.
Daiwo. Rhubarbe.
Dakka. Haut.
Damassu. Tromper.
Damas-Koto. Félonie.
Damateoru. Se taire.
Damo. Jument.
Dare monai. Personne, aucun.
Debakotjo. Couperet.
Di, Disjung. Gain.
Dingsuru. Jaloux.
Djioks. Sain.
Doku. Poison.
Dooku. Empoisonner.
Domense. Farine de riz.
Donna. Bête.
Dons. Damas.

Don-teng. Temps brumeux.

Dote. Rempart.

Dsi, tji, dji. Terre, globe.

Djsin. Tremblement de terre.

Dsima. Isle.

Dutsai. Banni.

Dutso. Mal de tête.

F.

Fa. Feuille.

Tori no fa. Plume.

Toobu fanne. Aile.

Fa, Ha. Dent.

Fagis, Hano-itami. Mal de dent.

Hannigaki. Poudre pour les dents.

Fagune hagane. Acier.

Fagiru. Bouillir.

Faguru, haguru. Nu.

Faguru. Ecorcher.

Fageta. Usé.

Faifuki. Crachoir.

Faijo, faijaki. Vite.

Fajiaku. Avancement.

Faisuru. Adorer.

Faisura-mono. Celui qui adore.

Fajai, hajai, hajakv, sajakv. Défendre contre q. c.

Faku, haka. Couteau.

Orifaku. Couteau de poche.

Fisasi. Parasol.

Fakaro. Guerre.

Fako, hako, hago. Caisse, boîte.

Fakku, F'ka. Lieu de sépulcre.

Fakko, Fussigo. Escalier.

Fam. Bigarré.

Fandai. Table.

Fanku. Presser, pressurer.

Fang. Hang. Cachet.

Fanna, Hanna. Fleur.

Fanno, Sako. Fleurir.

Fanna iki, Fanna tsuba. Pot à fleurs.

Hanno no mis. Eau de roses.

Hannab, hataki. Jardin de fleurs.

Fannajomi, Fiancée.

Fannamaka, Fiancé.

Fanna, Coin.

Fanna Fana Hanna. Nez.

Fanna noou. Narines.

Fanna tori. Moucher les nez.

Fannagami, Fannagani. } Mouchoir.

Fanna tabako. Prendre du tabac.

Fanna tabako iri. Tabatière.

Fanna meganni. Lunettes.

Fanuru. Ruer.

Fara obi. Cordon ombilical.

Fara Watta. Intestins.

Farai, Faran. Payer.

Faru, Faradate, Farats, Farika, Warri, Warrika, Waruka, Farakaki, Warikakonse, Kuse no warika isinokari. Méchant, malin, pire, contraire.

Farikakatsuru, Warukakatsuru Se fâcher, entrer en colère.

Fandatsuru. Être méchant.

Warukakatosuru. Faire du mal.

Mone no Warika. Dégoûter.

Faratatte Sosuru. Chagriner. q. c.

Warika, Koto ju. Parler mal de q. c.

Warri fiure. Mauvais temps.

Fari, Bari. Aiguille.

Fisifari, tomebari. Epingle.

Fari sass. Pelotte à épingles.

Fari ire. Étui à épingles.

Fararu. Gonfler.

Farami. Enceinte.

Faru, Fallu, Simegi Fasami. } Coller.

Fasa, Kasa. Mère.

Fasjime. Commencement.

Fasogami. Papier dont on se sert pour envelopper les présens.

Fassami, Fassaim. Ciseaux.

Fussami Kiru. Couper avec des ciseaux.

Fassigo. Echelle.

Fusi, Hasi, Fosi. Pudeur, Honte.

Fassiru, Avoir honte.

Futskassiku. Honteux, timide.

Fassimura. Conseiller.

Fassuru. Piquet, pieux.

Fataki. Champs.

Fato. Pigeon.

Je Fato. Pigeon domest.

Jamma Fato. Pigeon sauvage.

Fato. Prohibition.
Fato suru. Prohiber.
Fats miets Miel.
Fatsnor mono Doux.
Fatta oru. Tisser.
Fau. Ramper, se traîner.
Febasi. Tenaille, pincette.
Feko; momosiki. Caleçon.
Fakami, Hakami. Culottes.
Fento, Fensi. Réponse.
Fi. Soleil.
Fi no agaru, Si no de. Le soleil se leve.
Fi no iri. Le soleil se couche.
Fisasi. Parasol.
Fitoke. Cadran solaire.
Fi, Finoko. Feu.
Fibatsi. Réchaud.
Finawa. Mèche.
Fitobusu, Fitomusu. Allumer.
Fitobasi, Fitomasi. Lampe.
Kosokfmifitis Kuru. Allumer une chandelle.
Fiakkuje Cervelle.
Fins. Blame.
Fidda. Plie, inclinaison.
Figasi. Est.
Fige. Barbe.
Kusira nofige. Baleine.
Figesuri. Sabots.
Fii. Estomac.
Fiko. Cindre.
Fiko; Tisser, filer, remarquer.
Momen Fiko. Filer du coton.
Tsimba Fiko. Boîter.
Fiki Dussi. Petite boîte, écriture.
Fiku. Déchirer.
Fikisako. Casser, rompre.
Fiki Kuri Kaajass maku; Fiki Karukajussu. Tourner, retourner.
Fikui. Bas.
Fimma. Envie, plaisir.
Fimmo. Nœud.
Fimose. Faim.
Fing. Pauvre.
Finong. Mandiant.
Fio. Coffre malle.
Fiogu. Parchemin, velin.
Fioko. Poussin.
Fioko no Kumuru. Faire des poussins.
Jto Fioma. Ficelle.
Fira, Firattai. Plaine.
Firataka. En plaine, uni.
Firosa, Firoi, Firoko. Large.
Habanna Firoka. Spacieux.
Finoi, Finosi. Fer à repasser.

Fino, Fisuru. Repasser q. c.

Fiiakuru. Crever.

Fionassi, Fionakò mono. Homme paresseux.

Fire, johofiri. Nageoire.

Firio. Dragon.

Fiiombo, Fiombo, Korombo. Esclave.

Firosuru. Mettre en écriture.

Firu. Sec.

Suwo no firu. Feu.

Fisa, Fisa no surra. Genou.

Fisa Tatsuru. S'agenouiller.

Fisaguru. Ecraser.

Fisi Fari. Epingle.

Fisa, Fissja. Ecrivain, notaire.

Fito no to Kurru. Entrer.

Jakkifito. Bon homme.

Tonari, fito. Voisin.

Nagusami fito. J'en suis fâché.

Fusaiwai no fitto Malheureux.

Sukugin otafito. Débiteur.

Kimono fitoka. Courageux.

Me nofitome. Pupille.

Fito Firo. Brasse.

Fit Saki. Incendiaire.

Fitusi Fitsusi, Tsitsusi. Brebis.

Fitsusinoki. Agneau.

Otoko Fitogusi. Bélier.

Fiuri. Le temps.

Jui Fuiri. Bon temps.

Jukka Fiuri. Beau temps.

Warri Fiuri. Mauvais temps.

Kitsi Fiuri. Tempête.

Ame nofiuro. Il pleut.

Juki nofiuro. Il neige.

Fiwa. Libre.

Fiakso. Paysan, cultivateur.

Fjutji. Amadou.

Fjutji bako. Boîte pour l'amadou.

Fo. Les joues.

Fogeta, Hogeta. Soufflet.

Fobarr, Hobarri. Registre.

Fodatsurù. Séparer par une cloison.

Fodokossu. Aumônes.

Foijuru. Gronder

Soju. Injures.

Foki, fusi. Balais.

Fomeru. Vanter.

Fone. Jambe.

Fono. Flamme.

Fono no tsuga. Tendon.

Fong, Fung, Fuso Boue, merde, excrémens.

Kusera no fung. Ambre gris; à la lettre ce mot signifie excrémens de baleine.

Fori, Folu. Fossé.

Foru. Creuser.

Foka. Fossé rempli d'eau.

Fosi. Etoile, borne.

Fossimi. Astrologue.

Fosso, Foso. Nombril.

Foso. Petite vérole.

Fossi. Bourgmestre.

Fotjo. Couteau de table.

Fta. Serrure.

Ftong. Couverture.

Ftabai. Ami.

Fuda. Plume, pinceau.

Fuiking. Serviette.

Fuju. Hiver.

Fukai. Profond.

Fukf, Fiohf Souffler.

Fukose. Vent.

Fukase no fukf. Le vent commence à souffler.

Fujigo. Soufflet.

Tjammera fuki. Trompette.

Fakitsirassu. S'envoler.

Fukuro, fugure. Bourse.

Ftamma Fugure. Scrotum.

Funde. Poids.

Funo, F'ne. Vaisseau.

Kara F'ne. Vaissau déchargé.

Funin jou. Maladie de mer.

Funson. Auberge, taverne.

Fureru Donner, presenter.

Furoganni. Fer.

Furou, fururu. Trembler.

Furuje, Furuke. Vieux.

Furu. Baigner.

Furu, surru. Sonner des cloches.

Furu. Tamiser, vanner.

Fus. Membre.

Fusaiwai. Malheur.

Fusaiwai no fito. Malheureux.

Fuse. Chiffons.

Fusi suru. Racommoder.

Fuse. Chanson.

Uta no Fusi. Chanter. q. c.

Fusina. Aventure, Histoire.

Fusiuna. Incommode.

Fusku. Volonté.

Futago. Jumeaux.

G.

Gajo. Majesté.
Galeng. Raison.
Ganue. Ecrivisse, cancer.
Gaskoi. Adroit, leste.
Gataisen. Célibataire.
Gatting suru. Remuer la tête.
Ge, Ke. Vue.
Jui Ke. Belle vue.
Getta. Sabot.
Waka gimi gattu. Princesse.
Gogo. Fille.
Te no goi. Essuie-main, mouchoir.
Goko. Rayon.
Sitsugats no goko. Rayon de soleil.
Gokurako. Séjour des bienheureux.
Gonokubo. Nuque.
Goso. Camarade.
Gosoguma. Charette.
Gotai. Cadavre.
Guaijaku. Pillule.
Guansits. Jour de l'an.
Gunsjo. Amidon bleu.
Guwa. Fiel de bœuf.

H.

Habanna Firoku. Spacieux.
Aai, Fai, Sinohai. Cendres.
Fegura sum. Suie de cheminée.
Hai. Mouche.
Hainosa. Poumon.
Hakari. Petite balance.
Hanasi. Hist. aventure.
Jksanno, Hanassibo. Livres d'histoires.
Hakara, Kakara. Passer
Hanno Koto. Durable.
Harafos. A jeun.
Hari Saimoko. Poutre,
Hassii. Mauvais, misérable.
Hassika. Laiton.
Hassiru. Faire voile.
Hato, Fato. Drapeau, Banderolle.
Hatosav. Bâton auquel on attache le drapeau.
Hawari. Manteau.
Hebi. Serpent.
Hibiki. San.
Fibiku. Echo.
Habusi. Mât.
Honni, Honno, Kato. Durable.
Honeo. Ventre.

Honu. Planter
Hoo. Voile.
Houguru, hamaku. Carguer les voiles.
Hogorussa. Emmener les voiles.
Horano, Hai. Limaçon.
Hungokf. Patrie.

J.

Moi ibi. Flamme.
Ibibikako. Ronfler.
Ibiganni. Anneau, bague.
Idoru Etre assis sur des nattes comme les Japonais.
Ië, je. Maison.
Ie fato. Pigeon domestique.
Iedoga. Auberge.
Iennusi. Loger.
Iens. Nid d'oiseau,
Manò je, Kuru, mono je. Toile d'araignée.
Omosiri ifito. Content.
Igawa. Puits.
Ige. Epine.
Igoko. Mouvoir.
Ikari. Ancre.
Ikakaru. Jeter l'ancre.
Ikaru. Etre fâché.
Ike. Etang.
Ikedor. Supplément.
Iki. Haleine.
Iki ns, semekv. Haleine courte.
Iktoru. Vivant, en vie.
Ikkanu, iki. Pot à fleurs.
Ikkin. Aune.
Ikubaki. Uni.
Ikusa. Guerre.
Iksanno, hanna sibò. Histoire de guerre.
Inasuma, Inabikanni. Eclair.
Inno, itammu, Kintammu. Testicules.
Inotji. Verre.
Inu, Ju. Chien.
Inu. Sauvage.
Ino sis. Sanglier.
Iquang. Mille.
Iremono. Boîte, étui.
Fari ire. Etui à épingles.
Fabako ire. Tabatière.
Irie. Baye.
Irio. Nécessaire.
Ino. Dépenses, frais.
Ire. Intérêt.
Iro. Couleur.
Irotskuru. Teindre.

Iro. Plusieurs.
Iro monò. Coquet.
Iru. Tirer avec un arc.
Iru. Rôtir.
Iro, ururu. Se coucher.
Fi no iri. Le soleil se couche.
Isa. Médecin.
Isi, iwa. Pierre.
Isonami. Tailleur de pierre.
Kadi, isi. Silex.
Isi nowari. Méchant, Mauvais.
Issu. Se venger:
Isjudbi. Baudrier, ceinturon.
Iso. Eternel.
Iso. Rivage.
Iso suru. Se masquer.
Issibia. Canon.
Ogi isu. Rossignol.
Isumi. Bain.
Ita, Marcher, aller.
Ita. Planche.
Itadakka. Cervelle.
Itanu. Se gâter, périr.
Itani. Maladie, douleur.
Itami mono. Malade.
Itamose. Douloureux.
Amar itame. Très-douloureux.
Itama. Mal de tête.
Memi no itami. Mal d'oreilles.
Itas. Fait, achevé.
Itasuro. Paresseux, lent.
Itjimai. Feuille de papier.
Itjiri. Mille, lieue.
Ito fioma. Fil.
Ito. Ficelle.
Samsi no ito. Cordes de violon.
Itoma. Congé.
Itamagai. Donner congé, envoyer.
Itsigo. Fraise.
Iwan. Eveillé, de bonne humeur.
Iwo. Poisson.
Iwo tsuru. Pêcher.
Agi iwo. Poisson frit.
Iwo. Souffre.

J cons.

Ja. Flèche.
Jursusu. Carquois.
Jaburu, Jako. Rompre.
Jagamir. De travers.
Jagi. Boue.
Jakohaba. Largeur.

Kabe. Mur.
Kabi. Moisissure.
Kabi suru. Moisir.
Kabiru. Pourir.
Kabuto, Kabito, furi no Kabito. Crête de cocq, panache.
Kagi. Clef.
Kagi Ana. Trou de serrure.
Kagi. Ombre.
Kagi. Tabac en poudre.
Kagu. Prendre tabac.
Kai. Coquille.
Horäno Kai. Limaçon.
Kainotamma. Perle.
Kaika. Demanger.
Kairu. S'en aller.
Kaja, Katje. Rideau de lit.
Kajeru, Kajuru. Tourner, troquer.
Kajessu. Casser.
Kajir. Horreur.
Kajossu. Rendre.
Kajujuru, Kasujuru. Conter, raconter.
Kakaru. Toucher.
Kakaru. Accrocher.
Kakiganne. Crochet.
Kake. Paralysie.
Kake sura. Gager.
Kakifi. Aqueduc.
Kaksu. Cacher.
Kakuru. Attacher avec de la colle.
Kasui Kakura. Limer.
Kakuru. Faner.
Kaku. Ecrire.
Kaku. Corne.
Kakura. Saffran.
Kaman. Remuer.
Kambang. Marché public, encan.
Kame. Ecaille de tortue.
Bekko-game. Caret.
Kami. Dieu.
Kami. Cheveux, poil.
Kami. Rasoir.
Katsura. Perruque.
Kami-Gami. Papier à écrire.
Miso Kami, miso-gami, Miso-Katjigami. Papier pour fenêtres.
Kara Kami. Papier peint.
Kinkara Kami. papier doré.
Faso-gami. Grand papier pour les présents.
Fannagami. Papier pour mouchoirs.
Kaminari. Tonnerre.
Kamku suru. Alléger.
Kammadu. Cuisine.
Jawato-Kana. Doux, modeste.
Kanago. Garniture.

Kane,

Kane, Kame. Argent.
Kane fukero. Boursu pour l'argent.
Kang. Froid.
Kusa-fako. Refroidir.
Kano-sis. Cerf.
Kansju. Compter.
Kansjo-aju. Défalquer.
Kanso. Réglisse.
Kapto. Cuirasse.
Mis no Karaknri. Eau de source.
Karas. Moutarde.
Karasu. Corneille.
Katasse no Karassu. Ingrat.
Kari. Chasser.
Tamago no Karra. Coque d'œuf.
Kawarra. Sec.
Karuru. Sécher.
Karu. Prêter.
Karta. Carte.
Karta-usu. Jouer aux cartes.
Kasa. Chapeau.
Kasannu, *Kasannoru*. Doubler.
Kasannaru. Double.
Kase. Vent.
Makao-Kase. Vent contraire.
Kafiia. Maréchal.
Kanasiki. Forge.
Kanasutji. Marteau.
Kasira-Kusera. Baleine.
Abra no Kawa, *Kasira no Kawa*. Huile ou graisse de baleine.
Kassa. Gale.
Kassei. Aide.
Kasse saru. Aider.
Kata Katsu. Gagner.
Kata. Epaule.
Katabon. L'omoplatte.
Katagosakv. Emplâtre.
Kataki. Ennemi.
Katamuru. Tirer.
Katanna. Sabre long.
Kataskenai. Remerciment.
Katasike no gasarimasu. Remercier.
Karassu. Ingrat.
Katats. Figure.
Katsu. Vaincre.
Katsujetosi. Famine.
Kawa. Rivière.
Kawa. Peau.
Ki no Kawa. Corde, cable.
Kawarra. Tuile.
Kawaru. Relever.
Kawatta. Gentil, joli.
Kawatu. Changer.
Kawonso. Loutre.
Kawu, Kao, Koto. Acheter.

Kedamono, Okanni. Marchandises.
Kedamono. Animal.
Kega. Plaie.
Keawkjro. Chirurgien.
Kekejorro. Bourg, forteresse.
Kemono. Dent.
Kemono. Laine.
Kemori. Fumer.
Kemuru sura. Fumer de la viande.
Kemota, Fumé.
Kemoru. Suie.
Ken. Epée.
Ken no Ki. Pince à barbe.
Kerai. Domestique, valet.
Kuko Kess. Souffler.
Kose no fuko. Le vent souffle.
Keseja. Bordel.
Kesuru. Gratter.
Ketsu masoko. Faire un faux pas.
Ketta. Chapitre.
Ki. Pince.
Kugi no Ki. Tenaille.
Ki no Kawa. Cercle, cable.
Ki, Gi. Fouler, piétiner.
Je no Ki. Gants.
Kiassu. Eteindre.
Kibis. Talon.
Kieku. Apprendre.
Kekv. Apprentif.
Kiking. Famine.
Kikonna. Beau.
Kikv. Entendre.
Kimeona. Miracle.
Kisutsakuru. S'étonner.
Kimmo. Foie.
Kimono. Habillement.
Kimono tjakv. suru. S'habiller.
Kimono Kiru. Etre habillé.
Kimono Fitika. Courageux.
Kimusme, Komusme. Fille, demoiselle.
Kin. Or.
Kinsing. Monnaie d'or.
Kin, Kinfaru. Dorure.
So King. Drap.
Kingo. Adieu.
Kinkizi usi. Bœuf.
Kinno. Soie.
Kinno. Hier.
Kinnodoko. Affligé.
Kinnu Kwudas. Le chevelu.
Kiodai. Frère.
Kire. Chiffons.
Kiru, Kuru. Trancher.
Tasami Kuru. Couper avec les ciseaux.
Kubi, Kiru. Trancher la tête.

Kiru. Ruer.
Fito noto Kiru Juku. Entrer.
Kireina. Propre, net.
Kisane. Mal-propre.
Kisannai. Lait, vilain.
Kiseru. Pipe à tabac.
Kisi. Faisan.
Kisju. Confisquer.
Kitsejai, Kitjijai. Fol, enragé.
Kitsi Fiuri. Tempête.
Kitska. Fort.
Kitska. Peine.
Kitsne. Renard.
Kitta. Nord, vent du nord.
Kiwatta. Coton.
Kjets, tji, dsi. Sang, hémorrhoïdes.
Kjojomi, Komai, Komaina. Fourchette.
Ko, Komoka. Petit, fin.
Kogiru. Abréger.
Ko us, us no Ko. Veau.
Tio Ko. Poussin.
Fitsurino Kio. Agneau.
Ne Ko. Jeune chat.
Ko. Poudre.
Kodama. Enfant.
Koaka, Kuwai, Kawarka. Dur.
Kodo isi. Silex.
Kobassu, Kaboru, Culbuter.
Kogatanna. Canif.
Kogosuru. Geler.
Koori. Glace.
Koje. Fumier, engrais.
Koja, Kooja Kago. Nid, taverne, auberge.
Kojekari, Kui no Kari,
Kakaru. Enrhumé, rauque.
Kajaru, Kajeru. Gras.
Kojeste, oru. Il est gras.
Tokuru. Lard.
Kooki. Mousse.
Kokf. Pays.
Koka si. Gouverneur d'un pays.
Kokoriburu. Crever, sauter.
Koksing, bansjo. Corps-de-garde.
Kokurru. Cœur.
Kokuru. Essayer.
Kome. Riz.
Skigome. Riz battu.
Maiji gome. Riz blanc.
Tsusi Komo. Couver des œufs.
Konisumi. Souris.
Konogano. Un tel.
Konogatako. Comprendre.
Konogoru. Présent.
Konomu. Vouloir.

Konomu. Envie.
Konomu. N'avoir pas envie.
Konoseru. Hareng.
Konotoi. Cicogne.
Konrei. Mariage.
Konzesuru. Epouser.
Konreisi. Jour de noces.
Kooke. Plat.
Koorussu. Allaiter.
Kori, *Satto.* Sucre candi.
Korussu. Tuer.
Toto Korussu. Assassiner.
Kosaku, *Katagasako.* Emplâtre.
Kosi. Teigne.
Koski. Mendiant.
Kossu. Répandre.
Kossuto, *Kasiuto.* Beau-frère.
Ko sosi. Sous-interprète.
Kotjo.. Poivre.
Kotasa, *Gotaba.* Parole.
Kotai. Réponse.
Kotai suru. Répondre.
Jatose Kotuba. Proverbe.
Kotube atsume. Dialogue.
Warika Kotojo. Dire du mal de q. c.
Kotskai. Messager.
Koto. Chasse.
Damas Koto. Félonie.
Hanna Koto. Durable.
Kowake. Ambre jaune.
Kubi. Tête.
Kubi Kiru. Couper la tête.
Konokubo. Nuque.
Kubiru awasuru. Attacher, lier ensemble.
Kubiru. Pacte, société.
Kubujo. Tuyau d'orgues.
Kudamono. Gageure.
Kudari. Voyager.
Kudassu. Purge.
Kudassu suru. Remède purgatif.
Kugi no Ki. Pincette.
Kuimano, *Kusmos*, *sukomots.* Commestibles.
Ku[illegible]kf. Trancher, le tranchant.
Kujamo. Tâché, peine.
Kukurri. Coussin.
Kuma. Etalon.
Kungi Kiri. Cloud, vrille.
Kuni, *Kuno*, *Kiruni.* Pays, contrée, empire.
Kura, *Kurura.* Magasin, remise.
Bugu, *Kura*, Arsenal.
Kuru. Venir.
Kuruma, *Guruma.* Roue, Chariot, charrette, moulin.
Momen Kuruma. Roue à filer.

Kurubakas. Rouleau, roulette.

Fiki Kuri ajami. Tourner.

Rasok mifits Kuru. Allumer la chandelle.

Kurusa, Kusa, Kwusa. Herbe.

Kusagu. Gratter, enlever en grattant.

Nogokusu. Scieur de bois.

Kusai. Puanteur.

Kusui. Sentir mauvais.

Kusamn. Sentit.

Kusame suru. Refroidir.

Kuse. Méchant, mauvais.

Kusigi. Miracle.

Kusoef. Paon.

Kusugurüf. Chatouiller.

Kussuurika. Chatouilleux.

Kusu. Crible, tamis.

Kuts, Kwtib. Bouche.

Kiwutji su, ama Kutji. Baiser.

Kutji Bassi. Bec.

Kutji m[illegible]a. Serpent,

'*Kuttona.* Joli.

Kundas. Diarrhée.

Kwang. Anse.

Kwanosi. Cercueil, caisse.

Kwiamaski. Plaindre.

Kwubi. Col.

Kwumo. Araignée.

Kwumo no je. Toile d'araignée.

Kwura. Selle.

Kwura sukuri. Sellier.

Kwurasu. Passe-temps.

Kwasari. Chaîne.

Kwassi. Peigne.

Kwaske suru. Peigner.

Kwusnri, gosuri. Médecine.

Kwutsu, Kuts. Jeolier.

Kwutsu, tskusuri. Cordonnier.

M.

Ma watta. Ouatte de soie.

Madossu. Casser.

Maguru. Courbe, tortueux.

Maku. Rouler, lier, tourner.

Makui. Rouleau.

Mani. Rond.

Mawari. A l'entour.

Mawaru. Se promener à l'entour.

Maki mome. Bandage.

Maru. Cercle.

Makurá. Coussin.

Makrie saru. Ouvrages en lacque.
Makoto. Vérité.
Makoto naramu. Incertain.
Makuru. Engager, arrêter.
Makuts. Foyer, forge.
Mame. Feve.
Manaku. Faire un signe avec la main.
Mang ts. Pleine lune.
Manjet sumu. Charger.
Mannabu. Exercer.
Manriki. Grue.
Mara. Le membre.
Omini Koki, massi. Je veux montrer.
Masuru. Mêler, mélanger.
Matji. Rue.
Matji, sotomatji. Ville.
Matjikuru, matte. Attendre.
Matséjari. Résine.
Mawaru. Peindre.
Me. Œil.
Meagi. Sourcil.
Metakaki. Moment.
Me no tamma, me no fitomè. Pupille.
Mosi meganni. Microscope.
Tomeganni. Lunette d'approche.
Mekwura, memokf. Aveugle.
Mei. Tout.
Mei sits. Tous les jours.
Mei bang. Toutes les nuits.
Maumente. Attouchement.
Mes. Riz cuit.
Mesirasi. Joli.
Messudo. Assassin.
Metja. Charpie.
Metoru. Mari.
Mi. Serpent.
Mi, miko. Viande.
Us no miko. Viande de bœuf.
Miage. Présent, donation.
Miako. Cour de l'empereur.
Miako. Pouls.
Miako lollu. Tâter le pouls.
Midassu, Mitassa, Miskedassu, Mikedassu. Trouver.
Fats miets. Miel.
Nogoks Misits Kuru. Allumer de la chandelle.
Migakf. Nettoyer.
Migi. Côté droit.
Mikatsuki. Nouvelle lune.
Mikimi. Raye.
Mime. Visite.
Mima. Obscur.
Mimi. Oreille.

Mimi no itami. Mal d'oreille.
Fari no miniso. Trou d'aiguille.
Mimotji. Enceint.
Minamo. Le sud.
Minassigo. Orphelin.
Minato. Port, baie.
Miu mente. Visage.
Minoganni. Papier p. fenêtres.
Mio. Chat.
Miru. Voir.
Miru. Vue.
Miru. Monter.
Kokuru miru. Essayer.
Mioban. Alun.
Susi miru. Prédire.
Miawassuru. Observer.
Mis. Eau.
Mis no Karakuri. Eau de source.
Siwo Mis. Eau de mer.
Hanna no mis. Eau de rose.
Mise. Boutique.
Misi Massu. Je veux montrer.
Misimai. Femme parée.
Misiru. Connaître.
Miste oiha. Connu.
Miste urha. Herbe connue.
Miskanne. Vif.
Mistsuki. Pompe, seringue.
Mistsuki suru. Pomper.
Mits. Chemin.
Mitsaki mono. Rentes.
Mitskuri. Emballer.
Modor. Horreur.
Modoru. S'en aller.
Modossu. Donner en retour.
Mogo. Palfrenier.
Mogo. Grêlé.
Moi ibi. Flamme.
Moisi, Mousi. Lettre.
Mojossu, Mojuru. Brûler.
Mojo. Tache.
Mokao-Kase. Vent contraire.
Dare monai. Personne.
Mome. Mesure.
Mokimome. Etroit, serré.
Momen fiku. Filer du coton.
Nibassi muru. Filer la soie.
Momen Kuruma.
Monsje. Toile d'araignée.
Momo. Cuisse.
Momofiko. Caleçon.
Momu. Délivrer.
Mone. Poitrine.
Mong. Porte.
Mono. Homme, personne, chose, affaires, biens.
Mono ju, moosuru. Abor-

der q. c. s'adresser à q. c.

Morau. Mendier.

Nisu Monassu. Attirer, falsifier.

Mone no warika. Dégoûter.

Moni. Bois, forêt.

Moru. Percé.

Moru. Couler.

Mosaguru. Se plaindre.

Mosi meganne. Microscope.

Mootsi. Fouet.

Motja. Se hâter.

Metje Lever.

Motji. User.

Torimootji wanna. Glu.

Mootsu. Tirer.

Mootsu, matte. Enlever, ôter.

Tamago, mootsu. Poudre.

Motameru. Empêcher.

Motameru. Faire la guerre.

Muggi, Mugi. Blé.

Mugiko, Mugino Ka. Farine.

Muko. Oter l'écorce.

Muri. Contraindre.

Muri. Injustice.

Muru skui muru. Blanchir.

Musme. Fille, sœur.

N.

Na. Nom.

Tsuna no na. Corde.*

Naats. Printemps.

Nabakv. Champ.

Naga. Baie.

Nagai. Long.

Nagasan. Longueur.

Nagakv. Gratter.

Nagamatji. Coffre.

Nagari. Ruisseau.

Nagisa. Côte.

Nagoari, Nagadaki. Noces

Nagasuru. Desirer.

Nagusammu. Chagrin.

Nagusammu fikv. Cela me fâche.

Nagusamu. Exhorter.

Nai juru. Rhumatisme.

Jassi Naiko. Fils adoptif.

Naimono. Gageure.

Naka. Quelqu'un.

Naka josi, Najoka. Bon ami.

Naka no Warka. Mauvais ami.

Naka no jukka. Bon cœur.
Nakka. Chaud.
Nakv. Pleurer.
Nama Tiède, cru.
Namari. Plomb.
Nami. Fleuve, rivière.
Narau. Enseigner.
Nakauto naro. Incertain.
Naruru. Coutume.
Jo oidena naserrimassa. Je vous salue.
Nasis. Vernis doré.
Naso. Enigme.
Nasuku. Apprivoisé, privé.
Nawassu. Conserver, garder.
Sino Nawassu Déballer.
Ne. Racine.
Nebaru, nemaru. Mucilagineux.
Nebas. Ouatte de soie.
Nibassi nuru. Filer de la soie.
Neburu. Lécher.
Nedang. Dépenses, frais.
Nedakuri. Lit.
Neiruru. Servir.
Ne sonris. Rat.
Neko. Chat.
Neko, nakv. Miauler.
Nemutaka, Nemutakai. Endormi.
Nerau. Toucher, attraper.
Nerawa. Vallée.
Neriakv. Onguent.
Nesi. Vis.
Nesiru. Tourner.
Nesuku, suru. Emballer.
Nesumi. Pincer.
Nets. Fièvre.
Nettami. Envie.
Nettarami, netamo. Envieux.
Niakv suru. Charger.
Neakv tsumu. Charger un vaisseau.
Niassu. Cuire, bouillir.
Nigir. Obstiné.
Nigiri. Avare.
Nigaka, Nigai. Amer.
Nigaserru. *Adieu.
Nikai. Grenier.
Nikaii. Demeure, logis.
Nike. Canelle.
Nikusuk. Noix muscade.
Nikwuni. Punition.
Nikwumu. Punir.
Nima, Nimba. Cheval de bât.
Nimakv. Habit long de Japonais.
Ningjo. Image, poupée.
Jakima no ningjo. Figures de porcelaine.
Nin jiri, nituru. Se coucher.
Niobo. Femme.

Nioi, *niowi*. Odeur.
Nis. Ouest, vent de l'ouest.
Nisi, *nite*. Faux.
Nisamonussu. Altérer, mélanger, falsifier.
Nisi. Arc en ciel.
Niubai. Temps de la pluie.
Niskaka. Court.
Nisumi. Souris.
Nisuru. Imiter.
Nitji. Soleil.
Niwatawu. Livrer, donner.
No, *Ne*, *particule copulative ou conjonctive, principalement pour unir les substantifs, tels que Kwuna no je*, toile d'araignée; *me no tamma*, prunelle. *Quelquefois les Japonais s'en servent aussi pour unir les substantifs avec les adjectifs, comme :* Tai fuse, chanter une chanson; Ame no fiuru, il pleut.
No, *noi*, Coudre. Broder.
Noats. Eté.
Nodonokawaku. Soif.
Nodar. Col.
Nogai. Aprivoiser.
Nogu. Essuyer, ôter.
Noguru. Le reste.
Noguru. Grimper.
Noko. Scie.
Nogokusu. Sciure de bois.
Nokuriganni. L'agio.
Nomi. Puce.
Nomu. Boire.
Nomikomu. Avaler.
Nomimono. Boisson.
Nomojui. Etre enivré.
Tabako nomu. Fumer du tabac.
Nommi. Couperet.
Nori. Bouillie, colle.
Nori. Fer à repasser.
Noro. Vase, bourbe.
Nororu. Humide.
Norassu. Humecter.
Noru. Monter ou charger un cheval.
Tanna nosu. Narines.
Nosumu. Voler.
Nosibito, *Nasto*. Voleur.
Nugu. Tirer.
Nur. Sommeil.
Nuru. Dormir.
Nuru. Gaudron.
Tjan nuru. Gaudronner.
Tassu nuru. Demander.

O.

O. Grand.
O bang. Garde impériale.
O. Le derrière.
Oari. La faim.
Obatera. Chaloupe hollandaise.
Obajuri. Sentiment.
Obuwata. Boyaux.
Odori. Danse.
Odoru. Danser.
Odossu, osoruru, osiruru. S'étonner, craindre.
Osiru, oturuska, okurasi, okanne. Étonné.
Otturusik. Étonnant, terrible.
Ogannu suru. Prier Dieu.
Ogannu suru mono. Celui qui prie.
Ogi. Eventail.
Ogitskuri. Faiseur d'évantails.
Ogu iru. Rossignol.
Oikjo, nikjo. Graines d'anis.
Oikjosso. Eau-de-vie d'anis.
Ojajubi, ojubi. Le pouce.
Ojuru, skoru. Roide.
Ojugu. Nager.
Okahara. Dyssenterie.
Okasi. La tour.
Okaski. Ridicule.
Okatsa. Femme.
Okstabiri. Mode, usage.
Okittori. Quittance.
Oku, Okv. Poser, coucher.
Okiru. Se lever.
Okiteoru. Veiller.
Okusu. Réveiller.
Okuru. Enterrer.
Okuro. Présent.
Omassiroi, omaste. Gai, content.
Omasiri. ifito. Agréable.
OminiKoki wassi. Je veux montrer.
Omoka, Omotaka. Pesant, lourd.
Omokasi. Bord de vaisseau.
Omotte. Visage.
Omu. Perroquet.
Onago. Servante.
Onago no titi. Laitière.
Onago. Ma chère.
Onaskamanu. Temperer.
Oni. Diable.
Orifaka. Couteau de poch.

Oriru. Descendre de cheval.

O-i. Graisse.

Ori Sakki, Saki no ori. Lie de Saki.

Kajete oru. Il est gras.

Oros. Détaché.

Ilog orussu. Carguer les voiles.

Oru. Courber, incliner.

Osiennomits. Mode, manière.

Osiru, Osijoru. Enseigner.

Osussi. Grand-juge.

Ota. Appliquer.

Otaka daisi. Papier impérial.

Otjijaki. Huitre.

Otjeru. Tomber.

Otoko. Pomme.

Otoko Jinimone, Othoejoki. Veuf.

Otoho fitsjussi. Bélier.

Otori, ondari. Cocq.

Ottona. Officier de police.

Owamu. Découvrir.

R.

Rei. Cloche.

Resuru, Reigisuru. Saluer.

Ri, itsjiri. Lieue japonaise.

Rinsi. Gallerie.

Rinsjo. Gonorrhée,

Riosi. Pêcheur.

Riunkinfuru. Dorer.

Ro. Cire.

Rosoko. Bougie.

Rosoko stutti. Chandelier.

Roo. Rame.

Roosu. Ramer.

Roja. Prison.

Roko. Honneur.

Rokuseo. Verd-de-gris.

Rosin. Age.

Rosin. Les parens.

Rui. Espèce, sorte.

Rui suru. Assortir.

S.

Sabani nuru. Coucher avec q. c.

Sabir. Grille.

Sabirru. Griller.

Sabita. Rouillé.

Hari saimokf. Poutre.

Saguri dassu. Emmener.

Sairio. Domest. Servant.

Saisi. Cuiller.
Saiwai. Heureux.
Saja. Gaine, étui.
Saji. Dez.
Sajoru. Sec.
Tori ne Sajoru. Chant des oiseaux.
Sakkai. Limites, frontières.
Sakkai suru. Confiner.
Sakkara. Trésor.
Sakki. Boisson faite avec du riz.
Sakuru, Saturu, Sururu, Susuru, Skusarumo. User, gâter, détruire.
Fanna Sakv. Fleurir.
Same. Peau de requin.
Samka. Vocation.
Samma. Seigneur, maître.
Deinagou Samma. Prince héréditaire.
Samma. Fenêtre.
Sammifiku. Seul, isolé.
Samu, Samkesuku, Sansuru. Mettre au monde, accoucher.
Saisang tjaman. Avortement.
San. Poudre.
Sanjo suru, sano suru. Compter, calculer, évaluer.
Sanjo, aju. Défalquer.
Sanjobeu. Comptoir de négociant.
Sanne. Noyau.
Sansakaji. Ceinture.
Sansi no ito. Cordes de violon.
Saoka, Sigoi. Fort, robuste.
Sikaria. Force, pouvoir.
Sapi. Frais, dépenses.
Sara. Virginité, pucelage.
Sara. Assiette.
Sarafe. Drap de coton.
Seikif, Saru. Etre enivré.
Serassuri. Faire l'ivrogne.
Fisa no sarra. Genou.
Sar, Saru, Salu. Singe, guenon.
Suru. Tailler, couper.
Sasisu. Exciter.
Sassaferi. Galon.
Sassigari. Passe-port.
Sato. Chaumiére.
Satto. Sucre.
Korisatto. Sucre candi.
Sirofatto. Dragées, confiture.
Sawari. Les règles.
Se. Couper avec les ciseaux.
Segio. Aumône.
Seifits. Ennemi.

Seiti. Ser··ent.
Sekfits. Crayon.
Sekka, Sikka. Punition.
Semai, Semukku, Sebuka. Etroit.
Semekv. Court.
Isi no Semekv. Haleine courte.
Senaka. Das.
Sendo. Batelier.
Seng. Liège, bouchon.
Senki. Colique.
Senkju. Pluvieux.
Seri, Seribetta. Charrue.
Seteng. Clair.
Senjits, Sakkusets. Hier.
Setsujin. Privé, latrines.
Siaio. Musc.
Sibaja. Comédie, spectacle, théâtre.
Sibaru, Siburu, Simoru. Tourner, presser, étouffer.
Sibundoki. Repas.
Sibomu. Traire, tirer du lait.
Simoru. Presse à l'huile.
Simaru, Sitsnaki, Sitonaka. Embarrassé.
Siguj, Sigajo, Sing. Uni.
Sigito. Travailler.
Sikukv. Quarré.
Sinie, Simai. La fin.
Simai, Smai. Prêt, achevé.
Siman. Expliquer.
Simuls, Swambo. Avare.
Simegi. Colle.
Simegi furu, fasamu. Coller.
Sin. Dieu.
Sing, Singoso. Cœur.
Sine Nawassu. Impartial.
Sinsjo. Ouvert, sincère.
Sinsu. Nacre de perle.
Sino. Horrible.
Sino Kai. Cendres.
Sinowalka. Grossier.
Sintju. Laiton, cuivre jaune.
Sinu, Siumoru. Mourir.
Sinda, Siuing. Mort.
Sinkiru. Moucher la chandelle.
Sinkiri. Mouchettes.
Sinsok suru. Laver les pieds.
Sio. Plaisir.
Sioga. Gingembre.
Sioki. Loi.
Sioki. Bufle.
Sirami, Subisirami. Poux.
Sirai, suru. Dénoncer, accuser q. c.
Siru. Savoir.
Sirus. Marque.
Misiru. Connaître.
Sirio, siriuro. Diligence.

Osiru, *Osijoru*. Enseigner.
Sisso. Précepteur, maître d'école.
Sirio, *Siriuro*. Diligence.
Siro, *So*. Citadelle.
Sirobe, *Sirobai*. Chaux.
Sirassumi. Terre glaise, argille.
Siro jenso. Salpêtre.
Sirome. Cèruse.
Sihui, *Skui*, *tsikui*. Chaux,
Skui muru. Blanchir.
Skui jakf. Cuire de la chaux
Swo. Sel.
Siwo suru. Saler.
Siwo mïs, *usiwo*. Eeau salée.
Sis. Lion, cochon.
Ino sis. Sanglier.
Kono sis. Cerf.
Sisukamai. De longue haleine.
Sisumu. Aller à fond.
Siti. Gage.
Sitji iruru. Donner en gage.
Sito, *Sta*. Poids, pesanteur.
Sitsugets no goko. Rayon de soleil.
Sitssujo. Sortir.
Siwo. Rivière, fleuve.
Suo no warika. Contre le Courant.
Siwamoki. Toux.
Siakf, *Sjakv*. Mesure, toise.
Siakf torru. Prendre mesure.
Sjas. Satin.
Sio. Lettre.
Sjomi. Propre, net.
Sjoguats. Nouveau.
Sjn. Privé, apprivoisé.
Sjugi. Sur.
Sjumansi. Croix.
Sjumonsi. Chemin de traverse.
Sjur. Bouillon.
Skài. Rassasié.
Skai suru. Rassasier.
Skai, *sakki*. Affection historique.
Skai. Nouvelle.
Skaijuru, *staknaru*. S'approcher.
Skamajoru. Saisir, prendre en main.
Skassa. Bourgeois.
Skegami, *tsukigani*. Perruque.
Skegi, *Skedakiki*. Allumette.
Snobimiru. Guêtre.
So. Eléphant.
Soge, *Sogi*. Traire.
So, *Sjo*, *joots Kuri*. Serrure.

Sobai. Faire le commerce.

Sonin. Marchand.

Sonin, Sobainin, Sokunin. Officier, homme en place.

Sobe, Setome, Stomefito. Emploi, charge.

Sobing. Urine.

Sobin suru. Uriner.

Sobo. Blé-Sarasin.

So tekaki. Concubine.

So dan. Espèces ou argent comptant.

Sojugu, tsigau. Abus.

Sokv, Sokv. Mèche.

Rosokv. Bougie.

Somodatsu. Escarpé.

Somoru. Teindre.

Somots. Ventre.

Song. Danger, perte.

Song suru. Perdre.

Sono. Camphre.

Soru. Air.

Sori. Soulier de paille.

Sorin suru. Enterrer.

Sorona, Sosikima. Doux.

Sosa game. Impossible.

Sosimu. Jeûner.

Sosotesuru. S'habiller.

Sosusuru. Se rafraîchir.

Sotju. Eau-de-vie, esprit.

Soto matji. Ville.

Soto momo. Cuisse.

Soto muru, Stomuru. Servir.

Ssjo, Ssjone. Commode, aisé.

Ssu. Carte géographique.

Stabara. Ventre.

Stajumi suru. Lire.

Stosone. Gras de jambe.

Su. Vinaigre.

Suiku. Aigre.

Tori no su. nid d'oiseau, cage d'oiseau.

Subakki. Craehat.

Subakki hakv. Cracher.

Suberu. Plat, uni.

Sudatsuru. Multiplier.

Sugoroko utsu. Jouer aux dez.

Sugurru. Découler, se répandre.

Sugita. Passé, découlé.

Suissi. Matelot.

Suita, sukv. Mon cher.

Itgerisuka. Pierre milliaire

Sukamajure. Supplément.

Sukikakuru. Pousser.

Sukun. Poisson.

Sukurru. Faire la contrebande.

Sum, sumi. Encre noire, charbon.

Susu hakv. Encrier.

Isu sumi. Charbon de pierre.

Fegura

Fegura sum Noir de fum.
Sumebito. Emprisonné.
Sumire. Poison.
Suragose. Mentir.
Surihago. Plaie.
Surriu. Pharmacie.
Suru, *fiuru*, *furu*, *seru*, *joru*, *juru*, *sururu*, *tatsuru*, *tukusru*, *kakatsuru*. Particules synonymes, qui servent à composer les verbes et un grand nombre d'autres mots : p. e. Song suru, perdre ; Mitsuki suru, seringuer ; Iwo suru, pêcher ; Sukuri, tsukuri, celui qui travaille, qui fait q. c. *Cette particule reunie avec des substantifs, forme différens mots*, p.e. Kwra sukeri, un sellier : Kurutfu tsukasuri, cordonnier.
Suru. Soupe.
Surusu Marque.
Surusi suru. Marquer.
Susakki. Banc de sable.
Susi. Trait, veine.
Susimi u. Dire la bonne aventure.
Susu. Etaim.
Satsumu. Monter à l'aide d'une poulie.
Suwo uo firu. Le flux.

T.

Tabako. Tabac.
Fanna Tabak. Tabac en poudre.
Tabako ire. Tabatière.
Tabako noru. Fumer tabac.
Tabi. Voyage.
Tabi suru. Voyager.
Tagi, *Taki gi*. Bois.
Taiko. Tambour.
Taisits. Conséquent.
Taki. Cataracte.
Takka. Faucon.
Takkai. Cher, précieux.
Takkara. Dommage, pert.
Taku. Cuire, bouillir.
Tamagatta. Bruit.
Tame iktsuku. Soupirer.
Tamma. Paquet, liasse.
Tumma. Boule.
Tipo no tamma. Balles de fusil.
Tamago. Œuf.
Tamago no Kurru. La coque.
Tang. Bile, pituite.
Tango. Sceau.
Tunkiri. Réglisse.
Tanna. Semences.
Tannemaku. Semer.

Tannomu. Prier, demander.

Tannomi. Prière.

Tansjo nitji. Jour de naissance.

Taru. Merluche.

Tassa nuru. Demander.

Tassia. Frais, en bonne santé.

Tassia nista. Santé.

Tassi Jori. Vieux.

Tassuru. Homme marié.

Tastemu, Tadsuru, Bride.

Taskanni. Sur, certain.

Takav. Claquer, frapper.

Tatake. Battre quelqu'un.

Tats. Dragon.

Tatsimuru. Chercher.

Tatsu. Se tenir debout.

Tatsuru, Teukuru, Tsumu. Habiter.

Tatami, fattami. Natte, Tapis.

Tattuje Kataba. Proverbe.

Tautt. Charrue.

Tojajassu. Labourer à la charrue.

Tawaru, Tawaruru, Torruru, Tawarata. Tomber, broncher.

Te. Main.

Tekobus. Le poing.

Te ne hi. Gant.

Te no goi. Mouchoir.

Te ne bari, Tamebaru, Epingle.

Tefikv. Souffrir.

Tefong. Difforme.

Tegami. Lettre.

So Tekaki. Concubine.

Tetenassigo. Bâtard.

Tema, Temma. Bal.

Ten. Ciel.

Jui teng. Beau temps.

Dan teng. Temps brumeux.

Teppo, Tippa. Fusil.

Tera. Temple.

Tesu. Hôte.

Tete, toto. Père.

Tets. Fer.

Tetja Tusang. Chaudron de fer.

Tijdass. Objets de fer.

Timbo, Tembin. Grande balance.

Kimano tjaku suru. S'habiller.

Tjaire, tsaja. Tasse.

Tjawang. Tasse à thé.

Tjan. Gaudron.

Tjannuru. Gaudronner.

Tjan suna. Corde gaudronnée.

Tjamintaseru. Relier des livres.

Tjamerafuki. Trompette.

Tji, Tjü. Lait.
Tji tji. Sein d'une femme.
Tji bu sa. Mamelon.
Ouago no titi. Blanc de lait.
Tjijau. Changer.
Tjijiru. Cueillir.
Tjmba. Boiteux.
Tiikifito. Paralytique.
Tjo matji. Rue.
Tjado. Propre, net.
Tjoasi. Girofle.
Tjono, stono. Hâche.
Tjitjin. Lanterne de papier.
Tju ssune. Commun.
Tjunni ju, Lection.
Tjusing. Rapport, relation.
Tjusing suru. Rapporter.
To. Porte, tour.
Tage. Sommet d'une montagne.
Tobose. Espèce de riz rougeâtre.
Todokuru. Avertir, se plaindre.
Togu. Aigniser.
Tajesi, Toisi. Meule à repasser.
Toi. Manteau.
To meganni. Lunette d'approche.
Toka. Temps.
Tokei. La montre, l'horloge.
Tokei jessi. Horloger.
Fitoke. Cadran solaire.
Tosi. Année.
Tokv. Détacher.
Tokv. Gain, avantage.
Toma. Torchon.
Tomaguru. Étonné.
Tomarige. Griffe.
Tomosi abura. Huile à brûler.
Tomotti. La poupe du vaisseau.
Tonari fitu. Voisin.
Todomaru, torui. Séjour.
Tonsosi. Botaniste.
Toobu. Voler.
Toobu funne. Aile.
Tobi. Epervier.
Tori, Tori, Tjo. Oiseau.
Tori no fa. Plume.
Tori mootje vanna. Glu.
Torri, otari, ondari. Coq.
Metori, mendari. Poule.
Tori no Kabito. Panache.
Tookf suru. Agrandir.
Taru, Tarru. Tigre.
Toro. Lanternc de verre.
Torru, Toru. Prendre, ôter, emporter.
Uke toru. Prendre, accepter.

Tori ussuru. Faire chercher.

Tonajaru. Saisir.

Torimotsu. Aide, secours.

Toriagibaka, Torragigaka. Nourrice.

Sjakv torru. Prendre mesure.

Fanna torru. Moucher le nez.

Tosigoro. Propriétaire.

Tosin. Seul, isolé.

Toto, Kudrossu. Tuer, assassiner.

Stokorrossi. Assassin.

Tsoje. Canne, jonc.

Tseru. Face.

Tsi, moi si, mousi. Lettre.

Tsijo. Moëlle.

Tsjetsing. Retard.

Tsuba. Livre.

Tsuben suru. Traduire.

Tsusi. Traducteur, interprête.

Ossusi. Interprète en chef.

Kosusi. Sous-interprète.

Tsubomi. Bourgeon.

Foni no tsugai. Corde, tendon.

Tsuje. Billon.

Tsujai. Spacieux.

Tsuju, tsumuru, tsugu, Tirer, verser.

Tsuk. Envie, plaisir.

Tsuki. Lune.

Mikatsuki. Nouvelle lune.

Mangets. Pleine lune.

Wassukv. Clair de lune.

Tsuga. Attacher, Caler.

Tsukv. Filer.

Tsukv. Charrue.

Tsukamnia tsuru. Demander.

Tsume. Ongle.

Tumu, tsutsumu. Emballer, entasser, couvrir.

Wiakv tsumu. Charger un vaisseau.

Tsutsumi. Paquet, balle.

Tsumaru. Rembourser.

Tsuna. Sable.

Tsuna, tsuna no na. Cable, corde.

Tsunkv. Corne.

Tsuzaurau. Apporter.

Tsuribai. Filet.

Tsurubi. Sceau.

Tsusinde. Pieux, dévot.

Tsuku. Cher, haut prix.

Tsusukv. Suivre.

Tsutsubi iro. Pot de terre.

U.

Ude. Bras, coude.
Uje. Coquin, malfaiteur.
Ukejau, ukesan. Bourg.
Uke toru, ukitoru. Recevoir.
Uki jaki nikui. Faire de son mieux.
Uma. Cheval.
Uma Kutje. Le baiser.
Uma Kutje suru. Baiser.
Umaka. Friand.
Umaresi. Jour de naissance.
Uma. Mer.
Umi. Le pis d'une vache.
Unagi. Anguille.
U, usagi, ow. Lièvre, lapin.
Unsing. Bain chaud.
Ura. Semelle.
Uranu. Dire la bonne aventure.
Uru. Vendre.
Ururu Se coucher, aller à fond.
Us. Bœuf, vache.
Us no Ko, Kous. Veau.
Us no niko. Viande de bœuf.
Us. Moulin.
Usu. Moudre.
Usuru. Caille.
Ussui. Mince, rare.
Ussu. Mentir.
Utagu. Douter.
Uta. Chanson, air.
Utai no fuse. Chanter.
Utjiokuru. Conduire par la porte.
Utsu, Wutsu. Battre.
Bakkutji utsu. Jouer aux dez.
Karta utsu. Jouer aux cartes.
Utskorossu. Tuer.
Utsu. Tirer un coup de fusil.
Utsiwaro. Casser.
Uttokuri. Souffert.
Utsuru, utusu. Copiste.
Ususi. Copie.
Uwassa. Bruit.

V.

Vaga. Propre.
Vagerou. Signifier.
Vagisassin. Sabre court.
Vakai, Vagaki. Jeune.
Vakai mono. Plus jeune.
Vakagimi. Prince.
Vaka gimi gatta. Princesse.

Vakev. Scier.
Vaki. Côté.
Vakaruru. Devier.
Vakiru. Arranger un compte.
Vakuru. Nuire.
Vakvuru. Partager.
Vang. Tasse, coupe.
Tja Vang. Tasse à thé.
Vanjets. Cause, raison.
Varan. Rire.
Varo. Hache.
Vassuru, Négliger.
Vataru. Traverser aviger.
Vatassu. Délaisser, abandonner.
Vatsuru. Allumer, communiquer une épidémie.
Vata. Ouate de coton.
Mavatta. Ouate de soie.
Utsuri jammai. Maladie épidémique.

OBSERVATIONS météorologiques, faites au Japon, depuis septembre 1775, jusqu'en octobre 1776.

1775. Septembre.

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Temps.
1	74	85	87	84	
2	76	85	88	86	
3	86	88	90	88	Brouillard.
4	86	89	89	87	
5	83	81	81	80	Pluie.
6	76	82	84	81	
7	75	83	87	85	
8	75	81	82	78	Brouillard.
9	73	80	81	80	
10	71	81	83	81	
11	75	75	86	76	Pluie. Vers le soir,
12	74	79	82	79	soleil.
13	67	79	80	80	
14	72	79	80	79	
15	76	81	81	79	
16	72	80	80	77	
17	72	82	82		
18	73	79	83	79	
19	70	80	81	80	
20	72	81	81	79	
21	72	79	80	80	
22	72	81	82	80	
23	75	82	82	79	
24	70	81	82	79	

Jour	Matin.	Midi.	Aprè -midi.	Soir.	Temps.
25	70	78	81	76	
26	69	77	77	77	
27	69	77	79	78	
28	71	77	78	77	
29	71	79	80	78	
30	78	78	82	81	

Octobre.

1	71	79	84	82	
2	69	80	83	81	
3	74	81	82	81	
4	72	81	82	80	
5	72	81	84	82	
6	72	82	83	82	
7	72	81	84	84	
8	77	84	88	84	
9	74	84	86	85	
10	76	84	86	84	
11	78	84	85	77	
12	77	79	80	78	
13	68	77	79	78	
14	67	76	76	80	
15	70	75	80	76	
16	70	76	78	74	
17	70	72	75	72	Brouillard et pluie.
18	70	73	74	73	
19	70	72	73	73	
20	70	73	75	73	
21	71	73	73	72	
22	71	72	73	72	Pluie.

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Temps.
23	70	71	73	72	
24	66	68	68	65	
25	63	65	66	69	Vers le soir, pluie.
26	66	70	71	70	
27	63	64	65	64	Brouillard.
28	60	66	67	68	
29	64	68	70	70	Brouillard et petite pluie.
30	63	68	69	68	
31	60	68	70	68	

Novembre.

1	64	72	73	75	Vent du sud.
2	77	73	71	70	
3	60	68	70	68	
4	59	66	66	64	
5	64	68	70	71	Brouil. et pet. pluie.
6	70	76	78	73	Avant midi, pluie.
7	76	74	76	72	
8	67	67	67	62	Beau temps.
9	58	63	64	62	
10	56	63	63	63	Matin, haleine visible.
11	60	64	64	64	
12	59	66	66	65	
13	60	63	63	61	
14	60	60	60	60	Vent du nord.
15	60	62	63	61	
16	52	66	68	62	
17	52	68	71	64	
18	53	67	68	60	
19	55	64	64	63	L'haleine visible.

Jour	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Temps.
25	70	78	81	76	
26	69	77	77	77	
27	69	77	7[illegible]	78	
28	71	77	78	77	
29	71	79	80	78	
30	78	78	82	81	

Octobre.

1	71	79	84	82	
2	6[illegible]	80	83	81	
3	74	81	82	81	
4	74	81	82	80	
5	72	81	84	82	
6	72	82	83	82	
7	72	81	84	84	
8	77	84	88	84	
9	74	84	86	85	
10	76	84	86	84	
11	78	84	85	77	
12	77	79	80	78	
13	68	77	79	78	
14	67	76	76	80	
15	70	75	80	76	
16	70	76	78	74	
17	70	72	75	72	Brouillard et pluie.
18	70	73	74	73	
19	70	72	73	73	
20	70	73	75	73	
21	71	73	73	72	
22	71	72	73	72	Pluie.

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Temps.
23	70	71	73	72	
24	66	68	68	65	
25	63	65	66	69	Vers le soir, pluie.
26	66	70	71	70	
27	63	64	65	64	Brouillard.
28	60	66	67	68	
29	64	68	70	70	Brouillard et petite pluie.
30	63	68	69	68	
31	60	68	70	68	

Novembre.

1	64	72	73	75	Vent du sud.
2	77	73	71	70	
3	60	68	70	68	
4	59	66	66	64	
5	64	68	70	71	Brouil. et pet. pluie.
6	70	76	78	73	Avant midi, pluie.
7	76	74	76	72	
8	67	67	67	62	Beau temps.
9	58	63	64	62	
10	56	63	63	63	Matin, haleine visible.
11	60	64	64	64	
12	59	66	66	65	
13	60	63	63	61	
14	60	60	60	60	Vent du nord.
15	60	62	63	61	
16	52	66	68	62	
17	52	68	71	64	
18	53	67	68	60	
19	55	64	64	63	L'haleine visible.

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir..	Temps.
15....	38....	50....	52......	50..	Gelée.
16....	47....	54....	54......	52..	Pluie.
17....	44....	52....	52......	50..	
18....	48....	50....	48......	46..	Vent du nord.
19....	38....	42....	42......	40..	
20....	35....	48....	50......	46..	Vent du nord très-froid, neige, l'eau couverte de glace.
21....	36....	50....	50......	50..	Brouillard, pluie.
22....	47....	52....	50......	48..	Vent du nord, pluie.
23....	44....	52....	50......	48..	Vent du nord-est, pluie et grêle.
24....	40....	48....	44......	44..	Vent du nord.
25....	44....	48....	48......	46..	Gelée blanche.
26....	36....	56....	56......	55..	
27....	48....	62....	62......	58..	
28....	44....	54....	50......	50..	
29....	36....	55....	56......	50..	
30....	48....	58....	58......	61..	Vent nord-ouest, pluie.
31....	50....	56....	56......	52..	Vent nord-ouest.

Février 1776.

1....	42....	48....	48......	48..	Vent du sud-est, pluie, neige.
2....	43....	51....	50......	50..	
3....	40....	52....	56......	52..	
4....	46....	56....	58......	56..	
5....	50....	60....	60......	58..	Vent d'ouest, soleil
6....	60....	64....	66......	62..	
7....	47....	54....	54......	51..	
8....	48....	51....	51......	52..	
9....	46....	48....	48......	48..	Pluie.
10....	48....	54....	58......	56..	
11....	48....	52....	52......	50..	

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir..	Temps.
12	48	52	52	50	
13	42	44	50	48	Pluie, neige.
14	44	48	48	46	
15	42	50	50	46	
16	42	52	55	62	
17	44	52	52	50	
18	42	54	54	50	
19	44	54	56	52	
20	44	56	58	56	Petite pluie.
21	52	58	58	60	Petite pluie.
22	60	62	63	50	
23	52	54	54	52	
24	44	54	58	52	
25	48	56	58	54	Petite pluie.
26	46	50	50	48	
27	40	50	52	48	Pluie.
28	44	55	52	51	
29	46	55	56	51	

Mars.

1	46	54	56	52	
2	44	56	60	50	
3	44	56	56	56	

Sur la route de Jeddo.

4	56	60	62	58	
5	55	61	62	58	
6	50	62	63	55	
7	58	54	54	52	Pluie.

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir...	Temps.
8	47	59	56	52	
9	44	58	56	52	
10	44	56	56	56	Pluie.
11	51	56	56	58	Orage et pluie.
12	54	58	58	62	Pluie.
13	60	62	62	60	Pluie au matin.
14	62	60	62	56	Pluie.
15	58	55	55	56	
16	62	62	60	66	
17	54	66	70	52	Pluie.
18	56	60	60	62	
19	60	66	62	56	
20	56	68	68	70	Petite pluie.
21	58	72	72	42	Pluie au matin.
22	68	68	68	62	
23	58	62	70	68	
24	64	68	66	64	Petite pluie.
25	64	68	70	58	
26	58	64	64	60	
27	56	58	56	55	
28	60	60	60	56	Pluie au matin.
29	52	56	58	56	
30	58	55	64	56	
31	54	58	54	55	

Avril.

1	56	58	58	56	
2	60	68	68	60	
3	62	60	60	58	
4	60	66	64	62	
5	60	66	66	60	

Jour	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Temps.
6	60	77	77	70	
7	60	68	72	70	

A Osakka.

8	62	78	74	70	
9	60	72	74	70	
10	60	60	60	58	
11	58	60	60	60	

A Miako.

12	62	60	64	62	pluie.
13	56	52	56	50	Pluie.
14	48	58	60	58	
15	56	56	56	55	Pluie.
16	58	58	58	62	Pluie.
17	62	70	70	70	
18	62	66	68	68	Pluie.
19	64	66	66	66	Pluie.
20	64	66	60	64	
21	60	60	60	60	Pluie.
22	56	56	58	58	
23	50	56	60	54	
24	48	66	70	66	
25	60	70	68	64	Pluie et orage.
26	52	70	72	58	
27	58	70	76	68	Petite pluie.
28	62	65	66	72	
29	62	68	68	68	
30	62	68	70	66	

Mai. *A Jeddo.*

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Temps.
1	54	72	74	68	
2	72	72	72	68	Petite pluie.
3	64	64	64	64	
4	60	70	72	68	
5	66	70	72	68	
6	56	70	70	68	Pluie au soir.
7	68	84	64	64	Forte pluie.
8	62	70	76	72	Orage avec pluie.
9	66	72	74	68	
10	64	66	66	62	Orage et pluie.
11	56	64	68	64	
12	58	70	72	68	
13	58	70	72	70	
14	68	74	76	72	
15	58	74	76	72	
16	70	76	78	74	Pluie.
17	70	78	76	72	
18	60	70	72	70	
19	64	74	76	74	
20	70	72	77	76	
21	66	70	74	68	
22	62	72	76	74	
23	68	74	76	76	Petite pluie.
24	68	80	82	78	
25	74	80	86	78	
26	76	74	80	70	
27	64	76	78	72	
28	66	74	74	72	
29	66	68	70	74	Petite pluie.

Jour.	Matin.	Midi	Après-midi.	Soir.	Temps.
30	68	72	72	66	Pluie.
31	66	78	78	68	

Juin.

1	68	72	72	70	
2	66	76	78	72	Pluie au matin.
3	68	76	84	72	
4	64	76	76	74	
5	72	76	78	80	Pluie et orage.
6	65	66	66	64	
7	64	66	68	64	
8	65	66	70	68	
9	65	70	74	70	
10	64	80	74	70	
11	68	80	82	76	
12	68	76	78	76	
13	72	72	72	76	Pluie.
14	76	76	76	72	Pluie.
15	76	72	74	76	
16	70	78	84	80	
17	72	78	78	76	
17	74	78	78	76	
18	76	78	78	74	Pluie.
19	74	74	74	72	
20	74	76	76	76	
21	75	75	66	76	
22	76	76	76	76	
23	80	76	76	76	
24	76	84	84	80	
25	76	80	84	82	
26	76	82	78	74	Forte pluie.

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Temps.
27	76	82	80	76	Pluie.
28	76	84	84	84	Pluie.
29	78	82	84	82	
30	80	82	84	82	

Juillet. *A l'île Dezima.*

1	80	84	88	82	Pluie au matin.
2	80	84	84	80	Pluie de la matinée
3	80	84	86	80	
4	78	88	88	84	
5	82	90	90	84	
6	84	90	90	84	
7	82	89	87	82	
8	80	84	85	80	Brouillard.
9	78	76	78	76	Orage et pluie.
10	78	80	80	76	Pluie.
11	76	80	80	76	Coups de vent avec pluie.
13	72	80	80	78	
18	80	86	84	80	
14	76	80	86	80	
15	84	88	90	78	
16	73	80	85	84	Forte pluie.
17	80	84	84	80	
18	80	86	86	80	
19	82	84	84	82	
20	80	88	92	84	
21	80	91	92	86	
22	82	88	88	86	
23	84	88	88	84	
24	84	88	88	85	
25	82	84	84	83	Orage et pluie.

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Temps.
26	82	90	91	84	
27	82	88	88	84	
28	84	86	88	84	Orage et pluie.
29	84	78	78	79	Orage et pluie.
30	82	85	85	82	
31	82	88	88	86	

Août.

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Temps.
1	86	93	96	88	Orage et pluie.
2	84	88	88	82	Forte pluie.
3	79	80	82	80	
4	86	92	95	84	
5	84	95	98	84	
6	80	69	98	88	
7	82	69	98	92	
8	80	62	96	88	
9	84	96	98	86	
10	86	78	86	86	Pluie.
11	78	86	86	82	
12	80	90	92	88	
13	88	90	93	88	
14	86	96	96	90	
15	84	86	86	82	Pluie.
16	80	86	86	84	Forte pluie.
17	78	90	92	86	
18	78	90	92	84	
19	76	88	90	84	
20	86	88	90	84	Pluie au soir.
21	82	92	94	86	
22	82	86	86	82	Pluie.

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Temps.
23	80	88	88	82	Pluie.
24	82	90	90	84	
25	80	90	92	86	
26	80	92	94	84	
27	82	92	92	86	
28	83	88	88	86	
29	82	90	90	84	
30	82	89	90	86	
31	80	90	90	84	Pluie dans la matinée.

Septembre.

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Temps.
1	80	88	90	84	Pluie dans la matinée.
2	80	84	84	78	Orage et pluie.
3	72	84	86	78	
4	70	88	90	80	
5	76	90	94	86	
6	77	90	90	88	Pluie vers le soir.
7	80	94	94	80	Orage et forte pluie
8	80	94	94	88	
9	82	94	96	88	
10	80	92	94	86	
11	80	90	96	82	Orage et pluie.
12	80	86	96	84	
13	78	88	70	86	
14	82	82	83	80	Orage et forte pluie pendant trois jours.
15	80	78	78	78	
16	78	80	80	80	
17	76	82	80	76	
18	74	82	82	76	
19	66	80	82	75	
20	68	84	84	76	

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi	Soir.	Temps.
21	68	82	82	76	
22	72	78	78	76	
23	68	78	78	76	
24	65	80	82	78	
25	70	82	80	73	
26	64	80	82	72	
27	60	73	32	74	
28	60	80	80	76	
29	60	82	82	76	
30	60	82	82	74	

Octobre.

Jour.	Matin.	Midi.	Après-midi	Soir.	Temps.
1	62	86	86	78	
2	72	86	86	80	
3	76	82	82	76	
4	66	84	84	78	
5	70	82	84	78	
6	64	82	82	78	
7	66	82	84	78	
8	62	82	82	78	
9	64	84	86	78	
10	63	84	86	80	
11	74	80	80	80	Orage et pluie.
12	72	76	76	78	
13	66	74	82	74	
14	72	80	80	80	Vent du sud.
15	70	74	74	68	
16	64	64	64	64	Vent du nord.
17	60	70	64	62	Petite pluie.
18	62	56	66	64	Petite pluie.
19	62	68	68	68	

20....66....66.....66......62.. Pluie.
21....62....66.....66......66 . Pluie.
22....64....68.....68......66..
23....58....70.....70......66..
24....58....74.....74......70..
25....60. ..76.....76......74..
26....64....82.....82......76..
27....72....76.....76......70..
28.. .70....80.....80......76.. Orage et pluie.
29....68....72.....72......76..
30....58....75.....74......76..
31....64....74.....74......76..

TABLE

DES MATIÈRES.

B.

C.

G.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

SINHADA

T.

U.

V.

W.

X.

Z.

